THEATRE PORTUGAIS

TRADUIT
PAR
FERDINAND DENIS

Dans le C. IV de l'édit. d'Oviedo donnée en 1855 par Amador de Los Rios les causes de la dissention qui existaient entre Atabalipa et son frère sont fort bien expliquées mais ce dernier s'appelle Guascara voy. p. 163. On l'appelait aussi Cusco ; d'autres lui donnaient le nom de Guaynacalvas

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS.

DIX-NEUVIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

CHEFS-D'ŒUVRES

DES

THÉATRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; LE BARON DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; BENJAMIN CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, A. DENIS, F. DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LA BEAUMELLE, LEBRUN, MALTE-BRUN, MENNÉCHET, LECTEUR DU ROI; MERVILLE, CHARLES NODIER, PICHOT, ABEL RÉMUSAT, MEMBRE DE L'INSTITUT; CHARLES DE RÉMUSAT, LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST, JULES SALADIN, LE BARON DE STAEL, TROGNON, VILLEMAIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; VINCENS DE SAINT-LAURENT, VISCONTI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE PORTUGAIS.

GOMÈS, PIMENTA DE AGUIAR, JOZÉ.

Traduit en français par FERDINAND DENIS, auteur du Résumé de l'Histoire littéraire du Portugal, du Tableau chronologique de la même littérature dans l'Atlas de M. Jarri de Mancy, des Scènes de la nature sous les Tropiques, suivies de Camoens et José Indio, de Luiz de Souza, etc., etc., etc.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

NOTICE

SUR

LE THÉATRE PORTUGAIS.

NOTICE

SUR

LE THÉATRE PORTUGAIS.

COMME toutes les nations qui ont marqué dans la littérature de l'Europe, le Portugal eut d'abord quelques poëtes sans posséder un seul auteur dramatique. Sous ce beau climat, des hommes doués d'une imagination ardente avaient célébré l'amour, bien avant que l'on songeât à intéresser des spectateurs en représentant sur la scène les passions qu'il fait naître. L'Histoire littéraire des premiers temps nous fait connaître, dès 1139, plusieurs chevaliers qui, semblables aux trouvères du midi de la France, commencèrent à donner une forme un peu moins irrégulière à ce langage, qu'on devait voir se prêter à exprimer les belles pensées des poëtes du seizième siècle, quoiqu'il n'offrît à cette époque qu'un bizarre assemblage de langue romane, d'arabe et de latin. En effet, quand on jette un coup d'œil sur les chansons d'Égaz, de Moniz, conservées par Faria, et qu'on veut déplorer avec lui les infidélités de sa maîtresse qui le conduisirent au tombeau, on ne peut point reconnaître la langue des Camoens, et même, comme l'a dit un critique estimé des Portugais, dans ces premiers temps de la poésie, l'invention gothique des rimes était presque l'unique caractère qui la distinguât de la prose. Dans le

treizième et dans le quatorzième siècle, des monarques portugais ne dédaignèrent point de chanter des événemens qui avaient produit quelques révolutions dans leur empire, ou de célébrer une science dont les Arabes enseignaient les élémens. Denis, connu par son véritable courage et par l'énergie qu'il déploya contre les Maures, composa des poésies conservées dans quelques bibliothéques (1). Alphonse V, chanta, dit-on, la perte de l'Espagne par les Arabes, et ensuite les effets de l'alchimie; mais la langue qu'ils employèrent est presque autant dans l'enfance que celle de nos auteurs du quatorzième siècle; on commence cependant à voir dans d'autres productions de cette époque, que le goût de la poésie italienne se répandait dans le Portugal, et que Pétrarque avait été lu.

Quoique les premières années du quinzième siècle aient vu éclore un assez grand nombre de poëtes, il ne nous a été presque rien conservé des plus célèbres; et Macias, surnommé l'Enamorado, bien qu'il ait offert aux Portugais le genre qu'ils adoptèrent pendant long-temps, n'a laissé comme preuves de son talent que quelques fragmens peu considérables. Retenu dans une longue captivité, inspiré par ses malheurs, il chanta en vers galiciens toutes les infortunes qu'il avait souffertes. Sa naïveté intéresse, mais l'on ne peut s'empêcher d'être

---

(1) Faria dit que ce roi fit de Coïmbre une nouvelle Athènes, et qu'il y rassembla les hommes les plus illustres dans tous les genres, en les faisant venir à ses frais des pays étrangers. On trouva un manuscrit de ses œuvres poétiques, à Rome, sous le règne de Jean III, et il y en avait un à la torre do Tombo, à Lisbonne. Il est probable qu'ils se sont multipliés depuis.

surpris de lui voir former une école aussi nombreuse; car il fut imité, dit-on, par une foule de ses compatriotes et même par les Espagnols. On a la malheureuse certitude que ses chagrins n'étaient point imaginaires : un mari dont il avait excité la jalousie le tua d'un coup de javeline, en 1495, et priva le couchant de l'Europe d'un homme qui pouvait encore avancer sa littérature. Entraîné par une vive passion, ayant, dit-on, pour objet la sœur du roi Emmanuel, Bernardin Ribeiro commença à chanter ses amours à peu près sur le même ton, mais avec plus de retenue. Ses Œuvres ont été imprimées. L'on remarque surtout dans ses églogues un véritable talent; bientôt il fut suivi par d'autres poëtes, n'osant pas créer un nouveau genre, quoique les grands événemens qui avaient agité le Portugal et se préparaient encore, dussent présenter à leur imagination de brillans sujets. Vers cette époque la langue, qui s'était singulièrement enrichie, offrait quelques bons écrivains en prose parmi les historiens. Joaõ de Barros, Bernardõ Brito, Moraès contribuèrent peut-être plus que les poëtes à la former et à la rendre susceptible d'être employée par les grands hommes qui allaient paraître.

C'est vers l'année 1505 que le Portugal commença à jouir des productions de son premier poëte dramatique; Gil Vicente s'éleva tout à coup, sans autre maître que les anciens, et mérita le titre de Plaute portugais. Son plus grand mérite fut certainement de venir à une époque où les différentes littératures ne possédaient rien encore dans le genre qu'il avait adopté. Sous le roi D. Emmanuel, au moment où l'on venait de trouver le chemin qui conduisait aux Indes orientales, la cour de Portugal prit nécessairement un nouvel éclat. Les jeux enseignés

par les Maures ne pouvaient déjà plus satisfaire les conquérans de l'Asie, on voulut même d'autres représentations théâtrales que ces mystères qui commençaient à moins convenir au goût d'une nation guerrière. Gil Vicente, après avoir composé ses *autos* sacrés, comprit probablement la nécessité d'amuser les spectateurs par des pièces analogues à leur génie aventurier, et il donna dès lors ses comédies ainsi que ses tragi-comédies qui servirent peut-être par la suite de guide aux Quevedo et aux Lope de Vega.

Ces drames eurent un succès croissant, et le goût s'en répandit avec une telle activité, que Jean III voulut remplir un rôle dans l'un d'entre eux pour se délasser de ses graves méditations sur le commerce de l'Asie. Quoiqu'un peu plus tard on ne voie pas admettre les femmes au théâtre, et que des jeunes gens soient chargés de remplir les rôles de leur sexe, on n'était point aussi sévère à l'époque de Gil Vicente; car sa fille Paula fut regardée comme la plus grande actrice de son temps, et se fit distinguer par son habileté dans la plupart des arts d'agrément. L'auteur dont nous nous occupons acquit bientôt une telle réputation, qu'Érasme voulut apprendre le portugais pour se convaincre de son talent; et jugea qu'il avait surtout bien imité Térence. Selon la Bibliothéque lusitanienne, Gil Vicente ne livra pas de son vivant ses Œuvres à l'impression, mais il eut trois fils qui publièrent, en 1562, un volume in-folio contenant toutes ses pièces. Cette collection fut divisée en cinq livres, comprenant les autos, les comédies, les tragi-comédies, les farces, et enfin les pantomimes dont Bouterwek ne parle point. Malheureusement cet ouvrage est devenu tellement rare qu'on ne peut le rencontrer que très-difficilement, même

en Portugal. Ce que nous en a conservé Bouterwek n'en donne pas une idée très-avantageuse ; mais les Portugais instruits assurent qu'on rencontre dans plusieurs pièces des scènes d'un véritable talent. Je regrette de ne pouvoir donner à mes lecteurs une analyse de ce poëte dramatique, qui précéda ceux de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France.

Barbosa affirme qu'un des fils de Gil Vicente surpassait tellement son père en talent, que pour ne point diminuer la gloire que celui-ci avait acquise, on l'envoya dans l'Inde, où il mourut. Il n'est point dit si ce fut sa famille qui exerça cet acte arbitraire, ou le gouvernement de Jean III ; il paraît seulement que ce second Vicente avait composé un grand nombre d'autos sacrés et profanes parmi lesquels on estimait surtout *D. Luiz de los Turcos*.

Le concours de circonstances qui donnait une impulsion si extraordinaire au Portugal, et faisait naître parmi ses habitans le désir de s'élever au faîte de la gloire, développa tout à coup chez quelques hommes privilégiés un génie inconnu aux autres nations. On vit paraître presque à la même époque Sa de Miranda, si connu par ses charmantes élégies ; Ferreira, qui rappelle souvent Horace dans ses épîtres ; Pedro de Andrade Caminha, qu'on vit réussir dans plusieurs genres de poésies ; Diogo Bernardes, célèbre par son analogie dans le style avec le premier des auteurs portugais ; Jeronymo Corte Real, si touchant dans son récit des malheurs de Sépulveda ; Rodriguez Lobo, le plus entraînant des poëtes bucoliques, et une foule d'autres auteurs, qui semblent s'être réunis pour fixer la langue. Camoëns était aussi le contemporain de la plupart d'entre eux ; mais, lancé dans une

vie agitée, continuellement éloigné de sa patrie, il préparait en secret le monument de sa gloire, et ne jouit pas comme ceux que nous avons nommés du bonheur d'être apprécié de ses compatriotes.

Quoique quelques hommes se livrassent spécialement au théâtre à l'époque dont je parle, les auteurs célèbres qui illustrèrent les règnes d'Emmanuel, de Jean III et de Sébastien, semblèrent ne s'en occuper qu'accidentellement et marchèrent bien davantage sur les traces des anciens que leur prédécesseur Gil Vicente.

Sa de Miranda, qui était allé en Italie, rapporta probablement dans sa patrie le goût de ces pièces imitées des comiques latins que l'on commençait à donner à la cour de Léon X. Cet auteur, qu'on regarde comme le premier qui ait fait de grands vers en portugais, possédait parfaitement plusieurs langues, et s'était surtout livré à l'étude du grec. A la suite d'une vive altercation avec un grand seigneur, il fut obligé de se retirer dans une solitude où il se livra plus que jamais à la culture des lettres. Il y mit à profit les observations qu'il avait pu faire à la cour, et l'on voit même qu'il était loin de la regretter, malgré les avantages dont il avait pu y jouir. Son caractère était aussi estimable que ses talens, l'on en rencontre des preuves fréquentes dans ses ouvrages, où il semble quelquefois prendre plaisir à se peindre : « un homme, dit-il, invariable dans son opinion, n'ayant qu'un seul visage, qu'une seule foi, rompant plutôt que de plier, peut être tout, mais n'est pas homme de cour. » Ce fut cependant pour cette cour, qu'il voulait instruire, qu'on lui vit composer ses deux comédies ; et le père Macedo, dans son éloge latin, semble indiquer qu'elles y furent représentées. *Les Vilhalpandos* et les *Étrangers* parurent à peu près dans le

même temps et jouirent d'un assez grand succès, parce qu'ils rappelaient souvent l'excellent comique des latins à une époque où tout paraissait nouveau.

Quoique M. Antonio das Neves Pereira, trouve que cet auteur soit parfaitement heureux dans ses imitations, je ne puis être de son avis que relativement au style. Dans les *Vilhalpandos*, où l'on rencontre quelques scènes assez plaisantes, on cherche envain une action; elle est indiquée continuellement et n'arrive jamais. *Les Étrangers* présentent peut-être un peu plus d'intérêt, mais on est en droit de leur reprocher le même défaut qu'à la pièce précédente.

Ce fut encore à peu près vers le milieu du seizième siècle, que l'on vit paraître quatre auteurs qui se livrèrent au théâtre, et obtinrent une espèce de célébrité, mais dont il n'est pas fait mention dans les ouvrages étrangers qui parlent de la littérature du Portugal. Ils semblent être de l'école de Gil Vicente, et composèrent principalement des autos : il paraît que ce genre de pièces, en conservant un titre presque religieux, ne roulait pas toujours comme dans le principe sur des sujets sacrés.

Antonio Prestes, qui fut le comique le plus fécond de tous ceux dont je viens de parler en dernier lieu, avait acquis une rapidité dans la composition, qu'on ne vit égaler plus tard que par Lope de Vega. Il publia durant sa vie des comédies et différens autos : elles furent réunies après sa mort, probablement avec d'autres pièces, par Antonio Lopez, employé de la chapelle royale. On les trouve dans la première partie des Autos et Comédies portugaises publiées à Lisbonne en 1587, par André Lobato.

Sébastien Pirez, employé à la douane de Fayal, en

1556, eut un véritable génie pour la poésie dramatique. Il paraît que son principal ouvrage était intitulé *Représentation des glorieux faits tirés du texte sacré*. Le *Navire du fils de Dieu* fut imprimé avec une églogue, intitulée *Sylveria*, en 1577.

Antonio Ribeiro, quoique ayant reçu fort peu d'instruction, était parvenu à acquérir quelques notions des belles-lettres; il improvisait dit-on avec facilité et imitait si bien, au rapport de Barbosa, les gestes et l'accent de différens personnages, qu'on aurait cru les voir ou les entendre. Il laissa plusieurs comédies, mais son auto *da natural Invencaõ* fut représenté devant Jean III. Il mourut en 1591.

Simon Machado, qui paraît avoir été dans l'Inde, composa la comédie de *Diu* et celle *da Pastora Alfea;* on ne parle pas du succès qu'elles obtinrent.

George Ferreira, auteur d'un roman de la *Table ronde* écrivit en prose *Eufrosina*, *Ulyssipo*, l'*Aulografie;* et ces trois comédies jouissent encore de quelque estime, surtout à cause du style. On ne peut malheureusement se procurer que dans les anciennes bibliothéque de Portugal les différentes pièces dont j'ai fait mention; il paraît que les recueils où elles étaient contenues, ont été pour la plupart détruits lors du tremblement de terre de 1755. Ce seraient des monumens utiles à consulter, plutôt pour observer la marche de la poésie dramatique, que pour y puiser des sujets intéressans ou des pensées saillantes.

Jusqu'alors on n'avait point vu paraître une seule tragédie digne de ce nom, excepté en Italie; lorsque Antonio Ferreira, qui ne paraît pas être parent de celui que j'ai déjà cité, entra dans la carrière après avoir pro-

duit deux comédies, il voulut s'essayer dans un genre plus élevé, et donna dès lors des preuves irrécusables d'un véritable génie. Cet auteur, toujours animé de l'amour de la patrie, et bien éloigné de suivre les traces de ses contemporains, qui semblaient souvent dédaigner leur langue, pour écrire en latin ou en espagnol, voulut probablement faire connaître qu'elle était susceptible de rendre les pensées les plus nobles; mais il l'affranchit en même temps des règles trop austères de la rime. La fin terrible d'Inès, dont le souvenir occupait encore les esprits après plus de deux siècles, lui parut devoir exciter la compassion d'un peuple qui la déplorait depuis si longtemps : il y avait néanmoins de la hardiesse à adopter ce sujet national, car il voulait le traiter vers 1557, selon les formes simples des tragiques grecs, au moment où le goût de la nation semblait être peu en harmonie avec le genre qu'il allait adopter (1). On ne peut point se dissimuler qu'il lui fallut à cette époque un esprit bien juste et un bien grand courage pour écrire avec la simplicité de

---

(1) Il est probable que Ferreira dut ce goût pour les anciens à Buchanan, qui professait à Coïmbre lorsque ce poëte y faisait ses études ainsi que Camoëns. Le savant écossais étant devenu l'ami des frères Gouveas, de Diogo de Teive et d'autres Portugais qui se trouvaient au collége de Sainte-Barbe, à Paris, fut appelé avec eux, par Jean III, pour occuper une chaire d'humanités et de philosophie. M. Verdier, en parle dans les excellentes notes dont il a enrichi le poëme portugais de l'*Hyssope*, et pense que les auteurs célèbres du temps lui durent beaucoup. Buchanan traduisit en latin la *Médée* et *l'Alceste* d'Euripide; il composa dans la même langue deux tragédies intitulées *Jephté* et *Jean-Baptiste*.

Sophocle sa tragédie, quand il était probable qu'elle produirait plus d'effet sur ses contemporains en se conformant aux règles du temps. Comme l'a dit fort bien un auteur portugais : lorsqu'il ne resterait pas d'autre monument du talent de ce poëte, il suffirait pour prouver qu'il a su imiter les anciens avec un esprit original, et qu'il ne doit pas être compris dans cette proposition aussi absolue que fausse, par laquelle plusieurs modernes altèrent l'histoire littéraire, en disant que les imitateurs des anciens, dans le seizième siècle, ont tous mis des obstacles aux progrès de l'esprit humain. Le plus grand défaut de la pièce de Ferreira est tout entier dans l'action, car les caractères sont bien tracés et les situations sont souvent intéressantes. Le style présente des beautés du premier ordre, mais c'est surtout dans les chœurs où Ferreira prouve combien il s'était inspiré des anciens. Souvent même Horace, qu'il imita dans d'autres poésies, lui fournit pour la scène de sublimes pensées.

Quoique les deux comédies laissées par le même auteur soient loin d'être dépourvues de tout mérite, elles ne peuvent cependant point faire époque dans la littérature comme la tragédie que je viens de citer. Néanmoins, dans une de ces productions, on voit encore Ferreira animé du désir de l'utilité, puisqu'il ne se contente pas d'amuser l'esprit de ses spectateurs par une intrigue, mais qu'il conçoit dès lors la bonne comédie, en peignant un caractère. Le *Cioso*, ou le *Jaloux*, n'est malheureusement pas bien conçu ; c'est un mélange d'aventures bizarres, mais quelquefois ingénieuses et faisant ressortir le principal personnage ; toutefois il est impossible de ne point y reconnaître quelques bonnes plai-

santeries, et elles sont fréquemment empruntées des comiques latins.

Le *Cioso* pouvant être considéré, comme une des premières pièces de caractères données lors de la renaissance du théâtre en Europe, si ce n'est même la plus ancienne de ce genre, je crois devoir en offrir l'analyse.

La scène se passe à Venise : le jaloux, nommé Julio, a épousé Livia, fille d'un riche particulier, et la rend la plus malheureuse des femmes, par les bizarreries de son caractère. Bernardo, jeune Portugais, qu'elle a aimé autrefois, arrive de Lisbonne, et fait part de ses sentimens à un certain Octavio son ami d'enfance ; c'est au jaloux qu'il a été adressé par des lettres de recommandation ; mais son page, envoyé en avant, a été si mal reçu qu'il ne juge pas à propos de se présenter lui-même. Cependant ce même page est parvenu à s'introduire dans la maison ; il raconte tous les mauvais traitemens qu'éprouve Livia, et le vif désir qu'elle a de revoir l'homme dont elle a été si vivement aimée. Les deux amis ont appris que Julio désire obtenir les faveurs d'une jeune courtisane nommée Faustine, éprise d'Octavio, et ils imaginent, pour se débarrasser du jaloux, un moyen qu'on n'admettrait plus guère sur notre théâtre : le fidèle ami de Bernardo, doit prier sa maîtresse de donner rendez-vous à Julio pendant la nuit ; mais celle-ci s'irrite à une semblable proposition, en prenant même la résolution de se venger quelque jour. Julio de son côté, qui a fait proposer une bague, veut voir l'effet qu'elle peut produire ; comme il doit passer la nuit dehors, il prévient sa gouvernante Bromia de n'ouvrir à qui que ce soit au monde, et, pour éviter toute supercherie, de ne pas le laisser entrer lui-même, quand bien même il se

nommerait. Bromia ne tarde pas à instruire le page de cette circonstance, et Bernardo se trouve bientôt introduit dans la maison. Julio se rend chez Faustine, mais l'on s'empare de sa bague, il est chassé de la maison, et l'on ne veut pas même le recevoir dans la sienne, en sorte qu'il se voit obligé d'aller demander un asile à son beau-père, vivement irrité depuis long-temps contre lui. Cependant Bernardo reparaît sur la scène; il nous apprend que la vertu de Livia égale toutes ses autres qualités, et qu'il ne pourra s'empêcher de la venger, si l'on continue à lui faire éprouver des mauvais traitemens. Sa résolution devient inutile, car le jaloux a fait des réflexions un peu rapides à la vérité, mais fort heureuses pour ceux qui l'entourent; la nuit l'a totalement changé, il prend la ferme volonté de se corriger de tous ses défauts, de devenir bon mari, et même de recevoir l'hôte qu'on lui a envoyé de Portugal. Il se trouve, par un incident totalement étranger à la pièce, que Bernardo et Octavio sont les deux frères; ils doivent bientôt après partir pour Lisbonne.

C'est surtout dans ce dénoûment qu'on voit l'enfance de l'art, car la pièce est en général bien écrite et présente des caractères heureusement tracés; on ne peut se dissimuler néanmoins qu'il n'y ait plusieurs personnages entièrement inutiles, et ne servant qu'à embarrasser l'action.

Quant à ce qui a rapport à l'imitation des anciens, il me serait facile de donner un assez grand nombre d'exemples de ce que j'ai avancé; je me contenterai de citer la sixième scène du premier acte, que je considère comme ce qu'il y a de plus comique dans la pièce, et où les meilleures plaisanteries se trouvent littérale-

ment prises dans Térence, comme l'avait déjà observé un critique portugais.

JULIO.

Je me rappelle maintenant que la senhora s'est excusée devant moi sur la visite de sa mère. Je le répète encore, je ne veux que ni père, ni mère, ni frère, ni parens, ni voisin, ni ami, ni amie, ni compère, ni commère, ni roi, ni reine, ni gens venant du paradis, entrent dans cette maison.

BROMIA.

Mais si l'on allait avoir besoin de feu ou d'eau, et qu'on en vînt demander du dehors, ne voudrais-tu pas en donner?

JULIO.

Non. Je ne veux point de feu, et, s'il s'en trouve dans la maison, j'exige qu'on l'éteigne à l'instant, afin qu'il n'y ait point de prétexte pour qu'on en vienne chercher. Quant à l'eau, assurez qu'elle s'est enfuie. Pour la chaudière, le mortier, le van, et tout ce qui sert à vous faire importuner du voisinage, dites qu'il n'y en a plus ici, et que des voleurs sont venus les emporter.

BROMIA.

Qui croira cela?

JULIO.

Qu'ils aillent se pendre; je ne veux que personne entre dans ma maison.

Je ne pousserai pas plus loin cette citation; il suffira

d'indiquer le passage du comique latin pour que tout le monde se reconnaisse, et l'on se rappellera aisément, *cave quemquam alienum in ædeis intromiseris*, *etc.*

Je regrette que les bornes de la notice ne me permettent pas de citer le reste de cette scène et le monologue du jaloux; on y reconnaîtrait un génie plus original, et un homme qui entrevoyait, comme on l'a déjà observé, les ressources de la véritable comédie.

Je ne dirai que fort peu de chose de *Bristo*; cette pièce précéda de plusieurs années celle que je viens d'analyser. Ferreira la composa à vingt-six ans, et elle fut assez bien accueillie par l'université de Coïmbre, en 1554; elle est certainement très-inférieure au *Jaloux*. Le principal personnage, que son honteux emploi empêche d'admettre sur notre théâtre, rendrait la traduction impossible, quoique le style ne soit pas en général inconvenant.

L'on ne peut guère s'empêcher d'être surpris qu'à une époque où le genre pastoral semblait appartenir à la nation, et où les bergers, dans leurs dialogues, n'employaient que les expressions les plus mélancoliques, les drames ne se ressentissent pas plus fréquemment de ce goût pour les sentimens romanesques. Cependant l'on voit quelques autos où la douleur est exprimée à côté des plaisanteries les plus triviales.

Le premier poëte de Portugal qui a excellé dans presque tous les genres, et dont nous ne connaissons guère en France que la *Lusiade*, l'immortel Camoëns, a voulu s'essayer dans la comédie; mais dans ce genre il est resté au-dessous de son talent ordinaire, et *Filodemo*, *Seleucus*, ainsi que les *Amphitryons*, n'ajoutent rien à sa gloire. Ces pièces néanmoins, tout impar-

faites quelles sont, prouvent que les plus grands hommes du Portugal voyaient, comme les Italiens, la nécessité de créer un théâtre avant que les auteurs appartenans aux autres nations s'en occupassent sérieusement.

Comme le Camoëns se sentait toujours disposé à célébrer les passions vives, il choisit un sujet qu'il était à même de traiter mieux que tout autre, et Antiochus mourant d'amour pour Stratonice, épouse de son père Séleucus, lui parut digne d'être mis en scène (1). Il suivit dans cette circonstance les règles adoptées par les auteurs d'autos, et l'on ne sait trop quel titre il faudrait donner de nos jours à la pièce qu'il désigne sous le nom de comédie. Quoique écrite en vers, elle se trouve précédée par un prologue en prose, où le maître du logis engage les auditeurs à venir jouir du spectacle qui se prépare; un gracioso interrogé par quelques interlocuteurs, dit quelques mauvaises plaisanteries qu'on ne pourrait guère souffrir de nos jours, et qui n'ont aucun rapport avec la pièce. Cependant il semble dans le discours fait à la fin par le *representador* que le poëte ait eu l'intention de critiquer le désordre qui régnait dans plusieurs autos; et il faut convenir que la marche de la pièce est de la plus extrême simplicité. Cette petite comédie n'est divisée ni en actes, ni en scènes; il est annoncé que tel personnage entre et parle, sans que le jeu des acteurs soit indiqué.

Stratonice s'avance d'abord avec le roi, et lui fait part de la maladie du prince. On voit bientôt arriver celui-ci accompagné de son page Léocada; il semble pendant un

(1) On pense aussi qu'il eut l'intention, en composant cette première pièce, de reprocher à Philippe II le meurtre de son fils.

assez long dialogue ne point apercevoir les deux autres personnages, pour avoir le temps d'avouer à son confident le tourment qu'il endure. Il se décide enfin à s'approcher du roi, qui l'engage à se laisser visiter par le médecin, et lui fait préparer un lit afin qu'il repose avec plus de tranquillité. Ils s'éloignent tous un instant, et sont remplacés par une servante, qui a bientôt une scène assez singulière avec un portier, et l'avertit, après l'avoir écouté quelque temps, que le prince va venir se coucher. Antiochus arrive en effet, témoigne le désir d'entendre de la musique, mais finit par s'endormir; la reine en entrant déplore l'état où il est réduit : quand sa confidente lui remet un papier qu'elle vient de ramasser à terre, et qui découvre la passion dont il est dévoré. C'est alors que Stratonice dévoile la sienne; elle veut même être unie avec le prince après sa mort, si elle n'a pu l'être pendant son existence. Lorsqu'elle est partie, on voit entrer le médecin, il tâte le pouls du malade; il appelle un serviteur portant le nom portugais de Sancho, et l'envoie chercher Séleucus. Le roi ne tarde pas à arriver, et se trouve suivi immédiatement par Stratonice. C'est après quelques demandes faites au prince, que le médecin ne conçoit plus de doutes sur son mal, et prend la résolution d'user d'artifice afin d'obtenir pour lui la main de la reine. Voici comme il s'explique lorsque tout le monde est sorti.

LE ROI.

Pour guérir ce mal incompréhensible, quel moyen me conseillez-vous d'employer?

LE MÉDECIN.

Seigneur, je n'y entends rien; et, supposé que je l'eusse découvert, je ne voudrais point paraître le deviner.

LE ROI.

Pourquoi?

LE MÉDECIN.

Parce que je l'ai pris dans le plus mauvais sens qu'on pût le prendre; parce qu'enfin, seigneur, le prince est perdu d'amour pour ma femme.

LE ROI.

Dieu saint! un tel amour lui donne une aussi cruelle maladie! Quel est le meilleur remède que vous y trouviez?

LE MÉDECIN.

Il faut absolument qu'il meure pour que mon honneur ne meure point.

LE ROI.

Comment! vous ne donnerez pas votre femme à l'unique héritier de ce royaume? Vous le pouvez, l'argent fait tout; ne rejetez pas mes offres, accordez-la-lui, car j'espère vous offrir de l'or et des honneurs autant que je lui veux de bien.

LE MÉDECIN.

La grande quantité d'argent n'enlève pas la tache du déshonneur.

LE ROI.

Mais une petite faute est une véritable bagatelle quand on n'y tombe plus; d'ailleurs c'est par elle que vous rendrez la vie à qui vous fera du bien.

LE MÉDECIN.

Combien en parle facilement celui qui ne s'est jamais vu en semblable circonstance! Que ferait son altesse du conseil qu'elle me donne, si elle se trouvait à ma place?

LE ROI.

Je lui donnerais la femme que j'aurais. Plût à Dieu qu'il voulût la reine.

LE MÉDECIN.

Eh bien! donnez-la-lui donc, puisqu'il meurt d'amour pour elle.

LE ROI.

Que me dites-vous?

LE MÉDECIN.

La vérité.

LE ROI.

Est-ce sans incertitude que vous avez compris cela?

LE MÉDECIN.

Sans incertitude, sans fausseté; prenez maintenant le conseil que vous m'avez donné.

LE ROI.

Certainement, je le voyais dans tout ce qu'il disait. Comment, par quel moyen l'avez-vous deviné?

LE MÉDECIN.

Par le pouls, qui s'altérait toutes les fois qu'il apercevait la princesse ou qu'il l'entendait.

LE ROI

Comment cela doit-il se passer? Assurément je m'étonne que l'amour que je porte à mon fils soit plus violent que celui que j'éprouve pour ma femme. Définitivement je veux la lui donner; car je connais le cœur de tous les deux. Je dois aller d'abord le faire lever, et nous passerons ensuite dans l'intérieur pour terminer cette affaire.

Il fait lever en effet son fils, et le reste de la scène se passe entre le portier et le page. Mais on voit bientôt reparaître les deux principaux personnages, qui ont été unis, et la pièce se termine par un petit discours burlesque dans le genre de celui du prologue.

J'ai cru devoir offrir une analyse de cette pièce, d'abord à cause de la réputation de son auteur, et ensuite parce qu'elle donne une idée des autos de ce genre. La marche de Séleucus présente, comme on le voit, une sorte de régularité; mais le sujet comportait un autre style, et il est difficile d'imaginer comment l'admirable Camoëns n'a point profité des situations qui se trouvent indiquées, pour déployer le charme qu'on retrouve dans ses autres poésies. Par une bizarrerie assez remarquable, le médecin parle toujours en espagnol. On peut observer aussi que cette langue est employée dans *Amphitryon*, dont je ne donnerai point l'analyse, parce que c'est une imitation de Plaute. Les situations comportaient un style plus plaisant que celui de la pièce précédente; mais celui du poëte portugais sert à prouver encore à quel degré notre Molière s'est élevé en imitant l'auteur latin.

La comédie de *Filodemo*, quoique plus considérable que les deux autres, ne paraît pas avoir été divisée originairement en plusieurs actes; les unités de temps et de lieu n'y sont pas plus observées que les lois de la vraisemblance; et il suffira de présenter une rapide analyse de la pièce, pour que l'on en soit convaincu. Le héros se trouve faire partie des serviteurs d'un personnage puissant, nommé Luzidardo, dont il aime la fille Dionysa, qui le paie de retour à son insu; il ne tarde pas à apprendre cette heureuse circonstance, par les rapports

que lui fait la suivante, de l'agitation de sa maîtresse, et du plaisir qu'elle éprouve à l'entendre chanter ses plaintes, en s'accompagnant de la guitare. Il lui fait remettre bientôt avec assez d'adresse un billet qui lui découvre sa passion, et l'on voit que Dionysa est loin de s'en irriter. Pendant ce temps, une autre action se prépare; le fils de Luzidardo, Venadoro, s'égare en chassant un cerf dans les montagnes, et c'est en vain que ses compagnons font leurs efforts pour le retrouver; comme il se repose près d'une fontaine, il aperçoit une jeune fille venant y puiser de l'eau; il l'admire, il lui parle, il se sent bientôt embrasé d'un amour si violent, qu'il se décide à garder les troupeaux, pour vivre toujours près d'elle. Cependant Luzidardo, inquiet sur le sort de son fils, remet le soin de sa maison à Filodemo, et part pour le chercher dans l'endroit où il a disparu aux yeux de son domestique; il y a long-temps que le vieillard erre dans les montagnes, quand il aperçoit une noce de village: c'est son fils qui se marie avec la bergère Florimena; un vieux pasteur lui apprend alors qu'il a trouvé autrefois cette jeune fille, avec un enfant d'un autre sexe, près de leur mère expirante, et que l'art des enchantemens, dont il fait profession, lui prouve que cette femme malheureuse était une grande princesse. Il offre même de lui en apprendre davantage sur cet objet, et il dit que le jeune garçon, désirant s'élever au-dessus de l'état qu'il pouvait lui offrir, l'a quitté pour aller à la cour. Luzidardo ne sait pas mauvais gré à son fils de cette alliance; il emmène tout le monde chez lui, où l'on ne tarde pas à apprendre que Florimena est sœur de Filodemo, tandis que Luzidardo retrouve en eux les enfans de son propre frère. Ce frère, envoyé autrefois comme ambassa-

deur en Danemarck, avait eu une intrigue avec la fille du roi, qui s'était vue obligée de s'enfuir, accompagnée de son époux, sur une galère partant pour le Portugal; mais comme ils apercevaient la côte, une tempête s'était élevée, et le navire donnant contre des écueils, tout l'équipage avait péri à l'exception de la princesse, qui s'était vue poussée par les flots sur le rivage. Après avoir erré long-temps dans le désert, les douleurs de l'enfantement l'avaient surprise, et elle etait accouchée, peu d'instans avant de mourir, des deux enfans trouvés par le pasteur; on sent qu'après avoir appris tous ces merveilleux événemens, Luzidardo ne refuse plus sa fille à Filodemo; c'est avec d'autant plus de raison qu'il les a surpris ensemble lors de son retour. La pièce se termine par une double union.

Il y a dans cette comédie plusieurs acteurs que je n'ai point nommés, et dont les plaisanteries sont d'assez mauvais goût. Villardo, valet du personnage principal, Bobo, fils du vieux pasteur, sont des espèces de gracioso qui ne concourent guère à la marche de la pièce. Le style plus harmonieux, et surtout plus poétique que celui des deux autres comédies, offre une singularité très-remarquable; toutes les scènes ne sont pas versifiées, et il en est quelques-unes qui se trouvent entièrement écrites en prose, sans que l'auteur paraisse avoir eu, pour en agir ainsi, des motifs qui se rapportassent au genre de composition. Malgré toutes ces bizarreries, on trouve dans *Filodemo* quelques scènes agréables; et peut-être le génie de Camoëns s'y montre-t-il davantage que dans *Séleucus* et dans *Amphitryon*.

Les catastrophes arrivées au temps du roi don Sébastien, et les longs malheurs dont elles furent suivies, eurent une telle influence sur la littérature portugaise, qu'elle

sembla tomber en décadence avec la gloire de la nation. Quelque temps après, lorsque le joug espagnol se fit sentir, les Portugais se rappelèrent trop bien leur ancienne puissance, pour ne pas chercher à la reconquérir; mais leurs efforts furent long-temps superflus, et le génie resta endormi tant que dura la domination étrangère.

Lisbonne était loin d'offrir à cette époque l'aspect qu'elle avoit présenté sous Jean III; l'on ne voyait plus arriver de toutes parts les richesses de l'Inde et de l'Afrique; ces spectacles enfantés par le luxe, et destinés à délasser des conquérans de leurs travaux, cessèrent de plaire à un peuple auquels ils rappelaient l'époque de sa prospérité. Pendant ce temps, les autres nations firent des progrès vraiment prodigieux dans la littérature dramatique, et le Portugal, après avoir contribué à donner l'impulsion, resta en arrière, probablement à cause des circonstances politiques dans lesquelles il se trouvait.

En 1640, lors de l'acclamation du roi Jean IV, la nation n'avait que ses anciennes pièces à opposer aux chefs-d'œuvre que l'Europe voyait éclore chaque jour. Cependant plusieurs hommes d'un grand talent voulurent un peu plus tard régénérer sa littérature dramatique. Parmi ceux-ci je ne sais si l'on peut citer le célèbre père Macedo, qui fit représenter, devant Louis XIV, *Orphée*, tragi-comédie latine, et laissa trois autres pièces du même genre. Fernand de Menezes, auteur de plusieurs poëmes, laissa quelques comédies dont on n'a point conservé le titre. Son petit-fils, le fameux comte d'Ericeyra, l'un des auteurs les plus féconds du Portugal, ne s'occupa pas de ce genre; mais il devint sur la fin de sa carrière le protecteur du malheureux Antonio José, dont les

pièces firent courir tout le peuple de Lisbonne au théâtre du Bairo Alto, et qui a laissé un recueil considérable sans nom d'auteur, désigné quelquefois par le titre de théâtre du Juif, mais portant véritablement celui de *Théatro Comico Portuguez.* Antonio Jozé sembla ne vouloir s'astreindre à aucune des règles du théâtre, et n'imita même point les bons auteurs du temps. Conduit par sa verve et par sa gaieté, il mit quelquefois toute la vie d'un homme en scène, sans s'occuper beaucoup de la lier par une intrigue ; mais la plupart de ses personnages sont plaisans, et le seraient encore davantage, s'ils tombaient moins fréquemment dans le trivial. Bien dirigé, il eût été digne du surnom de Plaute portugais, que quelques personnes lui décernèrent dès lors, de même qu'à Gil Vicente, quoique l'époque où il vivait ne pût pas faire excuser ses irrégularités comme celles de son prédécesseur. Cet auteur fut victime de l'auto-da-fé de 1740.

Plusieurs années après, vers 1761, on vit deux poëtes se réunir pour donner quelques tragédies régulières au Portugal. Tiberio Pedegache et Domingo Dos-Reys Quita, connu par ses idylles, composèrent ensemble *Astarte*, *Megarra*, *Hermione*, et une *Inez de Castro* en trois actes; la seconde de ces pièces est celle qu'on estime le plus, et elle est digne, sous quelques rapports, d'attirer l'attention. Les auteurs ont choisi l'instant où Megarra, fille de Créonte, et épouse d'Hercule, est persécutée par Lycus, usurpateur du trône de son père. Alcide revient des enfers; il apprend que le tyran veut forcer la fille de l'ancien roi à l'épouser, en la menaçant de la mort; il va chercher des secours chez Thésée, et il reparaît dans le moment où, Lycus ordonnant qu'on en-

traîne Megarra au supplice, elle le renverse d'un coup de poignard aux pieds de l'autel de Jupiter. Le plus grand défaut de cette pièce, dans laquelle on remarque cependant des beautés de style, c'est d'avoir fait d'Hercule un personnage insignifiant, en l'envoyant chercher des secours au moment où l'on a besoin de tout son courage.

Il y avait déjà quelque temps que l'on ne s'occupait plus du théâtre comique, lorsque Pedro Antonio Correa Garçan, connu par la beauté de ses Odes, donna deux comédies : l'une, intitulée *Theatro novo*, ne jouit pas d'un grand succès; mais la seconde, qu'on connaît sous le titre d'*Assemblea*, réunit tous les suffrages : on y remarque en général une satire ingénieuse du beau monde; et les amateurs de la belle poésie ne se lassent point d'admirer l'admirable cantate que l'auteur a su y introduire.

On avait commencé, avant l'époque où nous sommes parvenus, à donner en vers portugais des traductions de nos plus belles tragédies, et nos poëtes dramatiques furent tellement goûtés à Lisbonne, qu'ils devinrent peut-être un obstacle à ce que les auteurs nationaux se livrassent à leur génie original. L'académie sentit si bien ce vide dans la littérature portugaise, quelle proposa un prix pour la meilleure tragédie qu'on présenterait au mois de mai 1788. *La comtesse de Vimieira* concourut à l'insu de tout le monde, et la pièce intitulée *Osmia* fut jugée digne de remporter la palme. Quoique M Sismonde Sismondi, dans son estimable ouvrage, la regarde comme la meilleure tragédie portugaise, tous les gens instruits de la nation ne pensent pas ainsi. Le titre qu'il lui donne est universellement accordé à la *Nova Castro* de Jean-Baptiste Gomes, qu'on peut regarder dans tous

les pays comme un chef-d'œuvre, et qui compte déjà quatre éditions. On voit plusieurs tragédies modernes à peu près de la même époque, qui jouissent de l'estime du public. *Le Triomphe de la Nature*, *le Roi don Sébastien*, *Caton*, ont été composés par des hommes de talent. Le génie du drame s'est emparé de plusieurs auteurs, depuis quelques années, j'en ai vu représenter qui m'ont fait un véritable plaisir. *Pierre premier*, *Frédéric visitant les prisons*, *le Serrurier Hollandais*, *la Sensibilité dans le Crime*, offrent souvent beaucoup d'intérêt, et sont d'une époque récente.

On représente encore sur les théâtres de Lisbonne, ainsi que de Rio Janeiro, des farces connues sous le nom d'*Intermez ;* elles semblent avoir remplacé les anciens autos, et rappellent tout-à-fait leurs plaisanteries (1). Je regrette de ne pouvoir point offrir l'analyse des plus comiques; mais, parmi tous les livres étrangers, ce sont les ouvrages portugais qui sont peut-être les plus rares à Paris; il est impossible de s'imaginer, à moins d'avoir fait soi-même des recherches, combien de difficultés on éprouve à s procurer quelques pièces de théâtre peu répandues, même à Lisbonne.

Parmi tous les auteurs qui s'occupent à régénérer le théâtre de leur nation, il en est un qui fait concevoir les plus grandes espérances. M. Pimenta de Aguiar est auteur

---

(1) On trouve, dans la collection des œuvres dramatiques de Antonio Joaquim de Carvalho, trois pièces de ce genre, intitulées : *La Vieillesse amoureuse*, *l'École des Toréados imbéciles*, *le Galicien jeune et grossier*. Le même auteur a fait une comédie connue sous le titre de *la Rivière du poisson*, ou *la Pécheuse vertueuse*.

d'un assez grand nombre de pièces, qu'il veut réunir sous le titre de *Théâtre tragique portugais*. Il se plaît principalement à traiter des sujets nationaux, et montre en général un talent énergique; on pourrait seulement désirer plus de rapidité dans le dialogue, dont le peu de concision nuit en général à l'action.

Voilà ce que mes recherches ont pu m'apprendre sur l'état du théâtre portugais ancien et moderne. L'on doit voir que la nation qui s'est livrée une des premières à la poésie dramatique commence à sentir son génie se réveiller pour ce genre de littérature. La France lui a longtemps offert ses chefs-d'œuvre; cependant les auteurs que j'ai cités prouvent que, tout en sachant les mettre à profit, ils ont donné à leurs productions un caractère original.

FERDINAND DENIS.

LA NOUVELLE
INEZ DE CASTRO,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES *,

PAR JEAN-BAPTISTE GOMES.

* La pièce porte ce titre, pour la distinguer de la tragédie de Ferreira.

NOTICE

SUR

INEZ DE CASTRO.

Les malheurs d'Inez, qui ont inspiré au Camoëns des vers si touchans, ont paru, chez presque tous les peuples de l'Europe, dignes d'être retracés sur la scène. La nation portugaise, qu'ils devaient intéresser plus que toutes les autres, les rappela, comme je l'ai déjà observé, à une époque où l'on ne s'occupait pas encore de la véritable tragédie. Ferreira, en adoptant ce sujet, suivit le trait historique dans presque toute sa simplicité : il s'attacha à donner de grandes leçons dans les chœurs plutôt qu'à offrir une action compliquée ; mais il rencontra tout naturellement des situations intéressantes, qu'il traita avec sa sensibilité ordinaire, et en y mettant un talent poétique ignoré des auteurs dramatiques du temps. Cette tragédie, qui seulement par son ancienneté méri-

terait déjà d'être mieux connue, a probablement inspiré Gomes, sans toutefois qu'il ait cherché à l'imiter dans sa marche. Ferreira nous présente d'abord Inez parcourant les bords du Mondégo avec les jeunes filles du Coïmbre, et faisant part à sa nourrice du bonheur que lui prépare le prince qui lui a promis de s'unir avec elle. Don Pèdre arrive; après un fort beau monologue, il a une scène avec son secrétaire, que l'on voit faire tous ses efforts pour le dissuader de ses projets; c'est à la fin que se trouve le chœur admirable des maux et des biens causés par l'amour. Au second acte, le roi paraît avec ses conseillers, et c'est là où l'on voit se déployer tout le talent de l'auteur; je suis parfaitement de l'avis de M. Sismondi, quand il dit que l'on croirait reconnaître le langage d'Alfieri. Le caractère d'Alphonse est peut-être mieux tracé que dans aucune des pièces qui aient paru sur le même sujet. Le sort d'Inez est résolu, le songe qui l'a avertie de sa fatale destinée l'occupe au troisième acte. Le chœur lui annonce sa condamnation, elle va se jeter aux pieds du roi qui lui pardonne; mais les cruels conseillers le font repentir de ce qu'ils appellent sa faiblesse,

et le chœur à la fin du quatrième acte déplore la mort de l'infortunée. Dans le dernier acte, qui ne contient qu'une scène, un messager vient apprendre au prince la funeste nouvelle : il se livre au plus terrible désespoir, et voue son père à l'exécration. L'un des plus grands défauts de cette pièce, c'est de n'avoir fait paraître D. Pèdre qu'au commencement et à la fin ; il n'est plus qu'un personnage secondaire, et l'on est surpris que Ferreira ne l'ait pas mis en scène avec Inez, pour profiter des heureuses situations qui devraient en résulter. Gomès, comme on le verra, n'est point tombé dans cette faute ; et il a même tiré un assez grand parti du caractère de D. Pèdre, que Lamothe n'a pas toujours aussi heureusement tracé.

Dans la tragédie française, une femme partage l'intérêt qu'inspire l'héroïne, et elle en mérite même davantage. L'histoire dit que Constance était morte : l'auteur portugais s'est bien gardé de la mettre en scène. C'est Béatrix que D. Pèdre doit épouser : elle n'inspire aucune compassion, on la déteste même quand Alphonse veut forcer son fils à s'unir avec elle. Je sais qu'on chercherait peut-être

en vain dans la pièce que nous offrons, une situation plus dramatique que celle du troisième acte, où le prince arrive l'épée à la main pour immoler tout à sa fureur, et où Constance veut le sauver malgré ses torts envers elle. Cet effet vient un peu aux dépens du reste de la pièce; elle s'achemine ensuite assez péniblement, malgré quelques belles scènes, vers un dénoûment que je ne trouve pas heureux, et qui s'éloigne entièrement de la vérité historique, puisqu'après avoir obtenu son pardon Inez meurt empoisonnée par la reine-mère.

Les deux conseillers omis par Lamothe appartiennent à l'histoire, et leur nom se joint toujours au souvenir de la catastrophe. Ce sont deux ambitieux qui se chargent de tout l'odieux du crime, et qui font frémir lorsqu'ils le préparent.

Si D. Pèdre, dans la pièce que l'on va lire, ne résiste pas avec toute l'énergie qu'on pourrait attendre de lui, c'est qu'il est vaincu par les supplications les plus fortes de son épouse. On regrette néanmoins de le voir se rendre en prison comme le lui a ordonné le roi. Il est vrai qu'Inez n'est condamnée d'abord qu'à

l'exil, et que Pachéco décide sa mort avec Coelho sans que le prince en soit instruit. C'est au moment où le roi vient prononcer la sentence, qu'arrive l'héroïne avec ses enfans; mais cette scène, fort belle d'ailleurs, paraît un peu imitée de Ferreira; il est vrai que l'idée a dû en venir à tous les auteurs qui se sont occupés du même sujet.

Le peuple se mutinant parce qu'il craint les désastres d'une guerre cruelle, est un moyen assez naturel pour suspendre l'action, et laisser aux conseillers le temps d'exécuter leur affreux projet; ils n'attendent pas que le roi, disposé à la clémence, ait prononcé la sentence; ils s'empressent de consommer le crime, et il en résulte une situation vraiment dramatique pour le cinquième acte. Inez frappée d'un coup mortel, et voulant venir exprimer sa reconnaissance au roi, pour mourir ensuite à ses pieds, produit un effet déchirant à la représentation. La situation de D. Pèdre devient terrible, lorsqu'il accourt avec l'espérance du bonheur, et qu'il voit le cadavre sanglant, de son épouse étendu à ses pieds. Les imprécations sont justes et bien amenées; et l'idée d'annoncer le couronnement

d'Inez après sa mort est fort belle; elle se trouve bien plus développée que dans ces vers de Ferreira qui ne font que l'indiquer :

> Tu seras cá rainha como foras;
> Teus filhos só por teus seraon iffantes;
> Teu innocente corpo sera posto
> En estado real, etc.

Quoique les caractères soient en général bien tracés, on voudrait un peu plus d'énergie dans celui du prince don Pèdre, qui, en se livrant à la vengeance, alla jusqu'à la cruauté. Son père conserve peut-être une couleur plus historique. Inez attire tout l'intérêt, et cela devait être ainsi : on l'aime parce qu'elle est véritablement amante, parce que ce n'est point le rang dont se trouve revêtu D. Pèdre qui le lui fait épouser.

J'ai dit, dans la notice précédente, qu'on connaissait une troisième tragédie sous le même titre, par Quita et Pédégache; elle ne peut en aucune manière souffrir la comparaison avec celle-ci. Le prince surtout est un personnage presqu'insignifiant : il veut tuer l'ambassadeur de Castille; et c'est alors que le roi l'envoie en prison, où il se rend sans résistance; il charge son confident Almeyda de sauver son épouse : celui-

ci obtient la grâce, mais trop tard, le prince en reparaissant a l'air indifférent à la mort qu'on lui annonce.

Lope de Véga, Guevara, Lacerda, Bermudez, ont traité ce sujet en espagnol sous des titres différens. En 1796, un auteur anglais, nommé Edwards, s'en est emparé; il a mis en scène une princesse Léonora, rivale d'Inez, qui est d'accord avec les trois conseillers. C'est une idée assez neuve que d'avoir introduit le père de l'héroïne sous un nom supposé, parce qu'il craint qu'elle n'ait acheté de son déshonneur le rang qu'elle tient à la cour. Ce personnage ajoute beaucoup à l'intérêt de la pièce, surtout quand on le voit enveloppé dans le complot d'Alphonse et de ses conseillers.

La tragédie de Gomes jouit de la plus grande célébrité à Lisbonne, et elle me paraît digne d'être accueillie favorablement en France; elle fait regretter que l'auteur ne se soit pas plus particulièrement livré au théâtre; c'était vraiment à lui qu'appartenait l'honneur de régénérer la gloire dramatique de la nation.

INEZ DE CASTRO.

PERSONNAGES.

DON ALPHONSE IV, roi de Portugal.
DON PÈDRE, son fils.
DONA INEZ DE CASTRO.
DON SANCHE, ancien gouverneur du prince.
COELHO, } conseillers.
PACHECO, } conseillers.
DON NUNO, camariste du roi.
L'AMBASSADEUR DE LA CASTILLE.
ELVIRE, gouvernante de dona Inez.
DEUX ENFANS, fils de don Pèdre et d'Inez.

La scène est à Coïmbre, dans une salle du palais où réside Inez. L'action commence à la pointe du jour.

INEZ DE CASTRO.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

INEZ, ELVIRE.

INEZ. Elle entre en délire sur la scène.

Ombre implacable ! spectre effrayant ! ne me poursuis pas davantage... Constance [1] ! je me meurs.

ELVIRE.

Quelle affliction ! quel délire !. .. O Dieu ! madame...

INEZ. Elle s'assied presque défaillante.

Où est-il, où est-il, mon époux ?

ELVIRE.

Le prince repose encore, tout est dans le silence. Toi seule te refusant au repos, sans cesse tourmentée, tu erres dans ce palais en poussant des cris. Quelle douleur cruelle te déchire le cœur ? quelles visions nées du sommeil peuvent t'inquiéter ainsi ?

INEZ.

Le ciel et la terre conspirent contre Inez ; (elle

se lève) et jusqu'aux morts s'élèvent des tombeaux pour me flageller. De noirs fantômes s'agitent continuellement devant moi. Quelle horreur!... Maintenant même, Elvire, mon esprit me fait entrevoir encore ces spectres effrayans qui, tournant autour de mon lit, m'ont épouvantée. Je vois Constance sortir du sépulcre, elle marche vers moi embrasée de fureur... Les éclairs brillent! la terre tremble, et voilà que, sortis des abîmes, les ministres impies d'une vengeance féroce viennent me plonger dans le cœur leurs fers acérés; dans mon agonie j'invoque en vain mon époux : son nom chéri, proféré par ma bouche, aigrit les fureurs de Constance qui me précipite dans la demeure des morts. O funestes conséquences du crime! Malheureux mortels!

ELVIRE.

Et un songe peut...?

INEZ.

Ce n'est point un songe, Elvire, ce sont des remords [2].

ELVIRE.

Doivent-ils encore te tourmenter? l'hymen n'a-t-il pas suffi pour les étouffer. Ah! si, avant que d'être environnée de ses liens, tu as succombé à l'aveugle passion de l'amour, tu as aussi suffisamment expié cette faute, la plus excusable de toutes [3].

INEZ.

Une âme comme la mienne ne pense jamais avoir assez expié ses fautes : les liens sacrés de l'hyménée ont heureusement rendu mon amour légitime,

mais cet amour commença dans le crime. Oui, ce fut lui qui fit descendre au tombeau Constance, dévorée de chagrins; Constance, cette princesse infortunée qui, si je n'eusse pas existé, eût peut-être été heureuse; qui, chérie de son époux, vivrait encore. J'ai été la cause de tous ses maux, j'ai trahi son amitié, je l'ai payée d'ingratitude, je suis devenue sa rivale. O ciel! je l'ai fait mourir O crime involontaire! crime détestable!... Oui, Constance, tes fureurs sont justes; entraîne-moi avec toi dans la tombe; achève de me punir et de te venger. Mais que dis-je?.... Non,... épargne ma vie; celle du prince y est attachée, et tu ne peux pas vouloir empoisonner ses jours. La mort, non, la mort ne peut certainement pas éteindre une passion qui t'a privée de l'existence. Du fond même de la sépulture tu l'adores encore, et peut-être que pleine de compassion tu m'excuses. Qui doit mieux que toi savoir que les forces humaines ne peuvent résister à l'amour de don Pèdre, à ses efforts! Si, sans être aimée, tu l'as tant chéri, pourrai-je ne pas le payer de retour quand il m'aime? Le ciel sait combien de temps j'ai lutté en vain contre mon propre cœur: combien de fois j'ai appelé à mon aide la vertu et la raison... Inutile recours! la raison se tait quand l'amour parle. Triompher de passions égales à la mienne!... Non, les malheureux mortels n'ont pas autant de pouvoir... Mais que viens-je de proférer, malheureuse? je vais jusqu'au blasphème!... Pardonne, grand Dieu, à mon délire; j'ai été criminelle, Seigneur, c'est ce qui cause ma douleur, mais j'adore ta justice et je la crains.

ELVIRE.

Le ciel est juste, Inez, le ciel t'absout. Ton âme, où la vertu a toujours existé, prend pour de graves délits des fautes légères. Tranquillise tes sens, modère ton affliction.

INEZ.

Bientôt la mort mettra un terme à mes chagrins.

ELVIRE.

O ciel! dans le printemps de tes années, lancée au milieu d'une mer de chagrins maginaires, tu cherches à terminer tes jours, sans te souvenir que de ta vie dépend celle de ton époux, que si jamais une seule de ces larmes que tu répands coulait devant le prince, elle suffirait pour désoler ce tendre cœur dont tu dois faire la félicité. S'il te trouvait maintenant dans cet état, quelle douleur éprouverait son âme! Je t'en supplie par son amour, essuie tes larmes; bannis les afflictions dans lesquelles tu te plonges.

INEZ.

Plût à Dieu que je pusse les éloigner! mais je chercherai à les réprimer au moins, afin que mon époux ne participe point aux maux et aux horreurs qui m'environnent. Que le ciel m'opprime et me châtie, qu'il tourne contre moi sa vengeance; mais qu'il ne répande sur lui que des plaisirs. Je désire bien plus son repos que le mien. Quels efforts ne fais-je pas continuellement pour lui montrer un visage satisfait? Afin de ne point l'affliger,... oh! combien de fois je retiens et j'étouffe au fond de mon

âme des chagrins qu'elle ne peut plus supporter!... Combien de fois, lorsque mes yeux s'attachent aux siens, mes larmes ne rentrent-elles pas dans mon cœur (4)! Mais, hélas! plus je cache mes douleurs et mon martyre, plus ils s'aigrissent; et je sens que déjà ils ne peuvent finir qu'avec ma vie. Partout où se portent mes regards, ils ne rencontrent que des motifs d'affliction. Le souvenir du passé me remplit d'horreur; l'idée de l'avenir m'effraie. L'intrigue et l'envie conspirant contre moi, la colère menaçante d'un monarque, tout se réunit pour creuser ma sépulture: mon cœur me le dit.

ELVIRE.

Il te trompe: que peux-tu craindre, quand unie au plus digne des princes du monde, au meilleur des mortels créés par les cieux, son bras invincible te défend? Au lieu de te rappeler des songes funestes, considère les biens immenses, le sort heureux que l'avenir te prépare; le trône de la Lusitanie qui t'attend; le respect, l'amour des Portugais, la gloire de régner sur ce peuple que le monde entier craint et vénère. Tout, tout, ma chère maîtresse, te promet des félicités constantes; rien ne doit faire naître tes craintes.

INEZ.

Ces félicités chimériques, ces biens illusoires dont tu me parles, sont les justes motifs de mes terreurs. Plût à Dieu que don Pèdre n'eût pas eu par héritage un trône à m'offrir! je serais heureuse, je passerais ma vie dans le sein de la paix et de la joie; je n'aurais alors personne qui s'opposât à l'union éternelle

de nos âmes; et une barbare politique ne réprouverait pas le choix de nos tendres cœurs : en possession l'un de l'autre, toujours heureux, livrés sans inquiétude aux transports de l'amour, entourés de nos chers enfans, n'ayant pas à désirer les dignités du trône, nous ne nous souviendrions pas une seule fois de ces fantômes de grandeur : mais le destin n'a pas voulu....

ELVIRE.

Don Sanche vient ici.

INEZ.

Quel motif l'engage à me chercher ? Je respecte ses cheveux blancs et son caractère. On trouve auprès des rois bien peu d'hommes comme lui.

SCÈNE II.

DON SANCHE, INEZ et ELVIRE. Aussitôt que don Sanche entre sur la scène, Elvire se retire dans le fond, et disparaît peu de temps après.

DON SANCHE.

Le ciel veut que je te rencontre en ces lieux. Il faut, dona Inez, te montrer avec franchise les précipices menaçans que ta vertu seule peut éviter. Le prince méprise mes conseils, il n'écoute pas mes prières, et il ne cède déjà plus aux larmes d'un vieillard qui estime sa gloire plus que sa propre vie! d'un vieillard qui, chargé de l'élever, a fait toujours paraître à ses yeux la vérité dans sa nudité,

de même qu'il a éloigné de ses oreilles la flatterie, ce poison dangereux des cours, destiné à corrompre le cœur des princes. Son caractère violent, capricieux, enflammé maintenant davantage par l'amour, ne veut plus se soumettre à ma voix ; il résiste en aveugle aux ordres paternels, et il est nécessaire que tu le décides toi-même à obéir. Tu connais le caractère irritable de l'inflexible Alphonse : déjà trois fois il l'a appelé à la cour, sans que don Pèdre ait exécuté ses ordres, sans qu'il ait voulu peser ses menaces. Je redoute beaucoup la fureur de ce roi sévère, elle est entretenue par de cruels conseillers : je crains qu'en voyant la rébellion de son fils il n'oublie qu'il est père. Fais en sorte, Inez, d'empêcher les funestes conséquences qui peuvent résulter de l'opiniâtreté dans laquelle le prince persiste. Tâche de le convaincre, pour son bien et pour ton avantage, d'accomplir sans retard son devoir : je sais que tu peux tout sur son âme, et j'attends tout de ta vertu.

INEZ.

Je respecte, je loue ton zèle, ainsi que ta candeur et ta probité. Tu ne te trompes pas en me supposant capable d'entreprendre tout, même au péril de ma propre vie, pour faire souvenir don Pèdre de ses devoirs. Ce n'est pas parce qu'on ne les lui a point rappelés qu'il a résisté aux ordres d'un père. Tu connais aussi-bien que moi son caractère, il ne veut pas m'écouter quand je le supplie d'aller à la cour se jeter aux pieds de son père. Cependant, don Sanche, je te promets de ne point cesser mes instances. Quoique désormais loin de lui, Inez, toujours affli-

gée, exposée aux fureurs de ses ennemis, devienne peut-être la triste victime d'une insidieuse politique, elle préfère mourir, à se rappeler qu'elle a été la cause que le prince ait manqué à ses devoirs.

DON SANCHE.

Celle qui nourrit en soi d'aussi nobles sentimens est heureuse même dans l'oppression. La vertu s'est toujours ri des disgrâces; l'envie, armant gratuitement l'intrigue, conspire contre toi : mais il faut tromper ses desseins : oui...

INEZ.

Voici don Pèdre.

DON SANCHE.

Plaise à Dieu que tu le convainques! Je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DON PÈDRE, INEZ.

DON PÈDRE.

Qu'ils coulent lentement, chère épouse, ces (4) instans de mélancolie que je passe loin de toi avec mes tristes souvenirs! Inez, je ne trouve le repos qu'à tes côtés; je n'existe que quand je te vois.

INEZ.

Je sais combien tu m'adores, prince bien-aimé; plus tendre chaque jour, plus passionné, tes expres-

sions excitent mes larmes; mais ne parlons point maintenant d'amour; des devoirs plus sacrés demandent à être accomplis. Mon époux, j'ai avant tout une faveur à te demander : me la refuseras-tu?

DON PÈDRE.

Que dis-tu Inez? toi qui as tout pouvoir sur mon âme, peux-tu douter que je t'obéisse?

INEZ.

Eh bien, seigneur, écoute ton épouse, entends mes prières, cède à ma demande; si tu trouves le repos seulement près de moi, je n'ai aussi de tranquillité que quand nous sommes réunis. Cependant le destin veut, et le devoir ordonne que tu te sépares de moi pour quelque temps.

DON PÈDRE.

Me séparer de toi? O ciel! que viens-je d'entendre! Me séparer de toi? Et c'est Inez qui parle?

INEZ.

C'est Inez, oui, seigneur, cette même Inez qui estime ta gloire par-dessus tout; sa délicatesse ne permet pas que le tendre amour que tu lui consacres, devienne un motif pour enfreindre tes devoirs. Tu le sais bien, seigneur, en aucun temps je n'ai employé la ruse pour te tromper. J'ai cédé à ton amour, parce que je t'aimais, parce que j'ai deviné en toi une âme tendre, une âme que pour m'enchanter le ciel a ornée de toutes les vertus. Maintenant tu dois les conserver, et je ne puis pas consentir à ce que tu les abandonnes; j'aurais horreur

de moi-même, si je voyais que tu les perdisses pour m'avoir aimée. Non, prince chéri, je te supplie par ce même amour qui m'unit à toi, d'aller sans retard à la cour où ton père, déjà fatigué peut-être de t'appeler en vain, t'attend avec inquiétude. Obéir aux ordres paternels est une loi de la nature, c'est une loi sacrée, tu dois t'y soumettre; va...

DON PÈDRE.

C'est assez : je connais quels sont mes devoirs, et je sais les remplir; je n'ignore pas que l'obéissance est due aux parens, mais je sais également que l'autorité sacrée d'un père a des limites. J'ai bien pensé à ce que je dois faire : de justes motifs que tu ignores encore, exigent que je n'accomplisse point les ordres du roi. J'aurais obéi à un père, si j'en avais un, mais je ne vois qu'un tyran dans celui qui m'a donné l'être.....

INEZ.

Arrête, seigneur; c'est ton père : quelque cruel qu'il soit, tu dois le respecter et lui obéir.

DON PÈDRE.

S'il veut que je lui obéisse et que je le respecte, qu'il ne m'impose point des ordres inhumains.

INEZ.

N'as-tu point promis à ton épouse, il n'y a que quelques instans, de lui accorder la faveur qu'elle te demanderait?

DON PÈDRE.

Vois donc quand je ne puis point te complaire,

si j'ai de justes raisons qui me détournent d'obéir à un père!

INEZ.

Il ne peut y en avoir.

DON PÈDRE, avec indignation et sans faire attention à Inez.

Tyrans... qui nous jugent leurs esclaves! ils nous donnent l'existence pour nous tourmenter.

INEZ.

Tu me fais trembler.

DON PÈDRE.

Apprends tout enfin. Alphonse et le souverain de la Castille viennent de former une nouvelle alliance par laquelle ils ont décidé, sans mon consentement, que je donnerais à Béatrix la foi d'époux; c'est pour cela que je suis appelé à la cour. Alphonse, non content de la violence qu'il fit à mon cœur lorsqu'il m'entraîna de force à l'autel, pour m'unir à Constance par un lien éternel, lien pesant que la mort a rompu; non content d'avoir été le motif... Mais que dis-je? non, non ce ne fut pas lui. C'est moi qui, en obéissant, fus le coupable: qu'il déchaîne maintenant sa colère, qu'il prie, qu'il menace; quand bien même nos âmes ne se seraient pas liées pour toujours par un hymen secret, il tenterait envain de me soumettre à un joug que ma volonté repousse. Je sais cependant que l'opiniâtreté, l'orgueil despotique de son caractère ne lui laissant voir que le traité qu'il a fait, il voudra que de toute nécessité je le dégage de sa promesse. Il ne convient pas de découvrir notre union; et cepen-

dant, quelqu'autre excuse que je puisse lui donner, elle ne servira qu'à l'irriter davantage. Juge maintenant si je dois partir, si je dois aller m'exposer, peut-être... qui sait? à lui manquer entièrement de respect... Mais tu pleures?... Que vois-je! Craindrais-tu... ?

INEZ.

Je ne crains rien pour moi, je crains pour toi seul. Oui, quand je considère les maux menaçans nés d'un amour malheureux; quand je vois grossir la tempête qui m'indique une ruine prochaine, je ne m'effraie même pas : ce qui m'afflige, c'est de voir un père, un royaume, et mon propre époux, tout enfin, dans le trouble à cause de moi. Dans cette situation si difficile et si pénible, je suis arrivée jusqu'à souhaiter,... ô malheureuse Inez! que le nœud sacré qui m'unit à toi, ce lien si doux, si désiré, le plus grand bien que je possède, puisse aujourd'hui se rompre, uniquement pour qu'il te soit possible d'obéir librement à un père, et de rendre heureux deux empires par une union prospère! Ah! que plutôt Béatrix te possède... Mais que dis-je? Hélas!... dans les bras d'une autre,... voir mon époux bien-aimé dans les bras d'une autre! Ah! non,... je n'en ai pas la force; plutôt la mort!

DON PÈDRE.

Mon cœur est et sera toujours à toi : les liens de l'hyménée sont les plus faibles noeuds qui me lient; lorsque nous aimons, les cérémonies et les promesses ne sont pas nécessaires ; l'amour a plus de force que les sermens. Quand bien même devant l'autel je

n'aurais pas prononcé le vœu sacré de t'aimer éternellement d'une foi constante, je serais toujours à toi, je t'aimerais toujours, sans qu'aucune force humaine pût jamais séparer des cœurs que l'amour aurait unis.

INEZ.

Mais qui, peut-être bientôt comprimés, succomberont sous les coups de la politique.

DON PÈDRE.

Pour lui résister il suffit de mon bras.

INEZ.

Ton bras, seigneur, ne doit s'armer que pour des entreprises dignes de ton nom : dans la circonstance délicate où nous nous voyons, la douceur convient davantage que la colère; et, malgré les raisons que tu viens de donner, je juge que tu dois te diriger vers la cour, puisque, si tu ne t'empresses point de les arrêter, ton père avancera peut-être les démarches commencées pour les noces de l'infante de Castille, dans l'espoir d'être obéi, et arrivera au point qu'il ne pourra pas ensuite....

DON PÈDRE.

Sans lui dire pourquoi, je lui ai déjà fait savoir que ces noces ne se célébreraient jamais.

INEZ.

Mais ne serait-il pas préférable....

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, INEZ, DON SANCHE.

DON SANCHE.

Seigneur, ah! cours, viens attendre ton père!

INEZ.

O ciel!

DON PÈDRE.

Que dis-tu?

DON SANCHE.

Alphonse, parti de la cour, et se dirigeant rapidement vers Coïmbre [5], ne va pas tarder à être ici.

INEZ, se parlant à elle-même.

Maintenant ma disgrâce est certaine.

DON PÈDRE, pensif et surpris.

Mon père? O ciel!... mon père?

DON SANCHE.

Coelho et Pacheco, ses cruels conseillers, l'accompagnent : toute la cour, seigneur, a été en rumeur de ce départ inattendu. Mendoça, qui est venu promptement t'apporter cette importante nouvelle, l'affirme ainsi : le peuple murmure déjà de ce que tu te refuses à l'union de Béatrix, à laquelle tout le monde applaudit.

DON PÈDRE.

Il peut murmurer. Qu'il vienne à l'instant même

armé du pouvoir, enflammé de rage, escorté par la vengeance et par les furies, celui à qui pour mon malheur je dois l'existence; s'il a le dessein d'être un tyran, il trouvera en son fils un ennemi capable des plus effrayans attentats! Dans de semblables cas les crimes ne sont pas des crimes, ils deviennent le devoir indispensable des grandes âmes. Je n'irai point l'attendre.

DON SANCHE.

Seigneur, que fais-tu?

DON PEDRE.

Ce qu'il me plaît de faire.

INEZ.

O ciel! effrayée par tes discours, je ne puis même tirer de mon sein de tremblantes paroles; les larmes que je répands parlent pour moi, ne me consterne pas davantage. Ah! va, ne tarde point, vole à la rencontre de ton père, si tu ne veux pas faire mourir d'affliction ton épouse.

DON PÈDRE, après être resté quelque temps pensif, dit avec l'air de la résolution.

Je vais te satisfaire; je pars; je vais déchirer le prudent bandeau du secret: qu'il sache, oui, qu'il sache, Alphonse, avant d'entrer dans les lieux habités par Inez, qu'il doit la respecter comme princesse, et qu'un lien indissoluble m'unit à elle.

(Il veut partir; don Sanche le retient.)

DON SANCHE.

O ciel! ne fais point une chose semblable; réfléchis plus mûrement; attends une occasion plus favorable pour lui révéler un tel secret: ne va pas

aigrir la colère d'Alphonse, tu sais ce dont il est capable dans le cruel transport de ses fureurs.

DON PÈDRE.

De quoi? de rien. Il doit me redouter davantage que je ne le crains; s'il allait contre Inez,... ah! je n'ose le penser; pour venger sa moindre insulte, tout le sang humain serait encore trop peu.

INEZ.

Le cœur qui présage tout me le disait bien... Mon mal est sans remède; mon époux est celui qui va me plonger dans la tombe. Mes cruels ennemis ne m'effraient point : le tumulte du peuple, un roi sévère, je ne redoute rien pour moi, je crains pour toi seul. Ah! souviens-toi, seigneur, de ce que tu as juré avant de me conduire aux autels sacrés, où je ne t'aurais point suivi si tu ne m'eusses point promis de garder toujours le respect dû à ton souverain, et de ne pas troubler la paix de son royaume. Tu ne dois pas manquer à tes sermens; ce temps est celui que j'avais déjà prévu. O cher époux! éloigne de ton cœur de fatals transports. Va, cours te précipiter aux pieds du grand Alphonse, et qu'en baisant avec soumission la main auguste de ton père, tes larmes tombent sur elle; pense que tu te perds et que tu me perds moi-même si tu agis avec lui en furieux: une docilité extrême peut seule nous sauver; si tu ne veux pas me faire mourir, sois donc soumis.

DON PÈDRE.

La crainte de t'affliger peut tout : je serai respec-

tueux, j'aurai même de la douceur, s'il veut user avec moi d'une égale aménité ; ne crains rien, princesse. Adieu. Je jure encore par le ciel et par toi-même, que, quand bien même l'univers entier s'opposerait à moi, Inez de Castro doit être reine de Portugal.

(Il sort.)

INEZ.

Ne quitte pas ses côtés, don Sanche; que tes conseils modèrent ses transports.

DON SANCHE.

Juste Dieu, donne de la force à mes paroles; jette sur le Portugal des regards compatissans.

SCÈNE V.

INEZ seule, sans pouvoir détourner ses yeux du chemin qu'a pris don Pèdre.

Malheureuse ! quelle crainte s'empare de moi. Cher prince ! mon époux ! O Dieu ! qui sait si jamais je pourrai te revoir encore? Va, Inez, embrasser tes chers enfans, et remets-toi entre les mains de la Providence.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ALPHONSE, DON PÈDRE.

DON ALPHONSE.

Cela suffit, cela suffit, prince ; nous séparons les justes raisons des excuses futiles ; tu n'as pas voulu venir, et je suis venu ; je veux oublier, je veux même te pardonner tes fautes, puisque tu les répareras aujourd'hui par l'obéissance. Qu'on voie se conclure ce mariage avantageux dont, pour ton bonheur et pour le bien de l'état, je suis prudemment convenu. Tu verras avec satisfaction, lorsque tu entreras dans Lisbonne à mes côtés, quelle joie le peuple montre en applaudissant à ton union : il se prépare à la fêter avec une pompe telle que l'on n'en a jamais vu. Quelle douceur n'est-ce pas pour les monarques que de répandre la joie parmi leurs sujets ! que de les voir adresser au ciel des vœux ardens pour la conservation de la race royale qui leur assure la paix, le bonheur et la gloire ! Quelle satisfaction n'est-ce pas encore pour eux que d'entendre le peuple approuver leurs actions, et dans son contentement bénir leur règne en se courbant sans répugnance

sous un joug léger, que les mauvais rois rendent seuls pesans! J'adresse mille grâces au ciel de ce que je puis croire que les Portugais sont satisfaits de moi, et je ne désire rien davantage que de leur laisser en mon fils un autre moi-même qui les aime toujours, et qui soit toujours aimé d'eux. Commence dès à présent à assurer leur bonheur par ce mariage. Oui, aujourd'hui même, tu dois partir avec moi pour la cour, afin de le célébrer aussitôt que sera arrivée l'infante de Castille, digne objet que j'ai choisi pour être l'épouse de mon fils.

DON PÈDRE.

Ah ciel! est-il possible, pour mon malheur, que le meilleur des monarques de l'univers ne soit pas également le père le plus tendre? qu'un roi vigilant, qui a cherché toujours à rendre ses sujets heureux, veuille faire de son fils un infortuné?.... Tu es convenu, seigneur, d'un mariage sans me consulter, sans savoir si ton fils peut ou veut se lier par les lois de l'hyménée; si celle que tu lui destines pour épouse doit être agréable à son cœur! Juges-tu donc que mon approbation ne soit pas nécessaire pour célébrer ces noces? Un cœur ne sera-t-il pas libre au moins dans le choix d'une épouse qu'il doit aimer? Ah! ne consens pas, seigneur, que par une telle violence....

DON ALPHONSE.

Tais-toi, insensé; ne poursuis pas des discours indignes qui me remplissent de honte. Je connais bien la raison pour laquelle tu penses ainsi. Quels indignes sentimens! quelle faiblesse pour celui qui

doit être un jour souverain ! Comment, quand tu prendras les rênes de l'empire, quand tu tiendras dans ta main l'épée formidable de la justice, pourras-tu réprimer le honteux effet des passions, étant toi-même leur esclave ? Comment seras-tu jamais obéi, si tu désobéis toi-même à ton roi? Avec quels regrets les Portugais mécontens ne verront-ils pas sur le trône de la Lusitanie, où tant de héros se sont assis, un roi efféminé abandonné à ses passions, et incapable de tenir le sceptre le plus auguste !

DON PÈDRE.

Mais capable de les gouverner et de les défendre. Si je suis susceptible de grandes passions, je déteste la mollesse, tu le sais bien. Quand je me trouve, seigneur, sur un champ de bataille, instruit par toi, je sais, en brandissant mon épée, montrer par des actions que je suis ton fils. Pour être un bon roi, pardonne-moi, seigneur, mais je ne juge pas qu'une âme dure soit nécessaire; je suis persuadé au contraire que celui qui est insensible ne devrait point régir des hommes; les cœurs qui ne se rendent pas à la tendresse ne savent jamais compatir aux maux d'autrui, ni s'affliger des larmes de la douleur.

DON ALPHONSE.

Ta raison est éteinte, aveugle, tu délires ; les rois doivent être exempts de passions : les mœurs publiques émanent des leurs. S'ils donnent de mauvais exemples à leurs états, les vices de leurs sujets sont leurs vices. Ils doivent sacrifier leurs désirs, être cruels envers eux-mêmes pour le bien des peu-

ples que le ciel leur a confiés, et ceux qui se préparent à donner des lois doivent se montrer capables de ces nobles sacrifices. Les mariages des princes sont l'ouvrage des intérêts de l'état; ils décident, ils disposent de nous. Il faut laisser au vulgaire ces futiles égards avec lesquels il exige que l'amour préside aux liens de l'hyménée : les douceurs de l'amour sont de peu de valeur pour les souverains ; notre gloire ne s'appuie pas sur d'aussi faibles fondemens.

DON PÈDRE.

S'il est nécessaire que ceux qui doivent régner abandonnent les priviléges et les droits que la nature a donnés à tous les hommes, à un tel prix, seigneur, je ne veux pas du trône! Former des liens que le cœur rejette, voilà la source des malheurs et des crimes.... Je l'ai assez éprouvé. Ces fers si durs, attachés par tes mains, je les ai longtemps traînés bien péniblement.... En supporter d'autres,... oh! non, seigneur, je ne le puis pas.

DON ALPHONSE.

Téméraire! c'est déjà assez de souffrir un fils ingrat. Si tu ne veux pas céder aux prières d'un père clément, cède aux ordres d'un monarque juste et sévère. J'ai donné ma parole, tu dois la remplir : les traités de rois sont infaillibles; tu t'opposes en vain à mes décrets.

DON PÈDRE.

Mais, hélas! pèse au moins....

DON ALPHONSE.

J'ai tout décidé. Veux-tu par hasard, en refu-

sant d'accomplir mon traité, allumer une guerre horrible entre les peuples? veux-tu voir le Portugal nageant dans le sang; l'Europe entière conspirant contre nous, et embrassant le parti de la Castille, venir venger son injure? Ah!...

DON PÈDRE.

Que crains-tu? Le Portugal victorieux, sans jamais avoir été vaincu, se rira du pouvoir du monde entier. L'Espagne sera-t-elle assez audacieuse et assez aveugle pour oser exciter à la guerre contre nous? son roi ne doit-il pas encore se souvenir qu'il te doit les états qu'il possède? qu'il y a encore bien peu de temps, qu'environné d'ennemis, et voyant dans ses mains le sceptre vacillant, il envoya sa propre épouse, ta fille, te supplier de lui donner des secours, ou plutôt de le soutenir sur le trône? ne lui souvient-il pas qu'ému par les larmes filiales, non content de lui envoyer des troupes, tu voulus toi-même aller généreusement combattre ses ennemis, et assurer la couronne sur sa tête [(6)]? doit-il attaquer celui qui a su le défendre; celui qui, presque aussitôt qu'il le voudra, peut l'anéantir? Non; le prince qui a vu combattre les Portugais sous tes ordres aux rives du Salado, ne s'exposera point à attaquer les Portugais; et si sa folie va jusque-là, pleurant, comme ses ancêtres, l'opprobre d'avoir été vaincu, son audace insensée lui coûtera cher. Plût à Dieu qu'il nous invitât à la guerre! ton fils pourrait alors te montrer qu'il sait t'imiter quand il le faut, en entourant de nouveaux lauriers ton diadème.

DON ALPHONSE.

Quelle démence ! O ciel !... j'ai honte de t'avoir donné l'être : je tremble en t'écoutant.... Malheureux sujets, chers enfans, quel monarque je vous laisse sur le trône ! Tu désires la guerre, ce fléau qui déshonore et dévaste l'humanité ! qu'importe aux peuples les caprices des rois ? Écoute les leçons d'un père ; quoique irrité, il ne doit s'occuper qu'à te corriger : je ne puis pas, mon fils, quand je t'écoute, ne point te reprendre et ne point t'instruire ; peut-être qu'en m'envoyant toi-même dans la tombe, tu me succéderas bientôt au trône ; n'oublie donc pas mes maximes, épargne le sang de malheureux sujets, apprécie la vie du moindre d'entre eux comme la tienne ; crains la guerre, elle est toujours funeste, même au vainqueur. Les bons rois pleurent au milieu du triomphe. Dans cette même bataille si célèbre, que tu juges m'avoir ceint d'un immortel laurier, quand les rives du Salado étaient jonchées de montagnes innombrables formées par les cadavres d'infidèles ennemis, pour avoir perdu seulement trente de mes soldats, je pensai que cette victoire me coûtait bien cher ; et, recueilli avec moi-même, je versai plus de larmes qu'ils n'avaient répandu de sang. Les rois doivent être les pères de leurs sujets ; rien ne doit leur importer que leur bien : ce bien exige le mariage que je t'ordonne ; j'écoute sa voix, et non pas celle de ton cœur. Je t'ai déjà dit que j'avais donné ma parole, et je te répète que tu dois la remplir : Alphonse est ton roi ; il ordonne, et cela suffit. Souviens-toi qu'aujour-

d'hui même tu dois partir avec moi pour la cour, va te préparer.

DON PÈDRE.

Je suivrai tes pas, mais c'est en vain que tu prétends célébrer cette union. Je voudrais t'obéir, je ne le puis pas. Sans t'en dire davantage, je t'en dis assez.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DON ALPHONSE seul.

Est-il possible, ô ciel! que mon fils résiste à mes ordres avec tant de témérité? Quel aveuglement! quelle audace! Il est nécessaire de déraciner de son âme, par la violence, la funeste passion qui l'entraîne et le fait ramper; mais de quelle manière? il faut y penser.... Quelque chose qu'il arrive mon traité doit être accompli. Le fils ingrat, au lieu d'un père tendre, va rencontrer en moi un roi sévère. (*Appelant vers le fond du théâtre.*) Holà! don Nuno!

SCÈNE III.

DON ALPHONSE, DON NUNO.

DON NUNO.

Que m'ordonnes-tu, seigneur?

DON ALPHONSE.

Va appeler les conseillers;... mais attends, Pacheco vient ici.

SCÈNE IV.

DON ALPHONSE, DON PACHECO, DON NUNO.

DON ALPHONSE. Il marche vers Pacheco, et don Nuno s'éloigne dans le fond de la scène.

Qui aurait dit cela, ami? j'ai honte seulement d'y penser : l'aspect irrité d'un monarque, d'un père ; les raisons, les menaces, rien n'a été suffisant. Le rebelle ose se refuser au mariage, à mes ordres ; mais il m'obéira, je le jure devant le ciel ! Cherchons les moyens les plus efficaces de vaincre son opiniâtreté : s'il est nécessaire d'être inexorable, j'emploîrai la rigueur.

PACHECO.

C'est vraiment, seigneur, un devoir bien funeste que celui d'un sujet qui, fidèle à son roi, et cependant sensible, se voit dans la nécessité de le supplier d'étouffer la pitié pour employer le châtiment ; mais l'intérêt de l'état, et, plus que tout, la gloire du trône, l'exigent ainsi. Je proteste de donner toujours au roi et à la royauté des preuves éclatantes d'une loyauté incorruptible. Loin d'excuser, parce qu'il s'agit de ton fils, la passion du prince, cette funeste origine de son opiniâtreté, je dirai avec franchise mes sentimens; la juste crainte d'être haï, ou de perdre la faveur d'un prince que j'adore et que je respecte, ne peut retenir mes paroles. Si tu veux que ton fils obéisse, coupe l'indigne lien qui tient son cœur enchaîné et l'empêche de rentrer dans son

devoir; châtie, fais disparaître cet objet trompeur qui enchante son âme : autrement, seigneur, quels que soient les moyens que tu mettes en avant, ils seront inutiles.

DON ALPHONSE.

Qu'elle soit punie, oui, qu'elle soit punie cette femme qui fait naître tant de maux, qui commande plus que moi, elle ose me ravir l'obéissance d'un fils : son crime.... Mais que dis-je!.... ne se peut-il point que mon fils soit plus coupable qu'elle? serais-je partial en punissant Inez, sans condamner également celui qui doit être puni davantage qu'elle-même?

PACHECO.

Le prince est ton fils, cela suffit pour l'absoudre et pour le disculper; la condition d'Inez est bien différente.

DON ALPHONSE.

Je ne punis point les conditions, je punis les délits. Avant tout je dois l'interroger. Don Nuno, appelle Inez. (*Don Nuno sort.*) Je veux l'entendre, sonder son cœur, et nous verrons ensuite si elle est digne de châtiment.

PACHECO.

Ah! seigneur, si tu écoutes ses paroles, ses excuses, séduit par son astucieuse douleur, la pitié fera taire la justice. Qui a pu fasciner les yeux du fils, peut aussi fasciner ceux du père. L'amour suggère un art imposteur au cœur des femmes; quand une flamme criminelle les embrase, elles dédaignent d'employer les paroles que l'âme peut inspirer, elles convainquent par le secours des larmes.

Considère, considère seulement le bien de l'état, l'exemple que tu dois à ton peuple, qui, murmurant déjà, s'aigrira peut-être davantage s'il voit que la passion scandaleuse du prince le précipite dans une guerre nouvelle. La Castille ne souffrira pas l'affront de voir, au mépris de son traité, Béatrix répudiée par ton fils; et don Pèdre ne célébrera point le mariage sans que tu lui ôtes jusqu'au souvenir d'Inez : éloigne, tandis que tu le peux, tous ces maux ; punir, c'est être bien souvent compatissant.

DON ALPHONSE.

Tu me fais rentrer dans mon devoir. Pour me résoudre à lui infliger un châtiment, il suffit que je me rappelle le bien de mon peuple. Quand les intérêts de l'état élèvent la voix dans le cœur d'un roi digne du trône, la compassion, l'amitié, la nature, tout devient muet; qu'Inez, bannie et renfermée dans une prison reculée, soit éloignée de la présence du prince; que celle qui l'aveugle ne revoie pas mon fils, tant que le flambeau allumé de la raison ne fera pas brûler les torches de l'hyménée; et, si cela ne suffit pas, nous emploîrons un autre remède plus terrible et plus efficace.

PACHECO.

Cela ne suffira peut-être pas; quelque reculé, quelqu'inexpugnable que soit l'endroit que tu puisses choisir pour son bannissement, ton fils ira l'en arracher. Je me tais sur ce que je pense de plus, et je te rappelle seulement que si tu veux être compatissant envers elle, en lui évitant le plus grand et le plus juste châtiment, tu dois l'exiler au moins du

Portugal. Tu as, seigneur, une occasion favorable de l'envoyer au monarque de la Castille qui, zélé pour la gloire de sa fille, gardera prudemment en lieu de sûreté la rivale qui ose lui disputer le cœur du prince. Suis cet avis, s'il te convient, quoique je le juge encore un bien faible remède à un aussi grand mal.

DON ALPHONSE.

J'adopterai ton conseil; mais auparavant, usant et de la douceur et des menaces, je veux examiner le cœur d'Inez, voir si je puis l'amener à ce qu'elle cherche elle-même à éteindre les flammes qu'elle a allumées. Mais elle s'avance déjà par ici.

SCÈNE V.

DON ALPHONSE, INEZ, PACHECO, DON NUNO.

Pacheco s'éloigne dans le fond du théâtre aussitôt qu'Inez arrive près du roi; don Nuno, qui la conduit, se retire.

INEZ, à part.

Je m'évanouis... ô ciel!... Grand Alphonse, permets qu'Inez prosternée à tes pieds...

(Elle se jette aux pieds du roi.)

DON ALPHONSE.

Lève-toi, femme rusée; une vassale qui ose commettre de si hauts attentats n'est point digne de baiser la main royale.

INEZ.

Moi, commettre des attentats! quels sont-ils? Tou-

jours fidèle à mon roi, vassale respectueuse, j'ignore en quoi j'ai offensé la majesté.

DON ALPHONSE. Il la regarde avec colère.

Outre que tu es criminelle, tu emploies encore l'imposture. Tu as en vain recours à un trompeur artifice. Instruit de reste de ton crime, ta dissimulation m'irrite davantage. Oseras-tu nier que tu aimes mon fils?

INEZ.

Non, seigneur, je ne me hasarde point à le nier; et quand bien même je le voudrais, je ne pourrais m'empêcher de confesser ce que mes yeux et la rougeur de mon visage expliquent suffisamment. Oui, si c'est un crime d'aimer et d'être aimée, mon cœur, seigneur, est criminel.... mais je ne suis pas coupable.

DON ALPHONSE.

Que viens-tu de proférer? tu confesses toi-même ta faute, et tu dis n'être point coupable?

INEZ.

Je suis vraie, et tu te trompes en m'accusant d'être dissimulée, je t'en ai dit assez... et je t'en dirais davantage si cela m'était permis.

DON ALPHONSE.

Achève; dis: Quel aveuglement fatal, quel orgueil insensé t'inspire ces idées vaines et hautaines! Comment, téméraire, as-tu essayé d'avoir un empire absolu sur le cœur d'un prince? ne voyais-tu pas la distance élevée, inaccessible, qu'il y a de ton berceau au trône superbe?

INEZ.

Quand la passion de l'amour nous domine, la raison est troublée ; personne ne se souvient des fatales distinctions du berceau et du sang. Tous les mortels sont égaux devant l'amour; une âme vertueuse s'embrase seulement pour la vertu, et ce sont les vertus seules qui ont engagé Inez à aimer ton fils.

DON ALPHONSE.

Et tu oses encore parler de vertus ? Ne profane point un mot aussi sacré; dis plutôt que l'espérance insensée, l'avidité de régner, t'ont rendue coupable. Peut-être que déjà, fatiguée de ma vie, comptant la longueur importune des jours, il te tardait de voir arriver le moment où, Alphonse descendant dans la tombe, et le trône laissant le champ libre à tes désirs, tu aurais ceint ton indigne front du diadème.

INEZ,

Quelle injustice!... Tu ne connais point le désintéressement de l'amour; qui aime désire uniquement d'être aimé. Et contre un cœur tel que celui de don Pèdre, que sont les diadèmes? que vaut le monde ? Celle qui a obtenu l'empire de son âme aimante, ne veut pas d'autre empire. Les grandes âmes ne se laissent pas éblouir par la splendeur du trône; quand j'ai succombé à l'amour, mes idées étaient aussi loin du sceptre que mon berceau. C'est pour cela que je n'ai pas pensé, comme j'aurais dû le faire, à la distance rapide qui les sépare ; mais aujourd'hui je la vois assez, et je déplore davantage la condition

du prince que la mienne : j'aurais préféré que mon amant fût né sujet que moi d'être princesse. Loin de le convoiter, je déteste le trône ; je ne vois en lui qu'une barrière odieuse que le sort contraire a élevée entre deux cœurs sensibles, pour qu'ils ne puissent jamais s'unir.... Je sais que je suis malheureuse, et que je le serai toujours.

DON ALPHONSE.

Tu peux encore éviter une plus grande disgrâce ; celui qui, aussitôt qu'il a reconnu le crime, le repousse, recouvre l'innocence. Éteins, ô Inez! les flammes criminelles que tu as allumées ; tu n'ignores pas combien elles sont détestables, et tu vois bien que tu ne peux pas les nourrir davantage. Avant que tu t'éloignes du prince, peine bien légère que t'inflige pour des fautes aussi graves un monarque clément, cherche à mériter un entier pardon ; dissuade-le toi-même de ses erreurs, et convaincs-le qu'il doit s'entourer des dignes liens de l'union raisonnable que je lui ordonne ; concours à la tranquillité publique au lieu de la troubler : en restant opiniâtre dans ton crime, n'aigris pas ma colère ; crains le terrible châtiment dont tu es digne, si tu ne délies pas les nœuds abominables formés pour retenir le cœur du prince.

INEZ.

Tu exiges beaucoup de moi.... Ah! si je pouvais rompre les fers qui nous enchaînent, crois-moi, je le ferais. Mais comment puis-je, en un moment, arracher du sein de ton fils, des sentimens que l'amour et la sympathie ont fait naître ? Laisser

pour toujours une tendre amante, et aller aussitôt se jeter dans les bras d'une autre!... S'il avait une âme aussi légère, je ne serais pas réprimandée avec sévérité de ce que je l'aime. Qu'ai-je proféré!... Quel délire!... O ciel! pardonne,... pardonne-moi, seigneur; peut-être le temps.... pourra-t-il éteindre.... J'ignore ce que je dis.

DON ALPHONSE.

Il suffit. Tais-toi, femme superbe; j'ai pénétré tout à coup dans ton âme : tu oses te vanter devant moi du crime le plus détestable! Ah! quels châtimens suffiront pour punir tes attentats! Tout ce qu'il y a d'horrible....

SCÈNE VI.

DON ALPHONSE, INEZ, COELHO, PACHECO.

COELHO.

L'ambassadeur de la Castille est arrivé, et demande audience.

DON ALPHONSE.

Il peut entrer.

SCÈNE VII.

DON ALPHONSE, INEZ, PACHECO.

DON ALPHONSE.

Retire-toi, audacieuse; éloigne-toi de mes yeux; va, bientôt mes ordres te seront prescrits.

INEZ.

Humble et respectueuse, je les exécuterai; mais je te prie seulement, avant de me punir, d'examiner mon crime sans passion : si tu pèses bien mes fautes, j'espère que tu ne me jugeras point coupable.

(Il se retire. Don Alphonse reste pensif pendant que Pacheco parle.)

SCÈNE VIII.

DON ALPHONSE, PACHECO.

PACHECO.

Quelle hauteur insolente elle ose montrer! Je te plains, ô roi, quand je te vois dans la dure nécessité de repousser de ton âme les mouvemens de compassion, quand tu es contraint à punir sévèrement pour éviter de terribles conséquences.

SCÈNE IX.

DON ALPHONSE, COELHO, PACHECO, L'AMBASSADEUR.

L'AMBASSADEUR.

La fille de mon roi, qui te complimente, foule déjà les frontières de tes états; mais le bruit général que ton fils, trompé par une violente passion, se refuse à l'union de Béatrix, est arrivé jusqu'aux oreilles de mon souverain; il m'ordonne de te dire et de t'assurer que si par un tel refus le traité

solennel est violé à sa honte, ce qu'il ne peut croire, il saura soutenir dignement de tout son pouvoir l'honneur de sa fille et celui de son trône.

DON ALPHONSE.

Dis de ma part à ton souverain, que pour dissiper ses vaines appréhensions il suffirait de lui rappeler que les rois lusitaniens, toujours très-fidèles, savent accomplir leurs traités, non par crainte de quelques forces étrangères que ce soit, mais par devoir, par gloire et par coutume. Pour lui montrer comme j'en agis, je bannis, aujourd'hui même, de mon royaume, et je mets sous sa garde Inez de Castro, s'il pense qu'elle doive troubler les noces de l'infante; tu peux lui assurer que sa fille sera la compagne de mon fils.

L'AMBASSADEUR.

On ne devait point s'attendre à ce qu'un roi aussi sage pût jamais agir d'une autre manière; je vais expédier promptement à mon souverain la réponse favorable que tu lui envoies.

SCÈNE X.

DON ALPHONSE, COELHO, PACHECO.

DON ALPHONSE.

Pacheco, fais préparer sans retard une escorte pour conduire Inez; va lui dire, Coelho, qu'elle s'apprête. Inez partira aujourd'hui pour la Castille, et mon fils me suivra à la cour.

COELHO.

Plaise à Dieu que cela soit ainsi ! mais j'en doute; tu es trop avare de châtiment, seigneur. Outre qu'un simple bannissement est une peine bien légère pour les fautes d'Inez, je crains que ce projet n'enfante d'horribles attentats; il serait peut-être préférable d'employer les derniers remèdes comme les plus efficaces. Je connais le caractère de don Pèdre, il prendra mal que tu essaies de lui enlever Inez; je crains qu'oubliant les devoirs d'un fils, il ose armer son bras contre son propre père.

DON ALPHONSE.

Ne profère point de telles paroles : ne fais point à mon fils cette injustice; l'idée d'un tel attentat suffit pour me remplir d'horreur. Va faire en sorte que mes ordres s'exécutent promptement; si quelqu'un se hasarde à les contrarier, son affreux châtiment servira d'exemple mémorable au monde entier.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

INEZ seule.

MALHEUREUSE!... Quelles angoisses! O infortune! O sentence cruelle!... Destin, tu as vaincu. Lieux charmans, témoins du plus ardent amour, ah! pour toujours Inez se sépare de vous. Combien il serait préférable, combien il serait plus doux de laisser la vie que d'abandonner mon amant! Qui? moi! abandonner mon amant? ah! cher époux! ô cieux, pouvez-vous l'ordonner ou le permettre? seriez-vous aussi cruels que les hommes? condamneriez-vous les mêmes sentimens d'amour, de nature, que vous avez inspirés? pour un tel châtiment, quels sont mes crimes? si tu veux me punir, Dieu de vengeance, tu as la foudre entre tes mains, qu'elle éclate, qu'elle réduise mon tendre cœur au néant... mais le séparer jamais de cet autre cœur auquel tu l'as uni, ah! toi-même, toi qui peux tout, tu n'as pas une assez grande puissance pour cela... Que profères-tu? un blasphème! tu t'en prends aux cieux? ô vertu, ô raison, m'abandonnez-vous? Où est, Inez, où est ta constance? retourne à ton devoir,

rentre en toi-même. Organe de l'Être Suprême, un roi t'ordonne de te séparer de ton époux ; ne résiste point, il faut obéir. Enchaîne ton âme, étouffe tes douleurs, tais ces plaintes; que les crimes ne se mêlent pas aux disgrâces. Mais l'abandonner, hélas! l'abandonner! C'est maintenant que je connais toutes les fureurs et toute la force de l'amour; il triomphe de la raison, de la vertu, et du ciel même!

SCÈNE II.

INEZ, ELVIRE.

ELVIRE.

Ma maîtresse!... ah! malheureuse ! la douleur me suffoque! s'il est certain que des ordres impies te condamnent à quitter le Portugal, la triste Elvire, qui a protesté de vivre et de mourir avec toi, restera toujours à tes côtés, te suivra en quelque lieu que le sort te conduise. J'espère que tu m'accordes cette grâce.

INEZ.

Ah! ne viens pas ajouter à mes chagrins le tableau de l'amitié consternée. L'amour et la nature suffisent pour remplir d'amertume mon cœur trop sensible ; je ne puis résister à tant de maux, et aux souvenirs qui déchirent mon âme affligée. Ne m'arrache pas davantage de pleurs avec tes pleurs; les larmes qu'un tendre cœur fait couler, lui coûtent davantage que celles qu'il répand. Oui,

être aimé est même un bien funeste qui augmente la disgrâce des malheureux.

ELVIRE.

Est-il possible qu'il y ait des âmes assez dures pour tourmenter un cœur aussi sensible! Mais pourquoi succombons-nous sous le poids du chagrin? Don Pèdre est ton époux, il doit se présenter en défenseur puissant pour te secourir; il doit tromper les ordres de la tyrannie. Mettons donc notre confiance en lui: tes larmes suffiront pour l'exciter...

INEZ.

Que me dis-tu! Quelle terrible idée tu réveilles en moi! Au lieu de m'encourager, viens-tu abattre ma constance, me conseiller qu'un fils se révolte contre son père? Ah! non, qu'Inez soit toujours malheureuse, mais qu'elle ne devienne jamais la cause d'une rébellion criminelle. Déjà moins vive, la lumière de la raison brille cependant encore dans mon âme. Ne consens pas, ô ciel! que l'amour l'éteigne; fortifie mon cœur. Oui, je dois, je dois me soumettre à mon destin. Que les lois d'un sort fatal s'accomplissent: abreuvée d'amertume, j'irai loin d'un époux, achever dans le sein de la douleur... Cependant mes chers fils... Ah! je les emmènerai avec moi. Doux gages du plus constant amour, vous me serez du moins un tendre soulagement dans mon adversité. Toujours dans mes bras, toujours unis, couverts de caresses, et recevant de tristes soupirs sur le sein inquiet d'une mère inconsolable, c'est en les baignant de mes pleurs que je verrai continuellement sur leur visage

l'image d'un époux absent. Ils apprendront de moi... Mais que dis-je? voudrais-je donc, associant à l'horreur effrayante de mon destin le sort d'enfans innocens, leur enlever le bonheur? Non, remis aux soins de leur père, qu'ils restent protégés par son ombre, qu'il leur rappelle continuellement la trop malheureuse Inez, qu'il voie dans ses fils le portrait de leur mère. Pour moi, je ne manque pas des souvenirs de mon époux; son image, gravée dans mon cœur, doit toujours le présenter devant mes yeux, vivre avec moi tant que je vivrai, et descendre avec moi dans la tombe.

SCÈNE III.

DON PÈDRE, INEZ, ELVIRE. Inez à peine voit-elle don Pèdre, qu'elle cherche à essuyer ses larmes. Elvire s'éloigne dans le fond du théâtre, et peu de temps après se retire.

DON PÈDRE.

Inez, épouse chérie.... Mais que vois-je? Tu cherches en vain à essuyer tes pleurs, rien n'échappe aux yeux d'un amant. J'aperçois, empreintes sur ton visage, les afflictions qui me déchirent le cœur. Quel motif...? mais dois-je le demander? ne sais-je pas assez l'origine de tes maux? Oui, je suis moi-même ton fléau, mais en même temps ton défenseur et ton époux: tu ne crains rien, rien ne t'afflige.... Cependant tes larmes redoublent. O ciel!

INEZ.

Époux bien-aimé, ne fais pas attention aux larmes que je répands, ne t'en afflige pas; tes paroles, ta présence, aggravent ma douleur, augmentent mon deuil. Ah! laisse sortir, par mes tristes yeux, mon cœur changé en larmes.

DON PÈDRE.

Que je voie plutôt couler mon sang à gros bouillons que tes pleurs! Éloigne de ton âme les vaines craintes, repousse les soucis, ne succombe pas aux maux passagers qui t'oppriment. Nous foulerons aux pieds les caprices du destin, l'infortune. Oui, chère épouse, toujours unis nous serons heureux.

INEZ.

Unis, dis-tu?... O ciel! unis!

DON PÈDRE.

Qui donc pourrait nous séparer?

INEZ.

O rigueur!... je suis perdue! Que vais-je lui dire? de quel coup de foudre la triste Inez va-t-elle te frapper? Je voudrais, ô ciel! épargner ton cœur: cependant je n'ose t'abandonner sans te dire adieu. Ah! cher époux, serre-moi dans tes bras, et reçois les dernières paroles de la séparation.

DON PÈDRE.

Qu'entends-je?.... Qu'arrive-t-il? Inez, que dis-tu?

INEZ.

Je vais me séparer de toi pour toujours.

DON PÈDRE.

Te séparer de moi !

INEZ.

Moment affreux ! Cher prince, cher époux, n'oublie pas la malheureuse Inez.... Mais que dis-je ? oublie-moi si tu le peux ; sois fortuné, vis heureux : je te conjure seulement de te charger de nos chers fils, de caresser leur enfance, de les protéger, de les défendre contre l'envie et l'inhumanité ; ne pense pas à moi, songe uniquement à eux. Il faut céder aux lois du destin. Consumée loin de toi par les souvenirs douloureux, je vais exhaler mes derniers soupirs.

DON PÈDRE.

O désespoir ! quelle idée horrible pénètre dans mon âme ! Je tremble !... Mon père a-t-il donc osé...?

INEZ.

Nous devons obéir à ses ordres : ils m'ont été déjà prescrits. Bannie du Portugal, je dois partir pour l'Espagne aujourd'hui même.

DON PÈDRE.

O furies ! est-il possible ? Roi tyran, tu ne poursuivras pas tes projets... Ni lui, ni les cieux, ni les enfers ne pourront t'arracher de mes bras. Je vais le détromper. Je cours lui parler. Que le cruel tremble devant moi, s'il ne révoque pas sa barbare sentence.

INEZ.

O ciel ! que fais-tu ?

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, INEZ, DON SANCHE.

DON SANCHE.

Ton père te cherche, seigneur; prépare tout pour retourner à la cour. Mais que vois-je? c'est lui-même qui vient.

DON PÈDRE.

Chère épouse, retire-toi, je t'en prie;... ne crains rien.

INEZ.

Je me retire, oui; je te demande seulement de te rappeler que tu es fils et que tu es sujet.

(Elle s'en va.)

DON PÈDRE.

Mais je suis également époux, ce qui est plus que tout le reste.

SCÈNE V.

DON ALPHONSE, DON PÈDRE, DON SANCHE.

DON ALPHONSE.

Qui donc te retient en ces lieux? Allons, suis-moi à l'instant.

DON PÈDRE.

Qui? moi, te suivre! l'abandonner! non, je ne t'obéis point.

DON ALPHONSE.

Qu'entends-je? ô ciel!

DON PÈDRE.

Je n'ai pas encore tout dit. Prête-moi attention, seigneur, il faut que je m'explique avec toi; le voile se déchire; il est temps, il est temps enfin que tu me connaisses; pénètre dans mon cœur désespéré, tu le verras capable de vertus, capable de crimes si la tyrannie l'excite au crime. Tu sais que j'adore Inez, et tu projetais de l'enlever à mon amour: quelle infernale furie te conseille de punir une femme innocente, qui ne serait coupable qu'autant que la vertu deviendrait crime? Espérais-tu donc que je pusse souffrir lâchement qu'on lui fît la moindre peine, et à plus forte raison une énorme injustice, sans la défendre, sans m'opposer aux desseins de l'inhumanité? j'aurais été le plus abject des mortels si je l'eusse laissé opprimer.

DON ALPHONSE.

Ah! ne poursuis point; tais-toi, rebelle. Je ne sais comment je puis retenir ma colère. Quelle audace! Oses-tu murmurer contre mes décrets?

DON PÈDRE.

Non-seulement je murmure, mais j'ose les transgresser. La raison et le ciel même m'autorisent, je défends mon épouse.

DON ALPHONSE.

Ton épouse!

DON PÈDRE.

Mon épouse, oui. Apprends que les liens de l'union

la plus sacrée m'attachent à Inez; essaierais-tu donc encore de l'opprimer?

DON ALPHONSE.

Ne pense point me tromper, je ne te crois pas. C'est en vain que tu as recours à une ruse aussi adroite. Quoi! une vassale épouse de mon fils!...

DON PÈDRE.

Oui, une vassale pour qui l'empire du monde entier serait encore trop petit. Rejette le doute, seigneur. Que rencontres-tu en elle que tu puisses juger indigne de ton fils? Je ne veux point parler du sang royal qui, sortant de tes ancêtres, coule dans ses veines; d'autres avantages plus beaux, plus sublimes l'ennoblissent encore. Une vassale à qui le ciel prodigue a donné toutes les perfections que le ciel peut accorder, n'a pas besoin, pour être la digne épouse de ton fils, d'être fille de monarques. Si Inez est vertueuse, que lui manque-t-il? qui mérite mieux le trône que la vertu? Mais laissons ses qualités, Inez est ma compagne : cela suffit; elle est princesse, reconnais-la pour telle, et conserve-lui les égards dont elle est digne.

DON ALPHONSE.

Oui, elle sera traitée ainsi qu'elle le mérite; tu le verras bientôt.

DON PÈDRE.

Considère ce que tu fais; ne me contrains pas, en devenant inexorable, à commettre d'horribles attentats. Si tu agis avec moi comme un bon père et comme un roi clément, tu rencontreras toujours en moi un sujet respectueux et un fils obéissant; mais s'il

arrivait que tu persistasses à enlever ma chère épouse, contemple en moi un mortel ennemi qui, aveugle, furieux, désespéré, n'écoutant que son transport, sera capable d'horribles sacriléges. En les évitant, retranche une injustice, révoque enfin ta barbare sentence.

DON ALPHONSE.

Oui, tranquillise-toi, elle va être révoquée pour une autre plus juste; le sang de l'infâme doit éteindre dans ton cœur les flammes qui te dévorent.

DON PÈDRE, *dans le désespoir.*

Avant que tu parviennes à frapper son sein, mes entrailles doivent être arrachées. Tout mon sang doit s'écouler comme un fleuve, aussi-bien que le tien s'il le faut.

DON ALPHONSE.

O ciel! je tremble d'horreur!

DON SANCHE.

Seigneur, que fais-tu? Tu oses contre ton père...

DON PÈDRE.

Que viens-tu de dire? Un père! ai-je encore un père? (*A don Alphonse, avec le même transport de frénésie.*) Non, non, tyran; tu n'es déjà plus mon père, je ne suis plus ton fils... Un cruel comme toi... Que dis-je, cependant?... avec qui parlé-je? où suis-je? qui m'emporte? L'enfer, toutes les furies me déchirent!... Qui parle? n'est-ce plus moi-même! elles tonnent... Sacrilége! qu'ai-je fait?...

DON ALPHONSE.

Ciel! tu es sourd! où est la foudre, qu'elle ne

tombe pas sur un monstre qui la brave autant. Vengeance! malédiction!...

DON PÈDRE.

Je mérite tout. Ah! si les cieux, encore tranquilles, ne grondent pas, c'est qu'effrayés peut-être de m'entendre, ils craignent de laisser aller le tonnerre. La terre, tremblante sous mes pas, veut s'ouvrir, et n'ose me dévorer! jusqu'aux abîmes qui ont horreur d'un monstre qui a proféré tant de blasphèmes!... O terreur! ô remords!.. crime détestable!... Mais, seigneur, le ciel sait que le cœur n'a pas eu de part aux paroles involontaires que l'enfer a fait sortir de ma bouche... L'enfer, que je renferme tout entier dans mon sein... ne me juge pas coupable... Que dis-je?... Malheureux! je cherche encore à m'excuser!... En horreur à la nature et à moi-même, je n'ose point, seigneur, implorer le pardon... Non, je n'en suis point digne. Délivre-moi du poids de l'existence; que les lois sacrées de la nature vengent le respect dû à la majesté que j'ai foulée aux pieds dans ma férocité: Tu dois donner en moi un exemple éternel au monde entier. Tachés de sang, que ces murs, qui ont entendu ma voix blasphématrice, apprennent aux siècles à venir ma déplorable fin: en les voyant que les générations futures tremblent de m'imiter. (*Il se jette aux pieds d'Alphonse.*) Je suis prosterné à tes pieds. Agite le fer; voilà mon sein, perce-le: Ne te rappelle point que tu as été mon père;... je suis coupable: souviens-toi que tu es roi; châtie le crime, mais,... ah! ne frappe pas la vertu!.. si tu

dois me punir comme coupable, tu dois absoudre Inez parce qu'elle est innocente. Mourir ne me coûte rien, mais je ne puis consentir qu'Inez souffre, et elle ne souffrira pas tant que je vivrai. Prétendre nous séparer est inutile. Je doute même que la mort puisse faire autant. (*Revenant à lui.*) Excuse, en voyant mon amour, ces transports. (*Du ton le plus pathétique.*) Je suis sensible,... j'aime,... je suis aimé.

DON ALPHONSE.

Tous mes sens sont troublés; plein de colère et d'horreur, je ne puis pas même parler : qu'on éloigne de ma vue ce rebelle. Conduit au château voisin, qu'il soit mis aux fers dans une prison sûre. Don Sanche, je te confie sa garde; juste cependant, quoiqu'inexorable, je ne décide pas quel doit être, dans le conseil d'état, le châtiment réservé à ses crimes et le supplice de l'infâme qui les motive. Tremble de ma fureur, misérable! tremble. Peut-être que ce jour horrible sera, dans la longue série des âges, d'un éternel effroi pour le Portugal et pour le monde.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DON PÈDRE, DON SANCHE.

DON PÈDRE.

Il sera certainement encore plus horrible que tu ne penses, si tu ne renonces à d'aussi cruels desseins. Quelle inhumanité! le supplice d'Inez, de mon

épouse! Comment puis-je ne point me révolter? comment éviter un crime nécessaire que le devoir et la tendresse me prescrivent? Un crime, ai-je dit?.. Ah! non; loin de moi les remords. Défendre une épouse n'est point un crime; c'en serait un de la laisser dans l'abandon. Éloignez-vous, vaines maximes, lois oppressives que la tyrannie impose à l'ignorance. Rien ne se doit aux parens pour l'existence; leurs soins, leurs bienfaits, sont les seuls titres qui leur donnent un droit sacré à notre obéissance. Mon cœur révoque leurs droits, je regrette seulement d'avoir à me repentir de les avoir soutenus. Tu voudrais, roi cruel, me charger de chaînes pour pouvoir m'enlever sans obstacles ma chère épouse! Tu l'as projeté en vain, non.

DON SANCHE.

Tu délires : quelles sont tes intentions? tu veux résister aux ordres de ton père qui, furieux....

SCÈNE VII.

DON PÈDRE, DON SANCHE, INEZ.

INEZ.

Mon époux, qu'as-tu? O ciel! je tremble! les accens de ta voix irritée font encore retentir les horribles échos de ces voûtes. Suffoqué par la fureur, le visage en feu, Alphonse terrifié appelle à grands cris ses conseillers cruels. En lui manquant de respect, tu as certainement aigri sa colère! Qu'as-tu fait!

DON PÈDRE.

Moins encore peut-être que ce que je devais. Ne te mets pas en peine de ce que j'ai fait, exécute ce que je te dis. Ne crains point les fureurs du tyran, va chercher à l'instant nos tendres enfans, et dispose-toi à me suivre.

INEZ.

Comment?... en quel lieu?

DON PÈDRE.

Laissons ces lieux où commandent la discorde, l'injustice et l'iniquité; évitons la dernière des horreurs, accompagne-moi, chère epouse, si tu ne veux pas me voir encore parricide.

DON SANCHE.

O ciel!

INEZ.

Quelle démence! Ah! que dis-tu! que veux-tu faire?

DON PÈDRE.

Te défendre te posséder en paix, me dérober au crime. Ils osent, Inez, menacer ta vie! Alphonse prétendait m'emprisonner, peut-être pour ordonner ton supplice. Il a osé me le dire, il faut le fuir, ou, d'un bras armé, repousser ses desseins barbares. Eh bien! fuyons, ne t'arrête pas davantage.

INEZ.

Je me sens défaillir!.. Malheureux!... où veux-tu me conduire?

DON PÈDRE.

A l'extrémité du monde si cela est nécessaire. En

sûreté à mes côtés, quelque part que ce soit nous serons heureux. Des grottes solitaires, demeure des plaisirs purs, nous seront plus agréables que les palais dorés, habitations fatales de tous les maux.

INEZ.

Que me proposes-tu, seigneur! la voix me manque...

DON SANCHE.

Ah! prince, vois le précipice où tu vas te plonger et vers lequel tu m'entraînes. Responsable de toi...

DON PÈDRE.

Je n'écoute rien. Tu peux aussi, si tu le veux, nous accompagner. (*A don Sanche.*) Oui, je t'en prie; viens.... Accablé de fatigues, tu as assez connu l'air pestiféré que l'on est accoutumé à respirer dans les palais. Le souffle empoisonné que répandent la flatterie traîtresse, la fraude, l'intrigue qui tournent presque toujours autour du trône des rois. Ah! viens du moins, loin de tant d'horreurs, jouir en paix du reste de tes jours.

DON SANCHE.

Je serais heureux, si ç'eût été hier le dernier! Ah! tu voudrais que près de la tombe je fusse traître à mon roi, que je concourusse à une telle folie?... Moi qui ai été chargé par lui-même de ton éducation, de ce funeste emploi, je deviendrais le complice de tes crimes en souffrant que tu enfreignisses ton devoir?....

DON PÈDRE.

Quel devoir? Futiles chimères! Le premier de-

voir est d'être heureux; c'est de suivre l'instinct naturel de l'âme. Viens, chère épouse.

INEZ.

O Dieu ! quel effroi ! Dans ta frénésie, hélas !... Que prémédites-tu ? tu veux obscurcir ton nom et ta gloire. La triste Inez serait-elle si malheureuse, que, devenant la source de tes crimes, elle tolérât l'infamie de te voir abandonner pour elle ta patrie et le trône. Ah ! que dirait le monde ?

DON PÈDRE.

Ce qu'il dirait ? Que la splendeur du trône n'éblouit pas une âme comme la mienne. Je ne perds rien en l'abandonnant pour toi ; non, chère épouse ; il vaut mieux être heureux que d'être roi.

INEZ.

Et peut-il être heureux, celui qui foule aux pieds les lois de la société, qui méprise la voix du sang ? Ah ! désiste-toi, seigneur, de tes projets ; obéis à ton roi : n'espère jamais que j'approuve tes erreurs ou que j'y consente ; je ne te laisse partir ni ne t'accompagne.... Je ne veux ni ravir un fils à son père, ni enlever le bonheur aux Portugais, en les privant du meilleur de leurs monarques. Si mes prières....

DON PÈDRE.

Les prières sont inutiles. Quoi ! tu refuses, Inez, de m'accompagner ? Ah ! ne vois-tu pas dans ces lieux horribles tourner autour de nous la mort et les crimes ?

INEZ.

C'est pour les éviter que je ne te suis pas. L'hon-

neur, la gloire, ont plus de valeur que la vie ; entre la mort et le crime je choisis la mort. Mais pourquoi la vois-tu si prochaine? ton père me l'a-t-il ordonnée? ne me cache rien. Sait-il déjà que dans un lien sacré....

DON PÈDRE.

Je lui ai tout révélé. Mais le tyran, feignant de ne pas pouvoir me croire, orgueilleux, opiniâtre en son caprice, m'a menacé.... quelle horreur! de te faire périr. Et, pour te juger selon son désir, il ordonne que dans le château voisin on m'enferme dans une prison. Il faut donc....

INEZ.

Lui obéir ; oui.

DON PÈDRE.

Lui obéir ?

INEZ.

Cela est indispensable. Sois, cher époux, soumis aux ordres d'un roi et d'un père ; je te prie de te rendre en prison. Tu n'as pas d'autre moyen de me sauver ; et je ne veux pas de la vie par un autre moyen. Je te l'assure encore une fois, je ne te suis point ; jamais je ne te suivrai.

DON PÈDRE.

Il suffit. Tu ne consens pas à abandonner ces lieux ? tu veux donc m'y voir répandre des fleuves de sang? tu veux enfin, qu'excité par ton austère vertu, je sois entraîné au parricide? Eh bien! je suis prêt à le commettre ; je vais, oui, je vais déjà...

INEZ.

Qu'on l'arrête! Cruel, mes gémissemens, mes larmes ne peuvent-ils déjà plus émouvoir ton cœur, dompter ta furie? Où est l'empire qu'Inez avait sur ton âme?

DON PÈDRE.

Ne te lasse point inutilement. Tes prières, tes larmes, tes gémissemens sont vains maintenant: ce jour horrible est consacré au désespoir, au crime, à la mort. Le feu allumé dans mon sein, par les furies (9), ne peut s'éteindre qu'avec du sang. Personne, pas même toi, ne peut empêcher les coups épouvantables que mon bras va bientôt frapper.

INEZ.

Commence par moi; déchire-moi le cœur, que le sang d'une épouse soit le premier sang que tu répandes; et, s'il ne suffit point pour assouvir ta rage, abandonne-toi à tous les sacriléges! Quelle horreur! je n'ose pas fixer mes yeux sur toi. Est-ce bien toi? non, non, tu n'es pas mon époux. Mon époux détestait le crime; j'aimais un époux vertueux: tu n'as plus de vertus, je ne puis donc plus t'aimer. Va, monstre sanguinaire.... Mais que dis-je, moi, ne plus t'aimer?... Ne me crois pas; mon cœur dément les paroles que dans l'effroi de t'entendre, dans ma vive douleur, j'ai proférées sans jugement; regarde mes larmes. (*Elle se jette aux pieds de don Pèdre, et embrasse ses genoux.*) Tombée à tes genoux, je les embrasse: oui, tu

dois céder à mes lamentations, ou tu vas me voir mourir ici, et me fouler aux pieds.

DON PÈDRE, attendri, et voulant relever Inez.

O ciel!... chère épouse!

INEZ.

Je ne te laisse pas, je ne me lève point d'ici sans bannir d'abord les noires fureurs de ton âme, sans que tu me promettes d'aller aussitôt exécuter avec obéissance les ordres du roi. Ah! si tu aimes encore, tu ne dois pas résister à mes prières.

DON PÈDRE.

Et je ne te résiste plus. (*Il la relève.*) Ne point t'obéir, ah! qui le peut? Je pars à l'instant, je vais recevoir les fers qu'on me destine. (*A don Sanche.*) Ami, sortons. (*Se retournant vers Inez, et avec la plus vive tendresse.*) Pourras-tu douter encore de l'empire que tu as sur mon cœur?

INEZ.

O Dieu secourable! (*Avec une extrême tendresse.*) Ne déchire pas davantage mon cœur affligé. (*Elle affecte de la tranquillité.*) Que la tendresse le cède à la raison tremblante; ne t'arrête point davantage.

DON PÈDRE.

Mais toi.

INEZ.

Sois tranquille, ne crains rien; le ciel m'inspire les moyens d'adoucir la colère d'Alphonse; j'irai avec mes enfans me jeter à ses pieds: personne ne résiste à la voix de la nature; quelque dure que soit

son caractère, s'il a un cœur, en voyant ses petits-fils m'embrasser et pleurer avec moi, il ne pourra s'empêcher d'être ému, et de me pardonner. Ne crains rien. Adieu, mon époux, adieu.

(Elle se retire précipitamment, mais cependant avec douleur.)

DON PÈDRE.

Ciel! quel supplice!

(Il part pour la prison avec don Sanche.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

COELHO, PACHECO.

COELHO.

Nos destinées vont enfin se décider : voici le jour du danger dans lequel la fortune doit nous prêter secours ou nous renverser. Qu'Inez de Castro meure, ou nous nous perdons; résolus à tout, il est nécessaire d'affronter les périls. Un favori vigilant au faîte de la grandeur, et tramant la ruine de ses rivaux, doit les renverser avant qu'ils le renversent lui-même; il doit prévoir l'avenir, prévoir l'intrigue; et, habile à la connaître comme à la manier, perdre la vie plutôt que la faveur. Notre plan a produit jusqu'ici l'effet désiré. Alphonse irrité, le prince dans les fers, tout semble nous promettre un résultat heureux. As-tu déjà prévenu le peu de conseillers qui nous restent? voteront-ils avec constance la mort d'Inez?

PACHECO.

A peine le leur ai-je proposé, qu'ils me l'ont assuré. Dépendans de nous au degré le plus bas, au moindre signe, automates dociles, échos de nos paroles, se prêtant à tout, à tout disposés, ils met-

tent leur gloire à servir nos caprices. Parmi eux tous je ne vois que don Sanche, ce vieillard stoïque, et sincère au dernier point, qui, méprisant les honneurs et les emplois, puisse combattre nos desseins. Mais (10) Alvar Gonsalves s'intéresse autant que nous à la mort d'Inez; il s'est chargé de le sonder et de le persuader.

COELHO.

Il n'est point nécessaire. Chargé de la garde de don Pèdre, il ne peut assister au conseil; il ne nous reste plus qu'à aigrir la colère d'Alphonse, qu'à lui donner à boire dans la coupe de la justice un doux poison qui le trouble, et qui éloigne de son cœur la voix de la compassion; il faut ne point perdre de temps. Mettons à profit une occasion propice qui peut fuir. Allons....

PACHECO, pensif.

Attends.

COELHO.

Quoi ! tu fléchis !

PACHECO.

Je confesse que dans mon trouble je ne sais ce que m'annonce le cœur... Calculons mieux sur l'avenir : en supposant même inévitable la mort d'Inez suscitée par nous, il est à craindre que le prince, blessé dans la partie la plus sensible de son âme, devenant, dans sa rage, inexorable et désespéré, ne décharge sur nous le poids d'une vengeance terrible. Qui pourra soutenir....

COELHO.

Tu appréhendes bien tard. Déjà parvenus sur les

bords du précipice, il faut le franchir ou bien y tomber; nous ne pouvons rétrograder. Le prince sait déjà assez quelles sont nos intentions, nos conseils. Sa haine contre nous est déjà excessive. Que gagnerons-nous donc si nous nous désistons maintenant aussi lâchement d'une entreprise commencée ? Faut-il presser notre ruine, la rendre plus cruelle? Si la juste crainte de voir un jour monter sur le trône la sœur de nos cruels ennemis, parce qu'ils eussent pu alors satisfaire à notre désavantage, la haine éternelle que nous nous sommes jurée fut pour nous une raison suffisante de conspirer contre la vie d'Inez. Combien ne le serait pas davantage la colère du prince que nous nous sommes attirée! Poursuivre avec fermeté est le seul moyen qui nous reste. Inez une fois morte, il se peut que le prince, l'oubliant avec le temps, consente au mariage que son père lui prescrit, et que sa passion une fois éteinte il nous voie sans haine. Peut-être aussi que, victime d'un amour malheureux, consumé par les souvenirs, ne pouvant survivre à Inez qu'il idolâtrait, la douleur l'entraînera dans la sépulture d'Inez. Alphonse, quoi qu'il arrive, doit nous défendre, et si par hasard nos desseins finissent par avorter, alors même je ne me repentirai pas de les avoir conçus. J'aime mieux mourir, je le répète, que d'être foulé aux pieds par mes rivaux, respectés comme les frères d'une reine [11].

PACHECO.

Les mêmes sentimens fermentent dans mon âme; allons, tout doit se risquer, poursuivons;

que le dernier coup se frappe, quand bien même en le manquant il retomberait sur nous. Je pars pour assembler les conseillers, et pour assurer encore davantage leurs votes. Toi, pendant ce temps-là, cherche le roi : tâche de l'émouvoir, attise sa colère; je ne vais pas tarder, avec ceux du conseil, à venir l'appeler.

COELHO.

Bien : n'épargne point les promesses, et n'oublie pas d'excuser toujours don Pèdre auprès du roi, en faisant retomber uniquement sur Inez toute la faute de ses égaremens. Alphonse dirige ses pas par-ici; ne perds point de temps, va.

(Pacheco se retire, et don Alphonse entre sur la scène : il est pensif.)

SCÈNE II.

DON ALPHONSE, COELHO.

DON ALPHONSE.

Cruels remords! horrible châtiment de mes crimes! Quelle foule d'afflictions! quels maux cruels vont empoisonner le reste de mes jours! Père infortuné!... monarque malheureux!...

COELHO.

Excuse-moi, seigneur, si, tourmenté de la douleur dans laquelle je vois mon roi se plonger, j'ose te rappeler que tu dois la tempérer. Ta vie, seigneur, n'est pas seulement à toi, elle est aussi à ton peuple. Ah! ne l'abrége pas à force d'affliction. Je sais combien il en coûte à un roi d'entendre les blasphèmes d'un

fils qui, dans sa fureur, ne le respecte point; mais tu dois penser qu'une telle audace est d'autant plus excusable que la funeste passion qui, à ta grande douleur, a poussé ton fils à s'en rendre coupable est plus violente. Un délit involontaire...

DON ALPHONSE.

Son crime ne vient point uniquement de la passion qui l'aveugle, une force plus grande l'entraîne au sacrilége; mais ce qui m'afflige davantage que son audace impie, c'est de voir que je mérite un tel châtiment, juste effet des malédictions célestes. Oh! remords cruels! il fallait qu'un fils fût rebelle à un père comme moi! Plus que lui j'ai été rebelle; ingrat, je l'ai été, je l'ai été aussi [12]. Embrasé de fureurs, j'ai osé, quelle chose horrible! prendre les armes contre Denis, mon père. Je lui ai déclaré la guerre; j'ai soulevé ses vassaux; je les ai désolés: j'ai ainsi, dans ma férocité, creusé sa tombe. J'ai foulé aux pieds toutes les lois de la nature, la nature veut maintenant se venger. Oui, fils rebelle, tu es le digne fils d'un père qui se révolta contre son père. Denis a supporté plus de choses de moi que je n'en souffre. Mais tu égaleras mes attentats, tu les surpasseras encore. Peut-être as-tu déjà tardé. Vous ne pouvez pas, ô cieux! laisser jamais impunis d'aussi exécrables sacriléges. Implacables vengeurs de leurs aïeux, on voit presque toujours, par un juste châtiment, devenir mauvais fils les enfans d'un père qui a été mauvais fils. Denis! grand Denis! ombre irritée, ombre terrible qui te présentes devant moi! décharge sur ma tête criminelle, par la main de ton

audacieux descendant, un coup mérité et déjà bien tardif. Ah! oui... je le vois trop... tu me montres en me menaçant l'avenir terrible qui m'attend... Quel fléau! Quelle horreur! Quelle mer de sang!.... Mes malheureux sujets.... Ah! mon fils! mon fils! arrête....

COELHO.

Quel délire t'entraîne? Ton grand cœur ne doit pas sentir les remords qui ne conviennent qu'aux méchans. Ne te rappelle point de légères fautes passées; ne crains point des maux que tu peux bien empêcher.

DON ALPHONSE.

Pourquoi ne viens-tu pas, ô mort! me débarrasser du poids de l'existence, et de celui de mes crimes?

COELHO.

Qu'arriverait-il de nous si le ciel t'écoutait? Plongé dans le désordre, le Portugal désolé finirait avec toi. Écoute les cris de ton peuple, conserve-lui son roi. Tu n'as jamais été aussi nécessaire à tes tristes sujets: menacés de mille calamités, ta justice peut seule les aider.

DON ALPHONSE.

Et comment? De quelle manière puis-je éviter les désordres qui m'engloutissent moi-même?

COELHO.

La cause du mal étant éteinte, le mal expire; éteins donc la cause de tant de maux. Tant qu'existera Inez, qui les fomente, tu essaieras en vain de leur porter remède.

DON ALPHONSE.

Que dis-tu? condamner Inez à la mort! Ses crimes sont-ils si grands qu'ils le méritent...

COELHO.

Ses crimes, seigneur.... Ah! par malheur, jamais le monde n'a vu de crimes qui entraînassent d'aussi horribles, d'aussi funestes conséquences. Je juge inutile de les rapporter; tu les connais bien, ils t'affligent même assez. Séductrice adroite du prince, quand ton fils est rebelle, quand il est blasphémateur, qui, si ce n'est elle, le force au sacrilége? N'hésites point, seigneur; son supplice devient plus que juste, il est indispensable. Mais tout ce que je dis ne suffit pas pour la condamner; tu as de meilleurs, de plus sages conseillers que tu as déjà fait réunir. Écoute leur voix; s'ils ont pour toi, pour le bien public un zèle égal à celui qui m'enflamme, ils doivent tous unanimement te prier d'ordonner sur-le-champ le supplice d'Inez; te peindre avec les couleurs les plus noires, avec celles qui y sont propres, la ruine du Portugal, si tu le diffères, les dissensions cruelles, l'horrible guerre que l'Espagne vindicative va nous susciter, et dont murmurent déjà les sujets fatigués de batailles encore récentes. La veuve qui y a perdu son époux ne veut pas maintenant perdre son fils bienaimé; le fils qui, plongé encore dans le deuil, pleure son père, n'ira pas, abandonnant sa mère, s'exposer à la mort. Enfin, seigneur, tout te crie que tu sacrifies une vie à tant de vies; que tu laisses à l'avenir un exemple éternel, pour que personne n'ose plus, à l'imitation d'Inez, séduire le cœur des rois.

DON ALPHONSE.

Si le repos public l'exige ainsi, que le conseil décide ce qui est juste; pour moi, dans mon affliction, je ne sais ce qu'il doit faire.

COELHO, apercevant Inez encore hors de la scène.

Que vois-je! Inez!... Cela est étonnant. Elle ose encore paraître devant toi? Ah! il serait préférable, seigneur, de te retirer sans l'entendre.

DON ALPHONSE.

Oui; allons-nous-en.... Non, cependant; je dois l'écouter.

COELHO.

Peut-être ceux du conseil t'attendent-ils déjà.

DON ALPHONSE.

Va te joindre à eux; dis-leur que je ne tarderai point.

SCÈNE III.

DON ALPHONSE, INEZ, ELVIRE; les deux enfans d'Inez [13].

INEZ.

Avancez, mes fils; avancez, venez vous jeter aux pieds de votre aïeul; venez pour la première fois baiser son auguste main. (*Elle se jette avec ses enfans aux pieds d'Alphonse, et Elvire se retire.*) Voici, ô seigneur! les fils de ton fils qui viennent, avec des larmes de tristesse, te demander que tu aies pitié d'une mère infortunée. Pleurez, pleurez avec

moi, malheureux enfans; intercédez pour moi par vos sanglots, par vos sanglots plus expressifs que les paroles, que votre tendre enfance vous refuse; aidez à mes lamentations, à mes prières; implorez mon pardon. Oui, roi clément, voilà la malheureuse mère de tes petits-fils, qui, les tenant embrassés, te supplie de leur conserver une misérable vie: je sais que tu vas ordonner mon supplice. Exempte d'intrigue, victime de l'envie, tremblante, malheureuse, abandonnée, j'aperçois déjà la mort, l'injuste mort que dans leur rage tes tyranniques conseillers vont lancer contre moi en trompant la pitié de ton âme.... Quelle atrocité!... Pour quelles énormes fautes suis-je punie? Aimer ton fils, seigneur, en être aimée, est-ce donc un crime digne de mort? j'implore, j'ose attester ta justice. Ah! consulte ta clémence, consulte ton cœur, qui lui-même doit te dire que je ne mérite point le trépas!

DON ALPHONSE.

Lève-toi, infortunée.... (*Avec attendrissement.*) O nature! (*Il va embrasser ses petits-fils, et s'écrie avec affliction*:) O rigides devoirs d'un monarque! Lève-toi, infortunée. (*Inez se lève.*) Origine funeste des cruelles afflictions qui m'accablent, en te voyant je m'irrite,... et je suis ému. Le père veut te pardonner,... le roi ne le peut.

INEZ.

Ah! seigneur, pardonner aux malheureux, c'est le pouvoir le plus doux et le plus auguste des rois! Oui, suis les impulsions de ton cœur; que la compassion et la nature triomphent; tu ne peux pas te repentir

d'avoir eu de la pitié ; ou plutôt, si tu me condamnes à la mort, d'éternels remords doivent te tourmenter, des angoisses continuelles te consumer. La gloire, les espérances du Portugal vont s'évanouir sur ma tombe ; tu verras qu'envoyé par toi à la sépulture, ton fils y descendra avec son épouse. En me tuant, seigneur, ah ! considère que tu le fais mourir. Nos cœurs, unis tous deux, sont tellement liés que le même coup qui frappera le mien percera le sien également ; nous ne pouvons point exister l'un sans l'autre : c'est pour lui et non pour moi que j'implore la vie. Oui, (*elle se jette de nouveau aux pieds d'Alphonse*) j'embrasse encore une fois, en me prosternant, tes pieds royaux ; aie pitié de l'épouse de ton fils. Ah ! si ce n'étaient pas ces douces chaînes qui me contraignent à vivre malheureuse et à aimer la vie, loin d'insister pour l'obtenir, tranquille, sans me plaindre, je recevrais le coup fatal ; mais abandonner pour toujours ce que j'aime le plus !... Je suis épouse, je suis mère.... Ciel ! je me sens défaillir. (*Elle embrasse ses enfans avec la tendresse et l'affliction la plus grande.*) Fils chéris,... malheureux orphelins, ah ! que deviendrez-vous, quand il vous manquera la plus tendre des mères, le père le plus tendre ? Seigneur, si, devenu inflexible à mes larmes, ma situation ne t'émeut point, prête l'oreille à la nature ; que l'abandon de ces tendres et innocentes victimes excite ta compassion ; ils ne sont point coupables de mes fautes. Ne te souviens pas, seigneur, que ce sont mes enfans ; ah ! non, rappelle-toi seulement que ce sont tes petits-fils.... Mais tu pleures ; que

vois-je? Les cieux m'ont entendue: tes larmes viennent à mon secours; elles m'annoncent déjà mon pardon. Achève de dissiper mes craintes; dis, dis, seigneur, que tu me pardonnes.

DON ALPHONSE.

Je ne puis résister.... Ah! qui pourrait dans ce moment ne pas vouloir être roi [14]?

SCÈNE IV.

DON ALPHONSE, INEZ, ses fils, COELHO. Inez, aussitôt qu'elle aperçoit Coelho, se lève avec effroi.

COELHO.

On attend après toi, seigneur; viens, ne tarde pas; le peuple commence déjà à se mutiner.

INEZ.

O Dieu! je me meurs.

DON ALPHONSE.

Inez, ne désespère point; je ne suis pas inflexible, mes larmes te l'affirment. Mais je ne puis pas manquer à mes devoirs; je ne suis pas mon maître, j'ai des sujets; devant eux, devant le ciel et la terre je suis responsable de tout ce que je fais; je ne suis point despote, et je suis clément: tu as Alphonse pour toi, mets ta confiance en lui; dans le conseil d'état je vais moi-même plaider ta cause. Ciel! inspire-moi.

SCÈNE V.

INEZ, ses enfans.

INEZ.

De vaines et séductrices espérances ne peuvent me tromper plus long-temps; le cœur me prédit que le terme désastreux de mes jours est arrivé. Oui, chers enfans, vous êtes près de perdre votre mère;... venez dans mes bras;.... bientôt.... ah! malheureuse! bientôt les tendres caresses d'une mère vont vous manquer; pour toujours je vous laisse,.... pour toujours!.... Cruelle séparation! douleur intolérable!... momens horribles!... ciel!... je ne puis,... je n'ose,... hélas! regarder mes enfans; plus je les contemple, plus je m'afflige; je sens déjà les forces me manquer entièrement,... mon cœur se brise;... quelle anxiété!... ah! il me semble que la mort.... Elle arrive déjà,... sa main décharnée;.... quelle horreur! Attends,.... suspends, ô mort!... permets qu'auparavant... Mes fils, où sont-ils?... je veux encore les voir;... cruels, ne me les dérobez point;... avant de mourir je veux les embrasser au moins encore une fois: qui ose les arracher de mon sein? Ah! barbares!.... mon sang.... Mon époux, mon époux, où es-tu, que tu ne viennes pas à mon secours? Mais c'est en vain;... il est déjà tard,... la sépulture....

SCÈNE VI.

INEZ, ses enfans, ELVIRE.

ELVIRE.

Que vois-je? O Dieu!

INEZ, *encore dans le délire.*

Les abîmes ouverts....

ELVIRE.

Inez!.... quel chagrin?... Inez!

INEZ.

Quoi!... qui m'appelle?... Est-ce toi, Constance, est-ce toi qui viens encore dans l'habitation de la mort me persécuter?

ELVIRE.

Rentre en toi-même, Inez. Ne me connais-tu déjà plus? ne vois-tu pas la triste Elvire?

INEZ.

Qui?.. Elvire,... est-ce toi? où suis-je? Ah! que veux-tu?

ELVIRE.

Adoucir ta douleur, te rappeler à la vie. Recouvre la force, l'espoir : tu seras encore heureuse, tu verras bientôt tes chagrins changés en plaisirs.

INEZ.

Des plaisirs pour moi! Ah!...

ELVIRE.

Quoi! n'as-tu pas vu les larmes du roi? n'as-tu pas vu que ses yeux attendris promettaient ta grâce?

INEZ.

Quelle grâce chimérique!.. n'espère rien. Qu'importent ses larmes, qu'importe qu'il veuille me pardonner, s'il est environné de vils courtisans, scandale du trône, bourreaux de l'innocence, monstres féroces, altérés de mon sang, qui maîtrisent avec ruse son cœur compatissant? Elvire, ma mort est infaillible, elle ne peut pas beaucoup tarder; avant qu'elle arrive, prends ces orphelins innocens, conduis-les à la prison de mon époux; remets à un triste père ses tristes enfans, et dis-lui qu'Inez.... Mais que fais-je?.... je veux lui percer le cœur par la fatale nouvelle de mon trépas. Anticiper sur le coup de la mort? il suffit bien qu'il expire de douleur, quand rentrant dans cette demeure lugubre, où il appellera en vain son épouse dont la vie sera éteinte, de tristes échos pourront seuls lui répondre, et que, rempli d'effroi, il rencontrera à chaque pas les murailles teintes d'un sang vestige déplorable de sa compagne. C'est alors, Elvire, c'est alors que je te prie de lui dire. (*Elle regarde avec crainte autour d'elle.*) Ah! il me semble que j'entends leurs pas... Ce sont peut-être mes cruels bourreaux, qui, pleins de fureur, brûlant de rage, viennent se rassasier de mon sang... Ah! malheureuse, les voici qui arrivent,... je ne me trompe point... Elvire, allons

dans mon appartement nous enfermer; là, je pourrai mieux te recommander ce que j'exige de toi; oui, allons, mes enfans, je veux mourir au moins près du lit qui a été jusqu'à présent témoin de plaisirs rapides et empoisonnés, de remords continuels, d'afflictions et de larmes [15].

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ALPHONSE.

Quelle affliction, quel tumulte se fait sentir dans mon âme! Incertain, confus, tourmenté, je puis à peine respirer. Ciel! quel tourment! d'un côté la compassion, de l'autre la justice... Formidable justice! tu as enfin vaincu. Devoir tyrannique, tu seras satisfait... le supplice d'Inez... Et j'ai pu même en tremblant souscrire à la rigide sentence de sa mort. Je m'épouvante: je sens la compassion et la nature plaintives crier dans mon cœur... Quoi! sourd à leurs voix, dois-je consentir, quand j'en sens une vive douleur, à ce que la mère de mes petits-fils soit sévèrement condamnée à la mort? Et pour quel crime, pour aimer mon fils? Ah! non; il en est temps encore, révoquons la sentence cruelle... Que vais-je faire cependant? le repos public, le bien de l'état, la clameur populaire, l'exemple, tout, tout me contraint à sévir contre l'infortunée, et m'enlève le plaisir de lui pardonner. Ah! dure condition! sceptre pesant! et il y en a qui envient le sort des rois! Trône terrible, lieu orageux, siége d'afflictions et d'amertumes, malheureux ceux qui t'occupent!

SCÈNE II.

DON ALPHONSE, DON SANCHE.

DON SANCHE.

Ah! seigneur! si ton fils t'est encore cher, si tu ne veux pas priver les Portugais de l'auguste héritier de ton trône et de ta gloire, ne perds point de temps, remédie au désespoir qui le tue ; je ne puis déjà plus contenir ses transports, ni voir les douleurs qui le déchirent. Quelquefois tombant dans des convulsions, et dans le délire, enflammé de fureur, brûlant de rage, il mord, il essaie de rompre les fers de la prison qui le retiennent. Il blasphème, et il pousse des cris épouvantables. En d'autres momens, consterné, abattu, dans une léthargie profonde, dans une sorte d'agonie, les yeux pleins de larmes, le sein oppressé, il succombe à sa douleur, il tombe, il s'évanouit. Voici que tout à coup, à l'instant même, il m'appelle : « Ami, me dit-il; va, cours promptement savoir » d'une manière certaine, de mon épouse et de » mes fils, si les pervers conseillers ont osé conspi- » rer contre leurs jours. Ah! cherche mon père, » parle-lui pour moi; implore pour moi la grâce » d'Inez, représente-lui l'état dans lequel tu me » vois, et si il persiste inexorablement dans ses » projets, proteste-lui de ma part... » Ah! je n'ose point te rapporter...

DON ALPHONSE.

Il suffit, n'augmente pas mon trouble. O Dieu !

DON SANCHE.

Pardonne, tu m'imposes le silence, mais je ne puis t'obéir. Le grand danger dans lequel je vois les jours du prince, l'amour que je lui consacre, ne me permettent point de cesser de te répéter que tu pardonnes à la malheureuse Inez, puisque de sa vie dépend la vie de ton fils. Inez, dès à présent, est l'épouse de don Pèdre,... et elle est digne de l'être. Ne crois pas ces cœurs pleins de rage, qui, remplis également d'ambition, d'envie, de vengeance, essaient de noircir son caractère. Vois, ô mon roi, qu'ils te trompent; tu dois m'en croire, la vérité a toujours parlé par ma bouche. Inez, douée d'une âme si belle et si noble, sensible à l'excès, disposée à aimer, n'a pas pu s'empêcher d'aimer ton fils; voilà son unique faute, elle n'en a point d'autres à se reprocher, elle est incapable d'en commettre d'autres. Un tel délit, quand il est accompagné de tant de vertus, est digne de pardon, est excusable. (*Il se jette aux pieds d'Alphonse.*) Accorde-lui sa grâce, mon roi, que le monde ne dise point qu'inflexible et sévère au delà de ce qu'exige la justice, tu n'as pas même pardonné à l'épouse de ton fils.

DON ALPHONSE, après avoir réfléchi quelque temps.

Non, non, il ne le dira point. (*Appelant dans le fond du théâtre.*) Ho là ! don Nuno ! (*Avec lui-même.*) Cesserai-je d'être père, parce que je suis monarque? Ah ! non.

SCÈNE III.

DON SANCHE, DON ALPHONSE, DON NUNO.

DON NUNO.

Que détermines-tu?

DON ALPHONSE.

Pars promptement pour chercher Inez, et envoie-la-moi ici; dis aux sévères conseillers que je révoque la sentence, que je lui pardonne.

DON SANCHE.

Grâces te soient rendues, bon roi!

DON NUNO, en partant.

O heureuse Inez! déjà près de la sépulture, tu retournes à la vie.

SCÈNE IV.

DON ALPHONSE, DON SANCHE.

DON SANCHE.

Qu'entends-je! la sentence de mort déjà prononcée!...

DON ALPHONSE.

Loin de nous un souvenir aussi funeste! va mettre le prince en liberté, qu'il vienne m'embrasser, Inez est à lui.

DON SANCHE.

Quel bonheur! (*Il tombe à genoux, et baise la*

main du roi.) Ah! seigneur, laisse que je baigne ta main généreuse de larmes, des douces larmes que m'arrache le plaisir. (*Il se relève.*) Je vais,... oui, la satisfaction me prête des ailes, je vais porter à don Pèdre l'heureuse nouvelle, je vais lui redonner la tranquillité et la vie.

SCÈNE V.

DON ALPHONSE.

Oh! mille fois heureux qui peut rendre au bonheur les infortunés! Je sens déjà mon cœur soulagé... Un roi n'est roi que quand il pardonne. Mon âme savoure d'avance la joie d'Inez et celle de mon fils, les embrassemens, les transports de l'un et de l'autre, l'innocente gaieté de mes petits-fils... Délice des mortels! ô nature! toutes les autres lois cèdent à la tienne.

SCÈNE VI.

DON ALPHONSE, L'AMBASSADEUR.

L'AMBASSADEUR.

Plaignant, seigneur, la malheureuse Inez, permets que je te supplie de lui faire grâce de la mort que l'on a déjà ordonnée: je sais qu'elle a été condamnée, à ta douleur; que c'était une satisfaction que tu donnais à mon souverain, quand, intimement persuadé de ton amitié très-fidèle, il n'aurait pas voulu que tu la confirmasses par le sang d'Inez, qui est encore son sang.

J'ose te l'assurer en son nom, et je te prie de te livrer à la clémence si naturelle à ton âme.

DON ALPHONSE.

Je me réjouis beaucoup de voir tes sentimens aussi conformes aux miens. Oui, j'espère que ton roi ne me reprochera pas d'avoir, dans ma pitié, pardonné à Inez; j'ai fait encore davantage, je l'ai reconnue épouse de don Pèdre. Je n'ose point rompre le nœud sacré par lequel l'hymen et l'amour les avaient liés, et que j'ignorais quand j'ai conclu avec sincérité le traité qui assurait le mariage de Béatrix et de mon fils. Tu dois donc faire connaître à ton roi les raisons puissantes qui l'empêchent d'avoir son effet, et l'assurer en même temps pour moi d'une constante et inaltérable amitié.

L'AMBASSADEUR.

Je lui exposerai fidèlement ton loyal procédé, toutes les raisons qui te contraignent à agir ainsi: ne doute pas qu'une telle résolution ne lui plaise, et qu'il ne la loue.

DON ALPHONSE.

Le cœur me l'a dictée, et je ne dois point me repentir de l'avoir embrassée : jamais la pitié ne peut tacher la pourpre. Si le monde écoute encore avec étonnement le nom de Brutus, regrettant Titus davantage, il adore sa mémoire. Mais que vois-je, ô ciel! don Nuno en pleurs !

SCÈNE VII.

Les mêmes, DON NUNO.

DON NUNO.

O cruauté! ô disgrace!

DON ALPHONSE.

Qu'arrive-t-il?

DON NUNO.

La douleur et les larmes m'empêchent de parler. Je suis venu trop tard, seigneur..... Inez.....

DON ALPHONSE.

Est morte?

DON NUNO.

Elle le sera bientôt.

L'AMBASSADEUR.

O Dieu!

DON NUNO.

En vain tu as pardonné à l'infortunée. Altérés de son sang illustre, les cruels ministres ont anticipé...

DON ALPHONSE.

O monstres détestables et sanguinaires! Et vous avez pu..... Achève.

DON NUNO.

Messager de l'heureuse nouvelle du pardon, je m'achemine rapidement vers l'appartement d'Inez: déjà peu éloigné de l'endroit où elle se lamente, il me semble que les voûtes gémissent: j'accélère en-

core davantage mes pas rapides; et dans le moment où les cruels faisaient tomber sur le sein d'Inez leurs coups affreux, j'entre.... Quelle horreur! Je m'écrie : le pardon! le pardon! A ce mot de pardon, les impies tremblent, et le fer leur tombe même des mains. Cependant c'est en vain, le sang coulait déjà, et mes cris n'ont servi qu'à rendre la blessure peut-être moins profonde : alors Coelho et Pacheco, semblables à deux statues, comme effrayés de leur crime, ne pouvant proférer pendant long-temps une seule parole, se regardant l'un et l'autre épouvantés, n'ont eu que la force de dire à la fin : « Il ne nous reste qu'un moyen, fuyons. » Et aussitôt les cruels ont disparu. Inez, défaillante, avait à peine entendu que tu lui pardonnais; levant les mains au ciel ainsi que ses yeux abattus, elle t'a béni mille fois, mille fois elle a adressé aux cieux de ferventes prières pour toi. Pleine de reconnaissance, on voyait, lorsqu'elle prononçait ton nom, que son visage, couvert des ombres de la mort, s'animait d'une douce satisfaction. Pendant que les malheureuses dames cherchaient à étancher le sang qui coulait de son sein, « Pour dernière faveur, dit-elle, je supplie qu'on me conduise en présense d'Alphonse; je veux aller encore baiser sa main clémente, et expirer à ses pieds pleine de reconnaissance. » L'infortunée ayant ses enfans à côté d'elle, et te cherchant, seigneur, s'avance déjà vers ces lieux à pas tremblans.

DON ALPHONSE.

O destin!... ô cruauté!... Malheureuse Inez!...

fils malheureux!... plus malheureux encore que tous les deux, père désolé!... Tous les maux, les fureurs, les disgrâces, les remords, m'auront accompagnés depuis le berceau jusqu'au sépulcre. Je suis né pour être le fléau des humains ; je suis né pour être l'opprobre de la nature : le Portugal, dans sa brillante histoire, appellera avec raison Alphonse IV mauvais frère, fils ingrat, père tyran. Je suis coupable de la mort d'Inez, moi qui, trompé par des pervers, ai écouté si tard le cri de l'humanité. Ah ! fuyons ! fuyons de ces lieux ! je n'ose point voir l'infortunée. Mais, ah ! malheureux !... les forces m'abandonnent: voici qu'elle arrive... Amis, secourez-moi ; éloignez-moi d'ici...

SCÈNE VIII.

Les mêmes, **INEZ, LES DEUX ENFANS, ELVIRE, DEUX SUIVANTES** ; elles soutiennent dans leurs bras Inez, qui arrive blessée.

INEZ.

Ah! ne me fuis pas,... ne me fuis pas, seigneur;... prends tes petits-fils... Pour te les remettre, l'amour maternel m'entraîne ici, quoique je touche à mes derniers instans. Tristes orphelins, adieu!... adieu, mes enfans!.. Je les dépose entre tes mains, seigneur : qu'ils rencontrent un défenseur dans ton cœur bienfaisant ; que leur aïeul les protége puisqu'ils perdent déjà une mère!.. Puissent-ils un jour, dignes de toi, dignes fils du père le plus vertueux, par des vertus égales, par d'honorables faits, compenser le pardon

que tu m'as accordé!... Pour dernière grâce, permets-moi encore, avant que d'expirer, de t'appeler mon père.

DON ALPHONSE.

Appelle-moi ton bourreau; ne me donne point un nom qui ne me convient pas. Plût à Dieu que je pusse aussi t'appeler ma fille!... mais je ne l'ose point. Non, la nature tremblerait si elle voyait profané par mes lèvres un nom si doux.... Ton sang crie : Tu ne dois que détester le cruel qui t'assassine. Mais tu es bien vengée. Plus malheureux mille fois que toi, je souffre mille morts. Ah! épargne à ton bourreau l'horreur de te voir exhaler les derniers soupirs... Je m'en vais, oui, parce que jusqu'à ma présence doit être odieuse à tes regards. (*Il va pour partir; mais en voyant que don Nuno veut l'accompagner, il se retourne, et dit :*) Que personne ne me suive! Ah! non, que tout le monde me laisse! que tout le monde me fuie! Je veux me cacher à tous les vivans, jusqu'à ce que je puisse me plonger pour toujours dans les abîmes.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE IX.

Les mêmes, excepté ALPHONSE.

INEZ.

Ah! seigneur!.... Mais c'est en vain, il ne m'écoute pas. Encore ce coup de plus!..... Sa douleur ne me coûte pas moins que la mort.... Ah! combien

de malheureux j'ai faits! O triste père! ô mon époux! Hélas! mon malheureux époux!.... et que deviendras-tu, souvenir horrible? don Nuno, Elvire, consolez-les tous; cherchez à donner à leur douleur un adoucissement... Ah! si je pouvais au moins le voir encore, je mourrais satisfaite..... Ciel..... déjà je sens l'agonie de la mort..... Enfans!.... enfans!..... Combien leur présence m'accable!.... Ah! qu'on les enlève d'ici!... mais pour quel lieu?... Non, avancez mes enfans, je veux épancher mon âme sur vos lèvres.... déposés sur elles, je veux laisser à votre père mes derniers soupirs... Ah! ce sont eux!... ce sont eux... Quelle angoisse... La lumière me fuit... Adieu enfans, adieu époux.... Je meurs....

(Elle tombe et expire dans les bras de ses femmes.)

L'AMBASSADEUR.

Quelles transes douloureuses!

SCÈNE X.

Les mêmes, DON PÈDRE, DON SANCHE.

DON PÈDRE. Il entre sur la scène, plein de joie, sans voir le corps d'Inez.

Épouse bien-aimée, Inez, chère Inez, vole dans mes bras, viens rendre ma joie complète. (*Il voit pleurer don Nuno et l'ambassadeur qui sont devant le corps d'Inez.*) Mais quoi!... vous pleurez... Quel funeste augure!...

(Il regarde en arrière, jette les yeux sur Inez privée de vie, veut courir à elle, recule plein de terreur, et tombe évanoui dans les bras de don Sanche et de l'ambassadeur.)

DON SANCHE.

O prince malheureux !.... Angoisse mortelle !
Éloignez de ses yeux son épouse qui n'est plus.

(Elvire et les suivantes retirent de la scène Inez ainsi que les enfans.)

DON PÈDRE, dans le délire.

Mon épouse ! où est-elle ?... Allez l'appeler.

DON NUNO.

Ah ! seigneur !

DON PÈDRE.

Ne tardez pas, allez l'appeler. Moi-même, moi-même j'y vais... Inez ! épouse !

(Dans ses convulsions, il veut marcher et ne le peut point.)

L'AMBASSADEUR.

La douleur extrême le prive de ses sens.

DON NUNO.

Ton épouse... Ah ! Dieu !... elle n'existe déjà plus.

DON PÈDRE.

Elle est morte ? Ciel injuste ! Lumière terrible ! Quoi ! et toi aussi, don Sanche, tu m'as trompé. (*Regardant le lieu où il a vu Inez.*) Ah ! oui, moi-même je l'ai vue. Horrible image !... Et mes yeux ont encore voulu s'ouvrir. J'ai vu ma chère épouse morte, et je vis encore ! (*Il veut tirer son épée.*) Attends, attends, Inez, je t'accompagne ; je te suis déjà, oui.... (*Don Nuno et don Sanche l'empêchent de tirer son épée : après avoir réfléchi, il dit :*) Mais non, avant il faut venger sa mort. Qui l'a assassinée ?... Dites ?... Peut-être... est-ce lui, ce tyran qui s'appelle mon père.

DON NUNO.

Oh! non, seigneur, ton père lui pardonnait; Coelho et Pacheco ont été les inhumains qui...

DON PÈDRE.

Il suffit; n'en dites pas davantage. Ils sont tous inhumains, et je veux boire le sang de tous. Tremble, roi barbare, je proteste de te faire une guerre cruelle. Je le jure par le sang d'Inez, dont j'aperçois ici les traces criant vengeance. Je jure de te renverser du trône, et à ta place d'y faire monter, couronnée, l'épouse que tu me ravis. Assise à mes côtés, même après sa mort, la belle Inez de Castro sera reine, et régnera avec moi. Qu'importe que son corps ne respire point, si son âme existe encore unie à la mienne; ils baiseront tous sa main déjà froide; ils lui rendront les hommages qui lui sont dûs. Ce seront les corps des tyrans qui l'ont assassinée qui formeront les degrés de son trône et que je foulerai de mes pieds. J'arracherai moi-même leur cœur scélérat du milieu de leurs entrailles; je le déchirerai avec les dents. Ils ne peuvent échapper à ma colère, même quand ils iraient se plonger dans les enfers; brûlant de rage, j'irai les chercher jusque-là. Ma fureur, ma vengeance seront telles, que le monde entier tremblera d'entendre mon nom. De tous côtés l'on ne verra que pleurs, désolation et horreur. Le carnage sera si grand, les morts si nombreux, que tout le Portugal doit nager dans le sang. C'est du sang que le Douro, le Mondégo et le Tage doivent porter à la mer au lieu de leur onde; et la mer elle-même doit en mugissant étendre ses flots de sang sur les riva-

ges les plus éloignés. Je vais commencer à le répandre. O furies! ô vengeance! accompagnez-moi, dirigez mes pas, guidez mon bras (16).

(Il sort précipitamment, plein de fureur.)

DON SANCHE.

Ah! prince, arrête. Mais qui peut contenir les furies qui luttent dans son âme?

DON NUNO.

Quelle foule effrayante d'horribles maux! O funeste exemple d'aveugles passions! Malheureux époux! infortunée Inez! de quelle compassion vous êtes dignes tous deux. Ils s'aimaient vivement; ils furent malheureux; que le monde les pleure et tremble de les imiter.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

INEZ DE CASTRO.

(1) CONSTANCE avait pour parens don Juan Manuel, duc de Pennafiel, et dona Constance, fille du roi Jayme II, roi d'Aragon. A la suite de diverses circonstances, tenant à ses propres intérêts, son père l'avait conduite à Valladolid pour l'unir au roi de Castille, qui, la trouvant trop jeune, la remit entre les mains de son aïeule qui devait continuer son éducation ; mais, vers 1330, ce monarque la répudia, afin d'épouser l'infante de Portugal; plus tard il fut convenu qu'elle s'unirait avec don Pèdre. Le duc de Pennafiel lui donna trois cent mille doublons, et se regarda comme très-heureux de contracter une alliance qui réparait son honneur; il fut convenu qu'elle resterait maîtresse indépendante des terres qu'on lui avait assignées pour état; que le prince ne prendrait point de concubines même jusqu'à ce qu'elle fût en âge de lui donner des enfans; que D. Juan irait la voir dans son royaume toutes les fois qu'il en aurait le désir; qu'enfin son second fils hériterait de ses états en Castille : mais son premier époux, craignant de voir lui échapper tant de richesses, voulut la retenir. Les hostilités commencèrent de part et d'autres : les deux souverains s'insultèrent réciproquement; le pape et le roi de France firent de vains efforts pour ramener la bonne intelligence entre eux; cependant le roi de Castille sentit bientôt la nécessité de la paix, quand les Maures eurent accru leur pouvoir en Espagne. Constance rejoignit enfin son époux; mais elle mourut au bout d'un petit nombre d'années, après lui avoir donné trois enfans. Les historiens portugais ne disent point si la jalousie hâta ses derniers momens.

(2) Ce mouvement est du plus grand effet.

(3) Elle fut mariée secrètement par Gil, évêque de la Guarda, en présence d'Estevan Lobato, maître de la garde-robe du prince. Don Pèdre niait qu'il eût contracté cette union, quoique son père lui affirmât que, dans le cas où l'église l'aurait ratifiée, il la reconnaîtrait et ferait jouir Inez des prérogatives attachées au rang de princesse; mais il craignait qu'Alphonse n'employât un stratagème odieux pour acquérir la certitude du mariage, et le faire casser ensuite malgré lui, en trouvant des motifs suffisans dans l'illégitimité de la naissance de son épouse. Inez était fille de don Pédro Fernandez de Castro, et de dona Berenguela Lorenco, avec laquelle ce seigneur ne s'était point marié, quoiqu'elle fût d'une illustre naissance. Selon Faria, don Fernandez était allié au prince qui avait épousé sa fille, puisque don Fernando Roiz de Castro, son père, s'était uni à dona Violante Sanchez, fille bâtarde du roi de Castille, don Sanche le Brave, frère de la reine Béatrix de Portugal. Don Fernandez était aussi père légitime de Juana de Castro qui, devenant veuve de don Diégo, seigneur de Biscaye, monta sur le trône de Castille en épousant Pierre le Cruel. Inez se trouvait ainsi avoir pour ascendans des princes; plus tard elle eût été sœur d'une reine. On voit que malgré une naissance illégitime elle portait le nom de sa famille; il est probable que son père l'avait publiquement reconnue. C'est une faute dans la tragédie que de ne pas avoir suffisamment expliqué la véritable cause de la persécution exercée sur la malheureuse Inez. Les conseillers, envieux de la puissance de ses frères, persuadaient à Alphonse que si elle était véritablement unie à don Pèdre, et qu'il vint à mourir, ceux-ci ne manqueraient point d'assassiner l'autre fils du roi, pour faire monter leurs neveux sur le trône.

(4) (*Litt.*) « Ah! Combien de fois, se prenant à ses yeux, le chagrin recule des miens jusque dans mon cœur! »

(5) Le commencement de cette scène passe pour un chef-d'œuvre de poésie; et il est difficile en effet de rencontrer des vers plus harmonieux.

(6) Dans l'histoire, Alphonse saisit le moment où son fils était allé à la chasse pour se rendre à Coïmbre.

(7) L'infante de Portugal, dona Maria, avait plus d'un sujet de plainte contre son mari, qui vivait publiquement avec une femme nommée Nunez Léonor de Gusman, tandis qu'il la traitait souvent avec le plus grand mépris. Cependant elle n'hésita pas à venir implorer le secours de son père contre Haliboacem qui s'était réuni au calife de Grenade pour envahir la Castille; Alphonse, quoiqu'irrité contre son gendre, accorda tout aux larmes d'une fille malheureuse, dont la beauté et la vertu n'étaient méconnues que par un époux indigne de la posséder; il se rendit à Séville, où il trouva les rois d'Espagne rassemblés, et discutant s'il fallait livrer bataille aux Maures. Le monarque portugais ranima leur courage, et l'attaque fut décidée. Tous les grands d'Espagne et de Portugal furent réunis à cette bataille, et l'on y remarquait un chevalier français nommé Hugues, renommé par son extrême valeur. Ce fut le dimanche 27 octobre que l'on commença à apercevoir les innombrables légions des ennemis, *à Penna de Cuervo*, près du Rio-Salado. Le lundi au lever de l'aurore, après avoir entendu la messe, que dit l'archevêque de Tolède, les souverains haranguèrent leurs troupes; mais, au moment de l'attaque, un brouillard épais s'éleva au-dessus du camp des chrétiens, qui pouvaient à peine se distinguer à peu de distance les uns des autres. La terreur s'empara des troupes, et c'en était peut-être fait d'elles, si Alphonse, que son génie n'abandonnait jamais, ne leur eût dit à haute voix de ne point se laisser abattre, que ce brouillard était une manne que le ciel répandait sur son peuple pour affermir le courage quand on attaquerait les barbares. Alors, il entonna le psaume *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus*, et la bataille commença. Le choc fut vraiment terrible; le monarque portugais fit des prodiges de valeur. Ceux des ennemis qui ne furent point massacrés s'enfuirent jusqu'à Algesira, et perdirent peut-être plus de monde dans la déroute qu'au fort du combat. Le roi de Castille se comporta aussi avec courage, et battit de son côté Haliboacem, qui se regarda

comme trop heureux de pouvoir retourner en Afrique. Nouvelle Cassandre, la sultane Fatima avait prédit les malheurs qui devaient arriver, sans pouvoir faire écouter ses conseils; elle tomba entre les mains des soldats, qui lui donnèrent la mort au grand regret des monarques vainqueurs. Le butin fut immense, et Faria affirme que les morts, du côté des ennemis, montèrent à plus de 450,000; tandis que le nombre des chrétiens était si faible, qu'on peut à peine en croire la vérité. La superstition ne manqua pas de voir, dans cette victoire mémorable, les effets d'un miracle, et l'historien déjà cité affirme naïvement que, de l'aveu même des vaincus, ceux-ci voyaient des géans aux armes resplendissantes combattre parmi les escadrons des chrétiens. Le roi de Castille offrit à Alphonse d'emporter la plupart des richesses que son courage avait aidé à gagner; mais le monarque portugais se contenta de demander un prince fait prisonnier dans la bataille, quelques armes et cinq bannières qu'il avait arrachées lui-même aux ennemis. On les vit long-temps dans la cathédrale de Lisbonne.

(8) pag. 63. Il est permis de croire qu'il y a de l'exagération dans le discours d'Alphonse; Faria, dans son Histoire de Portugal, ne s'explique pas sur le nombre de Portugais qui périrent dans la bataille dont je viens de parler.

(9) Il y a littéralement : « Le tison des furies enflammé dans mon sein, etc. »

(10) Cet Alvaro Gonçalez était grand-juge, et contribua en effet autant que les deux autres conseillers à la mort d'Inez.

(11) Ces frères se nommaient Fernando et Alvaro.

(12) On prétend que la première cause de la révolte d'Alphonse venait de la préférence accordée par son père à ses deux fils naturels, Alonzo Sanchez et Juan Alonzo. Il s'unit au comte don Pédro, frère de ceux-ci, et il osa proposer au roi Denis de lui abandonner l'administration de la justice. Par une singularité assez remarquable, tandis que le prince portugais excitait les peuples à la révolte pour obtenir le trône, le prince

don Jayme d'Aragon combattait contre son père, pour qu'il lui laissât la liberté de ne point lui succéder après sa mort. « Tous les deux, dit Faria, étaient plongés également dans le crime : ils différaient seulement dans la manière de l'exécuter. Celui de Portugal prétendait criminellement succéder à son père; celui d'Aragon ne voulait pas lui succéder, parce qu'il s'imaginait qu'étant une fois roi, il ne pourrait plus vivre dans le vice. » Rien n'est plus affreux que les divers moyens employés par Alphonse pour arriver à ses fins. Le pape Jean XXII voulut interposer son autorité pontificale auprès de lui, mais tout fut inutile; le roi Denis prouva qu'il avait autant de modération que son fils montrait de rage; il dédaigna même de s'emparer de sa personne, quand il en eut la possibilité, et qu'il l'eut mis en fuite près de Cintra. Malgré les efforts de la reine Isabelle pour rétablir la bonne harmonie entre le père et le fils, la guerre dura encore long-temps; mais, dans une bataille qui se donnait à une demi-lieue de Lisbonne, cette princesse, oubliant le danger, s'élança près d'Alphonse au fort de la mêlée, et le força à demander pardon à son père. Celui-ci pour obtenir enfin la paix, envoya don Alonzo Sanchez dans les possessions de la Castille.

(13) Le roi, selon les propres expressions de Faria, suivi d'un grand nombre de gens armés, comme s'il était allé vers les rives du Salado trancher la tête aux Maures, passa à Coïmbre pour assassiner une femme, tandis que son mari était allé à la chasse. « Inez se trouvait alors dans le palais de Santa-Clara.
» Entendant que le roi entrait pour lui ôter la vie, elle sortit
» afin de le recevoir à la porte. Ce fut alors que cette femme si
» belle et si innocente se précipita à ses pieds, en lui demandant
» pardon des fautes qu'elle n'avait point commises; elle faisait en
» sorte que ses trois beaux et tendres enfans baisassent les pieds
» de leur aïeul. Alphonse ne put s'empêcher de se rendre à ce
» touchant spectacle, et s'en alla en reconnaissant qu'il allait com-
» mettre une cruauté; mais les chevaliers qui l'avaient amené
» jusque-là, et parmi lesquels on regardait comme les princi-
» paux, le grand-juge Alvaro Gonzalez, le seigneur de Ferreira,
» Diégo Lopez Pacheco, et Pédro Coelho, blâmèrent un re-

» pentir qui les exposait à la colère du prince, comme s'ils
» eussent dû l'apaiser plus facilement en assassinant son épouse,
» qu'en lui laissant la vie. Ils lui demandèrent avec tant d'in-
» stance de les laisser être eux-mêmes les bourreaux, qu'il y
» consentit, en souillant son nom d'une horreur éternelle. Ils
» exécutèrent donc un des plus barbares et des plus détestables
» crimes qui aient baigné de sang d'infâmes épées. »

(14) La scène qu'on vient de lire est fort bien écrite dans l'original, mais on y remarque quelques imitations de l'ancienne Inez.

(15) Dans la tragédie de Ferreira, Inez a déjà été assassinée à la fin du quatrième acte; le chœur déplore sa mort, et termine par de fort beaux vers saphiques. Pour donner au lecteur une faible idée de ce genre de poésie, je vais extraire le morceau de la traduction que j'ai déjà faite de la pièce entière.

SAPHIQUES.

Pleurons tous la funeste tragédie que cette mort cruelle laissera au monde; déjà cet esprit qui existait en toi, Inez, s'envole vers les cieux; déjà ce sang de pourpre, ce sang innocent abandonne par violence les membres auxquels il donnait une couleur et une grâce plus parfaite que celles que la nature ait jamais pu former dans cet âge ou dans tout autre. Aussi la région qui voit naître le soleil, comme la région ou le soleil se cache; aussi la contrée assujettie au brûlant cancer, comme celle qui l'est à l'ourse glacée, pleurent-elles ce douloureux événement. L'infortunée est étendue, baignée dans son sang, aux pieds des enfans pour qui elle fuyait. Ils n'ont pas pu la secourir, ils n'avaient pas la force de détourner les fers aigus dont ils voyaient ces cruels percer avec tant de fureur le sein de leur mère. O mains barbares, cœurs endurcis! comment avez-vous pu commettre une telle cruauté? d'autres mains venaient qui vous eussent arraché ces armes avec plus de violence. Quels Gètes barbares, quels lions, quels ours, n'eût pas adoucis un si charmant visage! quelle colère si farouche n'eût pas convertie en bonté une seule plainte de cette bouche enchanteresse! quelles mains si inhumaines n'eussent point

rattaché aussitôt ses beaux cheveux bouclés! ces yeux, à quelles pierres si dures n'eussent-ils point donné de mollesse! O quel deuil! quelle inhumanité épouvantable, et digne d'une bête féroce! une femme innocente assassinée pour son amour seulement, et par des gens armés, comme un ennemi redoutable... Dieu! toi qui l'as vu, entends le juste cri de ce sang qui te demande une vengeance terrible.

(16) Le prince en effet tira la plus terrible vengeance du crime qu'on venait de commettre. Les frères, ainsi que les parens d'Inez, se réunirent à lui; ils parcoururent les provinces d'Entreduero, de Minho, de Trazosmontes, portant partout l'incendie et la mort, et ruinant les terres que possédaient les assassins dans ces contrées. Don Pèdre arriva enfin devant la ville de Porto; mais, en voyant que l'archevêque Gonzalo Pereyra se disposait à mourir pour sa défense, comme il aimait beaucoup ce prélat, il leva le siége, et entra dans le bourg de Canaveses. Ce fut là où il rencontra la reine Béatrix, qui, suivant l'exemple que lui avait donné Isabelle, fit tous ses efforts pour rétablir la bonne intelligence entre son fils et son époux. Il paraît que don Pèdre se laissa persuader, et accorda une partie de ce qu'on lui demandait, sans cependant pardonner aux assassins d'Inez. Le roi, qui n'ignorait pas jusqu'à quel degré il poussait le désir de la vengeance, les engagea en se voyant sur le point de mourir, à prendre le parti de la fuite; ils passèrent prudemment en Castille. A peine le prince fut-il monté sur le trône, qu'il fit publiquement déclarer les trois coupables traîtres à la patrie, et distribuer les biens qu'ils possédaient à quelques-uns de ses courtisans; mais cela était encore trop peu pour assouvir la haine dont il était tourmenté. Il n'ignorait point que plusieurs seigneurs espagnols étaient venus chercher en Portugal un asile contre la fureur du roi Pierre le Cruel; il offrit à celui-là de les lui livrer en échange des assassins d'Inez. La convention fut acceptée secrètement; mais le jour où l'on s'empara de ses compagnons, Pacheco était allé dans la campagne. Il fut averti par un pauvre, auquel il donnait fréquemment l'aumône, qu'on l'attendait aux portes de la ville pour se saisir de sa personne:

il échangea ses vêtemens contre ceux du mendiant, et il parvint à gagner la France en servant des muletiers. Le sort des deux autres fut épouvantable : on les mit à la torture pour leur faire découvrir leurs complices; rien ne put leur arracher un aveu qui aurait fait sans doute bien d'autres victimes. Le roi, furieux de ne pouvoir obtenir de réponse, saisit un foret et en frappa au visage Pédro Coelho, qui se contenta de le braver par ses insultes. Don Pèdre, à son tour, ajoutant une cruelle ironie à tant de supplices, dit qu'on *lui apportât des ognons et du vinaigre pour assaisonner ce lapin;* il faisait un affreux jeu de mot sur le nom de Coelho, qui désigne en portugais le quadrupède dont je viens de parler. Ces paroles étaient le présage des tourmens qu'il allait choisir pour les faire endurer aux coupables : on leur arracha le cœur pendant qu'ils étaient vivans, et ils furent ensuite jetés dans les flammes; tandis que don Pèdre ayant fait dresser sa table devant le bûcher, goûtait avec la joie d'un cannibale le spectacle qu'on lui présentait. Je ne puis m'empêcher cependant, après avoir donné le récit de ces horreurs, de rapporter l'événement qui répandit sur le nouveau roi de Portugal une célébrité dont il n'eût probablement pas joui sans cela.

Il se trouvait dans le bourg de Cantanède, et il venait de faire ses efforts pour ramener la concorde entre les rois d'Aragon et de Castille, quand il jura solennellement devant les principaux officiers du royaume, que six ans auparavant il avait pris Inez de Castro pour épouse dans la ville de Bragance. On entendit les témoignages de l'évêque de Laguarda et d'Estevan Lobato; et ce fut comme nouveaux témoins que se réunirent dans la ville les évêques de Porto, de Lisbonne, de Viseu, ainsi que le prieur de Santa-Cruz. Ils se joignirent aux grands du royaume et déclarèrent au peuple le mariage, en lui faisant connaître les raisons pour lesquelles il était resté caché, et lui lisant les bulles accordées par Jean XXII, relativement au degré de parenté qui existait entre les deux époux. Quelque temps après cette cérémonie, il fit faire deux superbes tombeaux de marbre blanc pour lui et pour Inez, qui était représentée sur le sien avec la couronne royale. Ces mausolées furent placés dans le panthéon

d'Alcobaca, et le roi se rendit à l'église de Santa-Clara de Coïmbre, où il fit exhumer le corps de la femme qu'il chérissait si vivement, même après sa mort; il ordonna que son Inez fût revêtue des ornemens royaux, et qu'on la plaçât sur un trône où ses sujets vinssent, comme le dit Faria, baiser les ossemens qui avaient été une si belle main. Lorsque cette triste cérémonie fut terminée, le corps, porté sur une riche litière, s'avança vers Alcobaca, accompagné d'un funèbre cortége; on voyait une foule de seigneurs réunis en différentes compagnies, et se cachant sous des habits de pénitens. Les dames et les jeunes filles de la première noblesse s'étaient aussi rassemblées, et portaient des voiles d'une éclatante blancheur, ainsi que des robes traînantes. Quoiqu'il y ait dix-sept lieues de Coïmbre à Alcobaca, plusieurs milliers d'hommes tenant des torches allumées, étaient rangés des deux côtés de la route que parcourait le convoi.

Je ne terminerai point ces notes sur *Inez de Castro*, sans dire qu'il existe, outre celles de Ferreira et de Quita, deux tragédies sur le même sujet. Elles sont peu connues : l'une est de Nicolas Luiz, et a été traduite en anglais par John Adamson; l'autre a pour auteur Sylveira. On l'a imprimée à Lisbonne en 1764.

LA CONQUÊTE DU PÉROU,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Par Manuel-Gaetano PIMENTA DE AGUIAR.

NOTICE HISTORIQUE

DE L'AUTEUR.

François Pizarre et Diégo Almagro, Espagnols inconnus dans leur patrie, mais doués cependant de cette valeur et de cette intrépidité qui caractérisent les auteurs de grandes découvertes, se sentant las de mener une vie obscure, s'embarquèrent pour le Nouveau-Monde.

Ce métal qui bien souvent rend plus malheureux celui qui le possède que celui qui le désire, les engagea à entreprendre quelques voyages dans la mer du Sud. Les trésors dont ils s'emparèrent dans ces expéditions excitant leur insatiable cupidité, ils découvrirent le Pérou en 1523. Aidés de plusieurs aventuriers espagnols, ils s'emparèrent de l'île de Puna, qui leur facilita l'entrée de ce riche empire ; ils usèrent de leur première victoire en gens politiques : ils pardonnèrent aux vaincus.

Les Péruviens, effrayés par les oracles qui leur avaient prédit que quelque jour ils verraient venir de l'orient des hommes barbus, d'un esprit terrible, maîtres des éclairs et du tonnerre, amenant avec eux des animaux indomptables, regardèrent les étrangers comme fils du soleil. Alabalipa, empereur de cette vaste portion du Nouveau-Monde, s'intimida, en croyant voir dans les Espagnols des hommes envoyés par le ciel

afin de le punir. Il envoya aussitôt vers les conquérans quelques émissaires chargés de magnifiques présens, en les priant de sortir de ses états. Pizarre répondit en hâtant sa marche sur Caxa-Malca, où l'empereur s'était environné de quarante mille hommes. Après une courte négociation, Atabalipa consentit à le recevoir comme ambassadeur d'Espagne.

Un religieux, nommé Valverde, animé du même esprit que les autres Européens, et associé dans leurs découvertes, notifia au souverain, de la part du pape, qu'il eût à embrasser sur-le-champ le christianisme et à faire hommage de sa couronne à l'empereur de l'Orient, car c'était ainsi qu'ils désignaient tous Charles-Quint. Il commença immédiatement à lui expliquer les dogmes de la religion catholique. Atabalipa, étonné de tant de choses nouvelles, lui demanda des preuves de tout ce qu'il affirmait; le missionnaire lui présenta la Bible; mais le monarque péruvien ne connaissant pas le langage de ce livre, et jugeant que la démonstration était insuffisante, le jeta à terre avec mépris. Valverde furieux, cria aux armes; Pizarre, prévenu, attaqua subitement les Péruviens, les mit en déroute au moyen des armes à feu, et s'empara de l'infortuné monarque à la vue de ses sujets épouvantés.

Atabalipa, arraché de son trône d'or et chargé de fers, offre en échange de sa liberté une des salles de son palais pleine de ce métal désiré avec tant d'ardeur; rien ne satisfait les nouveaux conquérans.

Pizarre et Almagro, mettant à profit l'abattement de la nation, accusent l'empereur d'avoir donné des ordres secrets pour que l'on assassine tous les Espagnols, ils forment un conseil de guerre, qui le condamne à être

brûlé vif. Mais remplis ensuite de charité, touchés de compassion, ils le font baptiser par Valverde, en ordonnant de le garrotter avant de le jeter dans le bûcher. C'est ainsi que finit dans ces régions l'empire des Incas.

Tant d'atrocités ne restèrent pas impunies : au bout d'un court espace de temps, la discorde, suscitée par une sanguinaire ambition, désunit les conquérans du Pérou. Ils s'armèrent l'un contre l'autre et se livrèrent un combat terrible sous les murs de Cusco, dans lequel Almagro demeura prisonnier, son rival lui fit trancher la tête sur les lieux mêmes. Les amis de celui qui avait succombé, révoltés des extorsions et des cruautés de Pizarre, l'assassinèrent en 1541.

NOTICE

SUR

LA CONQUÊTE DU PÉROU.

Après l'auteur d'*Inez de Castro*, M. Pimenta de Aguiar est depuis quelques années le poëte dramatique auquel les Portugais accordent le plus d'estime, et il mérite vraiment cette préférence. On pourrait lui reprocher peut-être le contraire de ce que j'ai dit relativement à Gomès, et sa fécondité est sans doute un obstacle à ce qu'il soigne ses productions autant qu'il pourrait le faire (1). La pièce que l'on va lire m'a paru infiniment mieux conduite que beaucoup de celles du même auteur, où l'on retrouve peut-être plus de beautés de détail. Il est vrai que le sujet a par lui-même un genre d'intérêt qu'on chercherait en vain dans beaucoup d'autres. Un peuple inno-

(1) Parmi ses nombreuses tragédies, on remarque encore *Virginie*, *la Mort de Socrate*, *Jean Ier*.

cent opprimé par une poignée d'aventuriers, un homme généreux qui fait tous ses efforts pour conquérir son indépendance, le bonheur d'une nation sacrifié à l'amour des richesses; toutes ces circonstances qui excitent l'indignation et la pitié dans l'histoire, ne peuvent pas manquer d'émouvoir le spectateur. Voltaire le comprit parfaitement lorsqu'il traita le sujet d'Alzire, et sa pensée depuis est venue à plusieurs auteurs dramatiques d'un grand talent. M. Pimenta de Aguiar a préféré choisir le moment où les habitans de Caxamalca voient pour la première fois les nouveaux conquérans. L'effroi que doit nécessairement inspirer leurs armes redoutables, la consternation qui doit naître à l'aspect de leurs vaisseaux, lui ont permis de peindre le génie de ce peuple bien mieux qu'on n'eût pu le faire en plaçant l'action dans un temps plus rapproché du nôtre. Tout cela sert encore à faire briller le véritable courage du héros, qui n'est effrayé ni par de vains oracles, ni par l'appareil que déploient ses ennemis. Un seul caractère convenait à ce personnage, sur lequel repose une grande partie de l'inté-

rêt de la pièce. Sa témérité devait faire craindre continuellement pour lui, mais on aurait voulu qu'elle fût unie à la simplicité comme dans le héros d'Alzire; il répète trop souvent qu'il ne craint ni les étrangers, ni leurs armes. L'action se trouve interrompue d'une manière bien maladroite par les instructions religieuses qu'un conquérant vient donner à l'empereur. Ce morceau est d'une belle poésie, mais l'on peut malheureusement dire, ce n'était point là sa place. La scène dans laquelle Oscar surprend Pizarre avec Sémira, celle où Almagro veut faire périr son rival par la main d'une femme, échauffent l'action, sont d'un bel effet, et rappellent au spectateur les dangers que court le héros en le préparant aux émotions des dernières scènes.

En général, les autres caractères dont je n'ai point parlé sont assez bien soutenus et conservent la couleur historique. Ce Pizarre et cet Almagro, qui surmontèrent tant d'obstacles pour se rendre maîtres de la plus riche partie de l'Amérique, montrent bien à découvert leur courage, leur cruauté et la haine qu'ils conçurent l'un pour l'autre. Quelques

personnes regarderont comme une faute assez grave pour l'époque où nous vivons, d'avoir appelé l'amant de Sémira, Oscar; ce nom appartient aux nations du Nord et n'a jamais été adopté par celles de l'Amérique.

C'est surtout dans le dialogue que M. Pimenta de Aguiar laisse à désirer, et ses tirades, malgré les grandes beautés qu'on y remarque, ne produisent pas tout l'effet qu'on pourrait en attendre, à cause des longueurs. Quoique la versification de cette tragédie soit noble, souvent même harmonieuse, les épithètes oiseuses y sont trop fréquemment employées et se reproduisent d'une manière peu agréable, surtout quand il s'agit de les faire passer dans la prose française. Le devoir qu'on s'est imposé de donner des traductions fidèles ne m'a pas permis de faire disparaître ce défaut, quoique j'aie cherché à l'adoucir.

LA CONQUÊTE DU PÉROU.

PERSONNAGES.

ATABALIPA, empereur du Pérou.
PALIMA, son épouse.
SÉMIRA, fille d'Atabalipa, destinée en mariage à Oscar.
OSCAR, roi voisin [1].

FRANCISCO PIZARRE,	Espagnols, chefs de l'expédition.
DIOGO ALMAGRO,	

AKALLIA, confidente de Palima.
DRUZA, confidente de Sémira.
INGACU, confident d'Atabalipa.
JACUBACCA, ami d'Oscar.
SOLDATS ESPAGNOLS ET PÉRUVIENS.

La scène se passe à Caxamalca.

LA CONQUÊTE DU PÉROU.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle du palais.

PALIMA, SÉMIRA, AKALLIA et DRUZA.

PALIMA.

Bannis, chère Sémira, les soucis amers que ton cœur éprouve dans sa tristesse. Un Dieu bienfaisant et sublime ne peut pas créer des enfans qui deviennent des monstres : bien souvent le soleil cache son disque entre des nuages effrayans, d'où il n'envoie vers la terre qu'un faible rayon ; mais, écartant tout à coup les vapeurs épaisses qui l'environnent, il vient plus brillant dorer notre hémisphère.

SÉMIRA.

Tout ce qui s'écarte des lois de la nature nous effraie. N'as-tu pas vu d'énormes monstres aux corps immenses, aux ailes étendues, sillonner les ondes bleuâtres de l'Océan, et vomir de leur sein caverneux ces étrangers sur les tranquilles rivages de

notre empire. Couverts d'un métal obscur et impénétrable, contre lequel les flèches empoisonnées viennent s'émousser, ils lancent par leurs tubes effrayans des foudres encore plus terribles que celles qui nous sont envoyées par le ciel dans un temps orageux.

AKALLIA.

Je les ai vus avec crainte; la mort semble devoir suivre leurs pas; à peine quelques-uns des nôtres étaient-ils rassemblés, qu'à leur voix on a entendu retentir le tonnerre qui remplit les cœurs d'effroi. Les malheureux Péruviens, saisis d'une peur convulsive en se voyant assiégés ainsi, laissent tomber de leurs mains tremblantes des armes impuissantes contre les fils du soleil.

DRUZA.

Ces êtres que le ciel envoie peut-être pour punir nos crimes, que veulent-ils faire, armés du feu, de ces malheureux habitans qui jamais ne les ont provoqués? Ils parlent d'un vaste monde, de nouvelles nations, de rois puissans, de climats éloignés, d'un Dieu qui a fait le soleil, d'un culte différent, de lois nouvelles, de nouveaux usages, enfin d'un état nouveau.

SÉMIRA.

Voici la fatale origine de mes craintes. Quand le soleil, cachant ses rayons dans le temple d'or, parlait quelquefois à nos pères d'une voix douce et complaisante, il leur prédit un jour d'un ton effrayant que les pesantes colonnes du sanctuaire s'écrouleraient, que l'on verrait arriver ici d'un autre hé-

misphère ses enfans armés du feu; que l'antique empire des Incas finirait par succomber sous les efforts de ceux qui dirigent la foudre, que son culte enfin devait cesser à cause de nos crimes [2].

PALIMA.

Sémira, ne remplis pas mon âme d'idées effrayantes! Dans cet être suprême qui brille plein de splendeur, dont le cours imperturbable forme l'harmonie des saisons invariablement fixées, qui éclaire la face de l'univers, et qui, quand il cache sa chevelure dorée, laisse la terre livrée à la mort et au sommeil; dans cet être, dis-je, qui, à une époque marquée, renaît pour paraître plus agréable, plus réjouissant, et donner sa brillante lumière, ainsi que la chaleur vivifiante dont il anime tout, je ne vois qu'un dieu bienfaisant répandant le plaisir sur les mortels. Si ces géans que des monstres marins ont amené de l'Orient sur nos rivages sont ses fils, ils ne peuvent être cruels; des peuples paisibles qui ne les offensèrent jamais ne méritent point d'être foudroyés par eux. Notre humilité va désarmer leurs bras.

SCÈNE II.

Les mêmes, OSCAR, entrant avec vivacité.

OSCAR.

Notre humilité désarmer les bras de monstres que l'orgueil seul enfanta! Qu'as-tu dit? es-tu déjà effrayée d'une poignée de vils aventuriers que la

cupidité a conduits vers nos climats? Le terrible usage des armes à feu, qui nous sont inconnues, peut-il leur donner la possession de cet empire? Ne te souvient-il déjà plus de ton auguste sang, du caractère de souveraine de ce pays fortuné qui t'a vue naître? Veux-tu courber ton front devant des mortels, jouets de la fortune, des vents et des mers, et que le hasard autant que la témérité a portés sur nos rivages? Les descendans du dieu qui préside au jour sauront défendre un territoire sacré contre des mains avares; la foudre, la mort, n'intimident pas les courageux Péruviens. Je ferai descendre des montagnes escarpées qui séparent nos possessions mes intrépides sujets; ils étoufferont entre leurs bras robustes ces hommes faibles qu'une peur stupide a déifiés.

PALIMA.

Ah! généreux Oscar, c'est en vain que tu essaieras d'opposer les forces humaines au tonnerre qu'ont apporté du ciel ces redoutables fils du soleil, qui viennent pour nous accabler. Ne les as-tu pas vus, il y a peu de temps, lançant dans les airs leur feu destructeur, faire tomber à terre des oiseaux qui volaient bien loin de nous dans l'espace éthéré? Recouverts de vêtemens impénétrables, ils frapperaient de leurs épées tranchantes les chairs nues de tes malheureux sujets accablés d'effroi, et ils en feraient un si horrible massacre, que la nature reculerait en voyant la triste scène qu'on lui présenterait. Ne te livre point à la vengeance en écoutant la fougue de ton caractère; la majesté royale ne

s'abaisse pas en se soumettant aux destinées que le ciel envoie à la terre.

OSCAR.

Fuis, belle Sémira, un pays devenu la proie de la plus aveugle superstition; viens avec moi jouir d'un paisible climat, aux lieux où commande Oscar; dis aux tyrans que la soif de ce métal brillant, répandu chez nous par la nature libérale, a amenés des régions éloignées de la brillante aurore, qu'ils viennent t'insulter dans tes domaines; ton amant les provoque, nos flèches aussi savent blesser, Oscar ne craint que la foudre lancée par le ciel, il méprise ces armes que des mortels ingénieux ont fabriquées.

SÉMIRA.

Oscar, toi que j'adore, n'aigris pas la vive douleur dont mon cœur est oppressé; ne sépare pas dans ce moment terrible une fille chérie de ses parens bien-aimés. Entraîné par une fureur imprudente, ne cours pas au-devant du malheur; ne convertis pas cette terre, où résidait la paix, en un champ de mort et de carnage; notre dieu, si ces conquérans ne sont pas ses fils, saura punir d'un bras équitable l'agression et l'imposture.

OSCAR.

N'espère pas que le ciel enfante des prodiges sans que les mortels le secondent par leurs efforts. Honneur sacré, devoir, religion, lois, amitié, tout exige une juste vengeance; l'instinct puissant qui parle même au cœur des animaux sauvages, et fait entendre sa voix impérieuse pour la défense de tout ce qu'il y a de plus cher, la patrie, les enfans, nos

époux, cet instinct réveille notre valeur ; les plus sublimes passions dominent en moi. Sémira tremble ; son cœur est assailli d'une terreur panique ; ces insatiables étrangers ont violé son auguste patrimoine ! son beau visage s'est déjà mouillé de larmes amères... Ah ! laisse à mon bras le soin d'exterminer les tyrans. Adieu, Sémira.

(Il veut partir.)

SÉMIRA, la retenant.

Oscar, mon cher Oscar, suspends tes pas ; ne précipite point dans un abîme de malheurs les Péruviens : plus prudens, nous devons attendre que nos agresseurs nous éclairent sur leurs destinées. Alors, examinant peu à peu leur caractère, leurs coutumes, l'emploi de leurs armes formidables, nous verrons si ce sont les fils du soleil, ou seulement des gens hardis.

OSCAR.

Les barbares ont déjà vu les peuples de cet empire consternés ; ils ont joui déjà d'un premier triomphe. Au bruit des effrayans tonnerres qu'ils ont forgés, les Péruviens se sont jetés à terre en tremblant. Quelques hommes courageux ont voulu lancer leurs flèches, mais l'épouvante a désarmé leurs bras. Encouragés par ce premier essai, ils marchent vers Caxamalca [3], toujours précédés des machines foudroyantes qui inspirent aux peuples la plus vive terreur. Notre apathie les rendra audacieux ; elle fera qu'ils exigeront des conditions dures et insultantes. Si nous ne marchons pas à l'instant pour leur arracher des mains ces foudres contrefaites, si nous laissons la crainte s'emparer du cœur d'un peuple

innocent, de maîtres que nous sommes dans ce pays, nous deviendrons les esclaves de quelques tyrans que le hasard a conduit de l'Orient jusqu'ici.

PALIMA.

Mon cœur nourrit encore une douce espérance : je verrai peut-être la paix régner de nouveau dans les campagnes aurifères du Pérou. Le soleil s'est levé aujourd'hui riant et plein de beauté; rien n'annonce son courroux. Allons, réunis dans le temple, implorer son puissant secours. Nous avons droit d'exiger sa pitié : un esprit céleste, émané de lui-même, anime notre être; nous sommes ses enfans.

OSCAR.

Que votre sexe délicat aille donc implorer dans le temple la divinité qui nous aime; mais nous nous devons aller combattre sur le champ de bataille! Que des bras hardis écrasent d'une seule fois la race infâme qui veut nous dicter des lois. Placé au premier rang, je ferai voir comment on peut vaincre ou mourir maître de la liberté. Se livrer à une trop grande piété abat le génie dans son élévation. Quiconque n'a recours qu'au merveilleux porte un cœur faible dans le malheur. Ma chère Sémira, tes soupirs doivent attirer les secours du ciel. Le doux mouvement de tes yeux rendra favorable un dieu irrité. Va, messagère de paix, unir tes voeux aux voeux de cette mère. Vos vertus ne pourront pas implorer vainement. Oscar, en invoquant Sémira au milieu de la bataille, sera toujours invincible; l'éclair foudroyant perdra sa force. Ces injustes et cruels conquérans seront vaincus par ce bras que tu dois animer.

SCÈNE III.

Les mêmes et ATABALIPA.

ATABALIPA.

Mon épouse, mes chers enfans, vous la plus douce portion de mon âme, votre existence formait tout le bonheur d'Atabalipa; et maintenant qu'elle est obscurcie par le malheur, elle excite dans son cœur une douleur cuisante. L'avenir se dévoile, et me fait entrevoir dans un jour effrayant le vaste empire de mes pères détruit. Je vois la race des Incas portant des fers déshonorans. C'est de mon temps que s'est accomplie la loi de l'injuste destin. On a déjà vu arriver, conduits sur la mer par des monstres redoutables, ces enfans du tonnerre qui lancent la foudre. Ils méprisent mes dons; ils viennent, précédés du feu, me chercher jusque dans Caxamalca : ils ne sont pas effrayés de la multitude de fidèles sujets qui accompagnent encore leur infortuné monarque. O chère fille! doux fruit de l'amour! j'espérais t'unir à ton Oscar, et, quand la mort aurait marqué le terme de mon existence, te laisser un empire riche et florissant. Maintenant je t'abandonnerai au pouvoir de ces monstres, et tu supporteras la condition d'une vile esclave.

OSCAR

Sémira esclave! Qu'as-tu dit, cher ami? Oscar vit encore; il a encore à sa disposition les bras de ses fidèles sujets. La couronne d'or d'un royaume puis-

sant orne encore son front altier, des mortels téméraires ne l'effraient pas. Les dieux n'enfantent pas le vice. Les hommes avides que le sort le plus misérable a conduits dans nos heureux climats sont comme nous; ils n'ont que plus d'habileté. Ces machines qu'ils ont inventées, et dont le feu s'élance avec bruit, n'effraient pas les guerriers courageux. Il suffit de voir leur faible nombre pour nous donner une entière confiance dans notre situation (4). Remets à Oscar le soin de leur destruction, tu verras bientôt ces prétendues divinités tomber à terre dépouillées de leurs armes foudroyantes, et il ne restera plus alors que des misérables qu'une vaine terreur et une fatale superstition avaient rendus hardis.

ATABALIPA.

Non, ami, la nature n'a pas le pouvoir de dérober ses foudres au soleil. Ces nouveaux hôtes viennent du ciel, armés pour punir mes crimes. Ce sont eux que les anciens oracles ont annoncés comme devant arriver des parties les plus reculées de l'Orient, pour nous conquérir. Nos armes ne peuvent les offenser, leurs corps sont invulnérables; ils ont à leur disposition tous les élémens qu'ils mettent en usage par des mains habiles que les dieux ont enseignées. N'as-tu pas vu la mer, le vent, le feu, la terre, dociles à leurs lois, ne suivre que l'impulsion qu'ils veulent leur donner? Ah! mon cher Oscar, notre humilité peut seule nous attirer la clémence du ciel. Détestons les vices: que la vertu élève ses autels dans nos cœurs.

OSCAR.

Je vois que dans ta consternation tu te laisses surprendre par la perfidie ; que ton trône va être souillé ; que des audacieux qu'on devait punir vont te dicter des lois sévères dans la capitale de ton empire. Si les vertus seules peuvent nous défendre, ne les as-tu pas toutes réunies en Sémira ? Son cœur ne mérite-t-il plus la protection d'un père ? Dans ta faiblesse et ta timidité, consentiras-tu que quelques aventuriers viennent la dépouiller de son légitime héritage ? Sémira m'appartient déjà. Des lois sacrées que tu ne peux rompre sans devenir parjure, ses promesses, notre sympathie, l'amour, le pur amour qui resserre les liens de nos cœurs, me donnent la possession de ce trésor, plus précieux que celui des Incas. Viens, Sémira ; fuis un père ingrat ; fuis les tyrans qui savent tromper les âmes faibles. Dans mes états tu seras souveraine, tu auras un trône qui ne craint ni le feu ni les armes forgées par les hommes. Oscar, ton Oscar, en possédant Sémira, en voyant son empire libre, est roi du monde.

SÉMIRA.

Sémira sera toujours la plus constante et la plus zélée des épouses. Tes ordres font tout son plaisir ; mais maintenant elle n'écoute que la loi de la nature. Nous ne devons pas laisser dans l'abandon ceux qui nous ont donné l'existence, quand la disgrâce les accable. Sémira doit mourir aux côtés de son père, si les décrets immuables du ciel l'exigent ainsi. Va gouverner tes peuples, plus heureux que les nôtres, parce que les ondes de l'Océan ne bai-

gnent point leur territoire en offrant aux étrangers un chemin facile. Si l'on voit luire encore, dans le Pérou désolé, des jours heureux, et que le ciel satisfait transporte au delà des mers nos nouveaux hôtes, presse alors, Oscar, tes pas impatiens; viens voir ton épouse, tes fidèles amis : éloigne pour jamais les cruels souvenirs. Pour moi, je reste au milieu des chagrins les plus terribles qu'un cœur puisse supporter.

OSCAR.

Vertueuse Sémira, ne m'enlève pas la gloire de t'imiter. Est-ce dans le moment où je vois ton empire envahi, où ton père est vacillant sur le trône, où toi-même tu as besoin du secours de mon bras, qu'on offense l'amour le plus vrai, qu'on insulte à l'amitié, qu'on outrage l'honneur, que tu me conseilles enfin une noire lâcheté, que tu me pries d'abandonner à des mains avides tout ce qu'il y a de plus précieux pour moi ? Non, ton amant saura soutenir avec gloire les droits que lui disputent des mortels téméraires. Chère Sémira, loin de tes yeux Oscar ne vit point.

PALIMA.

Les sublimes vertus qui règnent dans vos cœurs, mes chers enfans, viennent ranimer la languissante espérance qui soutient une vie agitée. Le ciel ne peut pas manquer à la loi écrite dans nos cœurs; la vertu sera toujours récompensée, la fraude toujours punie; l'orgueil, l'avidité, seront éternellement des vices. Ne nous jetons pas aveuglément dans les bras de la terreur; écoutons, sans nous troubler, les accens de ces dieux ou de ces hommes

qui viennent nous chercher. S'ils sont fils du soleil, ils n'arrivent pas pour détruire notre empire ni son culte; si ce ne sont que des hommes d'un aspect redoutable, qu'ont enfantés des climats effrayans, et qui savent dompter les lois de la nature, nous verrons si nos armes peuvent les combattre. Mais si leur invasion a seulement pour but la possession d'un métal qu'ils recherchent avec avidité, et que notre sol offre dans son sein fécond sans donner de peine; ne répandant point de sang, écartant de nos yeux l'horrible spectacle de la guerre, achetons dès aujourd'hui la tranquillité et la paix; c'est seulement pour en faire cet emploi que l'or peut avoir quelque prix à nos yeux. La vie d'un sujet a plus de valeur que ces monceaux de lames brillantes sur lesquelles l'ambition rassasie ses regards.

ATABALIPA.

Cette passion qui a inondé la terre de disgrâces, se fait sentir dans le cœur de nos hôtes, pour d'autres biens que pour ce métal, dont ils s'emparent avec avidité. A peine étaient-ils débarqués sur nos rivages du sein de leurs monstres énormes, que craignant leur fureur, craignant la dévastation, me rappelant les oracles funestes, voyant partir l'éclair, entendant retentir les grottes caverneuses d'un bruit horrible, que venait d'annoncer cette lumière, pour adoucir leur esprit féroce, je leur fis présent d'une immense quantité de métal, et de fruits représentés par des pierres précieuses. Il y en avait sans doute assez pour rassasier leurs désirs, s'ils se fussent seulement portés vers la possession de ces choses. Je

les priais de consentir à se retirer sur ces mêmes animaux qui les avaient conduits des pays éloignés vers nos rivages. Leurs chefs reçurent mal mes propositions, et rejetèrent ces riches présens : leur réponse fut de marcher sur les pas de mes émissaires, et de venir me chercher dans mon propre palais. Ils ne s'étonnent pas de la multitude qui le garde en l'entourant, et ils méprisent d'un air féroce le triste effet de nos armes.

SCÈNE IV.

Les mêmes, INGACU.

INGACU.

Un de ces dieux armés du tonnerre se présente, seigneur ; il dit que ses chefs prétendent te parler ; qu'ils pourraient bien en un instant renverser les murs de Caxamalca, et détruire tous ceux qui voudraient s'opposer à leur passage ; mais qu'ils sont amis, et ne se servent de la foudre vengeresse qu'en s'y voyant forcés : il annonce encore qu'ils viennent apporter à nos régions la lumière brillante et pure qu'une grossière idolâtrie leur avait cachée.

ATABALIPA.

Quelles sensations étranges oppressent mon âme ! tout ce que je vois et tout ce que j'entends est nouveau pour moi. Tant de prodiges déroulés en un instant sont bien capables d'ébranler les âmes les plus fortes. Oui, mes amis, entendons ces êtres, observons de près leur caractère ; voyons si dans

leurs personnes brille un rayon de la divinité, et si enfin le torrent de nos maux peut s'arrêter dans son impétuosité.

OSCAR.

Au milieu du choc répété de ces scènes nouvelles qui abattent ton âme, rappelle-toi, ami, l'auguste majesté du trône que tu possèdes; rappelle-toi tes ancêtres, les respectables descendans des Incas. et le dieu qui marque les saisons invariablement fixées; n'oublie pas que ces audacieux, qui viennent armés d'une foudre illusoire, sont de faibles mortels, n'inspirant la terreur qu'à des peuples grossiers dont les bras se trouvent liés par la superstition; fais attention au petit nombre de ces orgueilleux, qui se présentent avec tant d'arrogance; n'avilis point ton sublime caractère, en cédant à la séduction que sait employer la langue de l'imposture; accable par ton génie ces gens sans foi, s'ils te manquent, ou veulent te dicter des lois.

ATABALIPA.

Être suprême, toi que l'on voit, dans l'espace éthéré, étinceler sur ton char, en suivant une inaltérable et rapide carrière, considère mes maux; éclaire dans ta prévoyance mon âme inquiète; quoique irrité, n'oublie pas cet empire où tu as un culte, des temples et des autels; accorde ton secours à ceux qui invoquent uniquement ta puissance.

(Il sort.)

OSCAR.

Fatale superstition, combien ton joug a causé de maux aux mortels!

(Ils sortent.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un camp hors des murs de Caxamalca : on voit des soldats espagnols armés de fusils, ou amenant quelques pièces d'artillerie.

PIZARRE, ALMAGRO.

PIZARRE.

Le pouvoir de l'illusion gouverne les hommes. Quand on apprendra en Europe que nous sommes entrés dans le Pérou à main armée, et qu'au bruit du canon des peuples innombrables se sont prosternés devant nous accablés de terreur, peut-être ne croira-t-on pas à notre difficile entreprise ; il faut attérer, il faut en imposer, et nous faire respecter comme des dieux ; si le prestige tombe nous sommes perdus.

ALMAGRO.

La commotion qu'ont produite nos armes sur ces hommes pacifiques est telle, qu'ils n'osent point lever les yeux en voyant marcher un soldat. Nous devons mettre à profit sans retard les heureux momens que la fortune offre à ses enfans ; il faut suivre

avec hardiesse la première impulsion, et en imposer aux faibles; que l'aveugle stupidité nous ouvre d'une main tremblante les portes de ce riche pays.

PIZARRE.

Notre marche rapide et sûre, combinée pour venir chercher le chef de l'empire dans le lieu le plus fort de ses états, a effrayé les cœurs sauvages des sujets qui l'environnent. Ses présens, ses propositions, tout prouve qu'une terreur panique arrête son bras. Nous devons espérer que ces portes s'ouvriront aujourd'hui même, et que mes soldats entreront en triomphe dans Caxamalca. La conduite politique que nous avons adoptée à Puna a disposé les esprits du peuple; je saurai tromper son souverain, et nous ferons pour nous la conquête de cet empire.

ALMAGRO.

Tout annonce, ami, une brillante fin à nos découvertes: l'état grossier de ces peuples sans armes, leur caractère, notre intrépidité, le pouvoir destructeur du fanatisme, tout concourt à faire prospérer une aussi grande entreprise. Rendons nos noms immortels dans l'histoire moderne: l'Europe doit savoir que, malgré le cri de l'humanité, la soif de l'or et des conquêtes sait reculer les bornes du monde.

PIZARRE.

Vaillans Espagnols, vous mes compagnons, en qui les vastes mers, les vents mugissans, la présence de nouveaux astres et de climats étrangers, n'ont pu affaiblir la valeur constante qui vient de notre

patrie, un heureux hasard nous ouvre les portes de ces vastes régions. L'or, l'argent, que la nature si féconde donne à ce beau pays d'une main prodigue, la gloire pour récompense de nos fatigues et de nos travaux, les dépose à nos pieds; suivez vos chefs en méprisant la faible multitude d'un peuple désarmé; sachez conquérir avec le fer ces métaux que rend si précieux la fougue des passions : je prétends dicter, au bruit terrible du canon, les lois qui vont fonder un nouvel empire.

SCÈNE II.

Les mêmes, INGACU entre des soldats espagnols.

PIZARRE.

Ne te trouble pas, mortel, bannis en me regardant cette crainte glaciale qui donne des mouvemens convulsifs à tes membres halés. Nous ne sommes venus ni pour détruire, ni pour donner la mort à des peuples pacifiques; nos armes ne sont formidables que pour les parjures, pour les audacieux qui nous disputent le pouvoir suprême; nous sommes envoyés par un Dieu puissant, qui d'une seule parole a tiré du chaos ces astres lumineux que l'ignorance t'a fait adorer. Parle, ne crains rien, que veux-tu de nous, ou qui t'envoie.

INGACU.

Hommes ou dieux, qui domptez la furie des élémens, vous qui avez apporté de l'horizon le plus éloigné, dans nos climats, la foudre effrayante. Ata-

balipa, le descendant des Incas que l'on voit gouverner avec just:ce cet empire, connaissant vos généreuses intentions, veut vous recevoir comme de fidèles amis, que le ciel lui envoie pour nous éclairer. Dans peu d'instans, les portes de la cité seront ouvertes entièrement, et vous offriront une entrée facile que vous exigez. Son palais deviendra votre demeure, il veut se jeter dans les bras de l'amitié la plus sincère, et vous donner des preuves de son estime pour des hôtes divins.

PIZARRE.

Je pouvais ordonner que la foudre ardente réduisît cette ville en cendres, et, faisant trembler les axes de la terre, j'aurais pu renverser ces murs élevés, mais quand des mortels dociles viennent se jeter dans mes bras, quand je vois que, bannissant la fureur d'une guerre cruelle, ils veulent être amis, je dépose alors ma suprême autorité, je deviens clément. Dis à ton souverain que je prétends lui parler sans retard, qu'un Dieu m'envoie pour dissiper les sombres nuages produits par les principes de l'idolâtrie.

INGACU.

Demeure en paix, aie pitié des malheureux qui habitent ce territoire, que jamais auparavant le pied d'un étranger n'avait foulé. Désarme ton bras courageux, et ne permets pas que la fureur anéantisse un peuple innocent.

(Il sort)

SCÈNE III.

PIZARRE, ALMAGRO.

ALMAGRO.

Le bonheur qui nous a conduits ici avec tant de rapidité, va toujours en s'accroissant; c'est au génie hardi que la nature a réservé ses immenses trésors. De nouveaux mondes sont les récompenses qui appartiennent aux âmes supérieures.

PIZARRE.

Pendant que l'impression que produit notre aspect est encore vive et récente dans le cœur d'un peuple grossier, allons donner une nouvelle impulsion à nos intérêts. Il ne faut pas attendre que le temps de leur léthargie permette aux Péruviens de se réveiller. Si la terreur se dissipait et s'ils voyaient le nombre des hommes qui veulent leur dicter des loix, s'ils entendaient souvent retentir le canon qui les frappe de terreur, et que son bruit tonnât en portant moins d'effroi dans les vallées, notre massacre pourrait être le résultat de l'indolence, l'habitude fait perdre la crainte, le commerce familier éloigne l'effroi, le merveilleux fuit et l'homme paraît. Suivons l'illusion, elle nous prête le plus puissant secours dans notre entreprise.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

OSCAR, JACUBACCA.

OSCAR.

Non, cher Jacubacca, ces audacieux imposteurs ne m'effraient pas. Ils sont hommes comme nous, ils sentent dans leur cœur le pouvoir des passions, l'empire de la mort s'étend sur eux, et nos bras feront tomber ces fantômes qui veulent nous dompter avec leurs prestiges. Hâte-toi; conduis mes sujets qui ignorent la crainte dans les champs où la valeur va lutter contre des armes qui ne paraissent formidables qu'à la terreur. Au milieu de ce feu vomissant la mort, nous irons d'un bras vigoureux arracher les machines terribles qu'ils présentent dans leur audace. Les téméraires! nul d'entre eux ne doit échapper, pour porter dans la patrie qui a enfanté de semblables monstres les nouvelles d'un pays heureux seulement tant qu'il a été inconnu.

JACUBACCA.

Modère ta valeur. Nous ne pouvons lutter sur le champ de bataille contre les maîtres de l'éclair et du tonnerre. En remettant à une époque plus favorable cette vengeance que les outrages que nous avons reçus exigent de nous, le coup sera frappé par des mains sûres; quand on n'a pas la force, l'astuce et l'adresse renversent bien souvent les colosses élevés par un orgueil insensé.

OSCAR.

Mon âme ardente ne souffre pas de retards. J'abhorre la perfidie. Celui qui craint et sait feindre ne peut jamais entreprendre de sublimes actions.

JACUBACCA.

Pendant que l'agitation et la terreur règnent dans ce pays, pendant que de féroces conquérans ne déclarent pas leurs projets, viens donner le bonheur à tes peuples; excite par ton auguste présence leur ardeur; que les gorges étroites des montagnes qui servent de barrières à tes états, défendues par leur courage, nous permettent de ne plus craindre et de combiner avec tranquillité des plans bien conçus, pour expulser ces étrangers que nous ne voulons plus souffrir.

OSCAR.

Comment, ami injuste, tu me conseilles, sans réflexion, une perfidie! Tu veux couvrir Oscar d'une infamie affreuse! Fuir, abandonner à des mains cruelles l'amour et l'amitié, ces doux liens qui font seuls le bonheur de l'existence. Tu veux que, parjure à mes sermens, j'aille lâchement chercher un asile au milieu de mes montagnes, en laissant dans la crainte et dans la disgrâce mon propre cœur, celle qui fait ma félicité? Non, ami; connais maintenant la force de mon âme; je ne crains rien. Si la terreur, si le fanatisme paralysent les bras timides des Péruviens, plus courageux autrefois, à moi seul j'éteindrai la race audacieuse qui prétend enlever nos trésors, et qui sait tromper, par ses prestiges, un monarque accablé, un peuple trop simple.

JACUBACCA.

L'orgueil des hommes essaie vainement de s'opposer aux décrets du ciel. Considère attentivement les antiques et funestes prophéties des oracles : qui peut disputer la force à l'ardent tonnerre ?

OSCAR

Sort funeste de l'humaine condition ! Avons-nous donc toujours à craindre ? Continuellement environnés d'un avenir ténébreux, devons-nous consumer le peu de jours qui nous ont été accordés en luttant contre la mort et contre l'incertitude ? Le soleil peut-il ordonner notre ruine, se réjouir quand nous gémissons, donner injustement notre patrimoine à une nation qui en est indigne ? Non, Jacubacca, des traditions forgées par de vils imposteurs qui effraient le peuple n'ont pas de pouvoir sur moi. Je sais que la vertu plaît aux dieux, et que le vice attire seul leur vengeance, ainsi que le carnage et la mort.

JACUBACCA.

Le mortel altier ne peut jamais sonder les célestes secrets ; toujours limitées, nos idées inquiètes ne nous font que de fatals présens : nous sommes dépendans d'un destin que les lois de la nature n'altèrent jamais.

OSCAR.

C'est là l'origine d'une foule innombrable de maux ! Nous pouvons éviter une grande partie de nos malheurs en leur opposant un cœur courageux ; mais, cédant au préjugé que l'on nous a fait sentir dès le berceau, nous sommes esclaves de la super-

stition, et nous appelons notre inertie mauvais destin, sort contraire. Jacubacca, la valeur saisit la fortune : réunis mes sujets; allons avec intrépidité éteindre ces foudres qui menacent d'une ruine totale notre monde.

SCÈNE V.

La salle royale. On aperçoit dans le fond un trône d'or.

ATABALIPA, PALIMA, SÉMIRA, INGACU.

PALIMA.

Au milieu de la terreur, de l'épouvante et du chagrin, vous avez fait renaître mon espérance; venez-vous la détruire? venez-vous nous révéler d'importans secrets? leur aspect est-il moins redoutable? avez-vous découvert dans leurs accens de plus doux sentimens?

INGACU.

A peine eus-je vu leur camp, où le tonnerre dort enchaîné, que je sentis mon cœur glacé palpiter de crainte. Des hommes armés de pesans et durs vêtemens me conduisirent au milieu de nouvelles armes brillantes, en présence de leurs augustes chefs qui m'attendaient près de là. Le plus élevé en rang, reconnaissant peut-être que la crainte arrêtait ma voix, commença à me parler d'un visage serein et d'un air affable pour me donner du courage. Quand je lui eus dit que le puissant monarque qui gouvernait cet empire m'envoyait pour implorer la paix,

et qu'il désirait le voir au milieu de son palais dans peu d'instans, il m'assura, d'une voix plus douce, que, loin d'accabler les peuples soumis, il venait seulement leur apporter de hautes vérités sur les ailes dorées du bonheur; qu'il ne devenait terrible que pour ces audacieux mortels prétendant lui disputer le pouvoir, et s'opposer aux ordres qui leur venaient d'un Dieu puissant.

ATABALIPA.

Il faut céder à la loi sévère de l'implacable destin. Mes efforts seraient inutiles si je voulais m'opposer à la voix du ciel; soyons dociles aux décrets d'un Dieu terrible. Les oracles s'accomplissent, peut-être que d'humbles prières pourront éteindre sa foudre.

SÉMIRA.

Mes craintes ne diminuent pas. Si les destins ont donné la possession de cet empire à ceux qui viennent nous envahir armés du feu; si nous ne pouvons pas résister à des bras que la foudre rend toujours invincibles, abandonnons à un funeste sort notre malheureuse patrie. Mon père, tu régneras avec tranquillité sur le trône de mon amant; ton ami, ta fille, seront tes sujets. Hâte tes pas, fuis la rigueur d'un sort contraire; la nature prévoyante a élevé des chaînes de montagnes pour servir de barrière inexpugnable aux états d'Oscar. Ses habitans, accoutumés aux marches dans les lieux escarpés, habitués aux cimes rocailleuses, sauront défendre au milieu des rochers leur patrie de toutes les insultes.

ATABALIPA.

Non, ma fille; l'infortune suit toujours les pas d'un malheureux, comme une sombre et inséparable compagne; j'irais porter mon fatal destin au centre d'un pays qui peut seul te prêter un asile assuré contre le sort. Protége ta tendre mère; va faire le bonheur d'un époux chéri; abandonne, au milieu de ces scènes d'horreur, un père affligé destiné à finir avec sa patrie.

SÉMIRA.

S'il y a un Dieu plus grand que le soleil et plus puissant que lui, qui par des vues secrètes se cache aux regards des innocens et dociles Péruviens, comment peut-ce être un crime de ne point aimer ce que nous ne connaissons pas? Sans doute, s'il est le créateur de tous les êtres, il n'en a produit aucun de plus beau et de plus actif que ce Dieu lumineux que nous adorons. En vain se conjurent les destinées, les lois effrayantes qui révoltent en nous les sentimens de la vertu: un Dieu ne peut pas parler contre mon cœur. Aimer mon père, suivre constamment ce que les destins lui ont prescrit, voici la loi sacrée que la nature a gravée de sa douce main dans mon âme. Si le devoir, si l'honneur, en liant ton grand cœur à tes peuples, ne te permettent pas d'abandonner tes enfans dans la disgrâce, Sémira, suivant ton exemple, donnera sans regret sa vie pour qui la lui a donnée autrefois.

ATABALIPA.

O Dieu! toi que nous annoncent, avec un bruit terrible, des mortels effrayans, qui que tu sois, tu ne

peux aimer le vice : la morale sera toujours ta fille la plus douce et la plus aimable. Que le soleil ne soit qu'un astre que tu as créé d'une parole, si tu es le Dieu producteur des autres êtres, tu seras bienfaisant, affable, juste, prévoyant, tu seras le protecteur des vertus et le père le plus tendre de Sémira. Épouse infortunée; toi, fille héroïque, retirez-vous; ces hommes redoutables se préparent déjà à pénétrer dans cette salle, où résidaient la paix et le plaisir. (*A Ingacu.*) Cher ami, accompagne-les; je veux les entendre de près, et voir si le destin a proscrit la race des Incas.

INGACU.

En ce moment l'espérance et la crainte luttent dans mon cœur. Au milieu de ces circonstances, n'oublie pas que tu es souverain et maître d'un vaste empire, que des millions de sujets t'obéissent; mais n'irrite point par un caractère trop dur des êtres inconnus qui nous apportent au milieu du feu d'effrayantes nouvelles.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Les mêmes, sans INGACU.

PALIMA.

Soyons dociles aux décrets du ciel, si ces êtres sont envoyés par lui; mais si ce ne sont que des mortels audacieux auxquels la soif de l'or fait mépriser les périls de la mer, nous devons courageusement les

faire servir de pâture aux monstres marins. Quand on insulte la patrie la vie n'est plus rien, et il n'y a d'heureux que celui qui la délivre, en laissant aux générations futures une mémoire toujours chère.

(Elle sort avec Sémira.)

SCÈNE VII.

ATABALIPA.

De tous côtés j'entends retentir à mes oreilles la voix de l'héroïsme. Êtres aimables, sexe timide, faible et délicat, que la sage nature n'a armés que des grâces et des séductions, il existe dans votre cœur plus de courage que dans le mien. Je suis accablé par une main puissante, et la terreur glace mon sang : voici la preuve fatale de ces destinées qui m'étaient réservées. Dieux injustes, suis-je plus criminel, plus inique que mes prédécesseurs? ai-je consenti pendant mon règne à ce que l'on opprimât la vertu? à ce que l'on éludât les lois sacrées promulguées par les Incas? As-tu déjà vu, injuste soleil, dans ton cours brûlant, couler le sang de mon peuple que je chéris? m'as-tu déjà vu me réjouir au milieu des gémissemens des malheureux? ai-je prêté un asile à la fraude et à la trahison? n'ai-je pas fait réparer promptement ce dont se plaignaient mes sujets injustement opprimés? ne sais-je point punir le vice, en ne donnant qu'au juste la récompense qui lui appartient? permettras-tu, ô soleil! que ta postérité s'anéantisse, ainsi que la brillante splendeur de cet empire, ton propre culte, tes temples majestueux?

Ah! si je vois que tu suives ton cours sans nous secourir, et que tu n'oses pas envoyer tes foudres contre les tonnerres qu'ont amenés ces étrangers, je dirai à l'instant que tu n'es pas un dieu, et qu'une illusion funeste nous a tenus dans l'esclavage depuis l'origine la plus reculée du monde... Ces hommes menaçans approchent; que la crainte s'éloigne, que mon cœur affligé se prépare à entendre de nouveaux discours.

SCÈNE VIII.

ATABALIPA, PIZARRE, ALMAGRO, INGACU, soldats espagnols.

PIZARRE.

Sois comblé de plaisir, heureux monarque, en voyant dans ton pays les fils de l'Espagne. La nature avare avait jusqu'à présent caché aux peuples de l'Europe la plus féconde et la plus riche des parties du monde. Dieu me réservait cette découverte. Je suis venu du berceau de l'aurore, en sillonnant des mers toujours agitées; j'ai dompté la fureur insensée des vents, et de nouveaux astres m'ont indiqué la carrière favorable : j'ai vu que les ourses se cachaient dans les ondes salées. Armé du tonnerre, maître des éclairs, je suis envoyé par Dieu. Je n'apporte point la mort; je viens seulement t'instruire, je viens t'arracher à l'ignorance, donner des lois salutaires, détruire pour toujours le paganisme, te faire connaître enfin que le soleil n'est qu'un astre.

Les enfans heureux de la fertile Puna savent déjà ces grandes vérités : ne crains rien de nous, si en ami docile tu écoutes mes préceptes ; si, au contraire, tu veux t'opposer à mes ordres, je ferai tomber sur ton empire tout ce que le ciel a de feu, tout celui que j'amène ici.

ATABALIPA.

Expliquez-vous, mortels ou dieux menaçans : d'où venez-vous? quels climats vous ont enfantés? quelles sont ces lois qui donnent le bonheur? qui vous engage à troubler la paix qui s'était réfugiée dans cet empire heureux que vous avez rempli d'épouvante ? Etes-vous souverains?

PIZARRE.

Nous ne sommes ni dieux, ni souverains; nous ne sommes que des hommes, mais nous avons été doués d'un pouvoir céleste : rien ne résiste aux foudres terribles qu'à mon moindre signe la mort vomit toujours. Prépare ton cœur, écoute attentivement de sublimes vérités, je vais déchirer pour toi le voile de l'ignorance; que la stupidité, qui avait élevé son trône dans ces lieux, s'enfuie épouvantée en cédant son empire à la nouvelle lumière. Sache donc, timide Atabalipa, que tu as vécu jusqu'à présent avec toi seul dans un coin de l'univers, qu'il y a un autre monde peuplé de héros et de gens courageux : c'est dans la partie la plus agréable de notre globe que se trouve située la riche et puissante Europe. L'esprit belliqueux de ses enfans, les arts, les sciences que leur génie cultive, leur ont donné un pouvoir inconstestable sur les autres peu-

ples qui habitent les deux parties les plus étendues du monde, que nous avons appelées l'Asie et l'Afrique : c'est à l'extrémité de l'Europe, où se cache le soleil pour venir reparaître sur cet hémisphère, que se trouve la grande Espagne, ma patrie. La nature, par une heureuse prévoyance, a marqué ses limites en mettant les Hautes-Pyrénées entre elle et la France, son ennemie. A l'orient, elle est bornée par la mer qu'ouvrirent les bras d'Hercule et qui baigne ses côtes; à l'occident, l'immense Océan forme des ports magnifiques et abrités de tous côtés, invitant le nautonier, que le commerce anime, à venir échanger les fruits de l'industrie. Ce pays fertile et guerrier est gouverné par le plus grand des monarques : son empire s'étend bien au delà de ces limites; il se nomme Charles, et il est le cinquième de ce nom. Une grande partie de l'Europe incline son front devant le sceptre de ce souverain; n'ayant plus rien à conquérir dans l'ancien monde, il envoie dans le nouveau, qu'il honore, des guerriers invincibles qu'on ne voit craindre ni les mers inconnues, ni les peuples grossiers. Tout à la fois sublime et généreux, il veut te montrer la clarté de la lumière la plus pure, éloigner les ténèbres de l'aveugle paganisme, et planter dans cet empire le rameau de la foi catholique.

ATABALIPA

Je ne puis pas concevoir en un seul instant d'aussi étranges nouvelles ! Je suis sensible à ce que tu me dis du caractère généreux de ce grand empereur; mais déclare-moi quel changement il prépare

à mes peuples, quelle lumière est celle qu'il annonce, quel arbre fécond il veut faire planter sur mon territoire par des bras lançant le feu.

PIZARRE.

Si ce que tu achèves d'entendre t'a étonné, quelle sera ta surprise en apprenant que ce vaste pays est plongé depuis l'origine du monde dans une erreur malheureuse ! Ce soleil qui dispense la lumière, lui qui parmi tout ce qui a été créé est l'objet le plus auguste, le Dieu suprême, en organisant le monde, l'a tiré du néant d'un seul mot : Que la lumière soit faite, dit-il, et tout à coup le chaos éclairé, prenant une forme nouvelle, commença à former cette harmonie que tu observes dans le ciel, sur la terre et sur l'Océan. Par l'empire de sa voix, il ordonna que les astres n'allassent point au delà de l'orbite prescrit ; que la terre solitaire, agreste et sauvage, devînt riante et productive : il créa les animaux de la même manière. Quand il forma l'homme de ses mains, il donna à celui-ci une compagne de sa propre chair, en ordonnant aux générations de se multiplier comme les grains de sable de la mer, comme les étoiles du firmament : la terre était alors la demeure des plaisirs de l'innocence et de la paix. O jour de disgrâce, oh ! combien dura peu cette félicité ! Un ennemi superbe et rebelle, que Dieu de son bras puissant avait précipité du ciel avec ses semblables, sortant des abîmes ténébreux, porta envie à l'homme qui jouissait des plus grandes faveurs de l'Être Suprême. Par des paroles trompeuses et séductrices, il entraîna nos premiers pères, et les rendit rebelles aux

préceptes que Dieu leur avait imposés ; il suscita la guerre continuelle des passions, leur fit sentir le puissant désir d'imiter son crime ; et, dans un fruit à jamais fatal à la génération des hommes, il rencontra le moyen d'exercer son atroce perfidie. Il leur dit adroitement : Si vous le mangez, vous serez égaux à la Divinité. C'était un fruit défendu, et par cela même il devint plus désirable à nos faibles et malheureux parens. Infidèles à leur parole, ils tombèrent dans le piége : ils mangèrent ce qu'on leur présentait, et à l'instant la faim, la nudité, le crime, la mort, se firent sentir. Dieu descendit sur la terre au milieu de nuées obscures inspirant la terreur : il appela d'une voix irritée notre père qui se cachait. Le malheureux mortel vint en tremblant, pleura de honte et d'affliction. Le Dieu sévère, en lui reprochant ses crimes, lança les maux que l'humanité supportera éternellement : à l'instant un ange, armé d'une épée de feu, chassa l'homme faible du lieu de félicité qu'il habitait. Les générations s'accrurent, les vices s'accrurent avec elles, les passions fougueuses et sans frein erraient sur la terre : les hommes offrirent leur culte infâme même à des animaux. Dieu, rempli de fureur, ne pouvant plus supporter le délire impie de ces mortels, fit tomber du firmament obscurci un fatal déluge qui couvrit le monde : il ne voulut sauver que le juste Noé, avec ses fils et leurs femmes, sur une arche flottante et immense, construite par son ordre long-temps auparavant. De nouvelles nations couvrirent bientôt la terre marécageuse, et cette race reçut de Dieu une loi écrite. Ces préceptes sa-

crés, preuves évidentes de l'affection qu'il portait au peuple qu'il avait choisi, ces miracles effrayans qui remplissaient de terreur, rien ne suffit pour contenir la fureur des passions insensées : tout cela était le fruit du fatal héritage d'un père rebelle. Dieu avait créé dans le ciel un lieu où l'homme juste trouvait d'éternels plaisirs; mais lorsqu'il vit ses humains conjurés contre lui, d'une main équitable il leur en ferma l'entrée. Dieu était offensé, et Dieu voulait éteindre la race ingrate des hommes; cependant comme l'offense était immense, infinie, l'homme fragile ne pouvait point seul la payer. Vois maintenant, Atabalipa, dans ton étonnement, les effets de l'amour d'un Dieu plein de clémence : de son essence divine il engendre un fils égal à lui, ayant ses mêmes attributs; ce fils est celui qui s'offre en sacrifice afin d'expier les crimes des humains. Le Père y consent; et quand il descend sur la terre, c'est pour prendre la figure des mortels avec leur misère. Il vient dans la pauvreté combattre d'un bras courageux l'orgueil qui assujettissait le monde; il vit quelques années en instruisant les hommes, en leur prêchant une douce morale, en les rendant dociles, amis entre eux, bienfaisans et vertueux. Le temps écrit par l'esprit tout-puissant où il devait livrer son corps à la mort arrivant enfin, la perfide nation qu'il avait tant aimée se conjure hautement contre lui ; une troupe odieuse le vient prendre dans le jardin où il adressait ses prières au Père éternel : l'agneau ne résiste pas aux loups menaçans. Livré à d'affreux tourmens, il ne répond rien en présence de ministres impies, à leurs viles accusations, et il

est condamné à une mort infâme. C'est sur la montagne Golgotha que, suspendu à un bois à jamais auguste, il consomme la rédemption de la race humaine, en offrant à son père son sang et sa vie pour les crimes des hommes : il demeure trois jours dans la sépulture, quand, rappelant à lui la substance éternelle de la Divinité, il soulève glorieusement la tombe pesante, et se présente impassible sur la terre aux yeux des hommes : il y passe quelques jours, ne visitant que ceux qu'il avait choisis. Montant au sommet d'une haute montagne où se voyaient sa majesté et ses triomphes, prenant enfin congé des amis qu'il laisse pour un moment sur la terre, il commence à s'élever peu à peu au milieu des nuées éclatantes, se cache aux yeux des mortels absous, et va s'asseoir sur un trône majestueux à la droite du Père, après avoir vaincu la mort. C'est ainsi qu'il a brisé le sceptre d'un rebelle ennemi ; il nous a ouvert dans toute leur grandeur les portes du ciel ; il nous a fait héritiers de cette gloire immortelle qui n'a point de prix : qui ne le connaît pas n'a point de droit à la patrie du bonheur, et demeure esclave du génie cruel qui a été vaincu. Vois combien tu nous dois, combien de périls nous avons méprisés pour t'apporter la lumière de l'Évangile. Toi et tes sujets, une fois régénérés dans les eaux du baptême, détestant le culte que la stupidité a adressé au soleil, vous aurez une place égale dans la région élevée où mon Dieu t'appelle par ma voix [(5)].

ATABALIPA.

On ne détruit pas en un instant dans le cœur

de l'homme les profondes impressions que l'éducation y a inculquées dès le berceau : changer nos coutumes, abandonner les loix dans lesquelles nous avons été élevés ; et plus que tout cela, dépouiller de leur culte les dieux de nos pères, placer en tremblant sur leurs autels un Dieu étranger, accoutumer notre vue à de nouveaux rites, tout cela ne peut être que l'ouvrage du temps et de la vérité. Reposez-vous de vos fatigues dans ce palais, asile de l'amitié et de la concorde ; vous serez traités selon les usages du pays. Mon cœur, rempli de franchise, se rend à vous : heureux si je puis, au milieu de l'assaut des plus fortes passions, trouver les moyens de réunir par de doux liens nos dieux, notre patrie, nos lois et nos compatriotes.

ALMAGRO.

La saison des tempêtes s'avance : notre caractère, la majesté du Dieu que nous annonçons, ne permettent pas que le temps se perde en d'inutiles retards : notre loi ordonne de croire ; on ne dispute pas contre la vérité par essence. Tu dois te soumettre, et faire hommage de cet empire à mon souverain.

ATABALIPA.

Quelle cruelle violence ! Vous dites que nous sommes sauvages, et que la grossière nature nous a enchaînés ; nous ignorons selon vous les usages polis de l'ordre social : vous annoncez un Dieu dont la bonté pénètre les âmes ; et, remplis de fureur, vous proclamez les décrets les plus injustes ; vous voulez qu'en un seul instant je me décide sur la

question la plus importante et la plus élevée ; que, me trouvant assis sur mon trône et sans être vaincu, j'aille lâchement déposer mon héritage aux pieds d'un être que mes yeux n'ont jamais vu ; que je croie tout, uniquement parce que vous le dites ! Ce n'est pas ainsi qu'on dispose les cœurs à adopter de nouveaux principes : quand la patience se trouve lassée, souvent les sentimens les plus doux se changent en fureur.

ALMAGRO.

Tu nous menaces ; tu prétends dans ton délire aller contre des décrets tracés par la main de la Providence. As-tu déjà oublié que les éclairs s'allument à notre voix, que leur feu embrase et extermine ? que rien enfin ne résiste aux fils du tonnerre ? Holà ! soldats, préparez-vous ; la guerre se déclare ; marchez à la conquête et à la destruction ; vengez nos insultes. Que le chef de la nation soit le premier qui tombe à vos pieds ! Tremble, orgueilleux !

PIZARRE.

Arrêtez-vous, soldats ! qu'on n'offense pas celui qui est sans armes, celui qui nous reçoit dans son propre palais, et, se prêtant aux liens de l'amitié, ne refuse pas d'entendre les hautes vérités annoncées par les envoyés du ciel. Souvent les génies fougueux déconcertent les meilleurs plans.

ATABALIPA.

Puisque tu es sensible, et que tu as un caractère plus doux et plus humain, je te conjure d'arrêter ton tonnerre : ne confonds pas dans les mal-

heurs du triste Atabalipa un peuple innocent. Venez, amis ; si le ciel vous envoie, il connaît le fond de mon âme : toujours juste, il doit punir la fraude, et prêter un asile au malheur contre une main oppressive.

PIZARRE, bas à Almagro.

Abuser de la terreur, être toujours austère, exaspère souvent les êtres faibles. Suivons la route la plus sûre : l'empire est à nous.

ALMAGRO, bas à Pizarre.

La première impression est toujours la plus forte. Suivre son impulsion, c'est être vraiment guerrier : on perd souvent dans un moment ce qui a coûté de longues années à obtenir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jardin.

SÉMIRA, DRUZA.

SÉMIRA.

DANS ce jardin, où résidait le plaisir, où la nature toujours riante faisait naître continuellement des plantes aux doux parfums, que de beaux jours j'ai passés bercée par de flatteuses espérances ! Sous ces arbres touffus, combien de fois j'ai entendu les charmans discours d'un tendre amant ! Le sort a changé : maintenant je ne vois dans chacun d'eux qu'une image de terreur ; mon cœur bat toujours dans mon sein avec agitation.

DRUZA.

J'avoue que l'aspect irrité de nos conquérans me remplit de crainte, et que je suis épouvantée quand j'entends le moindre bruit dans ce palais. Mais, Sémira, ne t'abandonne pas à la douleur, supporte les jours que le ciel t'envoie ; tu vois que les maux cruels abrègent toujours notre pénible et languissante vie.

SÉMIRA.

De quoi sert-il de vivre pour l'incertitude? Souffrir continuellement la guerre cruelle des passions réunies, est un poids bien pesant. Ah! ma chère Druza, vois que d'horreurs se peignent dans mon imagination exaltée : un amant en fureur, un père esclave des funestes oracles; cet empire, dont j'étais héritière, assujetti par de redoutables étrangers qui ne sentent dans leur âme aucune douce impression. Quelles destinées un Dieu irrité aura envoyées au Pérou! Un obscur horizon se présente de toute part à mes yeux fatigués.

DRUZA.

Tu me fais trembler! Pourquoi ne suis-tu pas ton époux? pourquoi ne cherches-tu pas un asile dans ses domaines, rendus plus sûrs que ceux-ci par la main puissante de la nature?

SÉMIRA.

Chère amie, si un Dieu inexorable a proscrit dans sa fureur la race des nobles Incas, je suis l'unique rameau de leur tronc. Dans quelques lieux que je m'achemine, le mauvais destin, comme une ombre, suivra mes pas : le malheur se trouvera là avec moi; je rendrai malfaisant l'air que je respirerai; la guerre me suivra. Ah! je ne veux pas envelopper mon amant dans une longue suite de fatales destinées; ni, devenue barbare, laisser au milieu d'une lutte horrible les chers auteurs de mes tristes jours.

SCÈNE II.

Les mêmes, PIZARRE. Il entre sans les voir.

PIZARRE.

Quel agréable jardin! Ces palmes, verts rameaux des arbres du pays, réjouissent les regards d'un Européen. Mais, que vois-je! quelle beauté se présente à mes yeux!

SÉMIRA.

J'entends du bruit; fuyons ces lieux : j'aperçois le redoutable aspect d'une figure étrangère.

(Elles veulent fuir.)

PIZARRE, les retenant.

Nymphes de ce jardin, qui dérobez la grâce aux fleurs les plus belles, devenues moins farouches, suspendez vos pas légers. Ma présence vous remplit-elle de terreur? Bannissez la crainte : sachez que les Espagnols sont tendres et caressans, qu'ils savent employer la délicatesse et la grâce pour gagner le cœur de celles qui ont vos charmes. Voici le jour le plus heureux pour moi, depuis que les vents m'ont conduit vers vos régions.

SÉMIRA.

Vous ne devez pas trouver notre surprise étrange. Habituées de tous temps aux coutumes les plus douces, et voyant en vous des dieux ou des mortels sévères, nous pouvons difficilement fixer nos regards sur vos traits sans sentir notre sang se glacer de

crainte. Dans cet embarras, permettez que nous nous retirions; et, si vous êtes sensible, ne rendez pas malheureux tant d'êtres qui ignoraient jusqu'à votre nom.

PIZARRE.

Ne mêlez pas des idées effrayantes à ces instans que donne le plaisir. Dans le pays que vous habitez, le bonheur doit renaître pour embellir le matin de chaque jour. Je ne fais point de malheureux : vous seule pourriez en faire en fuyant aussi dédaigneusement.

SÉMIRA.

Si ce bonheur que vous exagérez tant dépendait de moi, combien de disgrâces fuiraient de la terre pour rentrer dans d'obscurs abîmes. Je vous remercie, seigneur, de la manière bienveillante dont vous venez de me traiter. L'espérance se fait entendre; elle élève sa douce voix dans mon sein : jamais je n'avais pensé que des cœurs recouverts de ce dur métal fussent sensibles.

PIZARRE.

Le mien ne l'est déjà que trop devenu. Dites qui vous êtes; si vous habitez toujours ce palais : soyez assez aimable pour déclarer votre nom, douce enchanteresse.

SÉMIRA.

Ah! seigneur, l'embarras me confond. Cédant néanmoins à la force irrésistible de notre éducation, qui ne permet pas de garder caché dans un cœur dissimulé ce qui n'est point secret, je consens

à vous satisfaire. Je m'appelle Sémira ; je suis la fille et l'héritière du grand Atabalipa.

PIZARRE.

Vous, sa fille ! vous, héritière de cet empire ! Ah ! Sémira, je vois maintenant pourquoi le destin m'a conduit d'une main puissante sur ces mers. Je suis investi du pouvoir, j'ai à mes ordres les éclairs et la foudre ; mais je me vois vaincu par vos yeux, par les grâces charmantes qui ornent des traits au-dessus de l'humanité. Serez-vous reconnaissante des choses infinies que Pizarre veut faire pour vous ? Mon âme ravie peut-elle aspirer à votre amour ?

SÉMIRA.

Seigneur, ce cœur repousse la fraude ; il n'appartient pas qu'à moi seule : mes parens commandent à ma volonté par la loi la plus sacrée de la nature, et des liens indissolubles me lient depuis le berceau.

PIZARRE.

Je saurai les rompre ! Chère Sémira, votre père est déjà mon ami : nous ferons ensemble la conquête du Nouveau-Monde ; nous dicterons des lois aux peuples du voisinage, et nous deviendrons redoutables même à l'Europe.

SÉMIRA.

Permettez-moi de me retirer ; mon devoir exige que je parte. Soyez vertueux, c'est seulement de cette manière que vous pourrez faire de vastes conquêtes dans le pays.

PIZARRE.

Mon cœur vous suit pas à pas ; il ne m'appartient

déjà plus, vous me l'avez dérobé. Belle et enchanteresse Sémira, viendrez-vous bientôt donner la vie aux plantes de ce jardin, où pour la première fois j'ai été vaincu dans un combat inégal? Vous rappellerez-vous que l'absence me dévore, et que de vos regards seuls dépendent mon bonheur et mon plaisir?

SÉMIRA.

Épargnez, seigneur, ma simplicité. Sémira vous respecte, et elle espère rencontrer en vous un protecteur contre l'infortune.

(Elle sort avec Druza.)

SCÈNE III.

PIZARRE seul.

Je serai ton époux! Être charmant, éloigne les chagrins, Pizarre ne respire que pour toi. Ton père que je voulais renverser du trône va s'y asseoir glorieusement avec moi : les vastes régions qui nous avoisinent seront conquises; et toi, Sémira, tu deviendras pour toujours la plus heureuse des femmes. Mon amour, mon repos, exigent une victime qui me trouble dans mes plaisirs. Almagro, ton caractère me rebute; dur, insupportable, avare, turbulent, tu ne peux entrer dans mes plans : je ne veux pas d'associés dans cette audacieuse entreprise. Tu dois mourir!... Les Espagnols qui ont vu mon empire ne fouleront plus jamais le sol de la patrie, car je prétends le cacher aux tyrans de l'Europe.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Une salle.

OSCAR, SÉMIRA.

SÉMIRA.

Non, mon cher Oscar, ton noble cœur s'est trop prévenu; nos conquérans ne sont pas si durs, si cruels et si redoutables. J'ai rencontré il y a peu d'instans leur chef dans les jardins; j'allais pour le fuir, quand il m'a priée doucement de suspendre mes pas, et m'a parlé avec affabilité : il employait même ces expressions tendres et caressantes dont tu ne te sers qu'avec moi; il jurait d'agrandir mon trône en lui joignant de rapides conquêtes. Les Espagnols, m'a-t-il dit, sont capables d'éprouver les ravissemens de l'amour et ses plaisirs.

OSCAR.

Et tu as pu, dans ta crédulité, t'approcher d'un monstre dont le souffle empesté empoisonne et donne la mort? Les imposteurs! l'innocence ni la vertu ne peuvent échapper à leurs serres cruelles. Fuis, innocente Sémira, les piéges tendus par des désirs indécens. Il faut t'apprendre, ma bien-aimée, que ces tyrans feignent des passions que leur cœur ne ressentit jamais : celles qui les dominent sont féroces comme eux, et leurs effets épouvantent l'amour.

SÉMIRA.

Je ne puis concevoir comment la perfidie sait cacher son horrible poison sous de flatteuses apparences; de quelle manière la langue peut-elle exprimer ce que ne ressent pas un cœur insensible? Tu me fais trembler!... Les dieux ne punissent-ils donc pas le crime? pourquoi voyons-nous l'inconstante fortune être si favorable à leurs projets, les élémens à leurs ordres déposer leur fureur, l'ardent éclair s'allumer sur la terre, et le tonnerre gronder avec un bruit terrible?

OSCAR.

Souvent le soleil emporté dans son cours laisse le crime impuni jusqu'au moment où se lasse son bras vengeur. Tant d'outrages doivent attirer ses foudres, plus à craindre que celles qu'ont inventées des mortels adroits. Sommes-nous les seuls offensés? la cupidité destructive a profané le temple majestueux du soleil; ils ont arraché de ses autels, d'une main sacrilége, les lames éclatantes qui les ornaient. Partout où brille le métal qu'ils cherchent avec avidité, on voit les Espagnols le dérober sans honte; ils ont déjà jeté leurs regards cupides jusque sur le simulacre le plus auguste. Vois quelle est la confiance que nous pouvons avoir dans ces impies. Ton père s'épouvante d'oracles imposteurs qui n'effraient que les âmes sans fermeté. Les conquérans connaissent déjà la faiblesse de son caractère; ils domineront bien promptement sur ce malheureux empire.... Mais, que dis-je! tant qu'Oscar existera

elle ne sera jamais esclave, la patrie de celle que le sort avait destinée en des jours plus doux à ne faire naître que le plaisir.

SCÈNE V.

Les mêmes, **ATABALIPA, PALIMA.**

ATABALIPA.

De combien de passions opposées mon âme n'est-elle pas combattue! quel penchant m'engage à recevoir comme de solides vérités ces mystères que m'annoncent des mortels! Leur Dieu m'accable; je veux m'instruire davantage; je formerai une alliance avec leur monarque. Des liens sacrés vont unir pour jamais les deux empires. Mes chers enfans, vous serez heureux : une nouvelle lumière éclaire la patrie bien-aimée; la voix d'un Dieu puissant se fait entendre.

OSCAR.

Malheureux, dont les yeux sont fascinés, quand tu plonges dans l'abîme des plus fatales disgrâces ta famille, tu parles de jours prospères au milieu d'un pays esclave. Qu'espères-tu de ce Dieu que t'ont annoncé des bouches insolentes? des monstres infidèles à leurs paroles? Qui ne nourrit son âme que de vices affreux n'a point dans le cœur l'amour de la Divinité! Sais-tu quels sont les dieux que ces êtres cruels adorent sans cesse? ce sont la cupidité, l'imposture, la noire trahison. Pourquoi veux-tu abandonner l'ancien dieu de nos heureux pères? Ne

jouissons-nous pas sous sa protection des plus grandes félicités ? quelle alliance ton génie inquiet prétend-il contracter avec un royaume étranger à nos usages, et qui se trouve dans les terres les plus éloignées? Les vices qui habitent ces climats viendront corrompre ton peuple dans son innocence : ces métaux que l'on rencontre si facilement ici, faisant naître bientôt d'avides désirs, engageront des millions de factieux à venir dépouiller de leurs biens tes malheureux sujets, et à te préparer à toi-même un semblable destin. Ouvre les yeux à la lumière de ces vérités; je suis ton allié par la nature, par les lois du cœur, par l'honneur et le courage : unis-toi à moi, et allons courageusement repousser dans les ondes en fureur ce vil troupeau d'aventuriers.

ATABALIPA.

Ton génie fougueux t'emporte au-delà des bornes de la prudence. Ne nous précipite pas dans l'abîme; apprends, ami, que le principal chef de ces êtres que m'envoie ici la Providence m'a fait savoir par son confident qu'il voulait s'allier avec moi; que mon trône serait respecté; que l'amitié formerait entre nous deux des liens sacrés; qu'il voulait s'expliquer promptement, mais seulement avec moi. Son caractère m'inspire aujourd'hui une juste confiance.

OSCAR.

Vois, Sémira, comme la perfidie emploie ses poisons, et va minant la douce existence de nos cœurs. Sais-tu, ami abusé, que ce monstre veut séduire l'innocence? que ses yeux ont déjà lancé sur ta fille

des regards infâmes, et que tu achèteras au prix de ton propre sang un trône indigne de l'honneur et de la vertu, quand tu peux soutenir sur le champ de bataille sa gloire intacte, ainsi que sa majesté? Ah! crains ma fureur! crains celui qui perd tout, même l'espérance!

ATABALIPA.

Tu me remplis d'horreur! La force du malheur n'a pas tant de pouvoir. Plutôt mourir, que de devenir traître, infâme et parjure!

SÉMIRA.

Mon cœur ne peut se mettre à prix; toi-même, seigneur, tu l'as déjà destiné. Les liens qui le lient sont si forts, qu'un injuste destin n'a pas plus le pouvoir de les rompre, qu'un Dieu étranger, qu'un mortel téméraire.

PALIMA.

Pourquoi laissez-vous s'abandonner à des craintes vagues vos cœurs affligés? chercher le remède quand la disgrâce accable, est une loi qui commande impérieusement aux âmes courageuses: se laisser attérer par une légère rumeur n'appartient qu'aux êtres faibles. Remplis, cher époux, avec fermeté les traités; mais si les lois de l'honneur exigent qu'on ne ménage point des hommes injustes, préfère plutôt mourir que d'être parjure. Ils doivent savoir, ces êtres menaçans qui nous appellent sauvages, que la vertu a plus de pouvoir dans nos âmes que l'amour si puissant de l'existence.

OSCAR.

Ce ne sont pas des bruits vagues qui déchaînent

dans mon sein les passions turbulentes, c'est la certitude elle-même. Si nous écoutons les accens de l'imposture et de la trahison, tout est perdu. Les Péruviens prennent de jour en jour plus d'épouvante. Embrasons ce qui reste encore d'amour national ! allons combattre ! j'ai, pour me venger de ces audacieux, leur trahison, ma haine et ma jalousie.

ATABALIPA.

Généreux Oscar, ne te laisse pas emporter ! La main du destin m'opprime hardiment ; j'entends crier dans mon âme une voix étrange qui me confond ; mais malgré les circonstances orageuses où peut me jeter le sort, dans son injustice, sois bien certain qu'Atabalipa ne sait pas souiller par d'infâmes actions, le caractère de souverain que la Providence lui donna dans des temps plus tranquilles.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle.

ALMAGRO seul.

J'ATTENDRAI ici. Commençons la ruine de cet homme faible. Si j'eusse pensé qu'un heureux hasard dût m'ouvrir l'entrée du Nouveau-Monde, et que le pouvoir de nos armes ferait succomber un peuple immense, je serais venu seul pour jouir sans contrariétés des faveurs de la fortune... Dans les momens où il devrait montrer la plus grande énergie, il soupire comme un efféminé, et perd un temps précieux à former des plans en l'air. Si j'avais eu seul le commandement de cette entreprise, j'aurais déjà asservi le Pérou à mes lois. Pizarre ne mérite point la récompense de la conquête; nos compagnons commencent déjà à murmurer, électrisons donc leur esprit inquiet; formons un parti contre le lâche; que celui qui me porte ombrage, et que je méprise, finisse par les mains de l'intrigue et de la jalousie. Il arrive; que le feu de cette haine qui me dévore se cache.

SCÈNE II.

Le même, PIZARRE.

PIZARRE, à part.

Combien l'odieuse présence de cet importun me tourmente en ce moment !

ALMAGRO.

Ami et compagnon, mes soucis, mon caractère ingénu, franc et noble, ne me permettent pas de supporter plus long-temps le poids de mes craintes : nous sommes associés, et quand nous nous liâmes pour entreprendre d'audacieuses découvertes, nous sûmes couvrir de fer les cœurs intrépides que la robuste nature nous avait donnés. Combien de fois ne t'ai-je pas vu, au milieu du royaume de Neptune en fureur, rendant, par le calme de ton maintien, la confiance au matelot affligé. Les climats étrangers, les peuples sauvages, les déserts affreux, ne pouvaient, dans les momens les plus critiques, te dérober les couleurs du visage ; tu dictais des lois, et la fortune semblait aplanir les obstacles. Maintenant que ses faveurs te donnent la possession du Pérou, et que les habitans de ce pays osent à peine lever sur nous leurs yeux effrayés, que nos canons, en se faisant entendre, les renversent remplis de terreur, je te vois livré à une profonde mélancolie qui jette la crainte et le découragement parmi tes soldats. Notre amitié et notre mutuel intérêt exigent que tu me fasses une confidence sin-

cère de tes maux; presque toujours ils sont diminués par une semblable confiance.

PIZARRE.

Je ne sais point dissimuler; mon âme éprouve le choc funeste de sentimens contraires : combien il eût été préférable pour moi d'être entré dans ce pays suivi de la victoire, après l'avoir conquis dans de sanglantes batailles! que de remords je me serais épargné! Les lois de la guerre, réclamant leurs droits, le pillage et la mort eussent été excusables. Mais je ne rencontre dans le maître de ce pays qu'un homme docile qui nous reçoit avec affabilité dans son palais, qui se jette dans les bras de l'amitié, qui écoute attentivement nos propositions, et veut s'unir avec des gens venus dans son pays, les armes à la main, pour l'envahir. De quelles excuses pouvons-nous couvrir une indigne trahison? On verra trembler d'horreur jusqu'aux générations les plus éloignées; nos noms, malgré la valeur et l'héroïsme que nous aurons montrés, seront tachés des crimes de l'ambition. Soyons plus humains! en adoucissant peu à peu les coutumes sauvages de cette nation pleine de simplicité, non-seulement nous conquerrons le Pérou; mais, ce qui est plus encore, nous gagnerons les cœurs de ses dociles habitans.

ALMAGRO.

Ami, quel changement subit je découvre dans ton caractère! lorsque nous étions las de la dure condition dans laquelle le ciel nous avait fait naître, et que la main avare de l'infortune voulait nous

renfermer dans une patrie qui ne savait point nous connaître, entraînés par l'ardente impulsion de notre esprit, nous nous jetâmes dans de nouvelles découvertes. Combien de fois, au milieu des conférences relatives à nos projets, ne fus-je pas obligé de modérer prudemment ton caractère toujours disposé à la cruauté : tu me disais souvent, dans ton emportement, que la fortune favorisait seule le génie hardi, et qu'une lâche indécision la faisait fuir; tu me répétais qu'un seul instant d'apathie pouvait faire perdre le fruit de longues années de travail. A peine apercevions-nous ces côtes inconnues aux peuples de l'Europe, que, marchant d'un air assuré sur le tillac de notre navire qui s'avançait vers Puna, tu me montras la vaste étendue de ce continent comme la récompense due à nos fatigues. Nous débarquons : notre aspect, le bruit de l'artillerie, la superstition qui engourdissait tous les bras, nous permettent d'entrer sans la moindre résistance, et nous font voir que la nouveauté, ainsi que l'étonnement, suffisent pour faire trembler devant nous. Prévoyant dès ce moment les grands résultats de nos découvertes, nous nous élançâmes sur les rivages du Pérou; et quand tu appris que l'empereur n'employait que de riches présens pour nous éloigner, tu me dis, comme un intrépide guerrier : « Il faut aller le renverser de son trône dans sa propre capitale; tandis que la crainte s'est emparée de son cœur, le fer et le feu pourront nous rendre maîtres de l'empire. » Dans les premiers instans, tu as été dur, inaccessible, menaçant, inexorable; et, changé tout à coup, je te vois maintenant soupirer, gémir,

dans l'affliction, consumer des jours précieux dans de pénibles et languissans retards : je ne puis savoir quelle est l'origine de ton chagrin; la voix de l'amitié t'avertit seulement qu'un génie entreprenant ne se laisse point asservir par de légères passions, qu'on voit toujours affaiblir la force; que, la terreur une fois éloignée, la puissance s'enfuit.

PIZARRE.

Almagro, tu m'insultes! mon cœur n'a rien de plus cher au monde que cette conquête. Pizarre ignore ces lâches passions qui efféminent les hommes; ces soupirs que ton caprice a forgés dans sa fureur, ne conviennent pas à notre profession. Sois cependant un peu plus docile à mes conseils! On gagne souvent davantage avec des sentimens affectueux, qu'en montrant de la rigueur. Injuste ami, il n'y a que la stupidité qui nous soutienne dans ce pays : si par notre oppression nous inspirons à ces sauvages cette passion si naturelle à l'homme quand il se voit trahi; si la vengeance allume dans les cœurs l'amour de la patrie; si l'illusion qui nous fait prendre pour des divinités tombe tout à coup, qu'arrivera-t-il de nous, de nos armées, dont la force consiste ici dans les simples moyens de la nature? Ne trouble point par ton caractère avare ma marche politique; le temps te fera connaître ce qu'est Pizarre.

ALMAGRO.

Jamais je ne souffrirai que d'un ton altier tu oses me dicter tes lois. De quel droit prétends-tu seul commander? ne sommes-nous pas associés? nos

plans n'ont-ils pas été combinés ensemble? n'a-t-il pas été convenu que le butin serait également réparti entre nous? Et pourquoi veux-tu maintenant, rempli de mystère, ordonner en chef, conclure des traités secrets sans mon consentement? Je réclame hautement mes droits; je proteste que tu n'as aucune autorité qui te puisse rendre indépendant. Que cette politique que tu nous vantes ne soit pas la pomme de discorde! considère que notre prospérité est la conséquence des liens qui nous unissent: médite sérieusement sur ce discours que me dicte un cœur rempli de franchise et de force. Les circonstances te feront voir aussi ce qu'est Almagro.

(Il sort.)

SCÈNE III.

PIZARRE seul.

Tu me menaces, homme vil; ma vengeance te déclare la guerre! Ton destin est entre mes mains: ces soldats intrépides qui nous suivent, quand je le voudrai, sauront t'assassiner, impie orgueilleux! Tu as découvert mon mal, mes soupirs infidèles m'ont trahi! ne crois pas que l'amour puisse adoucir mon âme: deux passions opposées se sont emparées de mon cœur! je suis dévoré à la fois par la haine et par l'amour; laissons-leur à tous deux un libre empire. Oui, Sémira, tu auras la part qui se doit à l'amour, Almagro supportera la fureur de la haine.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Une salle.

ATABALIPA seul.

Douce et charmante paix qui as déjà fui loin de mon âme, serait-il possible que tu vinsses encore dorer mes jours ; que mon empire, assujetti aux destins, pût être heureux, et s'agrandir par les efforts de ces êtres qui répandent la terreur...? Ah ! non, cette flatteuse espérance s'est dissipée ; et ils veulent entretenir de funestes illusions le peu de jours qui me restent d'une misérable existence. Ces mortels sévères ont déjà fixé le sort du Pérou : les conditions auxquelles Pizarre prétend s'allier avec moi seront bien dures.... Oscar, tu as fait pénétrer dans le fond de mon âme le venin de l'horrible prévention. Quel que soit cependant le chagrin que m'a préparé le destin, mon cœur, qui estime par-dessus tout l'honneur et la vérité, sera toujours vertueux au milieu des disgrâces. Le trône, la vie, deviendraient trop pesans, si des crimes honteux devenaient indispensables pour les soutenir. Pizarre arrive : le voile qui cache cette énigme fatale va se déchirer.

SCÈNE V.

ATABALIPA, PIZARRE.

PIZARRE.

Ami que le destin m'a fait connaître, quand je cherchais sur ces mers orageuses des continens inconnus, de nouveaux climats interdits aux peuples de l'Europe, mon âme se préparait à des conquêtes, filles de ma valeur. Maître de la foudre, je ne pouvais rien craindre, et en voyant les côtes de ton empire, je dis avec transport : « Voici la première récompense que la fortune fugitive me présente. » Je m'élance sur le rivage, et, en m'apercevant de la consternation des habitans, je considère le Pérou comme assujetti. Je le dis avec franchise; j'ai voulu te détrôner, et faire proclamer mes lois au bruit effrayant de mes canons; j'ai voulu consacrer au culte prescrit par la sainte religion que je suis et que je vénère, ces temples magnifiques consacrés par toi au soleil. Combien sont différentes les idées qui s'agitent dans mon esprit! Il faut t'apprendre, ami, qu'au lieu d'un tyran, tu as un compagnon, un allié puissant et courageux, qui veut te soutenir avec honneur sur le trône des Incas. Tu verras bientôt devenir tes vassaux tous les peuples qui environnent cet empire, et tu peux acheter tant de bonheur en rendant heureux ton noble bienfaiteur, ton ami le plus cher.

ATABALIPA.

Puissant seigneur, tu me confonds. Comment un mortel dans l'infortune peut-il être l'arbitre du sort de celui qui commande même aux élémens? Tes désirs seront des lois pour moi. Je te remercie de ce que tu m'offres dans ta générosité et dans ta grandeur : plaise au soleil que la vertu resserre ces liens projetés, puisque sans elle les actions des hommes ne peuvent point prospérer!

PIZARRE.

Oui, ami, la vertu, l'amour le plus sacré va nous unir pour jamais. Je te découvre mon cœur : c'est de toi que dépend ma félicité. Il y a peu d'heures, je cherchais une distraction à mes soucis dans le charmant jardin de ton palais; le malin Amour était caché parmi les plus belles fleurs, avec une flèche toute prête : à peine avais-je foulé ce doux tapis que le traître a tiré; le coup plein de charme a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Me sentant blessé, je tourne mes regards du côté où il était parti, et je vois à l'instant l'Amour déguisé sous les traits de ta fille : ses yeux si doux, l'expression charmante de sa figure, toutes les grâces qui trouvent en elle un riant asile, achevèrent en un instant de m'asservir : je me vis esclave au milieu de mes plans de grandeur. Je lui fis connaître, avec simplicité, l'ardeur de ma passion; mais, guidée encore par la nature, et faisant peu d'attention à mes soupirs, elle ne m'exhorta qu'à suivre constamment la marche de la vertu, et elle se sépara de moi avec tant de modestie, que je pus à peine lui demander d'un

ton craintif qu'elle m'aimât. Éloigné de ses regards, je ressens dans mon âme la guerre des passions, et j'éprouve déjà que je ne puis exister sans voir Sémira unie à moi par les liens de l'hyménée. Donnant une nouvelle splendeur à cet empire, faisant connaître la lumière céleste des sacrés évangiles, changeant peu à peu des coutumes sauvages contre des usages polis, je verrai couler, dans les bras du bonheur, les jours rians de la belle Sémira.

ATABALIPA.

Si des liens sacrés, contractés en présence du soleil dès l'âge le plus tendre, et quand les passions endormies reposent dans nos cœurs, n'avaient lié pour toujours ma fille, avec quel plaisir, seigneur, n'accepterais-je pas l'honneur que tu me proposes! mais sa gloire, son cœur même, de justes promesses faites à la lumière que dispense le soleil, sont des obstacles que ne peut vaincre le plus puissant des mortels. Devenir parjure est le plus grand crime que le ciel puisse avoir à punir.

PIZARRE.

Quel est l'homme heureux qui a tant de pouvoir sur la belle Sémira? son cœur, ami, en serait-il occupé? l'aime-t-elle? Mon caractère, mon amour, mon pouvoir, sont-ils sans valeur à ses yeux. Et toi, père ingrat et impolitique, méconnaissant les avantages réels de ton empire, pourras-tu rejeter une alliance dont dépend ton destin?

ATABALIPA.

Mon destin immortel ne dépendit jamais de l'in-

constance de la fortune. Conserver l'honneur, garder mes sermens, ne point me souiller par la perfidie et par la trahison, voilà ce qui a sur mon âme un empire que ne peut me dérober la main du destin. Calme ton agitation : l'homme sage modère l'impulsion fougueuse que suscite cette passion ; écoute-moi attentivement, et je suis assuré que si tu es ce dont tu te vantes, si la loi que tu m'annonces d'un Dieu bienfaisant est vraie, tu conviendras à l'instant que je ne puis disposer d'un bien que j'ai déjà cédé par une convention sacrée. Où mon vaste empire a ses limites, on voit commencer le royaume d'un souverain doué de toutes les vertus qui ennoblissent le trône et la majesté ; ma fille, héritière des Incas, ne pouvait rencontrer une alliance plus avantageuse. Ce royaume, uni à mon empire, assurait à nos peuples une paix durable et le bonheur. Oscar n'avait point encore neuf années révolues, quand il vint, par les ordres de son père, me saluer dans Cusco : sa beauté, son esprit affable, gagnèrent mon affection, et je le traitai bientôt comme un fils. Sémira était presque du même âge ; je me plaisais à observer leurs tendres cœurs quand je les trouvais au milieu de leurs jeux innocens ; ils vivaient comme des frères. Ce fut dans ces sentimens qu'ils grandirent, et la flamme d'un vertueux amour s'accrut en même temps dans leur sein. Le père d'Oscar mourut ; il était indispensable que le prince allât prendre possession du royaume : ses sujets le pressaient ; cependant, livré à la douleur d'une perte aussi sensible, il éprouvait un regret encore plus vif d'abandonner Sémira. Ma fille

tremblait sans cesse ; les roses qui brillaient sur son visage furent bientôt remplacées par les lis. Mon épouse me pria un jour de les interroger ; Oscar et Sémira, pleins de crainte, viennent aussitôt se jeter à nos pieds. Le jeune homme nous dit avec agitation : « Mes parens chéris, je vous dois l'éducation, je vous dois tout ce qui excite la reconnaissance dans une âme noble : ne rendez pas vos enfans malheureux ; ils ne peuvent vivre séparés. Je suis aussi souverain, mais je dépose mon trône à vos pieds ; car, loin de Sémira, l'empire seul de la mort m'appartient. Si jusqu'à présent vous avez bien voulu qu'elle fût ma sœur, soyez plus généreux encore, donnez-la-moi dès cet instant pour épouse. » Sémira voulut aussi parler : agitée par des mouvemens convulsifs, retenue par la pudeur, elle tomba évanouie, étouffée par les larmes et par les sanglots. Quel spectacle touchant pour les yeux d'un père, mon cher Pizarre ! Je la prends dans mes bras ; pendant qu'elle recouvrait ses sens, je saisis sa main et celle d'Oscar, je les presse entre les miennes, et je leur dis : « Vivez, mes enfans ; soyez heureux ; jurons par le soleil de former des liens éternels ; que la paix vienne avec eux ; faisons dès aujourd'hui un seul empire de nos possessions. » Vois maintenant, seigneur, si celui même qui a resserré les liens peut les rompre. Cette idée seule me fait horreur.

PIZARRE.

Eh bien, je les briserai !... Sémira est à moi !... mon cœur exige cet hommage. Quel mortel audacieux veut me disputer la jouissance de mes plai-

sirs? Pizarre a un rival importun!... Mettant de côté les idées qui accablent un cœur faible, réfléchis attentivement, et vois combien d'avantages peuvent résulter pour toi de cette alliance. Un souverain ne doit pas être esclave des traités qu'il a faits, quand il améliore le sort de son royaume; un vil sauvage ne peut pas rivaliser avec les dieux de la foudre. Ces deux principes que je mets en avant sont d'une éternelle vérité : l'un est enfanté par la politique épurée; l'autre a son origine dans mon immense pouvoir. Si Sémira refuse mon alliance, oblige-la à l'accepter comme père et comme souverain, abandonne cet importun ainsi que ses états aux armes invincibles de Pizarre.

ATABALIPA.

Un souverain cesse-t-il donc d'être homme pour s'être assis sur le trône? Les lois sacrées ne le lient-elles plus? Ne doit-il point estimer l'honneur? ne doit-il pas respecter ses sermens encore avec plus de soin et plus de gloire? n'est-il plus père? la nature ne réclame-t-elle pas dans son cœur tous ses droits? Et comment pourra-t-il, sans être un tyran, contraindre sa fille à former des liens étrangers que peut-être elle déteste? Le pouvoir paternel a des limites; quand on les dépasse, on cesse d'être un ami pour devenir un être odieux. Tu nous appelles sauvages, pourquoi t'allier avec nous? Nous sommes grossiers : les manières polies de l'Europe, nous ne les désirons ni ne savons les cultiver. Laisse le Pérou en paix; va sur les mers qui se courbent devant toi retrouver courageusement l'Espagne fortu-

née. Je te ferai préparer une immense quantité de ce métal brillant qui enchante si bien les yeux des Européens : tu offriras à ton souverain de riches présens de ma part. Laisse aux Péruviens un souvenir agréable de ton nom devenu immortel parmi eux.

PIZARRE.

Ce n'est pas en fuyant que Pizarre essaie de rendre son nom célèbre ; c'est en conquérant, c'est en faisant céder à ses désirs non-seulement le Pérou, mais tout ce que son âme peut souhaiter. Ne tarde pas davantage ; choisis, en donnant ta fille, la paix et le trône, ou, en la refusant, la guerre, le carnage et la mort.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ATABALIPA seul.

Non, barbares, vos coutumes ne sont point nées de cette loi qu'un Dieu a dictée ; vous êtes des imposteurs qui avez seulement la morale sur vos lèvres envenimées, et qui renfermez dans vos âmes la foule horrible des plus énormes vices. Oui, je me laissais tromper ; je reconnais trop tard que je devais mourir en souverain. Que ferai-je au milieu de ces circonstances ? La patrie parle à mon cœur dans son agonie ; la nature m'appelle ; ma fille gémit consternée ; mon ami le plus cher réclame en rugissant de fureur mes indissolubles sermens ; un tyran veut exiger d'un père la loi la plus dure : tout con-

court à faire s'élever dans mon âme un horrible combat. O toi, Dieu immortel, pour qui je sens déjà un penchant irrésistible, n'abandonne pas les peuples du Pérou : si tu as voulu racheter par ton sang tous les hommes, nous sommes hommes aussi, et peut-être plus dociles que d'autres à accomplir ta loi pure et sacrée.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un jardin.

SÉMIRA, AKALIA, DRUZA.

SÉMIRA.

Les maux du Pérou s'enchaînent par de secrets destins ; une passion funeste allume le flambeau de la discorde : qui dirait que des hommes couverts de fer, armés du feu, méprisant la mort, sont sensibles aux enchantemens de l'amour !

AKALIA.

Ah ! n'appelle point amour de coupables passions. Ces métaux que nous prisons si peu, la richesse et l'étendue de notre fertile territoire, voici l'origine de ces terribles tempêtes. C'est seulement pour assurer sa conquête que le barbare veut unir les droits donnés par la nature à ses audacieux projets : on ne rencontre pas plus un amour héroïque dans ces cœurs nourris de sordides désirs, qu'on ne peut gagner par la force l'inclination des âmes nobles.

DRUZA.

Si tu eusses embrassé mes conseils, fuyant à l'instant l'aspect de ces monstres qui n'ont d'humain que l'apparence, combien de maux tu aurais prévenus, qui augmentent encore notre infortune!

SÉMIRA.

Qui aurait pu, à travers l'obscurité des temps, prévoir sa destinée! et combien de liens chers au cœur j'étais forcé de rompre! Quelle misérable existence serait la mienne, si j'ignorais le sort de mes parens et celui de ma patrie insultée! Cependant si ce cruel persiste encore dans l'idée de rendre esclave de ses fougueux caprices une amante, une fidèle épouse, allons nous cacher parmi des rochers sauvages, sur les confins du royaume de mon cher Oscar. J'entends du bruit : c'est Pizarre qui vient. O ciel! quelle rencontre!

SCÈNE II.

Les mêmes, PIZARRE.

PIZARRE.

Je vois sur votre visage toute l'apparence d'une funeste agitation que mon aspect odieux peut-être vous fait éprouver : je ne pouvais penser qu'on me préférât un rival sauvage et grossier. Quand Pizarre se déclare amant, tout doit céder. J'avais des droits pour l'espérer ainsi; j'ai été trompé, et la cruelle Sémira préfère la désolation de sa patrie et

de sa famille aux tendres liens que lui offrait un amant dans la toute-puissance. L'amour, fuyant déjà de mon cœur, laisse le champ libre à la douloureuse jalousie, et la voix de la vengeance s'élève dans mon sein : les heures qui me restent de cette journée sont d'un plus grand prix que jamais le monde n'en put voir. Décidez-vous, madame; je remets encore entre vos mains le sort du Pérou.

SÉMIRA.

Que voulez-vous de moi, d'un être étranger aux usages de l'Europe, d'un être que la nature avait caché pour des jours plus tranquilles? Nos religions, des cultes opposés, une éducation différente, des lois contraires, mon cœur attaché par ces doux liens formés à un âge où les passions n'ont pas leur fougueux empire; toutes ces choses, seigneur, sont autant d'obstacles que je ne puis pas vaincre. Le cœur d'une jeune fille ne se subjugue pas par la force ; il ne convient pas au grand Pizarre, le héros de l'Espagne, de souiller son nom en contraignant une faible femme à devenir parjure. Comment peux-tu désirer que je te donne en tremblant une main ingrate, tandis que mon cœur resterait au pouvoir de son premier maître? Ah! laisse une infortunée ; poursuis, tout chargé d'or, le chemin de ton illustre patrie ; là tu rencontreras de tendres beautés qui feront le bonheur de tes jours. En modérant tes caprices, ton nom, orné de toutes les vertus, sera rappelé parmi nous avec un sentiment de regret et de reconnaissance.

PIZARRE.

Mon âme inquiète ne souffre point de réflexion : on élève contre les sentimens de mon cœur de chimériques fantômes. Plein de constance et fort dans mes résolutions, je saurai détruire les injustes liens qui s'opposent à mon bonheur. Pense, Sémira, à la différence qui existe entre un sauvage et Pizarre, maître de la foudre.

SÉMIRA.

Je suis aussi une sauvage, le même sang coule dans mes veines; mais sache que celui que tu insultes dans ta fureur orgueilleuse, a dans l'âme plus de vertus que les héros tant prônés de l'Europe : tu peux faire connaître l'ardeur d'une funeste passion sans l'outrager.

SCÈNE III.

Les mêmes, OSCAR, caché entre des branches d'arbre.

OSCAR.

Quel moment favorable se présente à mon ressentiment ! Tu vas tomber à l'instant même à mes pieds, monstre odieux.

(Il tire une flèche de son carquois, et la pose sur son arc.)

PIZARRE.

Mes prières sont donc inutiles ? La splendeur du trône, l'honneur, la gloire de tes parens pour lesquels tu soupires, te sont donc indifférens ? Mon

amour m'indique en cet instant un remède énergique à tant de maux. Ce vil objet qui t'enchaîne, je le ferai périr : que celui dont peuvent provenir tant de disgrâces cesse de vivre.

OSCAR, à part.

Auparavant tu succomberas sous la pointe aiguë de cette flèche lancée par mon bras. (*Il ajuste la flèche.*) Que ma vengeance se suspende un instant : voyons si Sémira lui résiste, ou si devenue faible et timide elle cède à ce traître.

SÉMIRA.

Pourquoi veux-tu, homme injuste et inhumain, attenter à la vie d'un être innocent qui jamais ne t'offensa? Peut-elle être un crime à tes yeux cette flamme allumée dans le Pérou à une époque où tu habitais l'Espagne, et quand nous ignorions qu'il y eût des hommes semblables à toi dans d'autres climats? Est-ce là cette loi sainte que tu vantes hardiment? Ton Dieu permettra-t-il que tu trempes tes mains dans le sang humain, pour venger des haines suscitées par une indiscrète passion? Ah! Pizarre, ne deviens pas en un instant cruel pour tant de malheureux; respecte les lois de la nature, ou crains un bras vengeur : jamais Sémira ne pourra aimer ton caractère sanguinaire.

PIZARRE.

Puisque tu désires, ingrate, voir s'allumer le flambeau de la guerre; puisque le bruit de mes tonnerres a des charmes pour toi, je pars, Sémira, et tu verras bientôt, pâle et désolée, le sang des

hommes couler pour tes vains caprices; le faible empire des Incas détruit à jamais. Je marche pour m'asseoir en conquérant sur le trône d'or. Tes parens vont supporter des chaînes pesantes; et toi, cruelle, tu seras mon esclave.

OSCAR, sortant avec précipitation.

Jamais, tant qu'existera cet Oscar qu'insulte ton audace. Meurs, infâme !

(Il va lancer la flèche.)

SÉMIRA, courant vers Oscar, et l'arrêtant.

Suspens tes coups, Oscar; laisse à la vengeance de Dieu seul la punition du crime.

OSCAR.

Je vais venger à l'instant, d'un bras sûr, la raison, l'humanité, l'amour, la patrie, le trône, que ce monstre, dans sa fureur, a offensés; laisse-moi, Sémira, éteindre la peste qui nous veut dévorer : ne me retiens pas.

PIZARRE, l'épée à la main.

Ce fer invincible, qui méprise la furie d'un téméraire, va me tirer de toutes mes peines en délivrant la terre de celui qui fomente la discorde.

(Il veut attaquer Oscar.)

AKALIA. Elle le retient ainsi que Druza.

Par pitié, seigneur, arrêtez vos pas; écoutez généreusement nos prières; ne transformez pas devant nous ce riant jardin en un théâtre d'horreur.

OSCAR.

Chère Sémira, tu protéges la vie honteuse pour la terre de ton tyran? Considère que le barbare veut

te rendre esclave et souiller ton trône. Meurs, ennemi.

(Il veut lancer la flèche.)

SÉMIRA.

Combien je suis malheureuse! N'entends-tu déjà plus les accens supplians de ton amante? mes prières, mes soupirs, n'ont-ils plus de pouvoir?

OSCAR.

Bien-aimée Sémira, l'honneur a sur mon cœur en cet instant un plus grand empire que mon amour: qui sauve son amante outragée ne l'offense point. Laisse vibrer mon arc; que cette bête féroce meure.

SÉMIRA.

Arrête, trop héroïque Oscar: qui me secourra?

SCÈNE IV.

Les mêmes, ATABALIPA, PALIMA et INGACU.

ATABALIPA.

Fille adorée, qui t'insultes? et que prétendez-vous faire tous deux enflammés de haine?

(Il court avec Ingacu vers Pizarre.)

PALIMA, à Oscar.

Ton caractère emporté veut nous jeter dans l'abîme du malheur.

OSCAR.

Je veux sauver le Pérou; vous me ravissez le plus heureux des momens: peut-être aujourd'hui même serez-vous punis de votre compassion.

ATABALIPA.

Excusez, Pizarre, les fougueux mouvemens d'un jeune homme plein de courage. Je ne désire qu'une chose, c'est que la douce harmonie de la paix règne dans ce pays tant que les destins vous y retiendront. Venez, ami, recevoir l'or que je vous offre.

PIZARRE.

Combien tu te trompes ! tu penses pouvoir acheter Pizarre par ton or. Apprends, homme orgueilleux, que mon cœur nourrit de plus nobles idées : la guerre peut rendre ma fortune plus brillante.

OSCAR.

Oui, c'est au champ de bataille que je t'appelle ; c'est là qu'à la tête de mes braves sujets, et n'étant plus retenu par des bras que je respecte, je prétends te renverser, orgueilleux Européen. Tes foudres illusoires ne m'effraient point ; nous avons déjà les oreilles accoutumées au son rauque de tes machines fumantes. Nos flèches sont toutes empoisonnées, leurs coups sont mortels : nous ne manquons jamais le but. (*Il montre une flèche.*) Celle que tu vois t'est déjà destinée, infâme : si tu as quelque valeur, viens me chercher environné de cette troupe méprisable que l'Espagne a repoussée de son fatal sein.

PIZARRE.

Oui, insensé, dans bien peu d'instans le fer et le feu te feront connaître combien sont faibles ces armes que tu opposes à l'ardent éclair : c'est toi seul, qui, aveuglé par ta fureur, as déclaré la guerre que je voulais éloigner de cet empire, en montant au

trône sur les ailes du bonheur. Irrité maintenant, sentant dans mon âme la flamme de la haine et de la jalousie, je cours aux armes. Le ciel va tonner, la terre doit trembler sur son axe; et si ce dieu, si cet astre du jour que la stupidité adore, pouvait être sensible aux horreurs que je ferai commettre par mes soldats, dans sa tristesse et sa désolation il cacherait sa face rayonnante au milieu de sombres nuages. Atabalipa, homme faible et sans caractère pour te soutenir sur un trône, vois qui te perd (*il indique Oscar et Sémira*); c'est une fille insensible à tes maux, c'est un barbare appelant la guerre dans sa fureur.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Les mêmes, excepté **PIZARRE**.

OSCAR.

Ne crains point, cher ami, les menaces de ce superbe Espagnol; ses compagnons tremblent à la vue de cette troupe nombreuse d'intrépides héros qui veulent délivrer leur patrie d'un joug infâme. Toi, que j'adore, Sémira, adieu, je pars; je traînerai bientôt à tes pieds ces dépouilles, fruits de l'ardeur qu'allume dans mon âme notre foi constante et ta gloire. Mon bras vengeur va exterminer cette race; je ferai incendier ces bois ailés et caverneux qui les ont conduits au-dessus des eaux de l'Océan. C'est ainsi que je fermerai la

route qu'un hasard fatal a découverte à des impies qui nous viennent insulter. Adieu, Palima; ton fils va se faire couronner par la victoire, et tâcher de rendre son nom digne de la patrie ainsi que de Sémira. Adieu, mes amis.

SÉMIRA.

Arrête, digne objet de mon amour; je ne puis consentir à ce que tu ailles affronter la foudre avec d'aussi faibles armes. Fuyons le malheur tandis qu'il en est encore temps. O père chéri! ô toi la plus tendre des mères, abandonnons pour toujours le Pérou à ses destinées! C'est dans le royaume d'Oscar que la nature nous offre un doux asile. La vie de mon amant a bien plus de valeur que l'empire des Incas, destiné par la main céleste aux fils de l'Orient.

ATABALIPA.

Que tout se prépare. Allons nous réfugier dans ces montagnes escarpées: en emmenant une épouse chérie et mes enfans, j'emporte tout ce qu'il y a de précieux pour moi; et je ne regrette point de perdre un trône esclave du destin.

OSCAR.

Oui, partez, si vous le désirez; moi seul je dois marcher sur le champ de bataille où m'appellent l'honneur et le devoir: mes amis m'y attendent, et je ne puis déjà plus refuser de combattre sans me souiller de bassesse et d'ignominie. Voudrais-tu, Sémira, accepter une faible main qui tremblerait de crainte? pourrais-tu aimer un homme, qui, évitant le défi, se cacherait comme une femme ti-

mide, et se refuserait à une juste guerre? un homme qui fuierait le combat d'où dépend le salut de sa patrie, de ses parens et de son épouse?

SÉMIRA.

Va, généreux Oscar; suis les impulsions de ton noble cœur; fatigue la disgrâce. Si le soleil, ou cette divinité que les barbares adorent, sont justes, ils estiment l'honneur, ils aiment une valeur héroïque, et ils ont pitié de la vertu qui gémit dans la consternation; va avec assurance. Les lauriers de la victoire doivent orner ton front; Sémira ne peut point porter des chaînes sacriléges; elle doit te revoir au milieu des triomphes, ou bien elle saura mourir avec force et constance.

OSCAR.

Épouse digne d'un meilleur destin, femme courageuse, tes sentimens sublimes enflamment encore davantage ce cœur qui brûle d'un saint devoir: ton époux sera invincible; le temps vole. Adieu, tendre Sémira; adieu, Palima. (*Ils s'embrassent tous trois.*) Ami malheureux, implore le ciel!

(Il part.)

SCÈNE VI.

Les mêmes, excepté OSCAR.

PALIMA.

Valeureux jeune homme, le malheur devait te respecter! Que le soleil ne voie pas ta déroute... Allons au temple du dieu de nos pères; que les par-

fums s'élèvent en nuages épais devant son simulacre; que nos gémissemens attirent sa compassion et donnent la victoire !

ATABALIPA.

Le cœur dans l'infortune aime à recourir à la divinité : que votre espérance se fortifie aux pieds des autels; vos prières, émanées de la vertu, seront écoutées. Je pars pour le camp, afin de voir si je puis encore, par mes supplications, éloigner le carnage de ce triste empire.

SÉMIRA.

Ce n'est plus le temps d'employer de semblables moyens. La guerre, dans sa furie, a banni les sentimens de douceur et de compassion. Accompagne ta famille; laisse combattre des bras qui lasseront peut-être l'inexorable destin.

(Ils se retirent.)

SCÈNE VII.

Une salle.

SÉMIRA.

C'est dans ce jour fatal que va se décider le sort du Pérou. O Dieu suprême ! si la justice et la raison sont des vertus agréables à tes yeux; si d'avides agresseurs n'ont point le droit de nous dérober les possessions où nous sommes nés, ton secours, en animant nos bras, nous donnera la victoire, et les foudres redoutables seront éteintes. Il me semble entendre déjà les gémissemens des blessés qui perdent la vie au milieu de cette cruelle bataille....

Cher époux, Oscar, mon bien-aimé, sort funeste!.. Pourquoi cependant laisser abattre mon âme par ces idées lugubres! va, combats, triomphe; notre chère patrie ne peut pas exister sans cet effort. Mais si le sort nous est contraire, si ton sang arrose ce territoire que ma main t'avait destiné, je saurai de cette même main, qui devait bientôt resserrer sur l'autel les liens de l'hyménée, me séparer des vivans, et suivre ton ombre au delà du tombeau.

SCÈNE VIII.

SÉMIRA, ALMAGRO.

ALMAGRO.

Permettez-moi, madame, d'interrompre vos méditations. Je sais que la vue d'un Espagnol excite dans vos regards l'horreur et la confusion : éloignez cependant ces idées que la crainte la plus juste vous a fait adopter. Sachez qu'il y a des hommes parmi nous qui abhorrent les perverses menées des tyrans, et qui désirent sauver les affligées des mains de leurs oppresseurs. Écoutez avec tranquillité mes discours, et confiez-vous dans l'honneur d'Almagro, qui déteste le vil Pizarre.

SÉMIRA, à part.

Une nouvelle trahison se prépare. (*Haut.*) Que prétendez-vous dire, en m'annonçant une bonté que démentent les faits.

ALMAGRO.

Vous verrez comme, en suivant les nobles mou-

vemens que je veux faire naître dans votre âme, les affaires politiques de votre patrie vont prendre une face plus favorable. Si mon caractère, qui abhorre de semblables horreurs, n'avait mille fois réprimé les sanguinaires désirs de ce monstre, le Pérou aurait déjà offert la scène de sa destruction. J'ai un pouvoir égal au sien sur les troupes; mais le détestable Pizarre, tourmenté par son génie insatiable et destructeur, et par la soif de ces riches métaux dont votre terre abonde, mine peu à peu mon pouvoir, afin de tout envahir, en accordant aux soldats, pour gagner leur affection, plus de licence que n'en permettent la loi ainsi que l'ordre. J'ai horreur de la trahison; j'aime ces peuples, en qui je ne vois briller que la simple nature. Déjà fatigué des climats étrangers, des mers en courroux, je veux aller me reposer dans ma patrie, de tant de fatigues. Mon souverain, qui brille comme le soleil, qui possède toutes les vertus au plus haut degré, ajoutant une extrême confiance à mon récit, contractant avec cet empire l'alliance la plus avantageuse, on verra arriver ici de tous côtés les utiles productions de l'Europe; l'industrie apportera à vos peuples toutes les douceurs de la vie. Soyez, belle Sémira, l'instrument de si hautes félicités; vous êtes la seule qui pouvez ramener un temps serein sur cet empire, dont l'horizon est obscurci.

SÉMIRA.

Je serais la plus heureuse des femmes, si je pouvais éloigner de noires disgrâces en sauvant ma patrie. Déclarez-vous; ne me laissez pas me tour-

menter par une incertitude qui aigrit encore davantage mon cœur.

ALMAGRO.

Serez-vous discrète? garderez-vous le secret? aurez-vous assez de constance pour une entreprise audacieuse?

SÉMIRA.

N'en doutez pas, seigneur; plutôt mille morts, que de trahir celui qui se fie en mon secours.

ALMAGRO.

Dites-le-moi franchement, le vil Pizarre n'a-t-il pas feint d'être un amant passionné, afin de vous séduire? n'a-t-il point souhaité votre main pour appuyer des droits qui manquaient encore à son ambition?

SÉMIRA.

Vous me faites rougir de honte, Almagro. Oui, ce n'est pas un secret; il a voulu gagner mon cœur; et quand il a vu que, ferme en mon amour, je repoussais les feintes expressions d'une âme esclave de la guerre et de l'ambition, laissant la liberté aux furies qui dominent dans son sein, il n'a respiré que la vengeance contre ceux qui ne donnèrent jamais motifs à ses fureurs. Plein d'orgueil et de dureté, il a marché vers le champ de bataille, en disant que le trône du grand Atabalipa lui appartenait par droit de conquête. Vous qui êtes son égal, que les soldats respectent, allez éteindre l'incendie; sauvez-moi des horreurs d'une guerre atroce. Pour récompense d'un tel service, quand vous retour-

nerez dans votre patrie, je vous offrirai une immense quantité de ce métal brillant. Vous pourrez emporter de riches présens pour le souverain de l'Espagne, et votre nom sera toujours chéri parmi nous.

ALMAGRO.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui devez consommer l'œuvre hardie, en délivrant la terre d'un assassin qui veut vous enlever vos parens, votre patrie, la liberté, votre époux.

SÉMIRA.

Moi! et de quelle manière? Une terreur glaciale se répand dans mon âme.

ALMAGRO.

Il n'y a pas à balancer. Sachez, madame, que le ciel même a choisi votre bras pour la vengeance de tant de crimes. (*Il tire un poignard qu'il lui présente.*) Voici, Sémira, le présent que le Dieu de la haute justice me charge de vous remettre; vous serez heureuse si vous accomplissez sa loi avec fermeté.

SÉMIRA.

Un fer pénétrant!... Ah! Dieu! je tremble!... Qu'exiges-tu de moi? tu veux mon sang? je le répandrai avec joie, s'il peut apaiser aujourd'hui ta colère en sauvant la patrie!

ALMAGRO.

Ce n'est pas le sang innocent que réclame aujourd'hui la céleste justice, c'est celui qui anime le cœur le plus infâme et le plus pervers. Adore, Sémira, les ordres de mon Dieu, qui souvent s'est

servi du faible bras d'une femme pour renverser les tyrans. Voici la loi qu'un mortel n'a point droit de ne pas accomplir. Feins d'être l'amante de ton oppresseur, prodigue-lui les doux encouragemens, trompe avec adresse sa passion effrénée; et dans le moment le plus opportun pour conquérir la liberté, venge ton juste amour d'une injuste offense; dirigeant le coup d'une main ferme, perce le cœur du parjure; accomplis les ordres du ciel, et n'hésite point.

SÉMIRA.

Le ciel peut-il ordonner un crime horrible? l'assassinat peut-il être agréable à ton Dieu? Si cela est ainsi, je déteste les cultes étrangers; je veux suivre la loi pure et sacrée que dicta le soleil à nos premiers pères : être bienfaisant, ne pas souiller du sang de ses semblables une indigne main; prêter, avec compassion, du secours au malheureux indigent, à l'infortuné; ne point blesser autrui, donner à la vertu la préférence sur la naissance, voilà la loi immortelle qu'un Dieu juste a gravée dans nos cœurs.

ALMAGRO.

Nous ne devons pas nous arroger le droit de pénétrer les grands secrets de la Providence, elle gouverne les hommes par des voies ignorées. Se soumettre aux décrets du ciel, est tout ce que doit pratiquer un mortel, en abandonnant les idées que l'éducation a inculquées dans son cœur à un âge encore tendre.

SÉMIRA,

Ce n'est pas l'éducation, c'est le sentiment de mon

propre cœur qui conserve toujours de l'horreur pour le crime, et sent un doux penchant pour la vertu. Ton Dieu exige la trahison, le sang des hommes et la mort. Les passions qui avilissent les hommes sont étrangères à un Dieu; et s'il les ressent, je déteste sa loi, son culte et son nom.

ALMAGRO.

Ton cœur est dominé par une vertu trop austère. Il fut toujours juste de punir les vices, de sauver la patrie, de sacrifier d'une main noble le perfide moteur de nos tourmens. Puisqu'il te plaît de contempler l'empire nageant dans le sang de tes peuples; puisqu'une seule vie a plus de valeur à tes yeux que celle de milliers de sujets; qu'il ne te fait point horreur de voir s'asseoir sur ton trône un injuste tyran, et tes parens chargés de fer, ou condamnés à de redoutables supplices; puisque tu ne frémis pas en pensant à ton amant privé de l'existence, à ta gloire menacée, à la contrainte de satisfaire par violence la passion d'un monstre, je m'éloigne, Sémira; et comme unique récompense de mon affection, je te conjure, par les lois de la nature, de garder ce secret qu'un Dieu puissant n'a voulu déclarer qu'à toi seule par ma bouche.

(Il veut partir.)

SÉMIRA.

Arrête!... donne-moi le fer!... un Dieu m'inspire!... La victime que l'inexorable destin a proscrite en sa fureur, qu'elle perde l'existence dans ce moment que tu achèves de peindre!... Mon bras saura lui déchirer le sein pour prévenir de plus funestes disgrâces.

ALMAGRO, revenant sur la scène.

La justice a-t-elle vaincu? la cause de la triste humanité a-t-elle aussi triomphé, et veux-tu enfin exécuter l'action la plus généreuse?

SÉMIRA.

N'en doute pas, Almagro; donne-moi le fer, seul présent du ciel que puisse aimer la vertu.

ALMAGRO, lui donnant le poignard.

Courageuse Sémira, je te remets ici le vengeur de la patrie, le dieu favorable qui va nous délivrer du joug du plus grand tyran qu'ait jamais vu la terre : cache-le avec soin; ne risque point, par une imprudente ardeur, le coup hardi; prépare bien d'avance cet heureux moment. Un feint amour doit nous découvrir la route de la vengeance : je confie à ton adresse l'exécution de cette audacieuse entreprise; c'est, rempli de satisfaction, que je me sépare de toi, et que je cours te donner des preuves non équivoques de la plus haute estime. (*A part.*) Ma haine a triomphé. C'est ainsi que je monterai sur le trône sans être compromis.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

SÉMIRA seule.

Amitié!... vertu si nécessaire à l'homme social!... dis-moi, où habites-tu?... Ah! ce n'est pas en Europe, dans ce pays de bêtes féroces, que tu as placé

ton trône!... Parmi ces peuples qu'ils appellent sauvages, ton culte est bien plus répandu; tes lois sacrées sont gardées bien davantage. Qui pourrait croire qu'un long commerce, une constante association dans les travaux, des intérêts communs, n'enfantassent que des crimes? que l'ambition a un plus grand empire que la voix de la nature? Cet instrument, que m'a confié une trahison cruelle, est peut-être un noble présent du ciel! Fer ami (*elle considère le poignard*), tu es mon plus sûr refuge contre la disgrâce; tu m'inspires l'action la plus héroïque : si je vois se rompre les doux liens qui retiennent mon âme, si mon espérance s'évanouit, et que je sois condamnée à assouvir les fougueux désirs d'un monstre, alors, profitant de ton secours pour me percer le sein, je saurai triompher du malheur.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

Un bois.

OSCAR, JACUBACCA, Péruviens armés d'arcs et de flèches.

OSCAR.

Intrépides et vaillans Péruviens, qui préférez la mort sur le champ de l'honneur, au vil état de l'esclavage! que les sons rauques de la foudre bruyante ne vous effraient pas : plus légers qu'elle, nous

irons l'arracher des mains de ceux qui l'ont fabriquée. Bannissez les superstitions; que d'antiques traditions, que d'obscurs oracles ne vous trompent plus. Les dieux n'engendrent point de monstres, et la troupe insensée des vices ne peut leur être agréable. Connaissez-nous, cruels! vous qui nous provoquez à la plus juste vengeance! misérables que la nécessité et la convoitise ont entraînés sur les ondes! Venez, amis, délivrer la patrie; vos épouses serrant leurs enfans sur leurs seins, attendent avec timidité, dans des transes cruelles, que vos bras décident de leur sort.

JACUBACCA.

Ne retarde pas plus long-temps notre victoire, seigneur; ta valeur a enflammé nos cœurs d'une ardeur inconnue. Volons à la vengeance, et que le nom de cette race qui est venue porter parmi nous la désolation, puisse même s'éteindre!

OSCAR.

Si vous suivez avec intrépidité mon exemple, nous devons triompher des imposteurs.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

La salle du trône.

ATABALIPA, PALIMA, SÉMIRA, AKALLIA. DRUZA.

SÉMIRA.

Mon âme ressent une étrange agitation. Qu'il est terrible ce moment, où les destinées peuvent par leurs lois inaltérables tromper la valeur ! Oscar !... cher époux !... Quelle honteuse frayeur glace mon sang;... qu'il combatte en héros, qu'il venge les insultes faites à la divinité.... Son temple a déjà été dépouillé de ses précieux ornemens d'or, par des mains sacriléges. Qu'il venge l'amour le plus pur, qu'il venge l'amitié. Mais qu'entends-je? de lugubres gémissemens, des cris de morts, formant une horrible confusion, retentissent de toute part! de ce côté ils s'avancent... par-là ils combattent;... les cruels lancent une nuée épaisse de flèches empoisonnées. Le sang humain court déjà en rougissant les arbustes foulés.. je vois la mort, assise sur un trône de cadavres, désigner avec fureur, de son doigt tors et décharné, ceux qu'elle désire! Ah! elle tourne ses yeux louches; qu'elle ne voie pas où combat Oscar!... Dieu puissant, protége le défenseur de tes autels!... Père chéri, mère malheureuse, n'entendez-vous pas déjà retentir le tonnerre ? Une nuée épaisse de vapeurs sulfureuses a

voilé jusqu'aux rayons dorés du soleil, on ne voit plus qu'une lueur terrible !... Oscar... époux bien-aimé, où combats-tu? Que deviendrai-je!... Secourez-moi, je meurs!...

(Elle tombe évanouie dans les bras d'Akallia et de Druza.)

PALIMA, courant vers Sémira.

Fille malheureuse ! tout augmente la sombre horreur de ce jour fatal !

ATABALIPA, courant aussi vers sa fille.

Sémira, ne succombe pas!... Tout ce qu'il y a de triste, tout ce qu'il y a de douloureux sur la terre, s'est réuni dans mon cœur. Père infortuné! monarque malheureux ! injuste soleil ! cruels agresseurs ! Peut-on considérer comme des crimes mes injustes destinées? L'innocence, la vertu, doivent-elles satisfaire vos caprices? devenus intraitables, vous réjouissez-vous des disgrâces humaines? (*On entend des coups de canon dans le lointain.*) Quel bruit effrayant se répand sous la voûte du ciel ! la terre agitée tremble sur ses axes!... Oui, l'éclair brille ; mes amis combattent pour la patrie ; et moi, homme inutile, est-ce seulement avec les gémissemens de la faiblesse que je veux éloigner d'affreux malheurs? que mon triste empire finisse avec moi !

(Il va pour partir avec fureur.)

SCÈNE XII.

Les mêmes, INGACU.

INGACU.

Monarque infortuné ! où te guide, dans ton emportement, le sort funeste ? tu ne peux déjà plus sauver ton empire : tes sujets, ou gissent étendus sur le champ de bataille, ou, emportés par la terreur, se cachent dans les bois (6).

ATABALIPA.

Je vois une partie des oracles accomplis ; il me reste encore à voir ce qui n'a pas été consommé : le malheureux Oscar n'existe peut-être plus.

SÉMIRA, revenant à elle.

Oscar!... ô doux nom!... viens ranimer mon faible cœur... Tu as déjà mis en déroute les barbares Européens : la gloire est-elle à nous ? Un murmure effrayant m'annonce que l'on combat encore!... O malheur !

INGACU.

Je l'ai vu, au milieu des rangs, animer ses compagnons avec une intrépide ardeur, tendre son arc d'une main robuste, et lancer aux barbares des milliers de flèches. Le tonnerre qui s'enflamme, les éclairs de feu qui lancent la mort par des bouches effrayantes, épouvantent les nôtres au milieu du combat. Voyant que tous les guerriers l'ont abandonné sur le champ de bataille jonché de cadavres,

le généreux Oscar, brûlant de rage, plus fougueux que les foudres éclatantes, se jette au milieu d'elles; et des nuées épaisses de fumée, qui s'élèvent dans les airs, cachent ce héros à mes yeux qui ne peuvent plus rien distinguer.

(Le bruit des armes et des coups de canon s'entend de plus près.)

ATABALIPA.

Le son effrayant de l'arme bruyante s'approche de nous; je tremble! Tout m'annonce déjà le dernier moment, et j'entends la voix irritée de Pizarre.

PIZARRE, en dehors.

Entourez avec vigilance ce palais! que rien ne se dérobe à ma juste fureur.

SÉMIRA.

Quelle horrible voix résonne à mes oreilles!

PALIMA.

Secourez, grand Dieu, notre innocence!

SCÈNE XIII.

Les mêmes; PIZARRE, ALMAGRO, l'épée à la main; Soldats espagnols.

PIZARRE.

Soldats, satisfaites votre vengeance; chargez de fer cet homme altier, qui, en suscitant la révolte, espérait nous faire assassiner : il a perfidement rompu les lois de l'hospitalité; que son supplice effraie cette nation déjà conquise.

(Les soldats chargent de chaînes les bras d'Atabalipa.)

ATABALIPA.

Inhumain, que fais-tu? quels sont mes crimes? n'es-tu pas l'agresseur? et ne jouissais-je pas, sans savoir qu'il existât des monstres semblables à toi, de la tranquille possession de cet empire qui me venait de mes pères? quand tu abordas sur mes rivages, ne t'offris-je point des présens, preuves évidentes que je ne voulais point d'hostilités? aussitôt que tu vis les hautes murailles de la malheureuse Caxamalca, ne te fis-je point ouvrir ses portes à l'instant? n'as-tu pas été reçu dans mon palais comme un ami? n'ai-je point fait tout ce que j'ai pu? tes désirs n'étaient-ils point prévenus? en quoi suis-je perfide? de quelle manière ai-je voulu te trahir? Si tu eusses été plus prudent, combien de maux tu aurais épargnés, en réprimant tes pensées insensées! Je me trompe : tu es venu pour m'enlever mon empire; ce métal brillant a fait naître dans ton cœur une dévorante cupidité. Tu n'es qu'un brigand, tu n'es qu'un pirate, qui, après avoir infesté l'Océan, viens commettre d'horribles attentats sur la terre! Je me suis trompé, en pensant que tu avais reçu une mission des dieux. Ce jeune homme, qui, emporté par l'honneur, a voulu te prouver, les armes à la main, qu'on n'insulte pas impunément la vertu, t'a connu dès le premier moment : il voulait me prévenir; mais un fatal destin fascinait mes yeux. Dis, homme injuste, n'est-ce pas dans mon palais que tu m'as trouvé sans armes au milieu de ma famille désolée? comment suis-je parjure? et comment prétendrais-je t'assassiner? Si tu m'eusses vu

combattant sur le champ de bataille, c'est que j'aurais accompli courageusement mes devoirs. Est-ce un crime de défendre son trône et sa chère patrie? Mais tu ne sens pas la flamme de la vertu; dévoré des fureurs de l'avidité, tu cherches un faux prétexte pour couvrir tes crimes; mon empire et mes trésors me condamnent à la mort la plus injuste et la plus inhumaine.

PIZARRE.

Qu'on l'emmène; il sera exécuté selon les lois de la guerre, pour servir d'exemple aux autres qui essaieraient de se soulever.

(Les soldats veulent l'emmener.)

PALIMA.

Arrêtez, cruels! Noble Pizarre, (*elle se jette à ses pieds, ainsi que Sémira, Akallia, Druza et Ingacu*) considère la plus terrible douleur; pardonne à un infortuné; ses crimes sont d'être père et d'être roi. Je te cède le Pérou; la vie de mon époux vaut plus à mes yeux que le monde entier.

SÉMIRA.

Être fortuné, ne sois pas insensible au cri de l'humanité; vois à tes pieds l'épouse, la fille du dernier des Incas. Dans leur consternation elles n'implorent de toi que l'existence de l'innocence opprimée. Vois ce palais, ce trône, ces trésors, ce vaste empire, tout est à toi; rends-nous seulement un malheureux que ton atroce politique condamne à la mort la plus injuste et la plus cruelle. Fugitifs, errans parmi les bois, nous aurons pour palais une grotte obscure. La nature, si bonne, si prévoyante, nous

présentera d'une main compatissante les fruits des arbres sauvages. Vis heureux au milieu des grandeurs que t'accorde l'inexorable destin; mais laisse-toi adoucir par ces larmes et par ces sanglots, que la douleur la plus cuisante arrache de mon sein.

PIZARRE.

Contemple sans te troubler, femme altière et ingrate, la juste conséquence de tes dédains. Regarde ton père chargé de fers; tu verras bientôt mon rival dans un état plus triste encore. Tu m'as enseigné à être dur et cruel. Tu as ordonné les horreurs de ce jour.

SÉMIRA. Elle se lève et va se jeter aux pieds d'Almagro.

O toi, qui es plus humain et plus sensible, toi qui m'as déjà accordé ta protection; ouvre-moi ton cœur, modère la furie des barbares passions, accomplis ces promesses que tu m'as faites avec tant de générosité il y a peu d'instans.

ALMAGRO.

La loi doit s'accomplir, elle a plus d'empire sur mon âme que les clameurs d'une faible femme, qui ne sait que soupirer. (*A part.*) Elle va me trahir... et ne se venge point....

PIZARRE, à part.

Almagro protecteur! La trahison se découvre sur son visage. Oh! parjure! ton sang va couler pour mon repos.

SÉMIRA, se levant avec fureur.

Barbare! je te ferai sentir des remords égaux à

tes crimes. Un bras innocent n'accomplit pas la trahison. Mère adorée (*elle court vers sa mère et ses compagnes pour les relever*), amies, que je vois dans la consternation, levez-vous. Ces monstres n'ont d'humain que l'apparence, leurs cœurs féroces sont plus durs que ce métal qui nous a subjugués.

PIZARRE.

Soldats, amenez les prisonniers échappés à nos foudres enflammées. (*Des soldats partent.*) Mon ressentiment a un libre cours, l'honneur outragé de Pizarre se venge. Voici le moment de mon plus grand triomphe. (*Regardant Sémira.*) Tremble, ingrate.

SCÈNE XIV.

Les mêmes, JACUBACCA et Péruviens dans les chaînes, OSCAR, des soldats espagnols l'amènent sur une litière presqu'expirant.

ATABALIPA.

Oh! quel jour d'horreurs mes yeux ont-ils vu!

PIZARRE, à Sémira.

Tu as devant toi mon rival. Vois ce que peut un orgueil insensé. Maintenant, considère son état abject et mon triomphe.

SÉMIRA. Elle s'approche d'Oscar avec Palima, Akallia, Druza et Ingacu.

Mon Oscar, toi que j'adore! Oh! malheur! mon âme va s'élancer dans ton sein pour retenir la tienne. Ouvre ces yeux où je voyais briller nos

plaisirs. Mais ton sang a coulé, et, déjà glacé, tu as perdu la vie par les mains de la tyrannie.

OSCAR, ouvrant les yeux.

Qui me parle?... qui veut d'une mort douloureuse me rappeler à la lumière... d'un jour malheureux? Qu'on me laisse en paix... dans ces derniers momens... Ne pas exister... est toujours ce qu'il y a de plus doux... pour qui a perdu... tout ce qu'il aimait le plus.

SÉMIRA.

Tu es dans les bras de ta fidèle épouse, si tu ne vis pas, Oscar, Sémira va mourir.

OSCAR, ouvrant les yeux.

Sémira! quoi! c'est toi qui soutiens les faibles restes d'une vie pleine d'amertume?... Tu vis encore ma bien-aimée! nos tyrans t'ont donné la liberté!... Le vil Pizarre a-t-il senti la compassion?... ou bien as-tu suivi la dure loi de ce monstre... Oh! Dieu, je me meurs.

(Il s'évanouit avec angoisse.)

SÉMIRA.

Retrouve encore un souffle, cher objet. Sémira t'appartiendra au delà de la mort. Rien ne peut te ravir la juste possession d'un cœur qui était né pour toi.

OSCAR.

Sémira!... ma douce... et chère amante... Où est notre père?.. existe-t-il encore? Cette tendre mère,.. qui aimait tant,... a-t-elle pu survivre... au malheur.

SÉMIRA, à Atabalipa pour qu'il s'approche.

Approchez-vous, consolez un noble fils dans ces momens de douleur et d'amertume.

PALIMA, embrassant Oscar.

Voici la plus triste des mères, cher Oscar, qui veut te suivre. Je succombe!

OSCAR.

C'est vous. Vivez pour servir de protecteurs... à la fille... la plus héroïque... et la plus vertueuse.

ATABALIPA, s'avançant vers Oscar.

Oscar, mon ami! mon fils! dans l'état où je te vois, tu es plus heureux qu'un père infortuné. Abandonne une terre dominée par des bêtes féroces! Tu ne peux déjà plus servir à leurs caprices. Vole vers ce lieu habité par une divinité bienfaisante, qui aime la vertu.

OSCAR, enbrassant Atabalipa.

Oui,... approchez-vous de moi; ...la mort s'appesantit... Je meurs plus satisfait... puisque c'est dans les bras de tout ce que j'avais de cher que je perds la vie;... je meurs en servant la patrie... Vengez, si vous le pouvez, ses insultes. (*En sentant le poids des chaînes d'Atabalipa, il parle avec chaleur et s'affaiblit aussitôt.*) Mais quelles chaînes prétendent-ils me faire porter? C'est libre que je veux terminer mon existence. O malheur!... elles retiennent tes bras, cher ami;... ma douleur s'accroît... Viens, chère épouse,... donne-moi cette main (*il la prend dans la sienne*) que tu avais destinée à servir de ré-

compense... à l'amour le plus pur. (*Il la baise.*) Elle n'a pas... de fers!... O... ma bien-aimée!... je ne puis déjà plus... te sauver. Tendre amie, console tes chers parens... dans leurs chagrins... Rappelle-toi avec le souvenir le plus douloureux... celui qui t'emporte dans son âme... Adieu,... Sémira.

(Il meurt.)

ATABALIPA.

Jeune homme, digne d'un meilleur destin, les tyrans n'ont déjà plus de pouvoir sur toi.

PIZARRE.

Le cœur s'est vengé, mon âme bondit de joie.

ZÉMIRA, à Pizarre.

T'es-tu assouvi, cruel, pendant la scène affligeante que tu viens de voir? Ton âme infâme s'est-elle assez réjouie de notre douleur? Je vais te donner aujourd'hui des plaisirs jusqu'à satiété. Prépare tes yeux à de nouvelles horreurs; mais, auparavant, je veux faire entrer dans ton âme l'atroce venin des dissensions. Apprends, perfide, que ton collègue, que ton compagnon dans le vice et dans la fraude, a voulu se servir de mon bras pour t'assassiner. Enflammé de haine, il m'a fait un noble présent. Je veux vous laisser luttant avec les passions les plus funestes. La rage, la haine, l'envie, l'intrigue, doivent me faire justice d'un sang chéri. Vous serez malheureux par vos crimes, vous ne goûterez pas un seul jour avec tranquillité les fruits de la trahison. (*Elle tire le poignard caché dans son sein.*) Voilà ce qui atteste ce que je viens de découvrir. Odieux Almagro! reconnais ce pré-

sent qui arrache une victime aux passions, en la faisant suivre son époux.

(Elle se frappe.)

PIZARRE, *courant vers Sémira.*

Femme vertueuse, arrête ton bras.

PALIMA, *soutenant Sémira mortellement blessée.*

Fille infortunée! O jour malheureux, où l'horreur succède à d'autres horreurs.

ATABALIPA, *approchant de Sémira, et posant sa main sur la blessure.*

Tu as déchiré ton sein de neige, le sang coule. Dieu puissant, venge une fille héroïque!...

SÉMIRA, *à Pizarre.*

Éloigne-toi,... funeste origine des maux de ce jour cruel... Ne me tourmente point par ton redoutable aspect;... ne profane point par une main détestable le sang pur qui coule de mon sein... Tes secours me causent plus d'horreur que la mort... Et vous, parens chéris... ayez de la constance;... voyez sans découragement... mon triomphe... J'ai accablé les tyrans,... je suis l'ombre de l'amant le plus grand et le plus vertueux... Ne plaignez pas le sort de Sémira... qui ne craint déjà plus... la loi... de l'injuste destin... Pleurez sur les malheurs qui vous environnent, puisque vous vous trouvez... sujets... aux caprices sanguinaires... de ces monstres, horreur de la nature... Le radieux soleil,... ému de terreur, a couvert son disque de nuées épaisses... Ah! lance tes rayons, ne te cache point... Mais une nuit effrayante enveloppe la terre... Père idolâtré,... mère toujours aimable,... amies compa-

tissantes, je vous attends... dans la demeure des célestes plaisirs. Oscar,... Oscar,... reçois des mains de la mort favorable.... ta tendre.... et désolée épouse.

PIZARRE, à Almagro.

Contemple le résultat infâme de ta perfidie. Homme à la fois et lâche et traître, si tu voulais m'assassiner, pourquoi n'es-tu pas venu m'attaquer seul à seul? était-il nécessaire d'armer le bras d'une faible femme, de te servir de l'amour comme de l'instrument de la plus basse trahison? La vertu et la valeur de ces sauvages ne te fait-elle point honte? Indigne, ton sang envenimé doit laver la tache dont se sont souillés les Espagnols.

ALMAGRO.

Avant, ce fer terrible doit se baigner dans le tien, orgueilleux! Combien de meurtres a-t-on déjà commis, qui sont le fruit des passions insensées que tu recèles dans ce sein coupable? J'ai voulu que l'amour offensé se vengeât par ses propres mains, et que pour l'éternel opprobre de ton nom une femme t'arrachât la vie. Je ne t'ai pas jugé capable de lutter avec moi sur le champ de bataille; mais si tu es homme, si tu as de la valeur, je t'engage à t'y rendre. Une grande partie de nos compagnons suivent mon parti en détestant ta grossière avarice, et le despotisme que tu veux exercer sur des hommes libres qui se sont réunis pour de grandes découvertes. Almagro ne te craint point; il ne reconnaît pas de droit plus grands que ceux de son épée.

ATABALIPA.

Je n'avais jamais pensé que le cœur eût tant de force et de constance dans le malheur! jusqu'à mon excessive douleur me soutient! Barbares, qu'attendez-vous? Soyez humains envers moi une seule fois; arrachez-moi la vie. Je ne vois plus en vous des hommes divins, mais des bourreaux que le ciel envoie à la terre pour punir les crimes. Dans ce même pays, qui enfante des cœurs aussi durs que les vôtres, peut-être votre cruauté excitera-t-elle la terreur et la compassion. Atabalipa, dans son infortune, n'implore que la mort.

PIZARRE.

Pour assurer ma conquête il faut bien t'accorder cette faveur. C'est par elle que tu paieras l'offense faite à Pizarre en révoltant tes sujets à l'instant où il t'offrait la paix et son alliance pour récompense de cette main glacée maintenant par l'injuste mort. (*Il considère Sémira.*) Et toi, homme superbe (*il s'adresse à Almagro*), qui as tramé indignement la plus noire trahison, tu m'insultes et tu veux me disputer le pouvoir suprême. Viens, nos armes vont décider lequel de nous deux doit s'asseoir sur le trône des Incas. Mais considère, avant que le sang des Espagnols se répande pour que notre ambition puisse se rassasier d'or, que cette découverte audacieuse, qui devait rendre nos noms obscurs agréables à la postérité la plus reculée, les fera devenir à jamais en exécration aux âmes sensibles, à cause des crimes horri-

bles qui s'y rattachent. Les passions dévastatrices ont un tel pouvoir, qu'elles transforment presque toujours, dans leur fureur insensée, la valeur et l'héroïsme en des crimes qu'on abhorre et qui avilissent.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LA CONQUÊTE DU PÉROU.

(1) Il est fait mention dans l'histoire du Pérou d'un certain Huescar, frère de l'empereur Atahualpa ou Atabalipa, qui le fit mourir. Ce nom a de l'analogie avec celui d'Oscar et convenait davantage.

(2) Les Péruviens étaient persuadés que cette prédiction avait eu lieu; ils adoraient un Être Suprême sous le nom de Pachacamac, mais leur culte principal s'adressait au soleil. Lorsque Pizarre arriva, on comptait douze incas qui s'étaient succédés dans l'espace de quatre cents ans. Comme on ne pouvait avoir des notions sur leur règne qu'au moyen des quipos, elles étaient assez obscures. Il est difficile de croire que l'empire eût pu s'élever à un aussi haut degré de prospérité dans un si court espace de temps.

(3) Caxamarca, ou Caxamalca, est une ville située par les 8° 36′ de long. occid. et les 6° 44′ de lat. mérid. Son territoire est d'une extrême fertilité; on y remarque plusieurs mines d'or.

(4) Ces aventuriers n'étaient que deux cents, et n'avaient que deux pièces de canon.

(5) Ce long discours eût été infiniment mieux placé dans la bouche de Valverde. Il aurait fallu introduire ce personnage dans la pièce.

(6) Quatre mille Péruviens périrent dans cette bataille sans qu'aucun Espagnol y perdît la vie. Atabalipa voulut y être porté sur son trône d'or. Pizarre le fit prisonnier lui-même. On trouve dans Jean Debry des détails fort curieux sur la mort du dernier des incas.

LE CARACTÈRE

DES LUSITANIENS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Par Manuel-Gaetano PIMENTA DE AGUIAR.

NOTICE

SUR

LE CARACTÈRE

DES LUSITANIENS.

Aucun sujet ne semblait plus susceptible d'enflammer le génie d'un poëte portugais que la mort de Viriatus : tout, dans la Lusitanie, rappelle encore ce grand homme. On connaît les lieux où il sut vaincre les légions romaines ; l'on découvrit même, sous Jean III, son tombeau, et l'on vit l'épée dont il s'était servi tant de fois pour la liberté de son pays : mais elle fut donnée à un habitant de Madère. Et, comme le dit éloquemment Faria, ce fut ainsi que disparut en peu de jours ce qui n'était apparu qu'à la fin de tant de siècles.

M. Pimenta de Aguiar, qui a déjà consacré son talent à mettre sur la scène les grandes actions que rappelle l'histoire de Portugal, a

choisi cette fois le moment où les Romains se trouvent réduits à la dernière extrémité par un petit nombre de soldats. Il nous représente ce pasteur devenu guerrier pour chasser d'injustes conquérans, et il nous fait voir en même temps le génie simple mais courageux de ses nobles compatriotes. On y reconnaît le trait historique suivi dans presque toute sa simplicité; il règle continuellement la marche de la pièce jusqu'à la catastrophe, qui inspire bien plus d'horreur quand on se rappelle que rien n'appartient à la fiction.

C'est l'amour conjugal, poussé jusqu'à l'héroïsme, que l'auteur a employé pour répandre de l'intérêt dans la tragédie; il nous a représenté deux intrépides Lusitaniennes pénétrant dans le camp ennemi pour sauver leurs époux. Ces scènes sont vraiment dramatiques et peignent bien le génie des femmes de la nation, on se rappelle que trois cents captives, emmenées par les Romains, exécutèrent en partie le trait de nos deux héroïnes. Peut-être trouvera-t-on qu'Ormia et sa compagne ne concourent pas suffisamment à la marche du reste de la pièce, après en avoir été un des principaux mobiles; on voudrait

même qu'Aristéa fût l'épouse ou l'amante de Viriatus, afin que la mort du héros produisît encore plus d'effet sur les spectateurs en les intéressant pour une femme qu'il aurait aimée.

L'intention de l'auteur a été évidemment de faire ressortir le personnage principal, en éloignant de lui tout ce qui eût été étranger à la vérité; il y a réussi, mais c'est sans doute aux dépens de l'effet théâtral : toutes les fois que Viriatus paraît on l'admire, comme il se fait admirer dans l'histoire. En général, ses discours sont pleins de noblesse et d'énergie, et doivent produire le plus grand effet; mais on les trouvera peut-être trop longs, et le beau récit du premier acte, où le héros rappelle à ses compatriotes les motifs qu'ils ont de haïr les Romains, exigerait la suppression d'une foule de détails, quoique les faits y soient rapportés avec une sorte de concision.

Je ne sais si l'on supporterait sur notre théâtre l'espèce de surprise faite à Viriatus, lorsque les deux généraux lui présentent leurs épouses. Il semble que dans cette occasion M. Pimenta de Aguiar ait manqué aux règles du goût sans produire l'effet dramatique qu'il

attendait ; il veut prolonger l'intérêt qu'il a excité pour les Lusitaniennes, et il ne fait que l'affaiblir. On n'aime point à entendre faire le récit de ce dont on a été spectateur, et tout ce que raconte Aristéa ne sert qu'à ralentir l'action, puisqu'on attend avec impatience le résultat des événemens qui se sont passés dans le camp romain.

Les caractères sont fort bien tracés et se soutiennent jusqu'à la fin, à l'exception peut-être de ceux de Distaléon et de Minurus, qui montrent d'abord quelques sentimens de noblesse, pour se laisser ensuite entraîner au crime par la plus basse séduction. Il faut louer M. Pimenta de Aguiar des beaux vers qu'on rencontre dans son ouvrage : le style en est surtout plein de force, quoiqu'il se ressente du défaut que j'ai précédemment indiqué.

LE CARACTÈRE DES LUSITANIENS.

PERSONNAGES.

VIRIATUS, général en chef des Lusitaniens.
CORROBA, général des mêmes.
CURIUS, général des mêmes.
APULÉIUS, général des mêmes.
DISTALÉON, } généraux étrangers, au service de la Lusitanie.
MINURUS, }
ORMIA, épouse de Curius.
ARISTÉA, épouse d'Apuléius.
QUINTUS SERVILIUS CÉPION, consul, général en chef des Romains.
MÉCIPSA, roi africain, allié des Romains.
MANILIUS, général romain.
HILPÉRIC, général africain.

La scène se passe dans le camp des Lusitaniens.

LE CARACTÈRE DES LUSITANIENS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un champ de bataille jonché de cadavres, d'armes et de dépouilles. Une partie de l'armée lusitanienne rangée en ligne, avec les aigles et les étendards pris aux Romains.

VIRIATUS, CORROBA, DISTALÉON, MINURUS.

VIRIATUS.

Compagnons, célébrons aujourd'hui de la manière la plus heureuse et la plus brillante le fatal aniversaire qui nous rappelle les trahisons de l'infâme Galba : cette vaste campagne est jonchée de cadavres romains dont nous envoyons les âmes à Pluton, pour l'apaiser. Ces aigles superbes, dont le vol effrayait le monde, et qui, toujours inquiètes, ont traversé les cimes hérissées des Alpes, sont tombées mille fois à nos pieds. Ces trompeuses bannières qui flottaient orgueilleusement agitées par le vent, et dont le reflet faisait pâlir les nations prévoyantes,

ont été renversées sous le coup vainqueur, dans les campagnes de la fertile Lusitanie. Nous avons acquis à jamais ces armes, ces dépouilles; et, ce qui est plus encore, une gloire qui ne meurt pas. Que la race de ces hommes [1] féroces soit exterminée par les bras lusitaniens, tant qu'ils fouleront la terre auguste de notre chère patrie!

CORROBA.

Mon épée a vengé le sang des nobles mains que le frère de l'homme vaincu par vous aujourd'hui a fait couper aux héros qui défendaient les postes avancés. Il avait fallu que des privations de toute espèce, que la faim nous fît céder: les armées romaines ne purent gagner, pendant un long espace de temps, un pouce de terrain. Confians dans des lois sacrées, et dans les usages reçus par toutes les nations, nous capitulâmes en sauvant notre vie, nos armes et la gloire. Nous n'étions que cinq cents, soutenant dans un poste inaccessible l'attaque des légions choisies que le vil Servilianus avait audacieusement amenées pour nous subjuguer. Quand je me rappelle la manière perfide dont le monstre fit mutiler ces mains qui lui avaient causé une si grande terreur pendant qu'elles étaient armées, je me sens des désirs de boire tout le sang des Romains, qui, dans leur perversité, ne sont nés que pour l'horreur.

VIRIATUS.

C'est ainsi qu'il en a toujours été agi par les habitans du Latium, quand leurs légions mettent en déroute les hommes courageux qui ne savent point

céder à un joug infâme : méprisant les vertus guerrières, ils recourent à la perfidie. La foi sacrée, l'honneur, les plus solonnels traités, ils rompent tout, une fois qu'ils en sont venus à leurs méprisables fins. L'humanité ne se fait jamais entendre dans le cœur endurci de ces êtres féroces n'ayant d'humain que l'apparence.

DISTALÉON.

Puisque cette nation qui se dit née pour changer la face du monde entier forge les plus noires trahisons au moment où elle promet la paix, que la guerre soit éternelle avec elle ; que les traités soient regardés comme des cris de vengeance. Les traîtres une fois connus, les armes tomberont de leurs mains infâmes. Souvent des batailles qu'on croyait perdues furent gagnées par le désespoir. Je n'ai pas la gloire d'être enfant de l'héroïque Lusitanie [2]; mais mon sort est lié à ses destinées ; je lui ai consacré mon sang et ma vie en voyant en elle l'unique bouclier où viennent s'émousser les lances de l'ambition, et l'asile auguste de cet honneur national qui ne craint rien.

MINURUS.

Je suis aussi d'un climat étranger, mais mon cœur est lusitanien : amant de la liberté, je viens ici en fuyant les nations vaincues. Ce n'est qu'à l'extrémité de l'Europe où j'ai rencontré des hommes. Le sol qui produit des héros s'arrose ici avec le sang des agresseurs. Rome tremble encore davantage en entendant l'auguste nom de Viriatus, qu'elle ne le fit pour celui du courageux Annibal.

VIRIATUS.

Vaillans compagnons, dont les invincibles bras m'aident dans cette entreprise, vous êtes dignes d'être enfans de Lusus. La victoire que nous venons de gagner se doit en partie à vos efforts, et c'est d'elle que résultent les plus grands avantages; mais le guerrier Curius, le courageux Apuléius, se sont laissés emporter par une trop grande ardeur jusqu'au camp ennemi où ils demeurent prisonniers : en les perdant, nous faisons une grande perte. Ah! qui sait si la haine jurée des Romains ne les fera pas mourir! Dieu de l'Averne, si les mânes de ces héros sont envoyés chez vous par les mains de la cruauté, je vous promets de sacrifier tous les captifs qui sont en mon pouvoir.

CORROBA

Ce sont eux qui nous ont rendus insensibles à la voix de la nature, et qui nous ont donné les premières leçons de cruauté. Repousser l'agression ne fut jamais un crime; défendre le lieu où nous sommes nés, le toit paternel, une épouse chérie, nos tendres enfans, est un devoir sacré qui commande même aux animaux, par le plus juste des instincts. Tant d'atrocités doit nous faire haïr à jamais le nom romain : anéantissons tous ceux qui oseront venir nous insulter. Quand dans l'Italie on parlera encore de la Lusitanie, les pères diront à leurs enfans : « On ne peut vaincre qui aime la liberté. » C'est ici que demeureront ensevelies les armées les plus formidables qui aient conquis les Gaules et l'Espagne. Le traître Galba a tellement allumé dans les cœurs lusitaniens

la vengeance, qu'il n'a pas été possible de les faire succomber par la force ou par la crainte.

VIRIATUS.

Puisque vous me rappelez le nom infâme de ce perfide et lâche assassin, je veux ranimer vos haines, et vous faire sentir de nouveau le poids de cet auguste et terrible serment que vous fîtes en plaçant la main sur le sein d'une infortunée jeune fille qu'un fer perfide, forgé dans Rome, avait déchiré : vous jurâtes alors par son sang innocent d'en tirer la plus implacable vengeance, de vous rappeler cette cruelle trahison qu'avait osé commettre, dans nos vallées, le mortel le plus audacieux, en se couvrant d'infamie, lui et Rome. Le sénat captieux feignit de détester le traître, tout en aimant les effets d'une barbare trahison. Marcus Attilius avait déjà vu se flétrir les brillans lauriers arrosés par le Tibre, et il fit retomber sa fureur sur Ostrace : de cette ville infortunée, il ne nous reste plus que des souvenirs de vengeance. Galba vint : ce monstre, que les furies vomirent de l'Averne pour l'oprobre de la détestable Rome, en nous voyant toujours zélés disputer sur le champ de bataille la douce liberté, se sentit pâlir, et trembla de lutter avec des gens qui savaient mourir libres; il recourut à la trahison, feignit de nous aimer; et, couvrant de discours caressans ses horribles projets, invita les imprévoyans Lusitaniens à jouir du fruit de leur valeur. Il voulut que nous nous rassemblassions dans nos vallées, plus propres que d'autres lieux à la perfidie, sous le prétexte de nous y donner des terres, et de

nous accorder l'honneur de devenir les amis de ce peuple féroce et du vil sénat. Nous marchâmes vers l'embûche, ne pensant pas qu'un mortel pût se rendre aussi parjure; le perfide trembla en voyant les valeureux Lusitaniens armés; il nous sépara dans trois vallées profondes et caverneuses. Mais il était effrayé de ces armes encore teintes d'un sang détestable; et il nous dit, dans ses discours trompeurs, que le gage le plus sûr de la paix était de lui remettre ces épées formidables. Quelques hommes courageux refusèrent de le faire; mais en écoutant les ordres de leurs parens blanchis par les années, les prières de leurs épouses, la douce voix de ces jeunes et innocens enfans qui, guidés par le plaisir, se trouvaient en ces lieux, et se réjouissaient de voir l'heureuse paix briller dans les champs que la guerre avait dévastés, ils se rendirent à la perfide proposition : ils remirent sans effroi, en de traîtres mains, ces armes héroïques qui avaient fait trembler tant de fois le Capitole. C'est maintenant, amis, que je sens dans mon sein la lutte excitante des passions les plus fortes. La haine, la terreur, la compassion, la vengeance, formant une horrible réunion, viennent me montrer l'épouvantable carnage que Servilius Galba, l'horreur de la nature, fit faire des Lusitaniens désarmés! Au signal donné, des troupes de bourreaux nous assaillissent tout à coup, le sang de l'un et de l'autre sexe coule; de respectables vieillards tombent percés de coups, et leurs barbes blanchies se teignent dans le sang de leurs filles charmantes : les mères désolées serrent contre leur sein les fruits de leur amour, et les mon-

stres se réjouissent d'exterminer d'un seul coup deux êtres rendus si chers l'un à l'autre par les lois de la nature. D'autres femmes, élevant en l'air leurs enfans, d'un faible bras, leur font éviter les coups, et présentent leur sein d'albâtre au fer pénétrant. L'époux meurt à côté de l'épouse; l'amant ne peut défendre son amante, et n'a que le temps de lui dire : « Fuis si tu le peux; nous sommes trahis. » Dans ces vallées à jamais célèbres, où les Romains souillèrent leur nom d'un opprobre éternel, on n'entendait que des cris de douleur, que les soupirs des mourans. La terre en gémit, les monts caverneux répétèrent ces tristes accens. Voyant que je ne pouvais point m'opposer à la furie de ces bourreaux, je parvins à échapper aux piéges de la perfidie par les sentiers tortueux des montages escarpées. Quelques-uns des nôtres, qui avaient pu fuir, sortaient tout à coup des cavernes pour me joindre : nous y passâmes trois jours d'affliction; mais désirant savoir le sort de nos malheureux compatriotes, et si Galba, satisfait d'horreurs, avait accordé la vie à quelques-uns d'entre eux, nous gagnâmes secrètement les plaines. Quelle triste scène la trahison nous présenta! Les trois vallées étaient devenues trois montagnes de cadavres nus et sanglans; les infâmes Romains, non contens d'être assassins, étaient devenus de lâches voleurs, ils avaient même dépouillé les misérables cadavres de leurs vêtemens. La décence gémit, la pudeur s'était enfuie en couvrant d'une main ses yeux en pleurs. Celui-ci montrait sur son sein une atroce blessure; celui-là avait la gorge entr'ouverte; cet autre gissait auprès de son ami, qu'il tenait encore

embrassé. Près des monceaux de morts, le gazon, teint de sang, ne présentait qu'un lac rougi qui faisait horreur. Les chairs blanches des jeunes filles avaient pris la couleur du lis violet; leurs bouches livides nous appelaient à la plus juste des vengeances; et nous, écartant la première impression de l'angoisse et de la douleur, nous nous abandonnâmes à la fureur; nous teignîmes nos mains de leur sang (3), nous jurâmes une guerre interminable à l'insolente Rome. Les dieux vengeurs nous écoutèrent dans l'Olympe. Au milieu des profondeurs de l'Averne, Pluton ratifia notre serment. Comme accomplissement de notre auguste promesse, des milliers de Romains sont descendus dans son royaume sombre. Aujourd'hui Caron a laissé tomber ses rames d'effroi en voyant la multitude que notre honneur a envoyée sur les rivages de l'épouvantable Styx. Continuons donc; que la détestable race des Romains soit exterminée dans la Lusitanie; que ses lances viennent s'émousser à l'occident de l'Europe asservie; que les aigles romaines meurent dans leur perversité; que la douce et chère liberté ait toujours un asile et un culte (4)!

CORROBA.

C'est assez de tant d'horreurs; nos cœurs ne peuvent déjà plus contenir l'esprit de vengeance qui nous anime. Ton discours, en donnant une nouvelle chaleur à nos sermens, nous appelle avec force à des combats nouveaux. Mânes de mes compatriotes que la perfidie envoya dans les Champs-Élysées, vous serez vengées! réjouissez-vous quand nous vaincrons. Considérez le champ des batailles san-

glantes comme autant d'autels où nos bras immolent mille victimes pour vous apaiser. Rome doit gémir pendant de longues années d'avoir enfanté dans son sein un monstre tel que Galba.

DISTALÉON.

Il se peut que nos victoires ramènent l'honneur dans le monde asservi, et que quelques nations, suivant l'exemple des braves Lusitaniens, se présentent sur le champ de bataille pour venger leurs insultes. Ce colosse a pour base les crimes : la trahison l'a élevé. Des mères, autrefois ravies, ont enfanté des fils ravisseurs ; et quand l'opinion qui régit le monde avec un empire despotique, l'aura fait connaître aux peuples opprimés, il ne restera de ses triomphes, injustes effets de la perfidie, qu'une triste mémoire.

MINURUS.

La vile superstition a trop long-temps combattu pour eux ; ce poison affaiblit les cœurs, enlève l'énergie, arrête l'intrépidité, ne produit que des chimères : dérobant tout à la nature, elle excite les hommes à la terreur. C'est de cette arme que Rome a su se servir contre les peuples faibles ; mais dans la Lusitanie elle est d'un inutile secours. Qui connaît les dieux immortels, sait que les crimes ne peuvent obtenir d'eux la victoire.

VIRIATUS.

Voilà pourquoi nous vainquons. Ces augures tirés du bruit que font en s'envolant de noirs oiseaux, les entrailles fumantes des victimes, un ministre im-

posteur, qui, à la fois traître et fanatique, trompe le peuple en feignant d'être l'organe des dieux, tout cela n'accable pas les guerriers lusitaniens, qui ne fondent les augures de la victoire que sur leurs armes. Notre cause est appelée au tribunal des dieux par la voix de la justice. Les derniers efforts de Rome agitée sont rendus inutiles. Rappelez-vous toujours ce préteur Vétilius, qui pensait, avant de nous voir, que nous étions vaincus; souvenez-vous de Tribola, et que, des montagnes où nous nous trouvions cachés, nous vengeâmes la trahison de son prédécesseur : quatorze mille des Romains restèrent dans le champ qu'ils occupaient sans prévoyance; Vétilius paya même son orgueil, en perdant la vie des mains de l'un de nos soldats. N'oubliez pas ce Plautius, et ses misérables exploits; ses brillans cavaliers, si remplis d'un feu audacieux, que nous renversâmes glorieusement. Voyez les champs de l'immortelle Évora, où cet insensé fut anéanti. O grande déesse, bienfaisante Vénus, bonheur de la nature, tu as vu avec joie les murs de ton temple teints du sang des tyrans, qui, dans leur cruauté avaient percé le sein des belles Lusitaniennes! Sabinus voulut que sur un marbre durable on inscrivît sa fin désastreuse et les regrets de Rome, qui laissait en ces lieux un monument perpétuel d'une grande victoire. Enflammés de haine et de fureur, voyez Claudius Unimanus, l'espérance de cette Rome, quand elle confiait la république effrayée, en son destin, sa valeur et sa prudence. Les féroces bataillons demeurèrent anéantis dans le vaste champ d'Ourique, tou-

jours consacré à la gloire lusitanienne. Qui ne meure pas supporte le poids de fers infâmans. La sépulture de Caïus atteste les faits de ce jour immortel. Voyez Négidius, que le vaincu appela pour le venger : ce fut sur des peuples sans armes et sans défense que se déchaîna sa fureur. Il nagea dans le sang du paisible laboureur; et, quand il vit dans les champs de Viseu que nos armes venaient demander compte de ses insultes, il trembla, il fut lâchement chercher un asile au milieu des montagnes. Environné de toute part, il eut à souffrir les mortels effets de la faim; et, voyant disparaître ses derniers moyens d'existence, abandonnant sa honteuse habitation, il trouva la mort dans nos campagnes. Souvenez-vous encore de ce Lélius, de ce Fabius, qui amena les légions les plus aguerries; d'Hostilius, d'Émilianus, de Popilius, dont les troupes furent ensevelies dans les champs lusitaniens. N'oubliez pas combien fut peu brillante la victoire gagnée sur nous par le terrible Pompée. Quel dommage elle lui causa, combien de déroutes effrayantes il eut à souffrir! Les murs de la superbe Utica, qui essayait de flétrir nos lauriers, parlent encore; dans les marécages voisins de l'orgueilleuse Rome les troupes s'anéantirent. Pour l'infâme et atroce Servilianus, ses combats, ainsi que ses trahisons, sont encore récens : son orgueil a été abattu; nous dictons des lois au pouvoir consulaire. Le frère parjure qui a signé cette paix, et est venu plein d'audace nous tourmenter nouvellement encore dans les champs que nous cultivons, a déjà vu que le sort ne s'améliore pas, et qu'il est

vaincu. Ce roi africain, ses éléphans, monstrueuses citadelles qui épouvantaient les jeunes cavaliers, ont déjà perdu leur magique illusion, et nos cœurs ne craignent ni les hommes, ni les animaux effrayans. Aujourd'hui même, conduits par une valeur nouvelle, nous avons vengé nos parens, nos enfans, nos épouses lâchement assassinés.

SCÈNE II.

Les mêmes, ORMIA, ARISTÉA.

ORMIA.

Invincible général de nos braves compatriotes, terreur de Rome, vengeur des outrages, adoucissez notre douleur; voyez s'il y a quelques moyens qui puissent s'accorder avec la gloire du nom lusitanien, de rendre à nous et à la patrie deux héros, deux époux que la guerre a arrachés des bras de la victoire. L'immortel Curius, l'intrépide Apuléius, supportent les fers de Servilius. Ces héros, seigneur, doivent être chers à votre cœur; vous les avez formés dans les plus terribles batailles, leurs bras ont arraché mille fois à de redoutables bataillons leurs aigles téméraires. Faites attention à notre abandon, aux soupirs de la patrie.

ARISTÉA.

Si par le sort de la guerre ils eussent été prisonniers d'une autre nation, ma peine, ma douleur, seraient moins véhémentes, seigneur; mais les Ro-

mains, sanguinaires, traîtres, vindicatifs, parjures, indifférens à cet honneur qui inspire de la compassion pour le vaincu, les Romains qui n'ont d'humain que les formes extérieures.... Vous êtes le père de la patrie; s'il en est encore temps, sauvez des mains de la cruelle perfidie deux hommes courageux que la patrie elle-même réclame dans sa douleur.

VIRIATUS.

Nous avons remporté la victoire. Sur le champ où nous avons combattu, les clairons sonores ont fait retentir dans les airs les sons joyeux du triomphe. Devant nos phalanges, nous avons vu fuir au delà des montagnes les aigles ravissantes emportées par la terreur d'un opprobre infâme : de riches dépouilles, mille étendards abandonnés, d'innombrables captifs, tout atteste en ce jour nos hauts faits. Cependant, quand nous pensons à ces héros que vous pleurez, et qui sont restés prisonniers parmi des traîtres, je puis dire que la victoire a été ingrate pour nous, et qu'elle a voulu que les plus riches dépouilles appartinssent aux Romains. J'offrirai en échange au parjure les légions captives. Deux Lusitaniens, qui ont fait rejaillir sur la patrie une gloire éternelle valent plus à eux seuls que Rome elle-même.

ORMIA.

Puisque vous donnez de l'importance à notre chagrin, et que vous connaissez l'origine des soupirs qui nous oppressent, préparez avec sagesse et activité le remède qui convient à un mal si ur-

gent. Nos cœurs se reposent en vous; vous savez apprécier les hautes vertus. Cette cause, seigneur, touche l'ami presque autant que l'épouse.

VIRIATUS.

Je pars; reposez-vous. Je verrai bientôt avec joie dans vos bras deux héros que j'estime. Servilius doit accepter mes offres; elles iront au delà des espérances qu'il peut nourrir dans le triste état où il se trouve : il reconnaît déjà, par une fatale expérience, que nous savons venger les insultes quelles qu'elles soient. Amis, délivrer qui nous a donné tant de fois la victoire est le devoir le plus doux et le plus noble.

CORROBA.

S'il est nécessaire, je donnerai mon sang pour arracher deux foudres aux Romains.

SCÈNE III.

ORMIA pensive, ARISTÉA.

ARISTÉA.

Guerre dévastatrice et sanguinaire, passion funeste, qui entraînes les mortels au champ de carnage, où la mort saisit d'une main audacieuse sa faux ensanglantée, l'imberbe jeunesse t'appelle gloire; mais le sang brûlant qui coule dans ses veines, et qu'elle répand par une large blessure, demande vengeance de ses horreurs! Tu enlèves les fils à leurs pères; et la vieillesse languissante, sans appui, se tourne plus pesamment vers le triste

objet de nos pensées. Mères tendres et sensibles, mères pleines de douleur, mon cœur vous parle et vous exhorte ! Je me peins maintenant les angoisses affreuses, le chagrin cruel qui émoussent dans votre âme le plaisir éloigné d'un jour incertain ! Épouses caressantes, qui pensiez jouir du bonheur dans les bras de l'hyménée, un fatal décret, qui révolte la raison, éloigne vos espérances comme le souffle du matin écarte les nuages amoncelés ! Le chagrin s'assied sur le trône de l'amour. Ces doux instans, que le plaisir avait formés, la guerre les a changés, en rugissant, contre de longs jours de ténèbres ; et, plongées bientôt dans la douleur, vous verrez vos blancs vêtemens s'obscurcir comme le manteau de la nuit. Cruel souvenir, soupirs effrayans, donnez quelque trêve à nos cœurs ! Dieu puissant, désarme le bras de la tyrannie ; au milieu de la lutte des passions, montre dans tout son éclat ce flambeau de la raison que tu as donné à l'homme !

ORMIA.

Et prétends-tu consumer en vaines plaintes des momens précieux? Mon caractère m'a inspiré un moyen à jamais immortel : tu es épouse, je le suis également ; nos devoirs sont les mêmes. Jure avec moi, par le Styx effrayant et terrible, d'envoyer ton nom aux générations les plus éloignées sur les ailes de l'héroïsme, que le monde puisse dire : Les Lusitaniennes sont dignes de leurs époux.

ARISTÉA.

Que peut-il y avoir dans le monde, ô ma tendre

amie, qu'une épouse fidèle n'exécute pas dans de cruelles occasions? Quand par de tristes circonstances, les grâces, les caresses, les plaisirs se sont enfuis, les jours deviennent bien amers. Je jure, par ce lac respectable, qui retient jusqu'à la volonté des dieux, de suivre la route que la constante Ormia marquera à mon amour! Tu ne me surpasses pas dans la force des passions excitées par l'honneur.

ORMIA.

Eh bien! étends tes regards, sans être troublée de l'horreur naturelle qu'inspire un champ de bataille à notre faible sexe; vois encore teintes de leur sang les armures des Romains. Leurs boucliers, faible défense opposée aux redoutables Lusitaniens; leurs casques, leurs épées, tombées de leurs mains affaiblies, ces armes offrent un moyen bien favorable à nos cœurs. Viens, arrachons à deux cadavres leurs armures de fer; donnons en échange les vêtemens d'un sexe délicat. Dans le silence de la nuit qui s'approche, nous irons au milieu du camp ennemi chercher nos époux prisonniers; nos bras briseront leurs fers. Cet héroïsme plaît aux dieux; et si notre fin tragique a été inscrite sur le livre ténébreux du destin, quand l'histoire parlera de ce fait, les âmes sensibles nous accorderont un souvenir de regret.

ARISTÉA.

Je n'ai que le chagrin de n'être point l'auteur de ce projet immortel. Faisons connaître aux Romains que dans nos climats la différence des sexes n'em-

pêche pas de suivre la route de la valeur? que le monde présente les femmes lusitaniennes comme un exemple d'amour conjugal, d'honneur et de gloire.

ORMIA.

La nature nous a donné en partage les grâces et la tendresse, allons lui dérober l'intrépidité.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camp des Romains. Soldats, bagages militaires, quelques éléphans.

SERVILIUS, MÉCIPSA, MANILIUS et HILPÉRIC.

SERVILIUS.

QUELLE nation la nature a créée de ses mains robustes à l'extrémité de l'Europe ! Rien ne peut la dompter; quand la guerre n'est pas favorable à ses efforts, c'est alors qu'elle est le plus à craindre. Comme un torrent qu'une masse énorme arrête, et qui en rompant sa barrière arrache, entraîne tout ce qu'il rencontre sur son rapide passage, tels les fils des sourcilleuses montagnes de la Lusitanie se sont présentés après ces déroutes, qui ont coûté à Rome tant de sang. Aujourd'hui, jour d'horreur, nous avons vu nos plans trompés, et la flamme de la haine et de la fureur briller dans les yeux de ces hommes hardis, se rappelant le jour qui les a rendus indomptables. Serait-il possible que la gloire des Romains eût ici placé la barrière, et que les lauriers du Latium ne pussent prospérer dans ces climats ?

MÉCIPSA.

Quand j'abandonnai mon royaume pour donner au peuple maître de la terre des preuves d'amitié, et que j'unis aux légions de l'auguste Rome les troupes aguerries de l'Afrique; quand je mis encore en avant ces tours portées sur des monstres effrayans, je pensai que cette conquête dépendait de la première bataille. En voyant une poignée d'hommes disputer dans de téméraires combats la liberté dont de grandes nations n'avaient pu jouir, je crus que la vue de nos armes était suffisante pour accabler quelques grossiers montagnards; mais aujourd'hui les idées de vaine gloire, de pouvoir invincible, se sont dissipées devant les faits mémorables de ces hommes guerriers; on ne vainc pas leur intrépidité seulement en brandissant ses armes. Quiconque a dans l'âme de la valeur est susceptible d'honorables idées. Le sénat peut par la douceur obtenir des avantages que la guerre lui refuse. Jamais les Lusitaniens ne seront domptés par un fer forgé dans Rome.

SERVILIUS.

Entraîné par de dures circonstances, donnerai-je au monde asservi l'exemple d'un consul romain réduit à implorer la paix d'un chef de brigands qui, dans sa bassesse, prenait soin d'un misérable troupeau au milieu des rochers? Cet opprobre cruel me ferme à jamais l'entrée du Capitole.

MÉCIPSA.

Le revers de ce jour a effacé par les effets de la douleur les récens événemens qui causèrent ton

chagrin; mis en déroute sous les murs d'Érissana, ton frère et toi-même n'avez-vous pas juré la paix avec Viriatus, en respectant en lui le chef d'une nation courageuse? Si tu as déjà passé par l'angoisse d'accepter des conditions d'un Lusitanien, comment maintenant, après avoir perdu tes soldats, tes bagages, tes aigles et la victoire, te refuses-tu à traiter avec un guerrier qui a su vaincre? Il est de la prudence de tirer des ressources même de la disgrâce. Il est peu nécessaire de se rappeler la naissance ou les occupations de l'enfance quand l'homme s'est distingué; devenu lui-même l'auteur de son élévation, il mérite encore plus de gloire. Rappelle-toi, mon cher Servilius, quels furent les fondateurs de Rome. Une superstition honteuse et superbe a voulu leur accorder le sang de Mars, qui ne coula jamais dans leurs veines; mais quand une adroite tradition, vieillie par le temps, cessera de tromper les peuples!... Rome a souvent reçu des conditions forcées.

SERVILIUS.

Non, tant qu'il me restera seulement un soldat je saurai soutenir la haute idée que le sénat s'est formée de mes talens. Mon malheureux frère connaît le supplice que cause un infâme traité; si je le signai également, je fus séduit par un lâche qui devait au moins espérer quelques ressources de la fortune. J'ai juré dans le temple, à Mars vengeur, de laver nos injures en subjuguant ce peuple orgueilleux. Quand mes armes n'ont pu vaincre, l'astuce, la tromperie, qui ne combattent pas, me rendront terrible à l'exécrable Lusitanie.

MÉCIPSA.

Ce plan d'attaque, qui, dans sa combinaison, laissait entrevoir de si grands succès, a paralysé entièrement la bataille, et nous n'avons pu entreprendre une lutte nouvelle sans que des renforts arrivassent. Qui nous assure que Viriatus se reposera sur le champ de la victoire? Son caractère actif et infatigable ne souffre pas de momens oisifs. En retirant de ce pays toujours redoutable nos troupes déjà fatiguées, nous en sauverons les restes; ils peuvent, dans des instans plus heureux, rendre l'honneur à la patrie.

SERVILIUS.

Mon cœur ne perd pas la chaleur flatteuse de l'espérance : c'est dans les momens de l'embarras le plus critique que les ressources du génie se présentent. Cet homme, qui allume dans le cœur de ses compatriotes la flamme d'une implacable haine, sera vaincu au moment où il y pensera le moins. Manilius, allons visiter le camp. Déjà la nuit étend son empire : ces audacieux se servent utilement de son manteau pour couvrir d'adroites manœuvres. Qui voit de près la ruse de l'ennemi doit être vigilant. Que de soins ne me fait point supporter cet orgueilleux!

(Il sort.)

MANILIUS.

Peut-être serait-il plus facile de conquérir le monde entier que cette terre ingrate, où les hommes et les rochers rivalisent de vigueur. Il n'y a rien sur la terre qui puisse étonner leurs cœurs inflexibles.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MÉCIPSA, HILPÉRIC.

MÉCIPSA.

Les victoires des Lusitaniens ont prouvé que Jupiter n'est pas toujours favorable aux enfans de Rome, et que la fortune sait aussi se jouer de leurs augures. Combien j'aurais mieux fait de rester dans mon pays natal! J'ai aidé les tyrans du monde, j'ai armé mon bras contre des hommes chez qui la liberté fugitive est venue chercher un asile; j'ai été impolitique! Je devais observer adroitement les événemens, et, en voyant des guerriers courageux anéantir les cohortes dispersées de Rome, les aider dans leur entreprise. Qui désole Rome et abat son orgueil est l'allié naturel de l'univers. Et de quoi servent ces noms pompeux qu'emploie pour nous tromper un sénat insolent? Qui se lie au despotisme rive les fers de son faible bras, et se rend esclave de maîtres insupportables. Braves Lusitaniens, combattez généreusement; donnez au monde un noble exemple de constance et de valeur.

HILPÉRIC.

C'est maintenant que nous supportons également les revers de la guerre, que les coursiers écumans de la Numidie ont perdu le nom d'invincibles, que les forteresses guerrières, portées sur le dos des immenses éléphans, gissent à terre, renversées par

les Lusitaniens, que tu te rappelles que tu servais le sénat en esclave; qu'abandonnant ton royaume, tu venais augmenter les forces du lion terrible qui étend ses griffes pour déchirer les peuples libres? Il n'y a plus de remède; nos bannières, confondues parmi les aigles romaines, doivent suivre la loi qu'un égal destin a prescrite à d'injustes agresseurs.

MÉCIPSA.

Fidèle Hilpéric, peut-être que les dieux, affligés de voir l'espèce humaine gémissant dans l'oppression la plus dure, ont décrété la décadence de cette nation qui avilit le monde. Aux batailles perdues vont succéder des momens politiques. Quand les armes ne servent pas les Romains, ils ont recours à des promesses fallacieuses, à des traités qu'on voit durer tant qu'existent les circonstances impérieuses qui les ont dictés. Si je me voyais en Afrique, si je me voyais sur mon trône, je romprais d'un seul coup les liens qui m'asservissent à Rome comme un esclave. Je suis venu dans la Lusitanie apprendre à combattre les tyrans.

HILPÉRIC.

C'est bien souvent à l'école de la disgrâce que se forme un cœur constant. Qui voit toujours couler des jours d'or ne connaît pas leur valeur. C'est après la lutte des redoutables élémens que le nautonier goûte le plaisir du calme.

MÉCIPSA.

Il faut combattre son ennemi avec des armes égales. Si Rome ne respecte pas les traités qu'elle

fait quand le sort des batailles s'améliore, nous qui avons pour exister prêté nos armes aux tyrans du monde, lorsque nous voyons une nation toujours indomptable mettre en déroute dans ses campagnes tous les bataillons que le sénat lui envoie, nous devons nous allier à qui sait estimer la liberté. Servilius cache une perfidie cruelle dans son cœur. Voyons, au milieu de la disgrâce qui l'opprime, quel chemin il veut suivre; un seul moment suffira pour me décider : qui se délivre de l'esclavage suit le doux penchant de la nature.

SCÈNE III.

Un bois voisin du camp de Servilius. — Il fait nuit.

ORMIA, ARISTÉA, revêtues d'armures romaines.

ORMIA.

La sombre horreur de cette nuit importante pourrait même faire palpiter de crainte les cœurs les plus forts; mais celle qui aime, celle qui désire sauver le doux objet de son amour ne craint rien et méprise une triste vie.

ARISTÉA.

Oui, chère Ormia, à mesure que l'horreur et les périls augmentent, je sens redoubler la valeur dans mon âme. L'intrépidité a-t-elle été seulement donnée aux hommes? La nature aurait-t-elle condamné notre sexe aux soupirs et aux craintes? Non, chère amie, une faible éducation nous a seule

dérobé des momens immortels! L'amour, qui allume sa flamme dans les cœurs les plus sensibles, doit guider nos pas au milieu de la nuit. C'est non loin de ce bois, entre des rochers escarpés, que l'infâme Servilius est venu chercher un asile dans sa déroute. Couvertes de ces armes qui ne rappellent parmi nous que la trahison, nous pouvons pénétrer dans le camp ennemi. Nous sommes deux soldats, qui, échappés à la fureur des armes lusitaniennes, viennent retrouver leur corps. Les vils Romains ne pensent pas que les femmes de ce climat s'exposent à d'aussi grands hasards. Les justes dieux doivent nous seconder; si nous délivrons nos époux chéris, nous serons dignes du nom lusitanien; si nous périssons, notre mort sera un nouvel aiguillon qui augmentera l'implacable haine si funeste à Rome.

ORMIA.

Avant que le soleil écarte de ses rayons le manteau favorable de la nuit, parsemé de brillantes étoiles, nous serons ou dans les bras de nos époux, devenus libres, ou sur les rives de l'effrayant Léthé, emmenant avec nous les mânes de parjures ennemis. Patrie! époux! de quelque manière que ce soit, vous serez vengés.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

Le camp des Romains. Tout le monde est dans un profond sommeil, excepté deux sentinelles.

ORMIA, ARISTÉA. Elles vont à pas lents, et parlent à voix basse.

ORMIA.

Tout gît dans le silence, un sommeil perfide accable les membres fatigués des soldats. Suis mes pas, ne te sépare point de moi. On voit les armes scintiller de là..... Cherchons l'entrée par un autre endroit.

(Elles changent de chemin.)

ARISTÉA.

Jusqu'à présent le destin se présente sous un aspect favorable. Écoute, amie, j'entends de ce côté quelques murmures.

(Elles écoutent.)

ORMIA.

Des accens d'affliction se font entendre..... Ils se rapprochent.

(Elles s'arrêtent.)

LA SENTINELLE.

Qui va là?... qui va là?... Passez au large.

ORMIA, à Aristéa.

Ne perds pas courage. (*A la sentinelle.*) Ce sont deux soldats blessés qui viennent retrouver pendant la nuit leur camp et leurs étendards. Par pitié, laissez-nous reposer dans cette tente.

LA SENTINELLE.

Au large..... Dans cette tente personne ne peut y entrer le jour, encore bien moins durant la nuit.

ORMIA.

Quel trésor gardez-vous avec tant de vigilance? Peut-être est-ce là que notre consul fatigué se repose. Que le jour d'hier a été un jour terrible pour nous, mes camarades!

LA SENTINELLE.

Cela est vrai; si nous en voyons encore un semblable, la Lusitanie peut compter qu'elle sera libre à jamais.

ARISTÉA, à part.

Si le ciel est juste, il en arrivera ainsi.

ORMIA.

Pour échapper au glaive terrible de cette indomptable nation, nous nous sommes cachés parmi les buissons, nous avions déjà perdu beaucoup de sang. Avons-nous aussi fait des prisonniers? Quelques-uns des chefs nous servent-ils d'otages? ou le consul, pour se venger d'une noire mésaventure, a-t-il ordonné de répandre un sang que Rome a mis à prix? (*A part.*) Mon cœur respecte ces momens critiques; plus prudent, étouffe une vive douleur, aide-moi à soutenir la feinte.

ARISTÉA, à Ormia à voix basse.

Calcule tes expressions, ne te laisse pas emporter.

LA SENTINELLE.

Notre consul connaît les lois de la guerre; il sait que le vainqueur doit traiter le vaincu avec douceur. Les Lusitaniens, pour chacun des leurs, feraient immoler cent des nôtres. C'est dans cette tente que sont les prisonniers les plus distingués.

ORMIA.

Jusqu'aux généraux? Comme leur orgueil sera abattu! Ils doivent être gardés, pour plus de sûreté, au milieu des chaînes?

LA SENTINELLE.

Oui, certainement. Mais pour cela leur fierté naturelle ne se laisse pas abattre sous le poids des fers les plus durs. Ils sont dans le malheur encore plus circonspects et plus constans.

ORMIA, à Aristéa à voix basse.

Vois, chère compagne, comme les dieux nous ont conduites ici. Nous sommes près de nos époux; il ne dépend que de nous de rompre leurs fers. (*Elle tire son épée.*) Cette arme, Aristéa, va nous ouvrir la route de l'héroïsme; imite ma valeur, perce d'un bras ferme le cœur de l'autre sentinelle. Tu me verras faire mordre la poussière à celle-ci. Affermis bien ton coup, qu'il arrête dans son sein une infâme voix. Allons, la constance, l'amour, l'honneur, le devoir, combattent pour nous.

ARISTÉA.

Voilà assez de réflexions; j'y vais. Les dieux me prêtent un nouveau courage.

Elles attaquent à l'improviste les deux sentinelles et les tuent : on les voit entrer ensuite dans la tente.)

SCÈNE V.

ORMIA, ARISTÉA; CURIUS et APULÉIUS conduits par elles. Quelques Lusitaniens les suivent. Ils sont tous enchaînés.

CURIUS.

Épouse digne d'un immortel renom, veuillent les dieux protéger nos destinées!

ORMIA.

Ce sont eux qui ont armé des bras de femmes capables de détacher les fers des Romains.

(Elle défait les chaînes de Curius.)

APULÉIUS.

Ma douce Aristéa, à combien de périls tu t'es sublimement exposée! Oui, fuyons, l'amour doit couronner ce moment héroïque.

ARISTÉA, détachant les fers d'Apuléius.

Il fait tomber les chaînes qui retiennent vos bras, pour enlacer les cœurs des plus tendres liens.

ORMIA, aux soldats.

Lusitaniens, qui portiez les injustes fers de nos agresseurs, voyez ce que sont capables de faire vos compatriotes quand l'amour le plus vif enflamme leur âme. Recevez de deux femmes le présent le plus cher au cœur. Dites aux hommes que la gloire n'a pas fermé pour nous son temple.

(Elle fait tomber les fers des soldats.)

ARISTÉA, l'imitant.

Cette nuit sera, dans les fastes lusitaniens, plus brillante que les jours lumineux.

CURIUS.

Quand aux charmes d'une beauté extérieure on voit s'unir un cœur aimant vertu, je ne connais rien, dans la chaîne des êtres, qui puisse se comparer à ce sexe aimable. Compagnons, qui voyez vos bras rendus libres par les mains charmantes de vos guerrières compatriotes, consacrons cette nuit à jamais mémorable à leur culte. La liberté donnée par elles nous rendra redoutables. Que le premier usage que nous en ferons soit le carnage des féroces légions. Que le sommeil, pour ceux qui dorment, soit celui de la mort; que les autres portent la terreur et la confusion parmi le camp. Chère amie, remets-moi cette épée. (*Il veut la lui prendre des mains.*) Retire-toi, et dans le bois voisin nous nous reverrons bientôt. Fuis la mort.

ORMIA.

Tu veux, dans ton injustice, désarmer mon bras; ce bras qui a su avec intrépidité t'arracher du milieu des ennemis, (*elle montre les chaînes tombées à terre*) qui a brisé ces fers. Non, cette épée, teinte dans le sang des fils de la détestable Rome, appartient à ton Ormia, qui saura combattre à tes côtés. (*Elle montre l'épée du soldat qu'elle a tué.*) Voici la preuve de ma valeur; c'est avec elle que tu dois suivre la route de l'héroïsme.

CURIUS.

Incomparable et courageuse épouse, en marchant sur tes traces, je vais donner aux monstres une leçon terrible. Qu'ils sachent que les Lusitaniens ne dorment pas quand ils sont en présence de leur ennemis. (*Il prend l'épée du mort.*) Cette épée dont une main perfide a affilé le tranchant, va châtier un imprudent sommeil. (*Il regarde l'épée.*) Gage de la valeur de ma bien-aimée, tu enflammes dans mon cœur le sentiment le plus noble. (*Considérant les cadavres.*) Mânes parjures qui avez abandonné il y a peu d'instans vos corps mortels, suspendez votre marche, accompagnez en gémissant au Styx tous ceux que va y envoyer mon bras vengeur.

APULÉIUS, ramassant l'autre épée.

Un égal motif enflamme ma valeur. (*Il la considère.*) Présent chéri, que m'ont envoyé les dieux offensés, par les mains d'une épouse, si tu n'as pu parer les coups des Lusitaniennes, entre mes mains tu porteras la mort à des cœurs ennemis.

ARISTÉA.

Avant que la faible lumière de l'aurore vienne nous découvrir, allons nous venger; que ces pervers ne se réveillent plus.

(Elle regarde ceux qui dorment.)

ORMIA.

Lusitaniens, marchons à la victoire; aujourd'hui les dieux combattent aussi pour nous.

SCÈNE VI.

Les héroïnes, suivies de leurs époux et des autres Lusitaniens, tuent les Romains pendant leur sommeil. Peu à peu le camp s'éclaire; on entend des cris; les instrumens de guerre résonnent. Les Romains et les Africains, qui arrivent confusément, combattent les uns contre les autres. Dans la chaleur de la bataille, les Lusitaniens disparaissent.

SERVILIUS, MÉCIPSA, MANILIUS, HILPÉRIC, arrivent effrayés l'épée à la main.

SERVILIUS.

Que faites-vous, soldats? quel est ce combat? Conduits par la terreur, vous portez les armes les uns contre les autres! Qui vous provoque? où sont les ennemis? Vos craintes, enfantées par la peur d'une nuit obscure, vous ont créé des fantômes. Combien de sang cette méprise a fait répandre! Un injuste destin poursuit Rome dans cet ingrat climat.

(Les soldats cessent de combattre et se mettent en ligne.)

MÉCIPSA.

Voici votre roi, guerriers Africains! retrouvez votre valeur. Ceux que vous voyez sont nos compagnons! Combien de morts causées par une terreur panique!

MANILIUS.

L'alarme n'était point fausse; c'est un nouvel effort des indomptables Lusitaniens. Voyez cette tente où l'on gardait les prisonniers dans les fers,

elle est ouverte. Leurs compatriotes sont venus les délivrer à la faveur d'une nuit lamentable; tous ceux que vous voyez étendus dans le camp, sont les tristes victimes du tranchant de leurs glaives. Ces hommes sont éternellement à craindre pendant la nuit comme durant le jour.

MÉCIPSA.

Quand les actions sont grandes et sublimes, nous devons les respecter : ce n'est pas d'être faites par des ennemis, qui doit leur ôter leur prix. Lorsqu'on est capable de semblables exploits, on ne supporte pas un joug étranger, et on n'incline pas un front qui a joui des faveurs de la victoire.

HILPÉRIC.

Des leçons répétées nous ont prouvé que les déroutes ne peuvent point les obliger à s'humilier.

SERVILIUS, en fureur.

Il faut céder aux lois du destin! Cette nation inquiète ne nous permet pas même de reposer durant la nuit. Nos ressources sont épuisées; je vois mon armée pauvre et diminuée de nombre. Que Rome sache que de dures circonstances m'ont obligé à demander la paix. Malheureux Servilius, où sont les promesses que tu as faites au sénat inquiet? O pouvoir exécrable des destinées! Homme terrible qu'ont enfanté les montagnes pour la destruction de nos légions, pasteur altéré du sang des Romains, si je pouvais t'immoler à ma vengeance, je ferais triompher moi et la patrie. Tu iras, Manilius, proposer une paix devenue indispensable. Viriatus, indomp-

table ennemi, jouis des avantages d'une guerre désastreuse; vois encore un consul implorer de toi la paix qu'il hait. Dieux de Rome, vous m'avez abandonné; eh bien, la vengeance est aujourd'hui ma seule divinité. Passion féconde en expédiens, montre-moi le moyen le plus sûr pour anéantir un monstre qui excite chez les autres peuples le mépris de Rome.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp des Lusitaniens. Il est encore très-matin.

VIRIATUS, sortant de sa tente.

Tout repose encore, et les rayons brillans de l'aurore sortent déjà des nuages amoncelés : le souffle caressant du zéphyr m'annonce le jour le plus riant. Que de soucis n'environnent pas celui qui gouverne ! L'intrépide soldat dort tranquille sur ses armes, tandis que le général médite des plans dans le silence de la nuit : ce repos est agréable à mon cœur ; il me prouve la confiance avec laquelle mes soldats s'en remettent à moi. Enfans, votre chef veille sans cesse au bien de la patrie, à votre liberté ; soyez assurés que Rome doit se désister de ses projets.

SCÈNE II.

Des instrumens guerriers se font entendre ; les soldats commencent à sortir des tentes ; le soleil se lève et se montre peu à peu sur l'horizon.

CORROBA, DISTALÉON, MINURUS, arrivent.

CORROBA.

Quoi ! toujours on doit vous rencontrer, à quelque heure que ce soit, veillant dans le camp ! on ne peut pas vous prévenir un seul jour ! Considérez, ô chef, que le sommeil est le plus doux réparateur des agitations de la vie ; qui ne se repose jamais se fatigue bien promptement et diminue les jours de son existence : la patrie exige de longs services de son libérateur.

VIRIATUS.

J'ai reçu de la nature une robuste complexion, et j'ai employé mon enfance à la vie pastorale au milieu des rochers. Le froid janvier, le brûlant mois d'août, ont endurci mes membres. J'ai toujours accordé peu d'heures au sommeil : je guidais continuellement mon troupeau vers les pâturages, avant l'aurore ; et, tandis qu'il broutait gaiement le doux gazon mouillé des larmes de la nuit, monté sur le sommet sourcilleux d'une roche aiguë, je guettais le loup carnassier : mon troupeau fut toujours à l'abri de sa dent vorace. Maintenant que les destins m'ont remis la défense de la patrie, que mes amis m'ont confié leur vie si chère, est-ce le moment de

passer des heures précieuses dans un doux sommeil? J'ai sous les yeux, j'ai à combattre des bêtes féroces plus redoutables et plus sanguinaires : une heure utilement employée vaut davantage que la longue carrière de plusieurs années passées dans le repos. Si ma vie se consume dans les circonstances où nous nous trouvons, il reste en vous des défenseurs de la patrie.

DISTALÉON.

Personne au monde ne peut remplir ta place : si la guerre t'enlevait à la Lusitanie, ce pays serait entraîné dans le tourbillon de tous les maux. Telle qu'une jeune fille perdant un père chéri, une tendre épouse séparée d'un époux bien-aimé, pleurent, soupirent et revêtent des habits de deuil, telle devrait être la patrie dans ses douloureux transports. Ton nom épouvante le perfide Capitole; il atterre les armées triomphantes du monde, il donne de la constance aux Lusitaniens même dans les revers; enfin c'est ton génie qui prépare aux nations vaincues des jours de gloire.

MINURUS.

Si ta mort arrivait, Rome pourrait bien célébrer son plus grand triomphe.

CORROBA.

Elle ne doit pas arriver : les justes dieux, fatigués des horreurs de la perfidie, ont ordonné qu'à l'extrémité de l'Europe un héros s'élevât pour épouvanter Rome. Nos corps sont les murailles qui le défendent; ses soldats sont ses enfans : ce ne sont pas des hommes que de barbares décrets ont envoyé loin de

leur patrie répandre leur sang, et faire des esclaves de nations libres.

VIRIATUS.

Si vos efforts, si les talens naturels qui font de vous des héros ne me secondaient pas, qu'arriverait-il de moi, du destin de notre berceau natal? Vous avez montré comme moi de l'horreur et de la compassion en voyant ces vallées consacrées à notre haine pour les Romains; vos robustes mains n'ont-elles point tremblé sur le cœur inanimé de cette jeune fille assassinée lâchement? Le sang glacé, sortant de son sein, fit circuler dans les vôtres le feu de la vengeance : je n'ai fait qu'imiter vos actions. Vous avez abattu l'infâme orgueil de cette nation féroce, vous avez dompté ses altières destinées; vous êtes les fils immortels de la patrie. Quel profond chagrin pénètre dans mon cœur, quand, plein de regrets, je me rappelle Apuléius, le redoutable fléau des aigles romaines, mon Curius, qui tant de fois mit en déroute les vétérans du Latium! Chers enfans, la guerre a des revers, et le destin ne respecte pas toujours la sublime valeur. Va, mon cher Distaléon, parle au parjure Servilius; dis-lui que j'ai une foule de prisonniers dans mon camp, et que je veux les donner tous pour le petit nombre de Lusitaniens qu'il a en son pouvoir : répète-lui qu'un d'eux vaut plus à mes yeux que Rome et son sénat, que je veux les voir à l'instant même à l'abri des insultes et libres de leurs fers; qu'il doit connaître mon caractère, qu'il tremble, et qu'il épargne de nouvelles horreurs à la triste humanité.

DISTALÉON.

Tu ne pouvais, seigneur, me donner une plus noble et plus agréable commission. Je pars avec satisfaction, en espérant que le consul ne refusera pas une offre aussi généreuse : nous reverrons dans le camp, avec un bien grand plaisir, de si braves amis.

CORROBA.

Si le cruel, aigri par sa déroute, ne veut pas consentir à cette inégale proposition, nous irons avec intrépidité les arracher des fers. La gloire de la Lusitanie ne permet pas qu'on insulte impunément des héros qui servent la patrie, ni que les généreux et immortels projets de la vertu soient trompés.

VIRIATUS.

Il convient d'abord de traiter avec douceur cette affaire délicate. Je crains les effets de la vengeance romaine : ces tyrans ne font point cas comme nous de leurs compagnons. Quand cela peut servir à leurs fins, ils foulent aux pieds sans remords les lois de la nature, en commettant les actions les plus exécrables.

SCÈNE III.

Les mêmes, CURIUS, APULÉIUS, prisonniers lusitaniens. Ils entrent avec vivacité, et en montrant de la joie.

CURIUS.

Les dieux bienfaisans nous accordent la liberté par des voies ignorées des hommes.

VIRIATUS, embrassant Curius.

Quelle heureuse surprise! Ce moment paie bien mes soucis et mes craintes.

APULÉIUS, embrassant Viriatus.

Dans tes bras, après une cruelle absence, mon âme goûte le plaisir le plus doux.

VIRIATUS, l'embrassant à son tour.

Ah! mon cher Apuléius, presse-toi sur le sein de ton ami si douloureusement inquiet! O favorable instant, tu vaux encore plus qu'une victoire!

CURIUS, embrassant les trois.

Intrépide Corroba, Minurus, cher Distaléon, mes braves camarades, combien est grand l'amour que je vous porte! combien est douce l'amitié!

APULÉIUS, l'imitant.

Nous sommes dans le monde les mortels qui avons joui des instans du plus grand bonheur.

CORROBA, embrassant Curius et Apuléius.

Il revient à nous, puisque vous êtes libres.

DISTALÉON, l'imitant.

Dans vos bras on voit fuir, comme une vapeur légère, les douleurs et les cuisantes inquiétudes.

MINURUS, l'imitant à son tour.

Quel jour heureux brille dans notre camp!

VIRIATUS.

Chers amis, ne laissez pas plus long-temps mon cœur dans l'incertitude; exposez les causes de votre liberté inespérée. Un mouvement généreux est-il donc entré dans le cœur de l'atroce Servilius, ou craint-il le fer agité par les mains des Lusitaniens?

CURIUS.

Le traître Servilius n'a point eu de part à notre fuite; nous avons été délivrés par le pouvoir des dieux, qui ont inspiré l'action la plus héroïque. J'ai vu Minerve couvrir nos corps de son effrayante égide, en respectant les nobles auteurs de cette fuite heureuse. C'est maintenant que vous allez être étonnés en entendant qui ils étaient. Sachez que parmi les Romains on a rencontré la vertu. Deux hommes ou deux divinités s'étaient ligués pour rompre les fers qui pesaient sur nos bras meurtris. Pendant une nuit profonde, tandis que nos gémissemens s'unissaient avec douleur au bruit des chaînes, nous entendons au dehors de la tente, que l'on gardait soigneusement, les murmures de douces voix. A l'instant ces dieux se présentent; on voit briller dans leurs mains les fers rougis du sang des imprudens; ils saisissent courageusement nos bras accablés par les fers : nos liens infâmes sont enfin

détachés par des mains favorables; et nous, rendus à la liberté, imitant la valeur de nos chères divinités, nous saisissons des fers tranchans. Les Romains que Morphée retenait se sont réveillés sur les rives du Cocyte; nous avons fait un carnage effroyable dans le camp ennemi. Les cris, les gémissemens, le retentissement des armes, nous trahissent: on s'assemble en désordre; les redoutables cohortes, ignorant d'où vient la mort, combattent les unes contre les autres au milieu d'une confusion terrible; leurs alliés africains donnent et reçoivent la mort dans la mêlée. Cependant on entendait les accens furieux du vil Servilius, qui rappelait à l'ordre ses soldats. Quand nous avons cru suffisamment réparées les heures que nous avions passées dans un dur esclavage, et lorsque nous avons pensé que nos bienfaiteurs couraient le risque de leur vie, nous nous sommes échappés du milieu des ennemis par des sentiers tortueux et escarpés; et les premiers rayons du brillant Phébus doraient la cime des monts élevés, que nous avions déjà entendu les sons chéris des trompettes guerrières de la Lusitanie.

VIRIATUS.

Comment est-il possible qu'on rencontre la vertu au milieu de gens accoutumés au brigandage et à la trahison? Ce sont sans doute les dieux de la patrie, qui, déguisés sous les traits de soldats romains, vous ont délivrés de vos fers infâmes. Si ce sont des mortels bienfaisans, où sont-ils? je veux les embrasser; quoique Romains, ils ont des

droits à notre gratitude. Aujourd'hui, rempli de joie, je changerai de pensée : les beaux et sublimes sentimens méritent seuls notre culte et nos respects. Qu'ils viennent, je veux les voir ; ce n'est pas la vertu qui soutient une guerre injuste dans nos campagnes.

APULÉIUS.

Il est naturel que le chef de la patrie, qu'un ami connaisse deux héros qui imitent si bien ses faits mémorables. Viens, mon cher Curius ; faisons triompher qui sait si bien affronter l'esclavage et sa suite.

(Il sort.)

CURIUS.

Au moment où l'on va récompenser la valeur, mon âme jouit de la sensation la plus noble et la plus vive.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Les mêmes, excepté CURIUS et APULÉIUS.

CORROBA.

Ce ne sont point des Romains, je le jure avec certitude. Les sublimes sentimens ne cherchent pas un asile dans les cœurs perfides. Le lion, le tigre, l'ours, abandonneraient plutôt leur naturel farouche, que ces monstres ne quitteraient leurs usages toujours consacrés au crime.

VIRIATUS.

Je jurerais la même chose ; et je ne me fonde que

sur l'expérience, qui sait si bien instruire les hommes. Les compagnons de Galba et de Vétilius, sensibles au malheur, protecteurs des Lusitaniens prisonniers, combattant pour leur rendre la liberté ! Non, nos sentimens conformes l'un à l'autre vont se vérifier; voici qu'ils arrivent.

SCÈNE V.

Les mêmes, **CURIUS**, **APULÉIUS**; **ORMIA**, **ARISTÉA**, ayant toutes deux la visière baissée.

CURIUS.

Voici, cher général, les deux Romains à qui nous devons la liberté et la vie. Leurs bras nous ont délivrés de nos fers. Toi qui estimes la valeur, qui aimes ceux qui suivent le chemin de la gloire, tu désigneras le prix qui doit leur servir de récompense.

VIRIATUS.

Les belles actions trouvent en elles-mêmes une digne récompense. Il n'y a rien sur la terre qui paie un rayon d'héroïsme sorti de la vertu. Ce qu'ils ont fait aujourd'hui aura dans nos cœurs une place distinguée.

ORMIA.

Cette récompense suffit; je ne veux rien de plus. Comme l'action est née du cœur, le cœur seul doit la payer.

ARISTÉA.

Quand on accomplit les lois de la nature, le de-

voir est satisfait. Qui suit la justice n'a pas droit à des récompenses.

VIRIATUS.

Entends-tu, Corroba? nos pensées ne veulent pas nous trahir. Dites, soldats, à quelle école avez-vous appris cette sublime morale de la vérité? Ce ne fut pas dans Rome, ce ne fut pas sous la protection d'un sénat inique que la vérité et la raison ont répandu ces justes maximes. Vos visages, qui devraient se montrer à la lumière du jour plus brillans que le soleil dans son zénith, sont couverts d'une visière qui indique un mystère que je ne puis sonder. Si vous êtes Romains, vos sentimens sont nés dans la Lusitanie.

CORROBA.

Romains! une forme étrangère ne me trompe pas.

ORMIA. Elle tire son casque et le jette à terre.

Ces armes infâmes, qui n'ont servi cependant qu'à la plus juste fraude, me pèsent déjà.

ARISTÉA, l'imitant.

Leur utile secours ne fait pas disparaître de mon cœur la haine et la vengeance.

VIRIATUS.

Que vois-je? grand Dieu! tant d'héroïsme ne peut naître que dans des cœurs lusitaniens.

CORROBA.

Jamais mon cœur n'a pu me tromper.

DISTALÉON.

Sous cet heureux climat les femmes font aussi la guerre aux ennemis.

MINURUS.

Comme les épouses sont dignes ici d'être aimées !

CURIUS.

Vous avez devant les yeux, seigneur, celles qui, au milieu d'une nuit obscure, des montagnes effrayantes, des lances ennemies, des redoutables escadrons, ont su nous délivrer ; celles qui, démentant un sexe délicat et craintif, ont combattu à nos côtés avec gloire, en suivant l'impulsion de l'amour. Voyez s'il existe des hommes qui puissent aujourd'hui disputer de bonheur avec moi et avec Apuléius. O chère Ormia, intrépide Aristéa, vos noms seront célébrés chez les nations reculées, et serviront d'opprobre à Rome.

APULÉIUS.

La vie chérie, la douce liberté, ces deux présens si précieux, nous ont été donnés par des épouses fidèles. O tendres Lusitaniennes, contemplez vos modèles. Dans ce pays où la beauté, l'honneur, l'amour, la vertu, s'unissent à un courage immortel, c'est en vain que le redoutable despotisme essaie d'établir son trône.

VIRIATUS.

Héroïnes qui avez été au delà de ce que veulent les lois de la nature, qui avez donné aux guerriers enfans de la Lusitanie l'exemple de la valeur, racontez-moi l'histoire que doit transmettre le temps aux nations futures. Votre entreprise renferme en elle tout ce qu'il y a de grand et de noble.

ORMIA.

Comme elle a été heureuse, je la raconte avec joie. Sachant mon époux dans les fers de monstres en qui les lois de la guerre ne répriment point des penchans barbares; voyant que les heures coulaient dans l'incertitude d'une destinée inconnue, le puissant amour souffla dans mon sein un courage héroïque. J'éloignai mes soupirs, et, en essuyant de mes yeux des larmes intarissables, je reconnus qu'une chaleur plus favorable ennoblissait mon âme. Je considérai ce vaste champ, jonché des cadavres qui étaient restés des cohortes fugitives, et je formai un projet dont l'exécution était difficile. Cependant, quand on perd l'amour de la vie, rien ne devient impossible, et les terreurs n'existent plus. La constante Aristéa faisait entendre à mes côtés ses sanglots; et voilà que, son noble cœur se réveillant à mes discours, elle n'hésite point à s'associer à mon entreprise. Amie, lui dis-je, de quoi sert une vie consacrée au chagrin? Nos âmes sont loin de nous, allons les chercher. Des mains que l'amour unit par de doux liens brisent des chaînes de fer ou cessent de sentir. Suis-moi sans crainte. Courant avec légèreté, et ne sentant plus l'effroi qu'inspire la présence des morts, nous dépouillons deux horribles cadavres de ces viles armes. Préparées à une insigne ruse, et guidées par l'amour, nous allons chercher le camp des ennemis. Assise sur son char d'ébène, la nuit courait dans l'espace éthéré; on n'entendait dans les ef-

frayans vallons que le cri du triste hibou, et le murmure du ruisseau limpide qui suivait son cours en serpentant. Les feuilles légères des arbres étaient agitées par le vent avec un bruit faible et mélancolique. Sur la côte sauvage, les hurlemens du loup affamé frappaient nos oreilles. Toujours rapides, toujours combattues entre la crainte et la douce espérance, nous apercevons les tentes ennemies. Nous entrons dans le camp sans être vues, parce que le sommeil accablait les membres fatigués des soldats; lorsque deux sentinelles nous découvrent à quelques pas d'elles, et nous obligent à nous arrêter. Nous soutenons l'heureuse illusion, et nous annonçons l'arrivée périlleuse de deux soldats romains égarés dans la bataille. Nous apprenons de la sentinelle elle-même que le destin favorable nous a conduites dans cet endroit désiré où nos époux étaient gardés au milieu des fers dans la tente voisine. L'amour, qui avait électrisé nos âmes d'un noble enthousiasme, allume dans nos seins la flamme la plus vive. Nous portons la main à nos fers tranchans; en un instant nous immolons aux mânes lusitaniens deux sentinelles, sans qu'elles puissent parler. Nous délivrons nos époux et nos chers compatriotes. Nous nous abandonnons à la fureur de la vengeance. Tous ceux qui dormaient ne se réveillent plus. Le camp se rassemble, les ennemis entassent mutuellement les morts sur les morts; au plus fort du tumulte, nous échappons de ce redoutable tourbillon, et cherchant la route nous conduisons au camp, avec joie, les fruits de l'amour, des efforts et des soins.

VIRIATUS.

Tant de valeur n'entre que dans les cœurs de mes compatriotes. Cette action mémorable, nos fastes vont la transmettre aux âges les plus reculés; elle vaut encore plus qu'une victoire. Heureux époux, qui dans les bras de l'hymen, jouissez des caresses de l'amour le plus héroïque, vivez contens, donnez la vie à des fils qui imitent vos actions, puisque tant qu'il existera, sous le climat fortuné qui nous a vus naître, des êtres semblables à vous, l'ambition, l'orgueil et l'envie lutteront en vain contre nous. (*On entend les clairons.*) Le clairon annonce que nous avons déjà devant nous un traître ennemi. Va, mon cher Corroba; observe avec activité et vigilance les forces qui se présentent dans le lointain. Servilius a été si bien mis en déroute par nos armes, que rien ne doit nous faire craindre; ses efforts sont semblables à ceux d'un moribond, quand les faibles restes de la vie luttent contre la mort.

CORROBA.

Tu seras complétement satisfait.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Les mêmes, excepté CORROBA.

CURIUS.

Quelles seront les vaines tentatives de cet insensé? Un fatal désespoir vient le conduire dans les bras de la vengeance. Terminons courageuse-

ment la guerre, que le souffle caressant du repos et de la paix ramène dans les champs arrosés du sang des batailles de brillantes et fécondes moissons. Donnons la vie à l'agriculture par la mort des Romains.

ORMIA, ramassant le casque et le remettant sur sa tête.

Qui a un ennemi féroce sous les yeux ne dépose point les armes; que le reste meure.

ARISTÉA, l'imitant.

Nos bras, heureusement éprouvés, ne savent plus craindre de cruels combats.

VIRIATUS.

Non, chères héroïnes, notre caractère ne peut permettre que vous vous exposiez une seconde fois au risque des combats. Vous avez donné des preuves bien suffisantes de courage, elles vous conduisent à côté des guerriers les plus sublimes au temple de la victoire; ceux qui restent de nos ennemis, un petit nombre de Lusitaniens suffira pour les combattre. Jouissez avec triomphe des récompenses de la valeur. Que nos compatriotes vous prennent pour modèle, et reconnaissent qu'un amour généreux dompte tout ce qui vient insulter à son doux empire. Allons, généraux, allons, mes compagnons, que les projets des agresseurs ne réussissent point où l'on voit naître les vertus civiques.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Camp des Lusitaniens.

VIRIATUS, CORROBA, CURIUS, APULÉIUS, DISTALÉON, MINURUS.

VIRIATUS.

Il y a une nouvelle trahison. Les promesses fallacieuses de ces monstres ne me trompent plus, quand dans leur abattement ils se montrent si dociles qu'on les voit s'assujettir à tout. S'ils reprennent des forces c'est pour rompre les traités, mépriser les alliances, fouler aux pieds les lois sacrées de l'honneur, et commettre de nouvelles atrocités. Que veut essayer de me proposer le vil Servilius? Il pense peut-être que nous avons déjà oublié ce traité qu'il signa en tremblant en présence de son frère. Mécipsa, cet esclave des Romains, n'envoie-t-il pas aussi à notre camp un émissaire? Avec quelle bassesse il se prête à soutenir le despotisme des tyrans du monde! Va, Minurus, respectons les loix que la guerre enseigne. Conduis les perfides;

qu'ils apprennent aujourd'hui que les Lusitaniens ne cèdent pas à des paroles peu sincères nées de la terreur.

SCÈNE II.

Les mêmes, excepté MINURUS.

CORROBA.

N'écoute pas, seigneur, les captieuses propositions de ces infâmes. Considère que la crainte est ce qui leur fait demander une paix honteuse. Ils ont faussé mille promesses répétées, quand Rome épuisée a envoyé à la mort de nouvelles légions. Ne donne point de repos aux faibles restes qui ont échappé à nos glaives; qu'il ne parvienne pas un seul Romain au sénat, pour raconter les événemens désastreux de cette journée mémorable.

CURIUS.

Il faut les accabler. Voici assez de ruses.

APULÉIUS.

Qu'ils ne pensent pas davantage que nous soyons accessibles à la voix de la trahison. Meure Servilius, et tous ceux qui ont profané notre patrie!

DISTALÉON.

Donnons-leur cette fois une leçon terrible.

VIRIATUS.

Oui, fidèles amis, nos disgrâces furent les tristes et funestes conséquences de notre bonne foi. Qui ne renferme point dans son cœur dissimulé une

atroce perfidie ne se défie pas des mortels élevés à l'école de la trahison. Quel désabusement a fait naître chez nous le commerce de ces monstres? Ou une guerre éternelle, ou qu'ils ne se hasardent plus à fouler un terrain défendu par des bras qu'a créés Bellone.

SCÈNE III.

Les mêmes, MINURUS, MANILIUS, HILPÉRIC.

MANILIUS.

Vous savez, seigneur, que la guerre est inconstante que le vainqueur orne un jour son front de lauriers martials, qu'il voit flétrir plus tard par un coup imprévu. La raison et l'humanité doivent toujours marcher devant les cohortes guerrières. La haine doit cesser quand le vaincu offre les conditions les plus avantageuses, et veut capituler en sauvant son honneur. C'est pourquoi le général de l'invincible Rome, commandant ses cohortes dans la Lusitanie, propose, par mon organe, la suspension solennelle de toutes hostilités. Il veut une trêve afin de brûler les morts et de soigner les blessés. Vous savez que ces motifs sont respectés par une loi de la nature. Loin du fracas des armes et des combats, il veut vous jurer une paix constante, reconnaître pour toujours l'indépendance de toute la Lusitanie, et se retirer avec ses troupes au delà des limites que le traité aura marquées. Que la guerre finisse entre deux nations rivales et redoutables.

HILPÉRIC.

Mécipsa, ce grand roi qui domine sur les terres de l'Afrique, ce roi sage et généreux, l'allié le plus constant du suprême sénat, m'envoie vers toi. Les traités solennels contractés avec la grande nation qui effraie l'univers, l'ont contraint à abandonner son trône pour venir dans ton pays les armes à la main. La victoire a favorisé les troupes lusitaniennes; et, quand un consul de la sublime Rome offre la paix, il n'hésite pas à la proposer aussi, reconnaissant l'indépendance héroïque et soutenue de cette brave nation, qui se rend digne de la plus haute estime par son noble caractère.

VIRIATUS.

Comment ce monstre de perfidie se hasarde-t-il à nous proposer la paix, quand il a été mis en déroute, quand il est fugitif? Ne fut-ce pas Servilius qui, uni à ce frère que l'on voit dans Rome souffrir le poids d'une intrigue suscitée par la trahison fraternelle, jura déjà une fois la paix en tremblant, dans ces campagnes, où les aigles romaines n'élèvent plus leur vol effrayant? ne fut-ce pas Servilius qui hier nous laissa maître du champ de bataille, des armes, des bagages, des phalanges entières soumises à notre valeur? Est-ce ce même consul qui, dans son insolence, et sans peut-être se rappeler que le vil parjure tranche d'un seul coup les liens qui retiennent l'honneur, se hasarde encore à vouloir nous tromper? Qui se sert une fois de la perfidie est disposé à employer mille fois cette arme infâme. Point de paix avec qui ne prise pas l'honneur, avec

qui les circonstances limitent seules le pouvoir des sermens les plus sacrés. Les Lusitaniens ne sont pas faits pour être les jouets de Rome. Ceux qui passent les Alpes oublient à l'instant tout ce qu'ont signé leurs astucieux généraux. Guerre, et guerre active et interminable avec les tyrans qui veulent tout dompter par les lois de la force, qui viennent dérober aux peuples paisibles le sol paternel, qui ne respectent point les conventions sociales, qui ne se réjouissent qu'en nageant dans le sang des nations. Dites à Servilius que les guerriers lusitaniens ne remettront point le glaive dans le fourreau sans le voir prisonnier, lui et ses soldats. S'il désire la vie, qu'il rende les armes, qu'il s'en rapporte avec confiance au noble caractère de mes compatriotes. Dans le cas contraire, nous allons le persécuter et le combattre, jusqu'à ce qu'on voie rester dans les campagnes que nous habitons le dernier des soldats de cet infâme troupeau, envoyé par Rome pour empester la terre. (*A Hilpéric.*) Et toi, qui as entendu mes inaltérables décisions, Africain, victime de la séduction, tu diras de ma part à ton monarque qu'il ne soit point le fauteur du despotisme, qu'un souverain cesse de l'être dès le moment où il s'allie à Rome; dis-lui qu'il brise en guerrier ces liens honteux qui l'attachent au sénat, qu'il n'estime que l'honneur, et ne soit plus un vil esclave. Je lui donne la liberté, qu'il sorte avec ses soldats des confins de la Lusitanie. Que ces coursiers Numides, ces énormes éléphans qui lui restent encore, aillent inspirer la terreur aux peuples faibles. Cette franchise doit

exciter l'honneur; que les ruses habituelles des Romains ne viennent pas rompre mes promesses.

MANILIUS.

Si la guerre nous a été contraire hier, général, il se peut que bientôt elle veuille nous favoriser de nouveau. Si les Lusitaniens ne supportent point d'insultes, les fils de Mars, dominateurs d'immenses régions, en reçoivent encore moins. De grands rois s'empressent à jouir du titre élevé d'alliés de Rome, ils comptent ce bonheur au nombre de leurs triomphes. Vos conditions sont bien dures! Aussi, plutôt la mort. Considérez que le sénat furieux, uni au peuple-roi, viendra nous venger; que ces débiles ressources que présente la faible Lusitanie, une fois livrées à la haine, seront anéanties dans une lutte effrayante avec un grand pouvoir. Vous qui avez juré de sauver votre chère patrie, considérez que les moyens les plus doux et les plus sûrs sont ceux que le consul vous propose. Abandonnez une rancune toujours incompatible avec les grands génies.

VIRIATUS.

C'est assez de séductions, c'est assez de feintes, je refuse ces avantages prônés par des bouches perfides. Des expériences réitérées nous ont fait connaître ce qu'ont de sacré les sermens que vous faites dans l'abattement. Si les armées étrangères dominent le territoire lusitanien, ce sera quand le dernier de ses enfans manquera pour le secourir.

MANILIUS.

Ne vantez pas les principes rigoureux d'une au-

stère intégrité. Un fait récent montre jusquà l'évidence que vous ne respectez point les lois de la guerre. Vos généraux, faits prisonniers dans la bataille, se sont évadés en manquant à cet honneur qui lie le soldat en de telles circonstances. Je réclame nos droits en faveur des fils de l'auguste Rome que vous gardez dans les fers.

CURIUS.

Dans cette injuste réclamation, le caractère romain dévoile son astucieux système : qui omet dans le rapport des faits certaines circonstances propres à les changer est un imposteur. Tu nous connais et nous viens insulter! Dis, perfide, quand nous demeurâmes prisonniers après la lutte sanglante qui coûta tant de soldats à Servilius, respecta-t-on notre rang? Avez-vous laissé libres nos bras? Avons-nous juré par l'honneur de garder la loi austère imposée aux captifs? Non, barbare, nous fûmes aussi plongés dans les fers. Une double sentinelle, active et vigilante, nous gardait. Comment peut-ce être un crime d'obtenir la liberté au prix de son sang? Votre camp mis en désordre au milieu de la nuit, ceux que nous avons envoyés à la mort, tout atteste que nous n'avons point fui par de lâches moyens, et que nous n'avons pas profané les lois sacrées de l'honneur. Et toi, Manilius, qui connais Curius, du champ de bataille, tu te hasardes à vouloir dénigrer son caractère par des discours imposteurs! Nous nous verrons bientôt, Manilius; les armes doivent faire justice à l'un de nous.

APULÉIUS.

Curius a suffisamment relevé la basse insulte qui retourne à son auteur, et qui n'était fondée que sur un orgueilleux mensonge. Je répondrai avec cette épée à la première rencontre.

MANILIUS.

Un guerrier ne doit point user de menaces; un autre ne les craint point. Je suis venu dans ce camp pour proposer la paix. Quand les âmes nobles traitent des intérêts nationaux, elles étouffent leur haine et n'appliquent leurs sérieuses pensées qu'au bien de la patrie.

VIRIATUS.

Il ne peut pas y avoir dans la vie de circonstances qui autorisent les insultes. Excités uniquement par la calomnie, mes généraux ont repoussé une accution perverse. J'ai déjà répondu formellement aux propositions d'une paix captieuse. Qu'on ne prononce donc plus un seul mot sur ce honteux sujet. Pour l'opprobre de Rome, et pour donner à Rome un témoignage public de la vertu qu'on peut trouver ici, je veux te faire voir qui, à la faveur d'une nuit obscure, a brisé si hardiment dans ton camp les fers qui retenaient des bras chéris. Je veux te faire voir qui est l'auteur de cette liberté héroïque que tu appelles une infraction aux lois de la guerre. Curius, Apuléius, amenez en triomphe vos chers libérateurs. (*Ils sortent.*) Vois, Manilius, si dans les lieux où la vertu exerce son empire le despotisme peut élever son trône.

MANILIUS.

Laissez-moi me retirer, voici assez d'outrages; vous devriez regarder avec plus d'égards le caractère élevé dont je me trouve revêtu en ce jour, où je suis l'organe de la majestueuse Rome. Vous montrez bien que vos rochers escarpés exercent encore sur vos esprits leur sombre influence, et que les manières polies, qui règlent les nations civilisées, n'ont point encore passé dans ce climat, où la brute nature ne crée les hommes que dans sa fureur.

VIRIATUS.

Si la politesse consiste à manquer à ses sermens, à assassiner les femmes, les vieillards, à désoler dans sa fureur la tendre innocence qui n'a commis aucune faute, à se venger sur le paisible et utile laboureur, des batailles perdues, à voir les incendies embraser les cités, sans autre motif que de satisfaire d'inhumaines vengeances; si, en un mot, porter dans le monde le carnage et la mort, dérober aux nations leurs champs paternels, est être civil, est avoir adouci à une sage école les manières primitives de la simple nature, nous voulons conserver les coutumes transmises par d'honorables parens; nous méprisons tout ce que peut enseigner une nation perfide; que jamais les sentimens que la raison aura dictés à nos cœurs ne s'évanouissent devant des maximes politiques : nous laissons en présent à Rome la ruse et l'imposture.

SCÈNE IV.

Les mêmes, CURIUS, APULÉIUS, ORMIA, ARISTÉA, sous les vêtemens de leur sexe.

VIRIATUS.

Manilius, vois Minerve, vois Bellone, vois deux modèles des fidèles épouses; vois comme les Lusitaniennes, méprisant la mort, se livrent aux entreprises les plus difficiles. Connais celles qui, en échangeant ces vêtemens convenables à un corps délicat, contre de pesantes armures, dépouilles des Romains, ont été dans ton camp arracher des fers honteux où ils languissaient, leurs époux, nos braves compatriotes. Sans autres secours que leurs bras charmans, que leur noble cœur, elles ont vaincu tout ce qui pouvait inspirer la terreur au milieu de cette nuit obscure. Si les événemens de la guerre permettent que tu revoies encore les murs de Rome, publie, en honneur de la vertu, ce fait immortel; le temps avare doit le transmettre dans toute son intégrité; que vos matrones sachent qu'elles sont surpassées par les nôtres en valeur.

MANILIUS.

Me confiant dans l'honneur d'un guerrier distingué comme toi, mon âme étonnée se décide à croire un fait qui surpasse tout ce qu'il y a de sublime dans les annales de la guerre. Cette ruse héroïque ne nous cause point de honte et ne pouvait manquer de réussir, puisque les dieux, sachant es-

timer tant de grandeur, devaient combattre pour elle. Époux rendus à la liberté, qui pourra dans le monde ne pas envier votre bonheur?

HILPÉRIC.

Le loup engendre le loup, et de lions puissans il ne peut naître que des lions généreux.

ORMIA.

Toute autre femme estimant moins la vie que l'amour, ferait de même.

ARISTÉA.

Vous donnez trop d'importance à une action naturelle à un tendre cœur, qui souffrait les douleurs de la plus cruelle incertitude.

MANILIUS.

Viriatus, adoucissez votre caractère trop inflexible, abandonnez vos préventions. Une haine implacable ne doit pas dominer les âmes nobles. Quand la patrie confie ses destinées à nos décisions, la prudence doit devenir un flambeau lumineux, qui dissipe les ombres épaisses nées de la vengeance. Voyez combien d'avantages on acquiert dans l'alliance de Rome. La guerre fuit; un voisin turbulent arrête ses pas en respectant les limites où planent les aigles protectrices. Les campagnes redeviennent florissantes, l'industrie renaît, le commerce ranime l'état languissant des échanges de nos productions mutuelles; le père chéri vit tranquille au milieu de ses enfans. Si nous avons jusqu'à présent disputé notre gloire dans des combats sanguinaires, mettant de côté des illusions dévas-

tatrices, nous cherchons à la trouver et à la rendre plus profitable dans les douceurs d'une paix utile aux peuples.

VIRIATUS.

Si vos actions correspondaient à vos discours, abandonnant avec plaisir des armes pesantes, je reprendrais encore une fois d'une main sûre la fidèle houlette. Mon troupeau paissant gaîment dans les fertiles vallées, sans entendre le bruit des effrayantes timbales, sans que le son des clairons guerriers vînt retentir sous le ciel de la patrie, me serait bien plus agréable que le commandement de légions menaçantes, que ces victoires toujours accompagnées de deuil. Mais, éclairé par l'expérience, je reconnais plus d'avantage à soutenir nos droits les armes à la main, qu'à incliner la tête devant le joug infâme des despotes du monde, qu'à livrer lâchement à la perfidie le sang de la patrie. (*A Manilius.*) C'est assez de discussions, retournez vers le traître Servilius; dites-lui que les Lusitaniens n'écouteront pas ses captieuses propositions sans qu'il dépose les armes. Qu'il n'a point à craindre la vengeance, parce que nous ne sommes ni des Galba, ni des Servilianus. Qu'il épargne au tranchant de nos fers ces restes de misérables phalanges. Que la voix de la nature affligée retentisse une fois dans son sein. Cher Distaléon, fidèle Minurus, vous qui êtes Lusitaniens par les lois de l'honneur, qui consacrez parmi nous un culte constant à la douce liberté, accompagnez Manilius au camp ennemi. Quand vous verrez le parjure consul, prescrivez-lui, au nom de la glorieuse Lusi-

tanie, ces conditions, qui ne souffrent point d'astucieux délais. (*A Hilpéric.*) Africain, dis à ton roi qu'il marche vers ses états, qu'il ne retrouve plus le vent fatal qui l'a conduit aux rivages de l'Europe, qu'il soit roi, qu'il fasse de ses peuples des hommes libres, qu'il ne prête point de secours à des tyrans et à de durs oppresseurs.

MANILIUS.

Vous avez donc décidé? Ainsi c'est vous qui n'écoutez pas les gémissemens de la nature éplorée. Considérez attentivement que la fortune roule sur la terre, d'une main tremblante, sa roue incertaine.

VIRIATUS.

La fortune n'est rien, et l'honneur est tout. Cette valeur qui a su déjouer les horribles plans combinés dans l'enceinte du Capitole, qui a vaincu les anciennes cohortes, saura mettre en déroute un orgueilleux imberbe. Va-t'en, Manilius; de puériles augures n'effraient point les Lusitaniens; les justes dieux sont les seuls qui leur prescrivent les lois qu'ils adorent.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Les mêmes, excepté VIRIATUS.

CORROBA.

Peut-être qu'accoutumé à traiter avec de vils esclaves, cet héroïsme te cause quelque étonnement. Sache, Romain, que nous professons tous les mêmes

sentimens, que la ruse ne peut pas renverser de ses tremblantes mains les barrières opposées à la trahison.

MANILIUS.

Je pars, généraux, en emportant le chagrin de voir que la haine qui embrase les cœurs a banni les doux sentimens d'une favorable paix, si utile aux peuples. Nos nations étant rivales sur le champ de bataille, et combattant avec des idées de vengeance, la guerre doit rugir encore pendant longtemps dans vos campagnes. Rappelez-vous Carthage, Corinthe, l'inquiète Gaule, voisine de l'Espagne. Tous ces royaumes se sont lassés de leurs efforts dans leur lutte avec les Romains. Des rois puissans ont imploré, dans une posture suppliante, cet honneur que vous méprisez dédaigneusement. Jupiter ne manque pas aux promesses qu'il fit au grand peuple.

CURIUS.

Voici les perfides armes avec lesquelles tu trompes les nations! Vous voulez que les dieux n'aiment que les Romains, et que les peuples innombrables qui habitent des terres reculées suivent, dans leur abandon, le pouvoir confus des destins. Vous êtes injustes jusqu'envers la divinité. Tous les hommes ont des droits à la protection des dieux. Jupiter ne reste pas uniquement au delà des Alpes. Jupiter préside à la nature entière. Tout ce que l'humaine raison peut comprendre, tout ce qui surpasse cette faible raison est plein de Jupiter. Les prêtres qui, dans Rome, veulent cacher les secrets de l'immense divinité, qui se jugent investis du pouvoir d'altérer

les lois éternelles, sont de vils imposteurs. Ces augures, tant de fois fatals à la race humaine, nous ne les craignons pas, guidés par la raison.

HILPÉRIC.

Partons, Manilius; les Lusitaniens ont des cœurs capables de servir leurs bras.

MANILIUS.

S'ils se fussent liés avec Rome, le monde entier aurait pu se regarder comme esclave.

(Il sort avec Hilpéric.)

DISTALÉON.

Notre devoir nous appelle au camp du séducteur Servilius; viens, Minurus.

MINURUS.

Je t'accompagne avec joie. Adieu, amis.

SCÈNE VI.

CORROBA, CURIUS, APULÉIUS, ORMIA, ARISTÉA.

APULÉIUS.

Avec quelle énergie, avec quelle majesté, Viriatus a répondu aux captieuses propositions de Servilius! Le misérable! son état d'abattement est ce qui l'oblige à demander une paix comme celle qu'il nous a signée déjà. Si, dans son orgueil, il veut encore se soutenir, un combat de plus décidera du sort déplorable de ce féroce esclave d'un vil sénat.

ORMIA

Si j'étais à la place de notre héros, je ne retarderais point, par de longues décisions, la complète déroute de ce perfide : je crains les armes dont se servent les traîtres dans l'abaissement.

ARISTÉA.

Que pourra faire celui qui n'a conservé que les faibles restes d'une armée fugitive, sans armes, sans bagages? Le général qui parvient au but de la guerre en ne répandant pas de sang, est le plus grand, le plus digne du triomphe, le plus véritablement guerrier.

CORROBA.

Ce n'est pas avec ces bêtes féroces que l'on doit mettre en usage les principes de l'humanité. Qui nettoie la terre de monstres, sert les lois sociales. Épargner les traîtres, c'est s'exposer à la trahison. Laisser impunies des mains criminelles, c'est vouloir que les crimes, acquérant de l'audace, enfantent de nouveaux crimes.

CURIUS.

Cette réponse, qui va nous décider, ne peut pas tarder beaucoup. En attendant, allons prendre nos armes; nous serons toujours prêts pour les combats quand l'avidité amènera des conquérans dans nos campagnes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp de Servilius.

SERVILIUS, MANILIUS.

SERVILIUS.

Il suffit, Manilius; toutes les furies qui règnent dans les volcans du Tartare viennent me déchirer le cœur. Aurai-je assez de constance pour déposer bassement nos armes aux pieds de cet orgueilleux? Aurai-je des yeux pour voir nos aigles, qui se sont élancées tant de fois jusqu'au soleil, battre des ailes au milieu de la poussière de cet ingrat territoire? Non, ami, si le destin a décrété la perte de Servilius, que la mort vienne nous arracher à l'opprobre; que des bras qui sentent leur force ne reçoivent jamais les fers lusitaniens. Que dirait, dans Rome, la voix rauque de la Renommée flétrie? Plutôt mourir! Romains, nous naissons pour dominer le monde; quand la fortune ennemie se tourne d'un autre côté, nous avons dans nos cœurs des ressources contre le sort contraire. Le malheur se lasse aussi de son oppression. Bien souvent, au plus fort du combat, un léger hasard, habilement con-

duit, change les destins, et sauve l'homme courageux.

MANILIUS.

J'avoue que l'espérance, qui soutient le cœur de l'homme jusqu'à la tombe, m'abandonne tout-à-fait. Si tu eusses entendu la voix irritée du général lusitanien, la constance avec laquelle il insulte au pouvoir des Romains, la haine, la rage, qui brillent dans ses yeux enflammés, tu gémirais avec moi sur le sort dans lequel les maux de la guerre nous ont jetés. Maudite soit l'heure où les Romains foulèrent le sol de ce pays!

SERVILIUS.

Notre malheur ne vient ni du climat, ni d'une terre sauvage : il vient d'un homme élevé au milieu des rochers et né dans un de ces efforts convulsifs de la brute nature. Leurs cimes sourcilleuses lui donnèrent de la force. Les bêtes fauves, devenues ses compagnes au milieu des bois, l'ont nourri de leur lait envenimé. Si ce monstre périssait, on verrait bientôt l'extrémité de l'Europe conquise. Combien peut un seul homme quand il commande aux peuples par la force de son génie!

MANILIUS.

Tu te trompes, tous les Lusitaniens sont des Viriatus. La haine suscitée par l'impolitique Galba est disséminée jusque dans les cœurs de leurs femmes; ce ne sont que deux épouses qui ont répandu la terreur dans notre camp en délivrant leurs chers concitoyens. Vois avec quel courage on observe ici les lois du cœur.

SERVILIUS.

Ce n'est pas quand la fortune favorise l'homme, que le génie se connaît; c'est dans le malheur, dans les tourmens de la vie, qu'il montre sa puissance sur les événemens. Peut-être verras-tu s'évanouir aujourd'hui même la tempête qui nous menace de la foudre et des éclairs.

SCÈNE II.

Les mêmes, MÉCIPSA, HILPÉRIC.

MÉCIPSA.

Ainsi le vainqueur le plus généreux envers la nation africaine me permet de retourner vers mes lares paternels. Mon âme lutte cependant entre l'amitié, l'honneur et la reconnaissance; je ne voudrais point laisser exposé à la fureur d'un guerrier vindicatif et victorieux un allié bien cher, dont les grands intérêts me firent traverser l'Océan; mais le général est tellement strict dans ses décisions que je me résous à m'éloigner aujourd'hui même, en donnant à Rome une preuve de fidélité, puisque je sauve une armée presque anéantie qui peut encore la servir. Conserve de la constance dans les revers, que la fortune envoie souvent au guerrier. Tu as été général, nous avons combattu avec honneur et courage; ce qui t'arrive aujourd'hui, ami, les capitaines les plus distingués, jetés dans des circonstances critiques, l'ont souffert

également sans que le mépris souillât des triomphes déjà acquis.

SERVILIUS.

Comment viens-tu m'annoncer sans pudeur la plus noire des perfidies, homme ingrat envers Rome! As-tu déjà oublié l'auguste traité qui te donna l'existence? As-tu oublié qu'au lieu de la condition d'esclave, à laquelle le sort de la guerre avait réduit tes audacieux voisins, nous fûmes t'asseoir d'une main protectrice sur ce trône qui tremblait sous tes pas? Sens le poids du bienfait, monstre africain, né dans ce climat embrasé où l'inconstance et la trahison ont élevé leur sauvage empire. Est-ce parce que tu vois tes amis dans la disgrâce, que tu les abandonnes perfidement pour écouter les offres de l'ennemi commun? Vois quelle bassesse tu veux commettre. Rome offensée tournera contre toi l'immense puissance de ses légions. Tu seras conduit, gémissant dans les fers, devant le sénat, pour répondre d'une action infâme qui doit t'avilir aux yeux du monde entier. O roi! pense à ce que tu fais. Ne profane point ton caractère auguste. Si le hasard nous a placés aujourd'hui dans un embarras critique, peut-être que demain le destin, tournant une page du livre obscur, se rappellera que nous sommes descendans des fondateurs du sacré Capitole.

MÉCIPSA.

N'abuse point, Servilius, de l'amitié ni du traité qui me lient à Rome. Je suis roi, mes états ne souffriront pas ces revers que tu exagères tant. Je

n'étais point esclave quand nous nous vîmes, j'avais des armées puissantes, je pouvais aisément soutenir mon trône sur le champ de bataille; mais, écoutant les accens affligés de mes sujets, j'accédai à tout ce que sollicitait de moi ton sénat. Cette alliance ouvrit une injuste route aux rapides conquêtes de l'Afrique, je me vis obligé de protéger l'avarice de Rome, et de donner un appui, même dans ma patrie, au despotisme. Quels avantages ai-je tirés de cette amitié illusoire? quand je cherchais, pour les peuples de mon royaume, ce bonheur qui croît à la source fortunée de l'aimable paix, je me vis obligé par une exigence arrogante d'abandonner mon trône, et de traverser les ondes pour porter la guerre à des nations qui n'avaient jamais provoqué ma fureur, qui toujours pleines d'honneur soutenaient leur indépendance par la lutte la plus héroïque. Dis maintenant, injuste consul, de quoi peut-il servir à Rome que je demeure prisonnier dans la Lusitanie? Je ne veux point être ingrat, en récompense des bienfaits qu'un généreux vainqueur vient m'offrir : Rome peut traiter avec Viriatus d'une paix glorieuse, sans voir expirer ses amis dans les bras du malheur.

SERVILIUS.

Des amis! où y en a-t-il? jette les yeux, ingrat, sur ta conduite! tel est le caractère des âmes corrompues. Quand tu voyais que la victoire conduisait nos armes, que tout cédait à notre impulsion, tu accomplissais sans réflexion les lois du suprême sénat, et tu nous as juré l'alliance la plus étendue. Aujourd'hui que le sort de la guerre nous a été

peu favorable, écoutant les trompeuses propositions d'un ennemi commun, tu veux, chargé d'infamie, souillé des noms de traître, de parjure, d'ingrat, nous abandonner et retourner en tremblant vers ton royaume. Non, barbare, de tels crimes ne doivent point former ton cortége. Nos armes vont se mesurer sur le champ de bataille. N'espère point te séparer de nous sans que les cimeterres africains se trempent dans le sang de l'amitié. Insolent, appelle à ton secours les légions des Lusitaniens, invoque Viriatus, unis-toi à lui, combats contre nous, lié à ce monstre. Je ne veux point t'écouter davantage. Attends patiemment la fin de cette scène, qui ne se montre horrible que pour un cœur faible, ou crains la vengeance que Rome tirera d'une telle perfidie.

MÉCIPSA.

En agissant ainsi, je reconnais un maître au lieu d'un allié, et je suis esclave.

SERVILIUS.

Tu dois être esclave de l'honneur et des traités; et tu ne peux, sans fouler aux pieds ce qu'il y a de plus sacré, te séparer des destinées de la maîtresse du monde. Va, Manilius; amène-moi ces audacieux, qui projettent de me dicter des lois: qu'ils tremblent de m'entendre; qu'ils sachent que les généreux Romains sacrifient à la gloire de la patrie une vie qui n'a plus de prix sans l'honneur.

MÉCIPSA.

Si j'eusse pensé qu'un consul traitait ainsi dans son

emportement les rois amis du Latium, j'aurais préféré plutôt voir le sol paternel couvert de sang, que de me soumettre aux lois du despotisme. Si tu places, Servilius, l'honneur avant la vie, Mécipsa étant roi a plus de devoirs sacrés à remplir, et il ne se décide pas, les armes à la main, à devenir esclave.

SERVILIUS.

Ne fais plus d'efforts pour nous convaincre; j'ai compris que tu nous déclarais la guerre, et que tu ne crains plus ces cohortes fatiguées qui t'ont causé autrefois tant de terreur dans les champs de l'Afrique. Fais maintenant tout ce que la perfidie pourra te suggérer, mais crains que la foudre de la vengeance n'aille te frapper près des murs de ta faible capitale, qui déjà une fois a tremblé; prête l'oreille à notre conférence, et tu pourras voir qu'habilement traitée elle peut donner encore des ressources ignorées des esprits dominés par la terreur. C'est armé de la constance et de la valeur, qu'un grand cœur sait vaincre la disgrâce.

SCÈNE III.

Les mêmes, MANILIUS, DISTALÉON, MINURUS.

SERVILIUS.

Approchez, vous qui de la part d'un insensé, dont la fortune capricieuse favorise les armes, venez m'annoncer des extravagances enfantées au milieu de la fureur des batailles. Déjà Manilius, rempli de honte en me transmettant d'orgueilleuses

conditions, a transformé mon cœur en un autre Vésuve. Rome n'a-t-elle donc plus de soldats? ne dispose-t-elle point des ressources inépuisables des nations qu'elle a vaincues, de toutes celles des peuples qui paient un tribut à son immense pouvoir? Que veut aujourd'hui un pasteur, qui, au milieu d'un faible et misérable territoire, à la tête de quelques sauvages qu'il a excités à la haine et à la fureur, insulte l'honneur des dominateurs de la terre? Si la victoire a voulu favoriser son entreprise insensée, qu'il craigne de la fatiguer par l'abus de ses indiscrètes prétentions que Servilius rejetterait, quand bien même il aurait à peine un soldat. Si vous avez à me proposer des moyens plus faciles, plus compatibles avec l'honneur, parlez; mais si vos pouvoirs vous permettent seulement de répéter ce que je sais déjà, allez, retirez-vous.

DISTALÉON.

Nous ne venons point, seigneur, proposer des traités, ni discuter les avantages politiques de deux nations courageuses et rivales; nous venons savoir si tu veux t'assujettir aux conditions que le vainqueur a dictées, ou si en reprenant les armes nous devons en une seule fois terminer cette campagne.

SERVILIUS.

J'ai déjà dit, ô Lusitaniens, que Servilius savait mourir, mais qu'il ne pouvait jamais se soumettre à l'ignominie. Redoutez, impies, la vengeance que doit vous attirer ce sang répandu au milieu de la fureur des passions! Vous serez plus heureux si nous foulons l'heureux territoire des La-

tins, que si nous demeurons réduits en cendre au milieu de vos rochers sauvages. Le désespoir a souvent donné la victoire.

MINURUS.

Si quand vous vous montriez vainqueur, Viriatus n'a pas craint les armes romaines, comment peut-il être effrayé au moment des plus grandes victoires? De vaines menaces ne causent aucun mal; nous sommes nés dans un autre pays que celui où la liberté engendre ses fils chéris. Nous sommes venus apprendre des courageux Lusitaniens la tactique sublime qui renverse les plans de l'oppression : décidez-vous; si vous prêtez encore l'oreille à la voix de l'humanité, remettez vos armes; cédez aux destins, tandis que la vengeance n'élève pas son bras pour lancer sur vous ses foudres terribles.

SERVILIUS.

Vous n'êtes point Lusitaniens? vous n'êtes point sortis de cette race qui s'oppose par des efforts insensés à la paix du monde? Vous avez respiré les premiers souffles de l'existence peut-être dans un doux climat protégé des Romains?

MINURUS.

Peu importe de naître sous la zone brûlante, ou au milieu des glaces du pôle : la patrie des mortels est le monde entier. C'est dans les pays où l'on rencontre les avantages qu'exige la vie, où la loi assure la liberté, où la tyrannie gémit dans les fers, où l'on éteint les flammes du fanatisme, que nous devons vivre; il faut appeler sa patrie le lieu qui mérite ce nom.

SERVILIUS.

Je ne puis adopter de tels principes; un tendre souvenir nous rappelle toujours les lieux de notre enfance. Quand un homme suit l'honorable carrière des armes, il doit embrasser la cause la plus héroïque, et servir la nation qui dompte le monde; car venir s'enrôler au milieu de sauvages rebelles et téméraires, accorder du secours à de vils frénétiques, qui doivent bientôt se courber sous le joug de l'invincible Rome, n'est qu'une indiscrète présomption. Quels avantages espérez-vous obtenir d'un peuple grossier, à qui des fers accablans sont destinés? Voulez-vous suivre le sort des esclaves, et passer au milieu de nous après avoir subi un tel affront? Déposez, ô généraux, des armes qui se sont souillées d'infamie en se vouant au service de la Lusitanie, qui se voit près de sa chute! venez suivre les aigles victorieuses, elles domptent les nations ou les protégent: de hautes destinées ont assuré l'empire du monde à nos armées! venez jouir des honneurs et des avantages réservés aux citoyens romains! Je compromets mon pouvoir consulaire, mais je plaiderai pour vous devant le sénat; et je vous assure, sous la foi des promesses les plus sacrées, des récompenses, des richesses, des postes, des dignités.

DISTALÉON.

Le son éclatant de noms pompeux ne nous trompe pas. Quand nous embrassâmes la profession des armes, nous jurâmes la guerre au despotisme qu'on doit toujours détester. Ce fut au milieu des

Lusitaniens que nous apprîmes à vaincre les Romains. Nos destinées dépendent de cette invincible nation.

SERVILIUS.

La franchise de votre caractère excite dans mon cœur la compassion. Je gémis des maux qu'une aveugle politique prépare à votre intrépidité. Échangez-vous sans réflexion les délices de Rome et ses triomphes contre les coutumes de nations grossières, contre de frivoles et momentanés avantages? Pensez, généraux, un seul moment à votre bonheur; prêtez-vous généreusement aux liens d'amitié que Servilius, guidé par la sympathie, vous offre avec plaisir. Pour preuve de cette affection, qui ne peut naître que d'une loi secrète dictée par la nature, je veux vous présenter des objets précieux. Voyez si les coutumes polies des Romains peuvent se comparer aux usages grossiers des Lusitaniens, qui ne cherchent qu'à vous tromper. Manilius, apporte le présent que j'ai destiné aux amis de Rome. (*Manilius sort.*) Connaissez mon caractère, et voyez comme on sait rendre parmi nous justice à la vertu. Ce faible don sera le sûr précurseur d'immenses récompenses : vous êtes déjà de Rome, les fils adoptifs qu'elle chérit le plus.

MANILIUS, entrant avec un soldat qui porte un coffre fermé.

Voici le coffre, seigneur; jamais l'or de la patrie ne fut employé plus utilement.

SERVILIUS, au soldat qui avance et ouvre le coffre.

Approche, ouvre. (*Aux généraux.*) Voyez les effets de notre gratitude. Cet or est à vous, c'est la

faible récompense d'une action sublime. Je vous le répète : Rome, qui attend tout de vous, saura mieux vous remercier.

MINURUS.

Vous offensez, consul, l'honneur et le caractère de deux soldats. Qui suit la route des armes et aspire sans cesse à la gloire, ne s'achète point avec un brillant métal. Si Rome nous eût comptés parmi ses enfans, si elle nous eût donné le commandement brigué de deux légions, si le sénat nous eût réservé une place honorable ; peut-être, changeant un service incertain, eussions-nous consenti à suivre dans les climats reculés le vol audacieux de vos aigles.

SERVILIUS.

Amis, n'hésitez point, on récompense toujours la valeur dans Rome. Les hauts faits, les services importans font admettre au sénat et dans le Capitole. Vous recevrez une foule d'avantages, si vous accomplissez tout ce qu'attend de vous la grande nation.

DISTALÉON.

Mais que veut-elle encore de nous, si nous lui livrons un sang qui coulait, il y a peu de temps, pour la cause ennemie? La tactique brillante que nous avons apprise sur le champ de bataille sera toujours utile à qui veut donner des lois au monde les armes à la main.

SERVILIUS.

Nous n'exigeons de vous que l'action la plus noble, la paix de l'extrémité de l'Europe, le terme d'une guerre cruelle, soutenue plutôt par la haine

et la vengeance que par l'honneur et le devoir. Sauvez l'existence infortunée des Lusitaniens, donnez à Rome un repos désiré, puisqu'un sauvage cruel et téméraire veut follement désoler son pays et nager dans le sang.

DISTALÉON.

Et de quelle manière de telles prospérités peuvent-elles venir de nous seuls? Dites-nous, consul, en un mot, ce qu'on exige de nous.

SERVILIUS.

Une seule victime, un sang exigé par la paix, par l'humanité, qui soupire sur des monceaux de morts, qui voit en gémissant deux peuples de héros se déchirer, seulement à cause du faux enthousiasme qu'a pu allumer un homme turbulent. Le monstre une fois anéanti, le feu de la haine et de la vengeance s'éteint, la Lusitanie devient heureuse, et jouit de la protection de l'auguste Rome. Pour tout dire, en un mot, la vie infâme de Viriatus étant une fois éteinte, la paix bienfaisante doit féconder de nouveau les champs dévastés.

MINURUS.

Qu'avez-vous proféré, consul! Minurus, Distaléon, soldats toujours redoutés, ont-ils le caractère d'infâmes assassins? Vous pensez que Viriatus est le seul qui soutienne une guerre audacieuse contre Rome? vous vous trompez : tous les Lusitaniens ont dans le cœur cette haine qui l'effraie.

DISTALÉON.

Assassiner un général adoré d'une nation héroï-

que, qui, toujours véritable ami, toujours modeste, répartit impartialement les fruits de la victoire; qui, dans une négociation de la plus haute importance, ne s'en est remis qu'à nous seuls! Cette proposition révolte le cœur, en insultant l'honneur.

SERVILIUS.

Prêtez-moi attention, et abandonnez les fausses idées d'un chimérique honneur, qui ne servent qu'à émousser la raison. Quand d'un seul homme proviennent des maux cruels; quand son génie, auteur fécond d'horribles disgrâces, projette de détruire des races entières, sans mettre de limites à son ambition; au lieu d'être un crime de l'assassiner, c'est une vertu, c'est un courage digne de récompense. Qui anéantit une bête féroce, rend un puissant service à l'humanité. Lisez les histoires, lisez nos fastes, et vous verrez que les dieux ont fait immoler mille fois ces êtres pervers, en choisissant parmi des hommes vertueux les ministres sacrés de leur volonté. Ce monstre, qui a la vengeance dans le cœur, qui, jamais rassasié de sang, ne médite que des massacres, doit mourir par les mains de héros amis de la raison, de la paix et des hommes.

MÉCIPSA, à part.

C'est ainsi que ces perfides combattent avec les armes de la fraude! Quel prestige a fasciné mes yeux! je déteste Rome.

HILPÉRIC.

Quelle exécrable trahison! Peuples du monde, ouvrez les yeux, anéantissez ces tyrans.

MINURUS.

Quels présens Rome pourra-t-elle accorder qui équivalent aux risques de cette action ? Quelle compensation dois-tu nous offrir ? C'est de nous qu'il dépend, consul, de te sauver d'un opprobre infâme, de préserver les restes de cette armée qui, dans son arrogance, a marché contre nous. Qui nous assurera le salaire de tels services ?

SERVILIUS.

L'honneur de Servilius, l'éminente dignité d'un consul, la foi romaine, le caractère immuable des augustes magistrats qui gouvernent la maîtresse du monde, ces héros qui sont à ma disposition. Manilius, remets entre les mains de l'amitié une plus grande quantité de cet or ; il doit dissiper les nuages qui obscurcissent l'horizon, et qui portent dans leur sein une horrible tourmente.

MINURUS.

Parle, Distaléon, ouvre ton cœur. Vois si tu veux échanger un service pénible, n'offrant que de faibles récompenses, contre les hautes promesses garanties par un consul des Romains, contre cet or, dont sa main libérale nous offre une immense quantité.

DISTALÉON.

Je consens à abandonner les étendards lusitaniens dont je suis fatigué, pour suivre la fortune de Rome, mais je rejetterais le monde entier en échange de cette infamie qui retombe sur l'auteur d'un assassinat.

SERVILIUS.

Toujours trompés, vous soutenez que c'est un crime de délivrer l'humanité de son fléau? Quel est cet imposteur qu'on voit immoler orgueilleusement à ses caprices les malheureux qui le suivent? Est-ce un homme supérieur, né du sang auguste des héros? Considérez cet être vil dès son enfance, humble gardeur de quelques brebis, qu'il faisait paître au milieu des montagnes rocailleuses; il s'accoutuma au brigandage, et, en abandonnant une faible houlette, sa main trompeuse saisit le glaive et le poignard. Il devint alors le chef de quelques fugitifs, que leurs crimes avaient fait bannir. Descendant comme un torrent dévastateur sur des peuples sans armes, lui et les siens commirent des atrocités n'ayant pour résultat que l'horreur qu'elles inspirent. Mais, quand il eut trouvé le prétexte qui ouvrit un champ étendu à son génie sanguinaire, il cacha le nom infâme de brigand sous le titre pompeux de défenseur de la patrie. Les Lusitaniens donnèrent trop de crédit à ses impostures, et, en écoutant la voix de la vengeance, ils oublièrent ses crimes. Rome désapprouva l'atroce perfidie de Galba, et laissa flétrir par le mépris ses lauriers qui dégouttaient encore dans le Tibre du sang de l'innocence. Nous voulûmes purger la Lusitanie de cette bande audacieuse qui outrageait le nom des Romains. Nos aigles ont souffert quelquefois des insultes de l'inconstante fortune; mais que peut faire une troupe dissolue contre cette Rome guerrière, qui domine depuis les confins de

la Grèce jusqu'à l'embouchure du Tage? Ces têtes séditieuses seront bientôt renversées, les autres guerriers traîneront comme esclaves le char de leur vainqueur. Voyez maintenant s'il convient d'épargner les plus grands maux en tuant un monstre qui tient à sa main l'horrible flambeau de la discorde; voyez si vous ne devez pas donner à l'Europe le repos, à la Lusitanie une existence heureuse, devenir les amis de la nation suprême, et jouir dans son sein des honneurs, de l'opulence et du faste, dignes récompenses d'une action aussi grande qu'elle est juste.

MINURUS.

Je suis déjà convaincu, et je cède aux prières que vous me faites au nom du sénat. Mais l'important c'est que l'on ait égard ici à la cause que nous embrassons si docilement. Meure celui qui s'est déclaré l'implacable ennemi de la nation suprême. Quand la fortune nous présentera un moment opportun, celui qui entraîne sa patrie affligée dans une ruine totale cessera d'exister.

SERVILIUS.

Et toi, cher Distaléon, ne veux-tu point imiter l'héroïsme de ton collègue? Immobile et taciturne, tu ne confirmes pas des promesses aussi utiles au monde.

DISTALÉON.

Je sens encore s'élever dans mon sein une voix puissante qui enchaîne mon bras. J'y penserai à loisir; mais je jure aux dieux la foi constante d'un éternel secret.

SERVILIUS.

Éteins dans son cœur, bon Minurus, l'impression profonde d'un faux honneur. Le véritable déshonneur, c'est de suivre les honteuses bannières arborées par la révolte; d'avoir pour son chef un brigand turbulent, d'embrasser le parti d'un misérable peuple. Mais il y a de la gloire à recevoir le commandement des légions romaines, à suivre le vol des aigles victorieuses jusqu'aux extrémités de la terre. Qui délivre une nation esclave d'un homme cruel devient un immortel héros. Manilius, remets les présens que j'offre; accompagne nos amis au delà du camp : ils peuvent faire briller aujourd'hui sur ce pays l'aurore d'un jour plus heureux.

MINURUS.

N'en doute pas, Minurus va se montrer le digne fils de Rome. Adieu, Servilius.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

SERVILIUS, MÉCIPSA, HILPÉRIC.

SERVILIUS.

Tu vois, ami craintif, que le fer n'obtient pas toujours les fruits de la victoire. Souvent l'or est plus utile, employé habilement; ses effets sont moins destructeurs et plus profitables. Tu jugeais notre situation sans ressource. Qui n'a point de cœur dans la disgrâce, succombe facilement. Es-

père, maintenant; ce terrible Lusitanien une fois mort, un vaste champ s'ouvre à de nouvelles scènes.

SCÈNE V.

MÉCIPSA, HILPÉRIC.

MÉCIPSA.

Qu'en dis-tu, Hilpéric?... N'es-tu pas atterré de la perfidie des monstres que nous servons? Vois les armes qu'ils emploient dans les revers, et comme ils couvrent de noms pompeux la trahison la plus lâche et la plus indigne. Je ne suis plus roi!... Je me suis souillé par l'amitié d'une nation perverse!... Retournons dans notre patrie; de là je ferai connaître au monde entier le caractère des tyrans qui en trompant les hommes les asservissent. Je serai un plus implacable et plus terrible ennemi de Rome que ce brave Lusitanien qui met ses légions en déroute. Ah! sauvons-lui la vie, si cela est possible; désarmons les bras infidèles de ces lâches assassins qu'on a achetés. Cherche parmi les miens un soldat dévoué; je veux lui écrire, et lui faire connaître les êtres faibles et perfides qui l'environnent. Que l'honneur arrête les progrès de la trahison!

HILPÉRIC.

Ton projet est si grand et si noble, qu'il efface la tache de cette alliance qui nous a amenés de l'Afrique dans la Lusitanie.

SCÈNE VI.

Le camp de Viriatus. Sur le devant, sa tente fermée ; plus loin, quelques soldats se reposant.

VIRIATUS seul.

C'est aujourd'hui que je verrai s'humilier l'orgueil de Servilius. Les traités ni les promesses des Romains ne me trompent plus : je conserve encore celui qu'il avait signé avec son faible frère. O gens infâmes! rien ne peut-il vous lier? êtes-vous envoyés sur la terre par un dieu vengeur, pour y répandre le carnage, la terreur et la mort? De quel droit avez-vous conduit vos légions dans la Lusitanie? Ne sommes-nous point aussi libres que les descendans des Romulus et des Numa? notre patrie n'a-t-elle point d'enfans qui la vengent? Oui, vengeons des affronts répétés ; vengeons tout ce sang répandu par d'infidèles bras. Que le Capitole tremble à notre nom ; que le sénat s'abaisse ; que Rome perde en une fois l'espérance de conquérir l'invincible Lusitanie ! Combien tardent ceux que j'avais envoyés lui prescrire les lois les plus dures de la guerre. Nourri dans la trahison, peut-être a-t-il voulu.... Mais, non ; l'on respecte, jusque chez les peuples les plus sauvages, le caractère sacré d'ambassadeur. Reposons-nous de ces funestes soucis ; allons dans le silence méditer au bien de la patrie.

(Il va pour entrer dans sa tente.)

SCÈNE VII.

Les mêmes, CURIUS.

CURIUS.

Un soldat africain, pouvant à peine respirer tant la fatigue l'accable, se présente dans notre camp, et dit que l'affaire la plus urgente l'oblige à agir ainsi. Il insiste pour te parler, et ne veut révéler à personne la cause de ce mystère.

VIRIATUS, *à Curius qui sort.*

Qu'il vienne sans retard. L'arrivée de ce soldat agite mon cœur des plus vives sensations. Minurus, Distaléon, seraient-ils victimes d'un traître? Mon sang bouillonne; et c'est par leur sang que des milliers de ces monstres doivent laver une telle infamie. Qui aurait prévu une aussi grande atrocité? Oui, je devais, éclairé par l'expérience, connaître le caractère parjure de ces êtres féroces que la nature enfante au delà des Alpes, dans sa fureur. Mais l'homme qui doit me révéler ce fatal secret arrive.

SCÈNE VIII.

VIRIATUS, CURIUS, un soldat.

CURIUS.

Africain, tu as devant toi le père de la patrie.

(Le soldat, après s'être incliné, baise la lettre et la remet à Viriatus.)

VIRIATUS, après avoir lu la suscription.

« Le roi Mécipsa, au général des Lusitaniens. » Que veut de moi un roi esclave ? (*Il ouvre la lettre, et, tandis qu'il lit, sa figure exprime l'étonnement et la fureur.*) J'ai lu ; retirez-vous. J'enverrai bientôt la réponse dans le camp où cette lettre a été écrite. Comme vos maîtres sont habiles à former des disciples !

SCÈNE IX.

VIRIATUS, seul.

Lettre écrite avec du sang, tu devais faire entrer dans mon cœur le plus noir poison ! Conduite par Servilius, la main tremblante de Mécipsa a tracé tout ce qu'a pu lui suggérer la perfidie. Mes nobles généraux devenir des traîtres ! L'argent et des promesses illusoires acheter le sang d'un ami, le sang de leur compagnon ! Qui a su, à mes côtés, envoyer sur les rives du Styx un nombre immense de ces perfides Romains, de ces lâches que la force et la crainte ont arrachés de l'Afrique, ne se laissera pas séduire

par des gens bien connus, et déjà souillés de crimes. L'imposture a voulu faire usage de ses armes, la discorde introduire son horrible poison dans nos cœurs; mais la prudence, la constante amitié, au milieu des travaux, des preuves si fréquentes de bonté, ont plus de force qu'une affreuse séduction, et réprouvent les moyens les plus honteux que puisse inventer la fureur. Allons goûter quelque repos. Que notre existence, fatiguée de tant de travaux, retrouve la force qu'elle a perdue. Jouissons des bienfaits du dieu le plus favorable aux mortels.

(Il entre dans sa tente et la laisse fermée.)

SCÈNE X.

DISTALÉON, MINURUS, allant à pas lents.

MINURUS.

Je suis déjà décidé à tout. Tu essaies en vain par de faibles raisons de retenir mon bras. Qu'est-ce que la vie d'un homme? Avons-nous juré par hasard un perpétuel esclavage à ces factieux montagnards? Ne devons-nous plus servir une nation polie destinée par les oracles d'en haut à dominer sur la terre? Faible ami, aie de la constance, de la valeur, de la discrétion, et laisse-moi délivrer Rome d'un homme qui lui dispute sa gloire. Viens, ne crains plus rien.

DISTALÉON.

Ce n'est pas la crainte qui enchaîne mes pas;

c'est une voix puissante qui élève ses cris dans mon âme, et me fait voir de combien de crimes va nous couvrir cette trahison. Assassiner un ami qui, il y a encore peu d'instans, nous serrait dans ses bras; qui nous a confié ses sentimens, les intérêts de la patrie, la gloire, le fruit des brillantes victoires que nous lui avons aidé nous-mêmes à gagner! non, Minurus, cet or qui nous a séduits, rejetons-le! Qui ne se sert que de l'infamie pour s'élever demeure infâme au milieu des grandeurs. Il vaut mieux être le compagnon des Lusitaniens sans porter l'abominable nom d'assassin, que de devenir consul, sénateur père conscript, en achetant ces titres par la plus affreuse trahison.

MINURUS.

Je ne puis plus reculer. Ce silence, la victime que se réserve ici l'immuable fortune de Rome, m'annoncent qu'elle est juste la mort de celui qui ne pense qu'à répandre du sang sans mettre de limites à la vengeance. Invoque le puissant secours de ce courage qui t'accompagne dans les combats, garde l'entrée; si le moment est favorable à nos désirs, nos promesses vont être accomplies. S'il n'est point convenable, j'inventerai la réponse ambiguë de Servilius; et vous, terribles filles de la Nuit, vous qui résidez dans l'Averne, venez avec moi; donnez de la force à mon bras.

(Il entre dans la tente.)

DISTALÉON, à l'entrée.

Je sens en moi une horreur invincible, je sens des remords qui me déchirent le cœur. Oui, sau-

vons le plus grand des mortels; l'homme courageux.... (*On entend un grand bruit dans l'intérieur.*) Mais quel horrible bruit se fait entendre? Empêchons la trahison si cela est encore possible. (*Il veut entrer. Minurus sort, tenant à la main une épée ensanglantée.*) Malheureux, qu'as-tu fait? Cache ce fer teint dans le sang du meilleur des amis.

MINURUS, avec horreur.

Qui me parle?.... Fuyons..... L'ombre irritée de ce guerrier, qui paraît encore plus terrible après sa mort, veut arrêter mon bras criminel! où sont les Lusitaniens? Les éclairs se croisent.... Le soleil s'obscurcit, la terre tremble..... Mon bras faiblit, tout mon sang se glace.

DISTALÉON.

Et tu as pu, cruel, vil assassin, séduit par une honteuse perfidie, frapper ce héros, cet ami si cher à qui tu avais juré fidélité, dont tu suivais les bannières triomphantes? Mais, qui parle ici? ne suis-je pas comme toi coupable du crime le plus horrible? ne t'ai-je point laissé suivre l'exécrable impulsion que t'ont donnée cet or méprisable, ces honneurs infâmes, tachés d'un sang héroïque Oui, je suis aussi le messager d'un monstre que les lois doivent punir, que Rome pleine d'horreur attend pour le couvrir d'opprobre [(5)].

MINURUS.

Remords qui ne venez qu'après le crime, pourquoi n'avez-vous pas déclaré, à ce cœur plein d'ingratitude, la guerre intraitable que vous lui faites

maintenant? Vous préveniez le coup le plus affreux. Je suis détestable entre tous les vivans, puisque j'ai souillé dans un sang précieux ce fer honoré il n'y a que peu d'instans par la victoire. Exécrables Romains, vil Servilius, infâme séducteur! Or, toi qui corromps par ton éclat les hommes aveugles, que la nature, effrayée des crimes dont tu es l'origine, te fasse rentrer dans les entrailles de la terre. Il n'existe plus le père des Lusitaniens, la terreur de Rome! Réjouis-toi, cité fatale, réjouis-toi du crime qu'ont fait commettre tes prestiges! Mais s'il existe encore quelque vertu dans l'enceinte de tes abominables murs, c'est elle qui doit me faire punir comme un assassin! Fuis, Distaléon, fuis un monstre qui dans son insensibilité a tué son père, son ami! Ah! si tu l'avais vu goûtant le repos d'un visage serein, et qu'ensuite tu eusses aperçu cette tête, tournant des yeux irrités vers le traître qui l'avait tranchée d'un seul coup, tu tremblerais comme j'ai tremblé, redoutant encore ce bras aussi formidable que la foudre.

DISTALÉON.

Fuyons ces lieux consacrés à la trahison et à la perfidie. Les Lusitaniens arrivent; du sang de ce héros vont naître des fleuves rapides, qui changeront en sang les eaux de la mer. Champs que la victoire a plantés de lauriers, ne voyez jamais se souiller votre gloire. Mon sang a déjà coulé pour vos intérêts; mais aujourd'hui que je suis devenu faible, infâme, criminel, je vais me bannir loin de vous en emportant le titre d'assassin. Ame heureuse,

toi, qui au milieu des héros les plus célèbres, jouis dans l'Élysée des récompenses sublimes de la vertu, pardonne à un malheureux dont le bras n'a pas su détourner le coup fatal.

MINURUS.

L'ombre indignée de ce guerrier va me suivre en tous lieux ! Toutes les furies se sont rassemblées dans mon sein pervers. Je sens les tortures que souffrent les malfaiteurs au milieu de l'Averne ! Dieux justes, peut-être ma douleur surpasse-t-elle mon crime.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

CORROBA, CURIUS, APULÉIUS, ORMIA, ARISTÉA, Soldats.

CORROBA.

C'est contre sa coutume que notre héros se livre si long-temps à un profond sommeil. Voyons s'il dort encore, ou bien s'il médite. (*Il s'avance vers la tente.*) Mais quel est ce sang qui sort en écumant de la tente ? (*Il lève le rideau et aperçoit le cadavre de Viriatus étendu à terre et privé de sa tête.*) Dieu! quelle perfidie !...Venez, amis !... tremblez !.. Un lâche assassin a tranché la tête du plus grand génie militaire... O douleur ! ô deuil ! ô Lusitaniens !... ma patrie !... Rome !... quel crime !...

(Les Lusitaniens arrivent consternés.)

APULÉIUS.

Quel est le traître? il doit perdre son infâme vie dans d'horribles tourmens.

CURIUS.

Que ma douleur excite l'implacable fureur de la vengeance! Rome, notre ennemie, ne pouvait obtenir la victoire sur les Lusitaniens que par la plus basse perfidie.

ORMIA, *pleurant.*

Le père de la liberté n'existe plus.

ARISTÉA, *versant aussi des larmes.*

Tête héroïque, qu'on a vue couronnée mille fois, par les mains de la victoire, de lauriers qui ne peuvent se flétrir; maintenant livide, renversée à terre, tu appelles tes enfans à la vengeance.

CORROBA.

Oui, qu'à la douleur, qu'au tourment, qu'à l'angoisse, succède cette passion. Que le sang du plus grand des mortels soit vengé. Qu'il soit vengé celui qui vengeait nos injures. Sublime Viriatus, c'est du Styx que j'évoque ton génie. Viens, répands dans nos cœurs cette bravoure, cette sagacité, cette constance, toujours fatales à nos agresseurs. Tu sus humilier, dans leur vol hardi, des aigles toujours prêtes à la rapine; tu as déjoué des plans dévastateurs; tu as été notre maître! C'est en suivant avec intrépidité ton exemple que nous avons souvent mis en déroute ceux que l'on regardait dans le monde comme invincibles. Ah! si le perfide Galba, si l'infidèle Servilius apercevaient mainte-

nant cette tête dégouttante de sang, et conservant, malgré la mort, un aspect terrible, on les verrait trembler d'un glacial effroi! Quel assassin a osé toucher d'une main sacrilége ton front vainqueur? (*Il aperçoit la lettre ensanglantée, et la relève.*) Teint dans le sang, et dans un sang précieux, je vois maintenant ce papier qui déclare une guerre interminable à Rome!.. (*Il lit, et sa figure exprime l'horreur et la surprise.*) O la plus noire et la plus cruelle des perfidies! Sachez, Lusitaniens, que le vil Distaléon, que le faux Minurus, achetés par Servilius, ont donné la mort à notre protecteur. Une lettre, écrite par Mécipsa, qui déteste le crime, quoiqu'il soit l'allié des Romains, indique quels ont été les coupables. Oui, volons sur les pas de ces monstres; il faut les arracher des bras sanguinaires de Servilius. Leur supplice doit réunir tous les horribles tourmens qu'ont pu inventer les tyrans les plus durs. Ils n'étaient point nos compatriotes; s'ils l'eussent été, ils auraient respecté le père des Lusitaniens. L'ambition et la perfidie, qui enfantent tant de crimes, n'entrent point dans le cœur de ceux-là. Allons, amis, rendre au père de la patrie de pompeux honneurs funéraires. Autour du respectable bûcher, qui ne peut nous rendre que les cendres d'un homme devenu immortel dans nos cœurs, immolons aux dieux du royaume sombre tous les Romains devenus nos esclaves (6). Si leurs mânes parjures rencontrent sur les rives effrayantes de l'Achéron leur noble vainqueur, qu'ils lui disent en tremblant : «Notre sang, seigneur, a été le prélude de la vengeance que les Lusitaniens ont tirée de la trahi-

son la plus exécrable. » Et vous, fils de la patrie, qui laissez couler sur vos visages les larmes les plus justes, soyez toujours la terreur de ceux qui, dévorés d'une fatale ambition, ont voulu conquérir votre territoire : qui est esclave est vil. Sans la liberté, l'homme cesse d'être homme. C'est en jouissant de ses droits qu'on peut avoir dans le monde le respect, l'admiration, l'honneur, un caractère.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES
SUR LE CARACTÈRE
DES LUSITANIENS.

(1) « *La race infâme de ces bêtes sauvages.* » Ce mot de *bêtes sauvages* revient si fréquemment que je me suis permis de le changer en quelques endroits.

(2) Distaléon et Minurus étaient deux capitaines chargés de commander les tribus de leurs concitoyens au service de la Lusitanie; le premier était à la tête de Titiens, le second conduisait les Vacques.

(3) Ce morceau a de la chaleur, de la force et de l'harmonie; mais, comme je l'ai déjà dit, il est trop long. Les circonstances historiques y sont rapportées avec la plus grande exactitude; ainsi que dans la tirade suivante. Le serment prononcé sur le corps de la jeune fille eut lieu. Après être entré dans la Carpentanie, et avoir porté la désolation dans tous les lieux qu'il parcourait, Viriatus ratifia le serment qu'il avait fait, en sacrifiant un prisonnier et un cheval sur l'autel de Mars; ayant trouvé, dit-on, dans les entrailles de ces deux victimes des augures favorables, les soldats passèrent devant l'idole, plongèrent leurs mains dans le sein du malheureux, exécutèrent la même action sur le corps de l'animal, et jurèrent d'en agir ainsi à l'égard des Romains.

Pag. 272. (*Litt.*) « La route de la valeur ne sépare point la différence des sexes. »

(4) Il y avait encore un autre traître avec Distaléon et Minurus; c'était un certain Aulaces, chef d'une troisième peuplade.

(5) Les traîtres ne reçurent pas après leur crime l'accueil qu'ils attendaient de l'infâme Servilius, qui leur tint un tout autre langage que celui qu'il avait employé pour les séduire.

(9) Ils égorgèrent en effet, comme le rapportent plusieurs auteurs, les prisonniers de l'armée romaine, et ils brûlèrent le corps de leurs héros avec une pompe inconnue jusqu'alors parmi eux. On dressa au milieu de la plaine une espèce de montagne de bois de différentes espèces, sur le sommet de laquelle fut placé le corps, revêtu de son armure; plusieurs étendards flottaient sur ce bûcher; un des principaux prêtres de la religion lusitanienne y monta, appela à grands cris et d'un ton lugubre l'âme des héros pour qu'elle vînt jouir des honneurs qu'on lui rendait, puis il sacrifia quelques prisonniers avec le sang desquels il arrosa les armes, et il mit le feu au bûcher qui fut consumé en peu d'instans.

J'ai dit dans la notice qui précède la pièce que l'épée de Viriatus fut retrouvée vers le seizième siècle; peut-être sera-t-on curieux de savoir ce que rapporte Faria à ce sujet dans son *Europe portugaise*, publiée en espagnol; je vais le laisser parler. « Ce fut, dit-il, sous le règne de Jean III, qui, prenant le sceptre en 1521, le laissa tomber de sa main mourante en 1557, que l'on découvrit dans le district de Belas, à deux lieues environ de Lisbonne, près d'une maison de plaisance, appartenant à don Pedro Machado Carregueyon, homme d'une noblesse assez illustre, et connue à cette époque, un cercueil de pierre, qui se trouvait au milieu de ruines bouleversées par des maçons. Il portait cette inscription :

Hic jacet Viriatus Lusitanus dux.

A l'ouverture on vit briller la lame d'une épée chargée de caractères d'une grande proportion. Cette arme fut vue d'un grand nombre de curieux, même des infans et d'autres personnages distingués par leur naissance ou par leur bravoure, mais ne sachant pas mettre un prix à cet inestimable trésor. Machado désirait le vendre; cependant, ne trouvant pas d'amateur qui en donnât ce qu'il valait, il l'envoya en présent à un de ses parens, habitant de l'île de Madère. Ainsi disparut au bout de quelque temps ce qui n'était apparu qu'au bout de tant de siècles : il n'est pas plus resté mémoire de la signification de l'inscription que du cercueil de pierre brisé.

LA VIE DU GRAND
DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,
ET DU GROS
SANCHO PANÇA,

Par Antonio JOZÉ.

NOTICE

SUR

LA VIE DE DON QUICHOTTE.

La pièce dont on va lire la traduction est tirée du théâtre comique d'Antonio Jozé, qui est, après celui de Gil Vicente, le plus considérable que possède la nation portugaise : il eut un tel succès qu'il a été réimprimé quatre fois, et se trouve dans presque toutes les bibliothèques. Malheureusement cette vogue extraordinaire paraîtra peu motivée aux Français, qui exigent avant tout que le goût préside aux productions théâtrales. Ces pièces, tout imparfaites qu'elles se trouvent être, ont été pendant assez long-temps, avec quelques *intermez*, les seules productions qui alimentassent le théâtre de Lisbonne : quoiqu'elles amusent encore, on leur préfère maintenant la traduction des pièces françaises, et cela n'est pas extraordinaire de la part d'une nation qui fait tous les jours de nouveaux progrès dans la littérature et dans les arts.

Le célèbre comte d'Éricеyra, l'ami de Boileau et l'auteur d'un poëme épique estimé ainsi que d'une foule d'autres poésies, sentait mieux que personne les défauts du nouvel auteur dramatique qui s'élevait en Portugal. Après avoir assisté à la représentation d'une de ses pièces, il lui recommanda, dit-on, de lire Molière et de faire en sorte de l'imiter. Mais Antonio Jozé ne suivit, à ce qu'il paraît, qu'une partie du conseil; il continua à se laisser aller aux écarts de sa folle imagination : dès lors son protecteur le regarda comme vraiment incorrigible, et ne fit plus de vains efforts pour ramener dans la bonne route un auteur qui ne s'y trouvait pas après avoir lu le *Tartufe* et le *Misanthrope*.

J'aurais voulu pouvoir me procurer, sur la vie et sur les autres écrits du malheureux Antonio Jozé, quelques détails circonstanciés; mais mes efforts ont été inutiles : sa déplorable fin n'est que trop connue; jamais auteur dramatique n'eut peut-être à souffrir une mort aussi horrible. Accusé de judaïsme, il fut traîné dans les cachots du saint-office, y languit quelque temps, et périt au milieu des flammes. Tout le monde ne fut pas insensible à ce juge-

ment affreux : les cris de l'infortuné retentirent long-temps aux oreilles de ceux qu'il avait tant de fois charmés par la vivacité de son esprit, par la gaieté de quelques-uns de ses personnages. On ne se contenta pas de le plaindre en silence ; quelques hommes courageux élevèrent la voix pour déplorer son sort : parmi ceux-ci, on remarque un professeur nommé Jozé Anastasio Dacunha, persécuté comme lui par l'inquisition. Dans un morceau de poésie qu'il fit imprimer, on trouve ces vers :

O Antonio Joze dôce e faceto,
Tu que foste o primeiro que pizaste
Com mais regular socco à scena lusa,
O povo de Lisboa mais sensivel
Foi no theatro à teus jocosos ditos
Que no rocio à voz da humanidade.
Que infame, que horrenda pompa
Te vejo preparada ?

« O Antonio Jozé ! toi qui unissais la douceur à la plaisanterie, toi qui as été le premier à fouler d'un pas plus régulier la scène lusitanienne, le peuple de Lisbonne se montra plus sensible à tes joyeux récits, qu'il ne le fut sur la place des exécutions à la voix de l'humanité. Quelle infâme, quelle horrible pompe vois-je préparée pour toi ? »

Parmi le grand nombre de pièces réunies dans

le théâtre comique (1), j'ai choisi la *Vie de don Quichotte* comme ce qui méritait le mieux d'être traduit. Le nom du héros de Cervantes réveille toujours dans l'imagination des idées plaisantes, et il est difficile de ne pas s'amuser des folies ou des frayeurs de son écuyer. On trouvera certainement que l'auteur portugais n'a pas tiré tout le parti qu'on pouvait attendre de son sujet, et qu'il est allé beaucoup trop loin en outrant les plaisanteries ; mais il ne faut pas oublier qu'on ne possédait plus de véritable théâtre depuis long-temps à Lisbonne quand il donna ses pièces, et que les anciennes comédies, qui n'avaient guère été représentées autrefois qu'à

---

(1) La *Vie d'Ésope*, les *Enchantemens de Médée*, *Jupiter et Alcmène*, *Abdolonyme à Sydonie*, la *Nymphe Sirynga*, les *Nouveaux enchantemens de l'amour*, *Adrien en Syrie*, *Filinto*, les *Enchantemens de Circé*, *Sémiramis*, les *Enchantemens de Merlin*, le *Labyrinthe de Crète*, les *Guerres du Romarin et de la Marjolaine*, les *Métamorphoses de Prothée*, le *Précipice de Phaéton*. On trouve, dans un volume séparé, *Viriatus dans la Lusitanie*, *Phalaris à Athènes*, *Cassiopée dans l'Éthiopie*, le *Sacrifice d'Iphigénie*. Cette dernière pièce est la seule qui soit entièrement en vers, et d'un style plus noble ; il y a dans toutes les autres un ou plusieurs graciosos qui rivalisent de mauvaises plaisanteries, et qui en rencontrent quelquefois de fort bonnes.

la cour ou dans les colléges, étaient presque oubliées : il commençait donc, et il lui importait surtout de plaire à ses spectateurs, qui probablement n'avaient vu que des pièces italiennes dans le même genre. Ici, comme dans la plupart de ses pièces, il n'y a ni unité de temps, ni unité de lie u, ni unité d'action ; ce sont les aventures de don Quichotte passées en revue. Le héros figure même, à la fin du premier acte, dans un espèce d'intermède où se trouvent réunis Apollon et les Muses : c'est l'intérêt du roman qui doit rejaillir sur la pièce. On jugera quelquefois les plaisanteries de Sancho dignes des tréteaux ; mais celles qui se trouvent dans la bouche de certains personnages grecs ou latins du même théâtre sont encore plus triviales et paraissent bien plus étranges : des notes expliqueront celles qui ne pouvaient être traduites. On trouvera néanmoins assez de vivacité dans le dialogue, et l'on remarquera quelques scènes vraiment comiques. Voulant faire connaître un auteur jadis si célèbre, et surtout ce qui a été présenté plus fréquemment que tout le reste, j'ai dû traduire une pièce du *théâtre comique*, quelque imparfaite qu'elle fût. Je joins ici l'a-

vertissement que l'éditeur des œuvres d'Antonio Jozé a mis au commencement de la quatrième édition ; elle prouvera le succès qu'eut cet ouvrage, succès que le bon goût des Portugais n'a pas toujours approuvé depuis.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LECTEUR, les pièces mêlées de couplets (1) que l'on a représentées sur le théâtre public du Bairro Alto de Lisbonne, depuis 1733 jusqu'en 1738, ont été accueillies avec de si grands applaudissemens, qu'un grand nombre de curieux, non contens de les entendre tous les jours, finirent par les copier en les gardant depuis avec une si grande avarice, qu'elles devenaient invisibles pour les personnes qui désiraient satisfaire le désir de les connaître par la lecture, et pour celles qui, les ayant vues représenter, voulaient réveiller le plaisir qu'elles leur avaient fait éprouver au théâtre. Pour contenter tout le monde, j'ai entrepris de les réunir et de les faire imprimer sous le titre de *Théâtre comique portugais*, afin que chacun puisse jouir facilement, et sans les dépenses nécessitées par les copies manuscrites de ces œuvres si recherchées, en raison de ce qu'elles ont de remarquable. Je suis persuadé que ma collection sera loin d'être désagréable; car, outre que je satisfais les désirs du public, je sers la patrie en publiant des pièces qui, selon les règles de la composition dramatique, sont les premières de ce genre qu'on ait écrites dans notre idiome. On lisait déjà imprimées quelques comédies, telles que celles d'Antonio Prestes, de Gil Vicente, d'Antonio Ribeiro, de Sébastien Pirès, de Simaon Machado, écrites en vers. George

Ferreira a publié en prose l'*Eufrosina*, *Ulyssipo l'aulografie : Francisco de sa e Miranda* a paru avec deux pièces intitulées : *les Étrangers* et *les Wilhalpandos*. Don Francisco Manuel a donné celles qui ont pour titre : *le Labyrinthe de la fortune* et *les Secrets bien gardés*. Nous n'oublions pas non plus les deux qu'a faites notre Louis de Camoëns (2), et qui sont imprimées à la fin de ses œuvres; mais toutes ces pièces, les unes, par l'esprit, diffèrent du temps, les autres, par leur disposition informe ou leur trop grande étendue, étaient plutôt susceptibles de donner de l'ennui aux curieux que du plaisir. Dans celles que j'offre maintenant, grâces aux bienfaits de l'impression, tu trouveras, au contraire, une disposition agréable et naturelle des parties, les caractères des personnages bien soutenus, l'observation du langage qui convient à chacun des interlocuteurs, et cette plaisanterie tellement adoucie par l'honnêteté, qu'elle ne peut offenser les oreilles, en même temps que la vivacité fait qu'il ne s'en rencontre pas de semblables dans les productions de notre langue, et je dirai même dans celles des nations étrangères.

LA VIE DU GRAND
DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,
ET DU GROS
SANCHO PANÇA.

PERSONNAGES.

DON QUICHOTTE.
SANCHO PANÇA.
LA NIÈCE de don Quichotte.
SA GOUVERNANTE.
THÉRÈSE PANÇA, femme de Sancho.
SA FILLE.
UN TABELLION.
UNE PAYSANNE sur un âne.
SAMSON CARRASCO.
SON DOMESTIQUE.
UN DIABLE sur le char.
LE DIABLE aux grelots.
LE CONDUCTEUR D'UN LION.
BALERME.
MONTÉSINO.
UN HOMME près de la caverne.
CALLIOPE.
APOLLON ET LES MUSES.
DEUX MEUNIERS.
DEUX HOMMES, maîtres de la barque.
UN GENTILHOMME.
UNE DAME.
UN HUISSIER.
UN ÉCRIVAIN.
DEUX JOUEURS DE VIOLON.
UN JOUEUR DE BASSE.
UN MÉDECIN.
UN CHIRURGIEN.
UN TAVERNIER.
UNE JEUNE FEMME, portant un mante.
UNE VIEILLE FEMME, sans mante.
UN ÉCUYER.
LA COMTESSE TRIFALDA.
DEUX HOMMES déguisés.
DEUX HOMMES pour l'audience.

DON QUICHOTTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR.

Qu'on entende toutes les voix
Célébrer à l'envi notre joyeux délire,
Et que tous les échos répètent à la fois
Les sons immortels de la lyre;
Que pour mieux écouter nos sublimes accens,
Se taisent à la fois et la terre et les vents.

Une salle meublée de buffets et de chaises.

DON QUICHOTTE, que LE BARBIER rase, est assis; LA GOUVERNANTE et LA NIÈCE sont debout près de lui.

DON QUICHOTTE.

Monsieur le barbier, prenez garde à la manière dont vous ferez cette barbe, attendu que c'est la plus honorable qui existe dans toute l'Espagne, et qu'on peut se vanter qu'il n'y a pas de géans dans le monde qui osent la regarder, même du coin de l'œil: elle a toujours été terrible pour eux.

LE BARBIER.

On le voit bien, puisque, par sa dureté, elle émousse le fil du rasoir.

DON QUICHOTTE.

Allons, maître, vous savez bien que c'est une obligation attachée à votre office que de raconter les nouvelles du jour tandis que vous faites la barbe. Qu'y a-t-il de nouveau par la ville? Que dit-on des princes de l'Italie, et du gouvernement politique de l'univers? Comme j'ai été malade, et qu'il m'a fallu garder le lit pendant long-temps à cause de mes chevaleries errantes, je n'ai rien su.

LE BARBIER.

Seigneur don Quichotte, les nouvelles ne manquent point : on prétend que le Turc vient avec une flotte puissante désoler les mers, et que, tous les princes se disposant à lui faire une guerre offensive et défensive, on prépare en Biscaye un grand nombre de navires.

DON QUICHOTTE.

Pourquoi s'embarrasser de toutes ces machines? je leur donnerais un bon conseil avec lequel ils pourraient vaincre en moins d'une heure toutes les flottes ou les escadres des Turcs.

LE BARBIER.

Et quel est-il, dites-nous?

DON QUICHOTTE.

Je ne veux pas parler, parce qu'il ne manque pas d'indiscrets qui iraient faire connaître mes pensées, et gagneraient le fruit de mes travaux.

LE BARBIER.

Dites toujours; je vous promets, foi de barbier, qu'elles resteront enterrées sept verges au-dessous de la terre, comme les pierres tombées du ciel (3).

DON QUICHOTTE.

Sous la foi de cette promesse, qui est excellente, je me confierai à vous : que les princes envoient chercher quelques chevaliers errans, ils ne manquent point dans notre Espagne; un seul d'entre eux suffira pour détruire mille flottes, avec sa lance ou son épée.

LA GOUVERNANTE.

Ah ! quel malheur, mademoiselle ! votre oncle est redevenu fou ; il croit encore qu'il existe des chevaliers errans.

LA NIÈCE.

Que Dieu me pardonne, si Sancho Pança, qui lui fourre ces idées dans la tête, ne vient pas par-ici !

LA GOUVERNANTE, à part.

Allons trouver Samson Carrasco, et voir s'il peut lui tirer de la cervelle de semblables sottises. C'est un homme entendu !

LA NIÈCE.

Allons.

(Elles sortent.)

LE BARBIER.

Comment est-il possible, seigneur don Quichotte de la Manche, qu'un chevalier errant puisse détruire un navire, et à plus forte raison une flotte ?

DON QUICHOTTE.

Pensez à votre trousse et à vos rasoirs, et ne cher-

chez point à pénétrer les secrets les plus cachés des chevaliers errans. Si vous aviez lu les anciennes histoires des Palmérin d'Olive, des Roland, des Amadis de Gaule, et de tant d'autres dont la trompette de la renommée publie les faits inouïs, vous sauriez alors ce que vaut un chevalier errant; pour moi, j'en connais bien un qui à lui seul est capable de couler bas, d'un souffle, une flotte de cent galions.

LE BARBIER.

Quel est celui-là ? Je voudrais bien le connaître !

DON QUICHOTTE.

C'est moi, moi, don Quichotte de la Manche, sous son autre nom, le chevalier de la Triste Figure. Je le répète encore, avec ma lance, mon épée et mon écu, je promets d'exterminer le grand-turc, comme on avale un bigarreau.

LE BARBIER.

Comment! quand je vous croyais entièrement guéri de cette folie, je vous vois plus malade que jamais! Allons, monsieur, ne soyez pas entêté. Qui vous a mis dans la tête qu'on voyait dans le monde des chevaliers errans? et quand cela serait ainsi, auriez-vous, par hasard, assez de barbe au menton pour l'être?

DON QUICHOTTE.

O grand drôle! je jure par la vie de ma maîtresse, Dulcinée du Toboso, que je vous réduirai en cendre et en poussière. Comment! vous perdez ainsi le respect dû à un chevalier errant!

(Don Quichotte tombe à terre avec le barbier, et l'on voit paraître Samson Carrasco.)

CARRASCO.

Qu'est cela, seigneur don Quichotte? qui a pu vous obliger à sortir de votre modestie habituelle, pour en venir à de telles extrémités?

DON QUICHOTTE.

Qui pourrait-ce être, seigneur Samson Carrasco, si ce n'était ce petit barbier qui nie l'existence des chevaliers errans dans le monde, et ne veut pas croire que j'en sois un?

CARRASCO.

Oh! oh! croyez-moi, maître, descendez promptement la garde dans la rue, avant que d'y aller par la fenêtre.

LE BARBIER.

Je ne sais où va en venir don Quichotte avec une semblable folie.

(Il sort.)

CARRASCO, à part.

Ce malheureux est un fou achevé; vouloir le désabuser, c'est l'exciter davantage. Je veux dire comme lui, il reviendra à la raison à ses dépens.

DON QUICHOTTE.

Mon ami, je suis résolu à sortir une seconde fois pour l'heureux progrès de mes chevaleries errantes; quoique je sois revenu de la dernière expédition un peu moulu, il n'appartient pas aux cœurs valeureux de se décourager dans les travaux qu'ils ont entrepris. Plaise à Dieu que les malandrins et les enchanteurs ne me persécutent pas. Envieux de ma valeur, ils veulent obscurcir, par des illusions magiques, les

glorieux travaux que je mets à fin avec le secours de Rossinante.

CARRASCO.

Laisse-moi baiser tes pieds, ô fleur des chevaliers errans! unique Alcide de nos âges! Sors, sors, non-seulement une seconde fois, mais cinq cent quarante-deux, pour rendre l'existence au corps oublié de la chevalerie errante, pour la gloire du monde, pour l'honneur de la Manche, ta patrie.

DON QUICHOTTE.

Avouez-moi franchement ce qu'on dit de moi dans ce pays.

CARRASCO.

Que peuvent-ils dire? que vous êtes un fou, mais un fou qui pousse quelquefois la vaillance jusqu'à la témérité, en entreprenant des choses impossibles; ils pensent que madame Dulcinée du Toboso est un objet imaginaire, et qu'il n'existe pas une femme semblable dans le monde.

DON QUICHOTTE.

Ils ont raison, le monde n'est pas capable de soutenir ce globe sphérique de beauté : c'est ainsi que l'air est la patrie de l'étoile charmante de Vénus.

(On entend un grand bruit dans l'intérieur; Sancho crie en se disputant avec la gouvernante et la nièce : ces trois personnages paraissent.)

LA NIÈCE et LA GOUVERNANTE.

Tu n'entreras pas, Sancho de Barrabas.

SANCHO.

Est-ce que par hasard je vous ai donné une pro-

messe de mariage, pour me mettre des empêchemens ?

LA NIÈCE.

C'est toi qui lui fourres dans la tête sa chevalerie errante.

SANCHO.

Que les mauvais augures aillent au diable ! Voilà qui est bon ! est-ce que je suis une folie, pour me mettre dans la tête de mon maître ? Pauvre diable que je suis ! c'est moi qui paie : sa chevalerie errante me vaut plus d'une ruade.

DON QUICHOTTTE.

Qu'est-ce que c'est, Sancho ? ne saurais-tu venir sans grogner ?

SANCHO.

Ce que c'est ? madame la gouvernante et mademoiselle la nièce, que Dieu conserve, ne voulaient pas me laisser entrer pour vous parler ; elles disaient que j'étais la cause que vous vouliez aller une autrefois par le monde, courir les aventures : je pense, sauf notre meilleur avis, monsieur, et je vous le dis franchement, que, si nous devons partir demain, il vaut mieux nous en aller aujourd'hui.

DON QUICHOTTE.

Ne fais pas attention à ce que disent des femmes ; on voit bien qu'elles ne connaissent point le génie des chevaliers errans.

SANCHO.

Quant à cela, elles ont plus que raison.

CARRASCO.

Ami Sancho Pança, je vous engage, et cela est inutile, à faire tout votre possible pour être homme de bien, et à accompagner votre maître comme un bon écuyer; si vous agissez ainsi, vous gagnerez le ciel en jouant.

SANCHO.

Ah! seigneur Samson Carrasco, ce n'est pas en jouant que je le gagne : Dieu sait ce qu'il m'en coûte et ce qu'il m'en coûtera encore pour supporter les vaillantises de mon maître; elles lui retombent toujours sur la tête, et à moi sur les reins. Mais, dit le proverbe, l'espérance soutient long-temps; et, puisque je dois être gouverneur d'une île que mon maître me donnera, je ne veux plus de folies; je m'y retire comme dans un lieu sacré.

DON QUICHOTTE.

Sancho, tu peux vivre en repos. Que cette île paraisse seulement, et tu ne peux manquer d'en être gouverneur.

SANCHO,

Comment! est-ce que son existence est encore incertaine? je croyais que vous l'aviez à votre disposition.

DON QUICHOTTE.

J'en fais mon affaire; bon gré, mal gré, nous devons la trouver, et tu verras comme je paie tes services.

SANCHO.

Mes services se sont payés jusqu'à présent avec quelque trentaine de reys (4). Si vous ne me donnez

pas davantage, j'irai chercher ma vie ailleurs. Le prix de mes services est dans votre bouche; il n'est pas nécessaire qu'il y reste. Donnez-moi quelque sûreté qui me puisse servir, dans le cas où vous me manqueriez.

DON QUICHOTTE.

Prends ce papier; j'y ai écrit ce que je te dis de vive voix.

SANCHO.

Ah! seigneur, j'ai bien peur que les papiers n'aillent avec les services; et plaise à Dieu qu'après vous avoir suivi, nous ne nous brouillions pas avec quelques-uns de ces enchanteurs qui nous persécutent, parce que les malheurs des maîtres s'attachent comme la teigne au corps des écuyers! Je vois bien que mes services ont des ailes, mais ils ne s'envolent pas malgré cela; ils restent toujours dans la secrétairerie des procédures avec un couvercle par-dessus.

DON QUICHOTTE.

Sancho Pança, mets la main à l'œuvre, prends du cœur et ranime ton courage; je jure, foi de chevalier errant, que dans cette seconde entreprise je ferai voir au monde ce qu'est don Quichotte de la Manche. Jusqu'à présent on l'a nommé le chevalier de la Triste Figure; mais ce sera désormais la joie de l'univers. Va donc te préparer; demain, au lever de l'aurore, nous nous mettrons en voyage.

SANCHO.

Je vous donnerais un conseil.

DON QUICHOTTE.

Quel est-il? dis toujours : on prétend que les conseils d'un fou servent quelquefois davantage que ceux d'un homme de sens.

SANCHO.

Je vous donnerais donc le conseil que nous ne fassions pas lever l'aurore ; parce que, si nous la mettons de mauvaise humeur, nous ne la trouverons pas un autre matin (5).

DON QUICHOTTE.

Laisse-là tes sottises, et fais ce que je te dis.

SANCHO.

C'est bon ; je vous dis adieu. Je vais m'armer chevalier, ou, pour mieux dire, ânier ; attendu que je n'ai point de cheval, et que je ne monte qu'un grison. Je prendrai en même temps congé de ma chère Thérèse Pança.

CARRASCO, à part.

C'est fort bien : je vous promets, maître et valet, d'arranger une expédition qui vous dégoûtera de vos chevaleries errantes.

LA NIÈCE.

Oncle de mon âme, voyez l'abandon dans lequel vous me laissez; ayez égard à ma jeunesse, et considérez qu'en vous en allant vous nous laissez toujours sans appui.

LA GOUVERNANTE.

J'ai été votre gouvernante pendant plusieurs années, ne m'oubliez pas.

DON QUICHOTTE

Il n'y a pas moyen ; je veux m'en aller : il n'est pas juste que ma mémorable histoire reste sans la suite qu'elle mérite. Je vais en même temps faire une foule de bonnes œuvres. Combien de damoiselles ont besoin qu'un chevalier errant vienne défendre leur bien et leur honneur ! combien d'orphelins se trouvent lésés ! combien d'honorables chevaliers ont été victimes des enchanteurs, faute de la chevalerie errante ! enfin, je n'ai plus rien à dire, je vais châtier les insolens, et redresser les torts (6).

LA NIÈCE.

Mon oncle, ne vous absentez point.

DON QUICHOTTE.

Taisez-vous, impertinente.

LA GOUVERNANTE.

Mon maître, c'est une folie.

CARRASCO.

Allez, allez, don Quichotte.

LA NIÈCE.

Mais, que ferai-je sans oncle ?

LA GOUVERNANTE.

Que vais-je devenir sans maître ?

CARRASCO.

Laissez-le partir.

DON QUICHOTTE.

Allons, allons, qu'on ne pleure pas davantage.

LA GOUVERNANTE.

Un maître que j'aime tant!

LA NIÈCE.

Ah! nièce malheureuse!

DON QUICHOTTE.

Adieu, ô ma chère patrie!

CARRASCO.

En avant, en avant, don Quichotte!

LA NIÈCE.

La douleur me fera mourir.

LA GOUVERNANTE.

La peine me suffoque.

DON QUICHOTTE.

Ce que je tiens à la main est une épée, et non pas une quenouille.

CARRASCO, à part.

Ah! don Quichotte, tu t'en vas pour ton malheur.

SCÈNE II.

L'intérieur de la maison de Sancho; elle est ridiculement meublée.

THÉRÈSE, SA FILLE, SANCHO.

SANCHO.

Ah! Jésus! chère épouse de mes yeux, je viens en sautant, et voudrais sauter encore.

THÉRÈSE.

Sancho Pança, as-tu trouvé quelque mine? qu'est-ce que c'est, mon mari?

SANCHO.

Ah! femme! une mine de glands (7). Cette fois-ci nous n'aurons plus de parens pauvres. Je suis si content! donne-moi une potée d'eau, je me meurs de plaisir.

LA FILLE.

Mon petit papa, dites-nous ce que vous savez; nous crevons dans notre peau du désir de l'apprendre.

SANCHO.

Ce que j'ai, fille de mes entrailles? ce que j'ai, femme de mon âme? Ne voyez-vous pas que je suis déterminé à courir une seconde fois par le monde avec mon maître, le seigneur don Quichotte de la Manche? N'y a-t-il pas de quoi être satisfait?

THÉRÈSE.

Mon mari, vous voulez vous arracher une seconde fois de mes bras (8)! Ah! restez.

LA FILLE.

Que Dieu vienne à mon secours! comment! vous allez encore avec ce don Quichote? vous attraperez de bons coups de bâton comme la dernière fois.

SANCHO.

Taisez-vous, petite sotte : si j'y vais, c'est pour te chercher une dot afin de te marier; et il n'y a pas de doute que, cette fois-ci, je ne récolte un trésor de mes péchés. Mon maître, le seigneur don Quichotte,

prétend en deux coups de palette me donner une île à gouverner; vous pensez bien qu'étant gouverneur d'une île, j'aurai autant d'argent que de grains de millet, et que le blé sera aussi commun chez nous que la terre.

THÉRÈSE.

Ah! mon mari, si cela est ainsi, je t'engage à y aller sur-le-champ comme un trait; tu devrais y être déjà.

LA FILLE.

Dites-moi, mon père, comment est l'île dont vous devez être gouverneur.

SANCHO.

C'est la plus belle île qui existe sur la terre; l'on peut même dire qu'elle est immense, puisqu'elle a sept palmes de longueur sur deux de large: il y a un grand nombre d'orangers et de citronniers (9); mais ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une promenade tellement remplie d'orties, qu'on voit rarement, dit-on, une semblable merveille : il y a surtout, au pied des murs, une planche de fleurs capables de vous faire perdre la tête par leur odeur; on remarque beaucoup d'aube-épine; et cela est tellement salubre, que la peste arrive chaque année. Quant à la manière dont je dois être traité, je n'en parle point. Plût au ciel que je fusse déjà au milieu de toutes ces magnificences! et, si Dieu le permet, je marierai ma Sanchica à un gentilhomme. Entends-tu bien? tu peux compter que tu iras en carrosse, ou que je ne serai pas Sancho Pança.

LA FILLE.

Voyez-vous cela, j'aurai le don !

SANCHO.

Le don, et plus que le don. Vraiment cela serait beau, que la fille d'un gouverneur ne l'eût pas! Il me semble déjà voir les voisines de notre endroit s'écrier, quand tu passeras par la rue : Voici la fille du gouverneur Sancho Pança !

THÉRÈSE.

Et moi, mon mari, comment irai-je?

SANCHO.

Tu iras sur le dos d'un portefaix pour ne pas poser les pieds à terre. Mais il n'est pas question de cela, occupons-nous du bissac que je veux emporter pour un aussi long voyage. Tu vas premièrement m'envelopper une mesure de vin dans une serviette, deux fromages dans une outre; j'ai besoin d'un peu de savon mou : dans l'autre poche je veux mettre ma garde-robe, savoir, une chemise et demie, une moitié de caleçon, un bas qui n'a plus son pareil, un drap de toile jaune, un autre de canette rayée, deux cravates de toile des Indes. J'entends que cela me suffise pour ma campagne en ne comptant pas ce que je porte sur moi.

THÉRÈSE.

Voyez aussi si vous voulez emporter deux cages de grillons; ils ont été bien nourris, et ce ne serait pas mauvais pour manger dans les auberges.

LA FILLE.

Vous pouvez aussi faire provision de deux caisses de ciceroles confites, pour les déjeuners; c'est excellent contre la migraine.

SANCHO.

Tout cela est fort bon, surtout les ciceroles, parce qu'il me prend quelquefois des indispositions qui me tuent (10). Cependant, ma femme, comme je m'en vais fort loin, et que je serai plus d'une fois en péril de la vie, puisque nous combattrons avec tout le monde, il serait convenable que je fisse mon testament, pour qu'au moins, quand je n'aurais pas la fin que je crains, il n'en soit pas moins fait.

THÉRÈSE.

Cela me semble fort bien, et je vois maintenant que vous êtes prudent en toutes choses.

SANCHO.

Vous ne savez pas encore quel mari vous avez.

THÉRÈSE.

C'est ce dont je me plains, et je ne le vois que trop; la manière dont vous me traitez me fait voir les étoiles en plein midi; et quoique je sois mariée avec vous depuis quarante-deux ans six mois trois semaines, je ne me suis jamais vue pendant tout ce temps avec l'estomac satisfait.

SANCHO.

Quand je serai gouverneur, vous aurez soin de votre ventre. Allez appeler le tabellion.

THÉRÈSE.

Il n'y a pas ici de tabellion seulement; celui qui en tient lieu est le muletier Antonio Fagundès.

SANCHO.

Qu'il soit ce qu'il voudra, le testament n'est pas long, et le moindre tabellion suffit.

THÉRESE.

Mais le voici qui vient, Dieu l'envoie à propos.

(Le Tabellion paraît en costume de muletier.)

LE TABELLION.

Que Dieu vous protége, seigneur Sancho Pança! comment cela va-t-il?

SANCHO.

Pour vous servir, monsieur.

LE TABELLION.

Dites plutôt pour servir notre seigneur qui vous récompensera : que me voulez-vous?

SANCHO.

Mettez-vous à votre aise sur la pointe de cette broche.

LE TABELLION.

Je me trouve fort bien ici, ma véritable place est à vos pieds.

SANCHO.

Vous saurez donc que je veux faire mon testament par écrit, on dit que ceux en paroles (11) ne sont pas aussi bons. Savez-vous faire les testamens?

LE TABELLION.

Supposé que je n'eusse jamais écrit de testament,

j'ai déjà dressé une promesse de mariage pour une négresse, et qui fait une chose sait faire l'autre.

SANCHO.

Cela suffit, et de reste : allons, asseyez-vous, voilà du papier marqué qui m'a servi dans différentes circonstances; il est excellent, tout ce qu'on écrit d'un côté peut se lire de l'autre avec la plus grande facilité. Mettez une jambe sur l'autre, écrivez à votre fantaisie.

LE TABELLION.

Je suis toujours bien pour vous servir.

SANCHO.

Dites pour servir Dieu. Voyez-vous, mon ami, ne faites point de cérémonies; mettez-vous à votre aise; tirez vos hauts-de-chausse, restez en chemise, ou comme cela vous fera plaisir; et pendant que vous écrirez, si vous voulez entendre jouer de la mandoline, j'en ai une excellente qui me vient de Barbarie.

LE TABELLION.

Songeons au testament; il faut que j'aille donner à boire à mes bêtes.

SANCHO.

Allons, faites la tête du testament, comme cela appartient aux tabellions.

LE TABELLION.

La voilà faite.

SANCHO.

Je dis donc d'abord [12]...

LE TABELLION.

C'est un mensonge que....

SANCHO.

C'est vous qui mentez. Grand vaurien, vous osez me donner un démenti en face?

LE TABELLION.

Ce que j'ai dit est dans le testament; cela n'offense personne.

SANCHO.

C'est autre chose. Je déclare, pour la décharge de ma conscience, que je m'appelle Sancho Pança, et que je suis né avec un bon caractère. Je déclare en outre que j'ai été marié dix-neuf fois, toujours contre ma volonté; *item* que de cette dernière femme j'ai....

THÉRESE.

Votre servante, monsieur.

SANCHO.

Taisez-vous, sotte; n'interrompez pas le fil de l'histoire. J'ai trois enfans, dont les noms ne me viennent pas pour l'instant; *item* je suis seigneur et souverain maître d'une foule de biens meubles et immeubles. Les premiers consistent dans deux balais des Algarves, deux autres plus petits pour nettoyer les cheminées; et une persienne percée; *item*, trente-trois chaises, dont le cuir s'en va; *item*, de plus un soufflet en bois, qui vient d'un vaisseau; trois tableaux qui ont déjà du service. Ils

représentent, savoir : le premier, le monde à l'envers; le second, un navire fait par mon petit bonhomme; quant à l'autre, on n'aperçoit déjà plus quelle peinture cela peut être; mais je suppose qu'elle serait excellente si on la voyait. Je possède encore un miroir pour s'habiller, qui n'a pas d'étain; un magot de la Chine, avec son tapis d'Arrayolos par-dessus; *item* une excellente couverture faite de morceaux, qui me vient du Japon, et une autre qui m'arrivera du Jacqueijo; *item* une très-belle toile d'araignée; deux cueillères de fausse écaille; un vase de nuit, et le reste de la batterie de cuisine. Occupons-nous maintenant des biens immeubles. Je déclare que j'ai quelques habitations dans ma veste, *item* une treille de joubarbe sur mon toit; *item*, deux vases; l'un de hasard, et l'autre qui a contenu de la rue, ce que l'on reconnaît encore à l'odeur [13]. Passons maintenant à mon bétail. En premier lieu j'ai un âne, dont le surnom est grison; et je possède deux chiennes pleines. Je déclare que l'on ne me doit rien, et que je dois jusqu'aux cheveux de la tête; je laisse à ma femme tout ce qu'elle pourra détourner dans l'inventaire; je légue à ma fille Sancha un bon cœur: quant à mes fils, je ne leur donne rien, parce que, s'ils veulent, ils n'ont qu'à voler comme j'ai fait. J'institue pour mon légataire universel un Maure des galères, à qui je demande qu'il fasse pour mon âme ce que j'aurais fait pour la sienne. Passé en tel lieu, tel jour du mois dernier.

LE TABELLION.

Allons, signez ici par-derrière.

SANCHO.

Je ne veux pas signer de cette façon ; je vous certifie que je ne signerai pas ainsi [14].

LE TABELLION.

Mais il le faut; sans cela le testament ne vaut rien.

SANCHO.

Et qu'est-ce que cela fait à personne qu'il ne vaille rien? Cela est singulier; de qui est-ce le testament? n'est-ce pas le mien? eh bien! je puis en faire ce que je veux. Femme, gardez bien ce papier; prenez garde de le perdre; il peut servir d'allumette. Allons, adieu; embrassez-moi.

THÉRÈSE.

Ah! cher mari, rappelez-vous votre famille; n'allez pas pendant la nuit, n'augmentez pas mes peines.

SANCHO.

Ma fille, je n'ai pas besoin de te recommander ton honneur; c'est la meilleure dot que tu puisses avoir. Si pendant que tu es à la fenêtre quelqu'un t'envoie un baiser, ne manque pas de le lui rendre; jamais la politesse n'est perdue, entends-tu bien. Il ne faut jamais achever ce que l'on te demandera; c'est ainsi que tu auras toujours de la considération.

THÉRÈSE.

Tu t'en vas déjà, mon cher Sancho? séparons-nous moins tristement.

SANCHO.

Allons, soit; je commence. Adieu, ma Thérèse chérie.

THÉRÈSE.

Je ne puis avancer d'un pas.

SANCHO.

Adieu, cela ne sera rien.

THÉRÈSE.

Oh! malheureuse que je suis!

SANCHO.

Viens, viens m'embrasser.

THÉRÈSE.

Hélas! je me sens évanouir! Mais que vois-je?

SANCHO.

Chère amie [15]!

THÉRÈSE.

Ta rigueur te rend insensible?

SANCHO.

Pleure donc seule, belle aurore; je n'ai jamais pu me décider à pleurer au moment du départ.

SCÈNE III.

Un bois. Don Quichotte paraît sur son cheval, tenant une lance à la main; Sancho est sur son grison.

DON QUICHOTTE, SANCHO.

DON QUICHOTTE.

Je ne puis encore me persuader, mon cher Sancho, que ce soit moi qui sois monté sur Rossinante pour poursuivre mes aventures.

SANCHO.

Je vous le dis, mon maître, plus je regarde ce bât, plus je regrette notre étable. Plaise à Dieu que nous soyons plus heureux cette fois-ci que la dernière.

DON QUICHOTTE.

Pour que nous ayons un heureux succès dans notre entreprise, et pour exécuter toutes les lois de la chevalerie errante ainsi que celles que m'impose mon amour, je veux, Sancho, que tu ailles dans le château où vit l'incomparable Dulcinée du Toboso, ma souveraine, pour lui dire de ma part que je suis en rase campagne, prêt à combattre à son intention tout ce que le monde a de géans, et que leurs dépouilles serviront à orner le temple de sa beauté.

SANCHO.

Seigneur, qu'est-ce que c'est que cette Dulcinée? où demeure-t-elle? Je n'ai jamais entendu parler

dans le monde de cette femme; où voulez-vous que je la trouve si elle n'existe point?

DON QUICHOTTE.

Va sans répliquer, ou je t'ouvre le ventre avec ma lance. Pars sur-le-champ, je t'attends sous cet arbre.

SANCHO.

Le cas est plaisant, par ma foi! Où trouverai-je sa Dulcinée du diable? il veut à toute force qu'elle existe, mais de quoi puis-je me plaindre si j'ai eu la sottise de me mettre avec un fou? Il me semble cependant que je vois venir une paysanne; je vais lui dire que c'est elle; tout lui entre dans la tête. Eh! mon maître, avancez ici tout de suite; voici madame Dulcinée qui vient vous voir.

DON QUICHOTTE.

Sancho, comment cela peut-il être? Dulcinée, elle qui a tant de grâce, comment se fait-il qu'elle vienne sur un âne, quand le char d'Apollon serait encore un trop modeste équipage pour sa majesté? Ne vois-tu pas une villageoise laide et ahurie?

SANCHO.

Vous ne vous souvenez pas, seigneur, que les enchanteurs changent la forme des personnes, rien que pour vous empêcher de jouir de la vue de Dulcinée.

DON QUICHOTTE.

Tu as raison, ami Sancho. Que mal vous arrive, maudits enchanteurs, pour avoir métamorphosé la gracieuse et charmante Dulcinée en une paysanne repoussante.

LA PAYSANNE.

Que voulez-vous, messieurs? Lâchez la bride de mon âne; laissez-moi aller vendre mes ognons.

DON QUICHOTTE.

Attends. O lumière de mes yeux, reçois avant de t'éloigner un tendre amant dans le giron de tes bonnes grâces; c'est à toi seule que je fais hommage des sueurs de mes travaux! Je suis à tes pieds; ô belle nymphe, c'est à tes pieds que je veux idolâtrer ta beauté!

SANCHO.

O princesse de beauté! ô duchesse de mignardise! ô archiduchesse de la bonne grâce, ne méprise pas un chevalier errant! le fagot de son amour brûle à l'ardeur de tes yeux par le souffle répété de ses tourmens. Jetez, madame, vos regards sur cette poitrine, et vous la verrez couverte de poils, dont les uns sont plus clairs que l'eau, tandis que les autres sont plus roux que la cannelle.

LA PAYSANNE.

Ces hommes sont fous; qu'ils aillent à tous les diables! Venez-vous pour vous moquer de moi? Voulez-vous bien vous retirer?

(Elle sort.)

DON QUICHOTTE.

O fantôme animé, ne t'avilis pas par ces refus éclatans! Ces enchanteurs me persécutent tellement, qu'ils te changent entièrement à mes yeux. Cependant, ô vile canaille, un temps viendra où je me vengerai de vous!

SANCHO.

Je puis dire que votre seigneurie montre un goût excellent, en aimant madame Dulcinée. Je n'ai jamais vu une personne plus remarquable; je n'ai pu me contenir [16] voyant tant de grâces.

DON QUICHOTTE.

O fortuné Sancho! toi qui as été assez heureux pour voir malgré les enchantemens et les transformations cette divinité humaine, dis-le-moi, elle est bien belle?

SANCHO.

Elle est plus que belle. Si vous aviez vu ses yeux, ils ressemblent à ceux des choux de Murcie; son nez était capable de renverser un homme d'admiration. On aurait dit que son corps était un corps de délit : il tuait tout le monde. Je n'ai pas vu ses cheveux, je n'ai pu apercevoir que deux insectes qui sortaient par les trous de sa coiffe; mais ce qui m'enchantait le plus était de voir sur son cou ces jolis rides qui ressemblent à des gimblettes. Je confesse que, si je n'avais pas été marié, la charmante Dulcinée ne m'échappait point.

DON QUICHOTTE.

O Sancho! attends un moment. Ne vois-tu pas venir un château mouvant, avec un grand nombre de personnes dedans. Un grand jour nous est réservé. Dieu soit avec nous.

(On voit paraître un char tiré par une mule que conduit un diable; elle traîne la Mort, Cupidon, un ange, un empereur, et quelques autres personnages richement vêtus.)

SANCHO.

Ah! malheureux Sancho, où t'es-tu fourré! J'aurais bien mieux fait de rester dans mon village que de venir voir ces géans affamés.

DON QUICHOTTE.

Que crains-tu, poltron? Regarde, ne vois-tu pas ces géans vivans? Eh bien, tu vas les voir morts tout à l'heure. O vous! qui que vous soyez, dites-moi où vous allez.

LE DIABLE.

Seigneur, nous sommes de pauvres comédiens qui allons représenter un acte sacramental dans une ferme du voisinage; je remplis le rôle du diable, voici l'ange, la mort, un empereur; mes autres compagnons sont chargés de représenter différens personnages.

DON QUICHOTTE.

Voilà qui prouve que l'on doit bien réfléchir aux choses que l'on veut faire avant que de rien entreprendre; si vous n'aviez pas déclaré qui vous êtes, je vous aurais tous tués, croyant que vous pouviez être des géans ou des enchanteurs.

SANCHO.

Que Dieu vous envoie de bonnes nouvelles : j'étais déjà sans une seule goutte de sang dans les veines. (*Un diable sort avec ses grelots, le cheval de don Quichotte s'effraie, et il tombe à terre; le diable monte sur le grison de Sancho.*) Jésus! au nom de Jésus! mon maître s'étend par terre! ne tombez pas, seigneur, attendez que j'aille vous secourir.

DON QUICHOTTE.

Aï! aï! aide-moi, Sancho; je me suis brisé les reins.

SANCHO.

Ah! seigneur, le diable qui m'enlève mon grison. Grison de mes yeux, toi que je monte avec tant de satisfaction; centre de mes affections, que deviendrai-je sans tes braimens sonores. C'est moi qui dois pleurer, seigneur; le diable m'enlève mon âne.

DON QUICHOTTE.

Quel diable?

SANCHO.

Le diable aux vessies. Par le nom sacré de Jésus, par la vie de Ferrabras, rendez-moi mon âne, seigneur diable.

DON QUICHOTTE.

Par la vie de Dulcinée, ceux du char me le paieront. Attendez, troupe joyeuse et folâtre, je vous apprendrai comme se traitent les ânes appartenant aux écuyers des chevaliers errans.

(L'âne paraît.)

SANCHO.

Seigneur, ne nous battons pas, le grison est déjà ici; évitons toutes ces morts.

DON QUICHOTTE.

C'est fort bien; la prudence vaut quelquefois mieux que la valeur. Allez en paix.

SANCHO.

L'avez-vous entendu? Bien vous en a pris d'être protégés par mon âne; s'il ne paraissait point, tout passait au fil de l'épée.

SCÈNE IV.

Une forêt. On voit un chevalier couché à terre, ainsi qu'un jeune homme.

SAMSON CARRASCO, DON QUICHOTTE ET SANCHO paraissant.

DON QUICHOTTE.

Sancho, attache mon cheval à cet arbre; le soleil s'est déjà caché dans le vestiaire de Thétis, après avoir rempli d'abord le rôle d'amoureux de tous les astres dans la comédie du jour.

SANCHO.

Belle métaphore; mais j'ai l'estomac vide, et je ne suis pas en train d'entendre de bons mots. Voyez, seigneur, voici deux hommes couchés à l'ombre, et deux chevaux attachés à ce saule : cela fait quatre.

DON QUICHOTTE.

Ce doit être quelque chevalier errant qui cherche les aventures.

LE CHEVALIER. Il chante.

Au feu qui me dévore, à mon brûlant délire,
Du dieu malin je reconnais l'empire :
C'en est fait de mon tendre cœur!
L'Amour seul peut causer les tourmens que j'endure;
Je reconnais, hélas! ses traits à ma blessure :
Suspends tes coups, enfant trompeur,
Ah! prends pitié de ma douleur.

SANCHO.

Il chante de la bonne manière et dans le dernier goût.

DON QUICHOTTE.

Il paraît, d'après les paroles et son ton mélancolique, qu'il est amoureux. Cruel Amour, tu t'introduis dans les cœurs de bronze, de même que dans les cœurs les plus tendres. Seigneur chevalier, comme la raison réunit les hommes en société, vous ne devez pas vous étonner que j'ose interrompre les chants harmonieux que vous arrache le sentiment. S'il est vrai que les peines que l'on communique sont moins sensibles, confiez-moi celles que vous éprouvez; si je puis faire servir la pointe de ma lance ou le fil de mon épée au soulagement de vos peines, vous pouvez croire que je suis à votre disposition.

CARRASCO.

Honorable chevalier, on s'aperçoit aisément que vous avez un esprit généreux, et je vous remercie de votre offre; mais vous saurez que pour le moment ce ne sont pas mes ennemis qui m'offensent, et qu'une cruelle ennemie est la seule dont la rigueur me fasse mourir. Elle m'engage à renouveler la chevalerie errante dans l'intention d'apaiser son dédain en lui offrant la tête d'un géant.

DON QUICHOTTE.

Voilà pourquoi vous êtes chevalier errant! Eh bien, réunissez-vous à moi, et parlons de ce noble état. Comme je le professe, j'estime singulièrement tout ce qui y a rapport.

LE DOMESTIQUE.

Pendant que nos maîtres discourent sur leurs amours et leur haut faits, bavardons de notre côté et causons de nos affaires.

SANCHO.

Mon ami, je commence à me consoler un peu de mes infortunes, si le mal des autres est une consolation. J'avais cru jusqu'à présent que j'étais le seul homme assez malheureux pour appartenir à un chevalier errant, mais je vois que vous êtes né sous mon étoile.

LE DOMESTIQUE.

Comment se nomme votre maître ?

SANCHO.

Don Quichotte de la Manche, pour vous servir : jamais il ne naîtra un homme semblable dans le monde. Ce que j'ai souffert pour lui, Dieu le sait! il suffira de vous dire que j'ai abandonné, afin de le suivre, ma maison et tout ce que je possédais.

LE DOMESTIQUE.

Avez-vous des enfans ?

SANCHO.

Vous me la baillez belle! comment serais-je arrivé à mon âge sans avoir d'enfant ? J'ai une fille, mon ami, dont la tête touche au toit de la maison. C'est une vraie déterminée. Quand elle mange elle ne fait point de cérémonies, elle vous débarrasse une maison de la meilleure grâce du monde. Ce qu'il y a de malheureux c'est que sa bouche n'a pas une odeur très-agréable, et c'est un défaut qui

fait fuir tout le monde. Je l'aime comme mes yeux, et loin d'elle ils sont toujours remplis de larmes.

LE DOMESTIQUE.

Et les miens se ferment de sommeil. Dormons.

SANCHO.

Dormons.

CARRASCO.

Comme je vous le racontais, la dame que j'aime porte le nom supposé de Calcidée de Vandalie, sous lequel je la désigne dans mes œuvres poétiques. Elle me dit un jour que si je voulais l'obtenir pour épouse, je m'en allasse par le monde faire confesser qu'elle était la plus belle dame qui existât dans l'univers. Je l'ai fait avouer à un grand nombre de personnes, et dernièrement au grand don Quichotte de la Manche. Il est convenu que Calcidée de Vandalie avait plus de charmes que sa Dulcinée du Toboso. Comme j'ai soumis don Quichotte, qui a renversé tous les chevaliers du monde, ils doivent me reconnaître à leur tour pour leur vainqueur.

DON QUICHOTTE.

Il n'y a pas le moindre doute, seigneur chevalier, que vous ne soyez dans l'erreur. Il est impossible que vous ayez vaincu don Quichotte, et il suffira que je vous dise qu'il n'existe aucun chevalier dans le monde qui puisse le soumettre. Seulement pour ne point vous démentir, j'avouerai qu'un enchanteur ennemi de sa gloire aura pris sa forme afin que, demeurant vaincu, la renommée de sa valeur ne fût pas couronnée d'une gloire éternelle. Sans

aller si loin, il n'y a pas deux jours que ces mêmes enchanteurs ont transformé madame Dulcinée, la plus charmante déité qui ait jamais chaussé le cothurne, en une paysanne sale et dégoûtante. C'est pourquoi, seigneur, vous comprenez que vous n'avez point vaincu le vrai don Quichotte.

CARRASCO.

Il était aussi vrai qu'il pût être.

DON QUICHOTTE.

Je dis que cela n'est pas, puisque don Quichotte est celui que vous avez devant les yeux; voyez comme vous avez pu le vaincre.

CARRASCO.

Eh bien, vrai ou faux, je l'ai toujours vaincu, je le répète.

DON QUICHOTTE.

Eh bien, chevalier, il y a un bon moyen de vous désabuser; c'est en rase campagne et dans un combat singulier, que nous verrons quel est le plus vaillant.

CARRASCO.

Le vaincu sera à la disposition du vainqueur.

DON QUICHOTTE.

J'y consens. Sancho! Sancho! réveille-toi, l'aurore a déjà déchiré le manteau de la nuit pour couvrir l'univers de son vêtement de pourpre. Sancho! éveille-toi.

SANCHO.

Seigneur, seigneur! Je vous renie, canaille; ne

pouvez-vous laisser dormir un pauvre écuyer errant?

DON QUICHOTTE.

Ami Sancho, lève-toi, le soleil envoie déjà ses rayons sur ton visage.

SANCHO.

Et qu'est-ce que cela me fait? pensez-vous que je sois fou comme votre seigneurie pour ne pas dormir? A peine avais-je attrapé le sommeil avec le petit bout des doigts que vous me le faites lâcher. Que voulez-vous que je dise? que les mille diables vous assistent!

DON QUICHOTTE.

Va seller Rossinante, nous devons combattre ce matin avec le chevalier de la Forêt. Va, Sancho, dépêche-toi.

SANCHO.

Je dors comme si l'on m'eût bercé. Que Dieu vous soit en aide; ah! seigneur, je dois avoir bien mal au ventre.

DON QUICHOTTE.

Pourquoi, Sancho?

SANCHO.

Parce que j'ai la bouche amère (17).

DON QUICHOTTE.

Il faut combattre sur-le-champ ce chevalier de la Forêt, que j'ai défié. Ce doit être une personne de distinction, parce qu'il a un morion.

SANCHO.

Allons, monsieur, pensez à autre chose; se battre de si bon matin, c'est un enfantillage.

DON QUICHOTTE.

Fais ce que je te dis, et ne réplique point. (*Sancho amène le cheval.*) Chevalier, qui que vous soyez, nous sommes déjà en présence. Vous verrez si je suis le même don Quichotte que vous avez vaincu.

CARRASCO.

Celui qui a su vous vaincre étant enchanté, viendra bien plus facilement à bout de vous sous votre forme véritable.

SANCHO.

Seigneur don Quichotte, je vous supplie, au nom de madame Dulcinée, de m'aider à monter sur cet olivier sauvage; j'aime à voir les taureaux de dessus les gradins.

DON QUICHOTTE.

Avancez, brave chevalier. (*Les deux cavaliers vont l'un contre l'autre, et l'on voit tomber Carrasco.*) Sancho, descends, nous avons vaincu.

SANCHO.

Volontiers, maintenant. Coupez-lui sur-le-champ la tête, on ne sait pas ce qui peut arriver.

DON QUICHOTTE.

Lève sa visière.

SANCHO.

Ah! seigneur, il remue; aidez-moi une seconde fois à monter sur l'olivier.

CARRASCO.

Hélas! vous avez vaincu, don Quichotte; je ne puis point nier que vous ne soyez le plus grand chevalier de l'univers.

DON QUICHOTTE.

Vous devez confesser que madame Dulcinée du Toboso est plus belle que votre Calcidée de Vaudalie. Levez votre visière pour faire cet aveu. (*Il la lève.*) Mais que vois-je! N'êtes-vous pas Samson Carrasco?

SANCHO.

L'histoire est bonne : voyez, si vous ne vouliez pas parler, comme le diable s'y prend petit à petit.

CARRASCO.

Je suis votre ami Samson Carrasco, et je suis venu déguisé, pour voir si, en devenant votre vainqueur, vous voudriez retourner à la maison, guéri de la folie qui vous tient... Mais je vois maintenant que vous êtes un véritable chevalier errant, je ne puis malheureusement pas le nier.

DON QUICHOTTE.

Allez en paix, et dites à ce barbier incrédule que je vous ai vaincu, afin qu'il soit bien persuadé de l'état que je professe.

SANCHO.

Allez en paix, et dites à ce petit barbier que quiconque a su renverser Carrasco peut vaincre la mort (18).

SCÈNE V.

Changement de forêt. On voit paraître un homme conduisant un chariot dans lequel se trouve enfermé un lion.

DON QUICHOTTE, SANCHO, LE CONDUCTEUR DU LION.

LE CONDUCTEUR, d'abord seul.

J'ai eu bien de la peine à conduire ce lion, à cause du mauvais état des chemins. Dieu veuille que je sois bien payé de mon travail.

(Don Quichotte et Sancho paraissent.)

DON QUICHOTTE.

Sancho Pança, ne vois-tu pas cette masse qui s'avance? Eh bien, ce n'est pas moins qu'une rare aventure sur laquelle nous pouvons compter.

SANCHO.

Seigneur, ne croyez pas cela; tout ce que vous verrez vous paraîtra une aventure. C'est de l'imagination que naissent les causes.

DON QUICHOTTE.

Sancho, tu es fort en philosophie; qui t'a pu enseigner cela ?

SANCHO.

Moi-même; pensez-vous que je sois quelque ignorant? Savez-vous quelque chose de plus? c'est que dans cette cage il vient un très-beau lion.

DON QUICHOTTE.

Un lion! Oh! l'homme au lion, je t'enjoins par les ordres de Dieu de laisser aller cet animal; je veux le combattre, et c'est pour cela que je l'attends à la porte de sa cage.

(Don Quichotte met pied à terre.)

SANCHO.

Adieu, pauvre Sancho, nous sommes dans une bell position. Ne veut-il pas combattre aussi avec les lions?

LE CONDUCTEUR.

Seigneur voyageur, je vous préviens que ce lion vient d'Afrique, et qu'il est on ne peut pas plus féroce; c'est un présent que le grand-turc envoie à un gentilhomme.

DON QUICHOTTE.

Que m'importe à moi, le grand-turc et ce gentilhomme? Tu peux choisir de ces deux choses: ou je vais te tuer, ou tu vas lâcher le lion; le cœur me dit que c'est quelque géant déguisé.

SANCHO.

Oh! l'homme! tenez-y la main; ne lâchez pas ce lion qui n'a pas l'air trop bon.

LE CONDUCTEUR.

Puisque vous voulez que je le laisse aller, prenez garde à ce que vous faites, et ne vous plaignez pas ensuite.

DON QUICHOTTE.

Lâche-le; ne m'as-tu pas entendu?

SANCHO.

Tenez bon, brave homme, ne le lâchez pas. Ah! seigneur lion, ne me faites pas mal; rappelez-vous que nous nous connaissons, et que nous avons bu souvent ensemble. Votre grâce n'est-elle pas le lion des Carmes? Pauvre Sancho Pança, combien il serait préférable pour moi d'être enterré dans un cimetière(19) que dansle ventre d'un lion! Ah! seigneur lion, vous vous trompez, ce n'est pas moi qui vous ai défié; voilà mon maître qui vous appelle, allez le trouver. Puisque je dois mourir, je veux mourir en chantant, comme don Cigne des Alagoas; peut-être que ce lion aime la musique.

(Il chante.)

O ciel! ouf, ouf, je tremble,
Près de moi le voilà;
Sous ses griffes il me semble
Qu'il me serre déjà.
Où me cacher? Monstre terrible,
Du pauvre Sancho vois la peur,
Et ferme cette gueule horrible
Dont les crocs ont tant de longueur.

DON QUICHOTTE.

Stupide roi des montagnes, pourquoi fuis-tu un chevalier errant? viens m'attaquer, et tu connaîtras ma valeur.

(Le lion l'attaque, et il le tue.)

SANCHO.

Oh! chien de lion! attends, voilà que j'y vais. Victoire! don Quichotte.

DON QUICHOTTE.

Dorénavant je ne veux pas que l'on me nomme le chevalier de la Triste Figure, mais le chevalier des Lions, en mémoire de cette aventure.

SANCHO.

Je n'ai jamais vu un homme plus vaillant; j'en suis encore étonné.

SCÈNE VI.

Un bois au milieu duquel on aperçoit une montagne, un homme est auprès. Don Quichotte et Sancho la descendent pour venir sur la scène.

DON QUICHOTTE, SANCHO.

SANCHO.

Ce chemin est bien rocailleux et en même temps bien glissant; mon grison bronche à chaque instant.

DON QUICHOTTE.

Oh! paysan, dites-moi, que faites-vous ici, et quelle est cette montagne?

LE PAYSAN.

Cette montagne, seigneur, est celle où se trouve la fameuse grotte enchantée que l'on appelle la caverne de Montésinos.

DON QUICHOTTE.

Celui qui aurait un trésor devrait le donner pour étrennes en entendant une semblable nouvelle. Vois, Sancho, comme on a raison de dire que le

bonheur vient sans que l'on y pense. Combien y a-t-il d'années que je suis à la recherche de cette caverne, où se trouve enchanté le célèbre chevalier errant Montésinos? Eh bien, l'occasion est venue se mettre entre nos mains. Il n'y a pas d'autre chose à faire que de descendre et de désenchanter ce bon chevalier.

SANCHO.

Ne pensez pas à une chose semblable; il ne me manquait plus que cela pour m'achever. Qu'ai-je à faire de Montésinos, et que peut-il faire de moi? Allez-vous-en aux enfers si vous voulez, je ne veux point m'enterrer tout en vie, et je me rappelle encore l'histoire du lion.

DON QUICHOTTE.

Crois-moi, Sancho, si nous ne rencontrons pas maintenant l'île dont tu dois être gouverneur, jamais nous ne pourrons la trouver. Viens, les récompenses t'attendent; il y a dans cette caverne une grande quantité d'or. C'est une mine enchantée.

SANCHO.

Dès que c'est une mine, j'y vais. Il vaut mieux être riche pendant une seule heure que pauvre toute la vie.

DON QUICHOTTE.

Mon ami, restez ici pour garder les animaux, et voyez si vous n'auriez pas quelques cordes avec lesquelles vous nous attacheriez par la ceinture, pour nous descendre dans les profondeurs de cet abîme.

LE PAYSAN.

En voici. Comme je suis gardien de la caverne, j'en ai toujours à ma disposition pour faire ce que vous désirez.

DON QUICHOTTE.

Allons; attachez-nous bien, et quand nous vous dirons de lâcher davantage la corde, ne manquez pas de le faire.

SANCHO.

Aussitôt que vous en aurez donné quatre palmes, tirez-la tout de suite dehors.

DON QUICHOTTE.

Sancho, fais un acte de contrition, et ferme les yeux.

SANCHO.

Allons, grâce à Dieu, voilà que je vais m'enterrer tout vif; bien m'en prend d'avoir fait mon testament. Ah! seigneur, je sens venir une légion de géans. Miséricorde! mon Dieu! Va-t'en, diable. A l'aide! Je ne vois de tous côtés que des corneilles.

DON QUICHOTTE.

De quoi t'effraies-tu! ce sont quelques petits oiseaux qui viennent célébrer notre entrée.

SANCHO.

Ce sont des petits oiseaux! Oh! si je pouvais avoir ici mon escopette!

DON QUICHOTTE.

Chère Dulcinée, je me recommande à toi dans cette périlleuse aventure; aide-moi à supporter

avec patience de semblables travaux. Sancho, ou mourir ou vivre.

SANCHO.

C'est cette raison qui m'enterre.

SCÈNE VII.

D'abord une colonnade qui se change ensuite en un jardin d'un aspect mélancolique.

MONTÉSINOS. Il doit paraître avec une grande barbe, et est revêtu d'une longue robe et d'un bonnet. DON QUICHOTTE et SANCHO, descendant.

SANCHO.

Ah! seigneur, c'est un plaisir que de se voir voler comme un pigeon.

DON QUICHOTTE.

Grâce à Dieu, nous arrivons! Vois, Sancho, quel admirable palais; considère ces colonnes doriques et corinthiennes; regarde ce jaspe : que t'en semble-t-il?

SANCHO.

Il me semble que tout cela est peint sur des planches de sapin; mais c'est encore de voler dans les airs qui fait le plus de plaisir. (*Un tremblement de terre se fait sentir, le palais s'obscurcit, les éclairs brillent, et l'on entend des gémissemens qui se mêlent au bruit du tonnerre.*) Eh bien! que dites-vous maintenant de ces colonnes et de ces jaspes corinthiens? Seigneur, nous sommes pardieu bien dans l'enfer.

Mes cheveux se dressent sur ma tête. Ah! seigneur! je ne sais quelle sueur froide découle de mon corps!

DON QUICHOTTE.

Tu vas voir maintenant, ô noble écuyer Sancho Pança, les prérogatives d'un chevalier errant. Dis-moi, as-tu jamais entendu chanter à tes ancêtres des exploits comme ceux-ci? As-tu jamais lu, en lettres écrites ou moulées, qu'un chevalier ait fait une action aussi héroïquement surnaturelle que celle qui se passe sous tes yeux? As-tu vu avec quelle noble valeur je me suis enfoncé dans cette caverne?

SANCHO.

Tous les morts en font autant.

DON QUICHOTTE.

As-tu vu comme après m'être enterré j'ai pénétré dans les dures entrailles de cette roche, en m'ouvrant un chemin l'épée à la main, en renversant des montagnes, ou plutôt des géans amoncelés, jusqu'à ce que j'arrivasse au fond de l'abîme?

SANCHO, à part.

Mon maître est bien extraordinaire. Mais dites-moi, seigneur, où sommes-nous?

DON QUICHOTTE.

Nous sommes en enfer.

SANCHO.

Et ceux qui vous accompagnent, en purgatoire. Vous nous la baillez belle. Qui est-ce qui vous prouve que ce soit l'enfer? Cela montre bien que vous avez peu de connaissance dans ces sortes de ces choses-là.

DON QUICHOTTE.

Et de quoi t'étonnes-tu, animal?

SANCHO.

C'est parce que je suis un animal que je m'étonne. Mais venez ici, de grâce; qui est-ce qui ne serait pas surpris de vous entendre dire que vous êtes arrivé en enfer à califourchon, ainsi que moi, sans que, grâces à Dieu, je ne me sois cassé ni pieds ni pates?

DON QUICHOTTE.

Sancho, ce n'est pas ma faute si tu es un simple écuyer, sans connaissance et sans littérature. Si tu avais lu Virgile, tu aurais vu, dans le sixième livre de l'Énéide, qu'Énée avait été aussi en enfer, et que son père Anchise et la reine Didon s'étaient montrés à ses yeux.

SANCHO.

Cette reine Didon était-elle homme ou femme?

DON QUICHOTTE.

Il n'y a rien de bien positif là-dessus; mais on dit que c'était une virago.

SANCHO.

En ce cas, seigneur, puisque Énée a été aux enfers, vous pouvez y aller aussi; mais il ne me paraît pas qu'il eût un écuyer comme vous en avez un.

DON QUICHOTTE.

Allons, ami Sancho, prends courage. Il faut que je m'occupe maintenant de désenchanter le seigneur Montésinos, puisque j'ai été conduit ici pour cela.

(Il chante.)

O trop redoutable magie!
Adoucis pour quelques momens
Tes féroces enchantemens;
Si tu n'apaises point ta barbare furie,
Le bras du chevalier sans peur
De ton pouvoir sera bientôt vainqueur.

(Le tremblement de terre recommence)

SANCHO.

Aï! seigneur! quelle diable d'île ou de caverne est-ce cela? Je ne veux pas m'y faire enterrer, allons-nous-en.

DON QUICHOTTE.

Ombres vaines, malveillans enchanteurs, malgré vos illusions je verrai Montésinos. O Montésinos! Montésinos!

(Montésinos paraît.)

MONTÉSINOS.

Sois mille fois le bienvenu, vaillant don Quichotte de la Manche, fleur et crème des chevaliers errans. Tu as eu seul le courage de me désenchanter, en ressuscitant l'antique chevalerie errante; viens dans mes bras.

DON QUICHOTTE.

Valeureux Montésinos, cette action ne mérite pas autant de remercîmens de ta part; ce que j'ai fait pour toi je le ferais pour un autre, ainsi que le conseillent les lois de la chevalerie.

MONTÉSINOS.

Jette-toi dans mes bras, célèbre écuyer Sancho

Pança, puisque tu viens aussi de cueillir quelques rameaux à tant de lauriers.

SANCHO.

Votre serviteur : je suis déjà sevré, grâces à Dieu, et je ne me soucie point que ce soit vous qui vous en chargiez; je ne suis pas assez sot pour approcher d'une barbe semblable. Ce Montésinos m'a tout l'air d'une pièce de batiste animée, et d'une vergette vivante.

MONTÉSINOS.

Puisque vous êtes venu ici afin de me désenchanter, illustre don Quichotte, je vous supplie d'en agir de même envers madame Balerme, qui fut épouse du vaillant chevalier Durorante, et vit à cause de cela sous l'influence des enchanteurs.

DON QUICHOTTE.

Puisqu'elle est femme, et dame d'un personnage aussi illustre, je veux la désenchanter; où est-elle ?

MONTÉSINOS.

Vous allez la voir.

(La décoration change : on aperçoit un jardin avec des statues. Balerme paraît.)

BALERME.

C'est en me prosternant à vos pieds, valeureux don Quichotte, que je vous rends grâce de votre généreuse volonté. Les accens de ma voix serviront mieux ma reconnaissance que de simples paroles.

(Elle chante.)

Balerme cependant qui le regrette encore,
Pleurant sur le destin du héros qu'elle adore,

Célébrait en ces mots, dans des chants de douleur,
Le redoutable bras de son libérateur.

DON QUICHOTTE.

Charmante Balerme, essuyez les perles qui tombent de vos yeux. Puisque vous êtes un véritable soleil, l'emploi de l'aurore ne vous appartient pas.

SANCHO.

Ah! madame Balerme, donnez-moi, je vous en prie, ces perles, pour les porter à ma Thérèse Pança; ne les laissez pas tomber à terre.

BALERME. Elle continue à chanter.

O toi que Mars et l'enfant de Cythère
Ont instruit dans les arts et de vaincre et de plaire!
Des chevaliers le modèle et l'honneur!
Ton bras s'est armé de la lance,
Et déjà la douce espérance,
Descendue au fond de mon cœur,
Des peines de l'amour adoucit la rigueur.

DON QUICHOTTE.

Que te semble-t-il, Sancho, de ce que renfermait cette caverne?

SANCHO.

Seigneur, le vent emporte les paroles et les plumes; allons-nous-en. Je ne sais ce que me dit le cœur.

(La scène change; il y a encore un tremblement de terre, et l'on voit s'envoler dans les airs don Quichotte ainsi que Sancho.)

DON QUICHOTTE.

Balerme, Montésinos, vous voyez que les enchanteurs m'enlèvent pour que je ne puisse pas vous désenchanter; vous avez vu quel était mon désir.

SANCHO.

Ah! la jolie chose! C'est maintenant, seigneur, que nous volons de manière à tomber comme des boulets.

(On revoit la montagne.)

DON QUICHOTTE, au gardien.

Penses-tu te repentir, méchant homme, de nous avoir tiré d'un endroit où l'on goûte les plus doux plaisirs qu'il soit possible d'imaginer? C'est par ta faute que je n'ai point désenchanté Montésinos et Balerme.

SANCHO.

C'est par ta faute, ivrogne, que je n'ai point désenchanté les mines d'or et mon île. Ah! que je suis las de voler! Maintenant, monsieur, où est la mine que nous avons trouvée? Tout s'est passé en vols, et il ne nous reste plus maintenant que la peine. Dites-moi encore que j'aille me mettre dans une autre caverne par-ici.

DON QUICHOTTE.

Sancho, tu as bien vu que j'ai fait tout ce que je devais, puisque par ma valeur je suis parvenu à pénétrer dans les entrailles de cet abîme. Si en cette occasion je n'ai point réussi dans ce que je désirais, je serai plus heureux une autre fois, et tu obtiendras cette île tant désirée.

SANCHO.

Je crois plutôt que je ne l'obtiendrai jamais.

DON QUICHOTTE.

Pourquoi?

SANCHO.

Parce que je suis court des jambes, et que je ne pourrai pas l'atteindre à cause de la hauteur des degrés.

DON QUICHOTTE.

Allons, viens avec moi, et ne te fâche point; tu seras bien récompensé.

SCÈNE VIII.

Une forêt.

DON QUICHOTTE.

Il y a plusieurs jours que je roule dans mon imagination une pensée qui me cause beaucoup de soucis. Il se pourrait faire que mes ennemis eussent effacé la beauté de ma Dulcinée, pour lui donner les traits de Sancho Pança. Les motifs que j'ai pour penser ainsi viennent de la patience avec laquelle cet écuyer souffre tous mes caprices sans recevoir aucun salaire, et de l'impossibilité où j'ai toujours été de voir ma dame dans sa splendeur naturelle. Il y a d'autant plus de probabilité à tout cela, qu'on lit dans les anciens livres de chevalerie qu'une foule de nymphes ont reçu dans leur transformation des traits encore plus désagréables que ceux de Sancho Pança. Comme cette pensée ne laisse pas que d'être plausible, il serait bon de la tirer au clair. La diligence est mère du bonheur.

(Sancho paraît.)

SANCHO.

Monsieur, Rossinante attend que vous vouliez bien le monter. Il a donné tant de ruades, et il a si bien henni, qu'on peut s'attendre à quelque bonne aventure.

DON QUICHOTTE.

A mesure que j'examine maintenant les traits de ce Sancho, je trouve qu'il a à la figure quelques-unes des taches de rousseur [20] de Dulcinée. Je le vois quelquefois avec un visage si efféminé, que je croirais presque à sa transformation.

SANCHO, à part.

Mon maître est dans les espaces imaginaires. (*Haut.*) Monsieur, pensez à monter à cheval ; Rossinante est sellé, et mon grison a déjà son bât sur le dos. M'entendez-vous, monsieur ?

DON QUICHOTTE.

Oui, j'entends. Est-il possible, prodigieuse énigme d'amour, charmante Dulcinée du Toboso, que les magiciens rivaux de ma valeur aient pu te transformer en Sancho Pança ?

SANCHO, à part.

Cela me manquait encore pour souffrir. (*Haut.*) Que dites-vous, monsieur ? êtes-vous devenu fou ? à qui parlez-vous ?

DON QUICHOTTE.

C'est à toi que je parle, faux Sancho ; à toi qui caches sous tes formes Dulcinée.

SANCHO.

Si vous aviez jamais eu quelque bon sens, je dirais que vous l'avez perdu. Que signifient votre faux Sancho et votre Dulcinée métamorphosée?

DON QUICHOTTE.

Je ne sais pas maintenant comment tu parles, si c'est comme Sancho ou comme Dulcinée? De quelque manière que tu le fasses, tu dois savoir que les enchanteurs ont transformé en ta vile et dégoûtante personne mon incomparable dame. Vois, ami Sancho, s'il existe une plus grande audace et une plus grande insolence que d'avoir placé sur les traits purs et délicats de Dulcinée le masque de ton ignoble visage.

SANCHO.

Dites-moi, monsieur, d'où savez-vous que madame Dulcinée a été métamorphosée en ma propre personne?

DON QUICHOTTE.

C'est ce à quoi ton esprit ne peut atteindre. Simple Sancho, sache donc que nous autres chevaliers errans nous avons un tel instinct, qu'il nous est facile de connaître les illusions et les enchantemens par les émanations qui s'exhalent du corps et par la physionomie d'un visage.

SANCHO.

Il suffit. Je vous connais par la physionomie du vôtre (21). Mais, monsieur, quelle parenté charnelle ma figure peut-elle avoir avec celle de madame Dulcinée? Je n'avais pas pensé, jusqu'à présent, que vous fussiez aussi fou. Je crois que dans toute

votre vie on n'aura pas vu une semblable mésaventure.

DON QUICHOTTE.

Plus tu cherches à le nier, plus tu me prouves que tu es Dulcinée. Laisse-moi baiser les atomes animés de ces pieds, puisque tu ne me permets point de toucher avec mes lèvres le jasmin de cette main charmante, trop douce Dulcinée.

(Il va pour embrasser Sancho.)

SANCHO.

A l'aide! Monsieur, je ne suis point Dulcinée. Allez-vous-en d'ici, et prenez garde que je ne vous donne un coup de pied dans les jambes.

DON QUICHOTTE.

Allons, mon Sancho, dis-moi en confidence si tu es Dulcinée; je te promets une récompense.

SANCHO.

Comment, monsieur, voulez-vous que je vous le dise? Je suis homme aussi-bien que vous.

DON QUICHOTTE.

Sancho, tu me confirmes encore davantage dans ces paroles gracieuses que tu es Dulcinée.

SANCHO.

Que le diable enlève les paroles gracieuses. Vous voulez à toute force que je sois Dulcinée devenue Sancho, ou Sancho devenu Dulcinée. Puisque vous insistez sur ce dernier point, vous n'avez qu'à passer par-ici, je vais vous donner deux coups de pied.

DON QUICHOTTE.

Tu veux me donner des coups de pied! C'est maintenant que je vois que tu n'es pas Dulcinée. Dulcinée, si belle et si spirituelle, ne peut devenir une bête, même quand elle serait enchantée, et elle ne saurait me donner ce que tu me proposes si grossièrement. (*La musique se fait entendre.*) N'entends-tu pas, Sancho, une délicieuse harmonie?

SANCHO.

C'est vrai. Mais j'apercois dans les airs je ne sais quoi.

(La muse Calliope descend sur un nuage. Don Quichotte et Sancho se mettent à genoux.)

DON QUICHOTTE.

Souveraine nymphe.

SANCHO.

Nymphe souveraine.

DON QUICHOTTE.

Iris de cet horizon.

SANCHO.

Arc-en-ciel de cet horizon.

DON QUICHOTTE.

Qui écartant les vapeurs diaphanes...

SANCHO.

Qui écartant les nuages de carton...

DON QUICHOTTE.

Te montres comme une divinité.

SANCHO.

Te montres comme une divinité.

DON QUICHOTTE.

Que veux-tu d'un chevalier errant ?

SANCHO.

Que veux-tu d'un écuyer engourdi des pieds et des mains?

CALLIOPE.

Vaillant don Quichotte de la Manche, chevalier des Lions, je suis Calliope, la première parmi les neuf muses qui habitent le mont Parnasse. Je viens ici à tes pieds, envoyée par mon maître Apollon, qui, sachant que tu professes l'étroite loi de la chevalerie errante, et que tu es obligé de défaire les torts, de secourir les affligés, et de réhabiliter l'honneur perdu, t'envoie demander avec instance que tu viennes au Parnasse, où il se trouve assiégé par certains poëtes grossiers, ayant l'intention de le dépouiller de son trône. Tu pourrais en même temps réformer la poésie, qui se trouve presque tombée en décadence. Quant à ce qui me regarde, comme je suis très-intéressée dans la demande, je te supplie de venir, et j'emploie pour cela les accens mélodieux de ma voix ; car il est bien certain que la musique a la vertu d'entraîner les cœurs les plus durs.

SANCHO.

Elle va nous donner un air à brûle-pourpoint.

CALLIOPE, chantant.

Qui pourrait défier ton bras toujours vainqueur,
Quand sous ta lance un fier géant succombe,

Quand, même d'un lion empruntant la valeur,
A tes pieds il rugit et tombe.

DON QUICHOTTE.

La difficulté consiste à savoir comment j'irai au Parnasse; car je sais que Rossinante n'a point d'ailes comme Pégase.

SANCHO.

Et mon grison n'a des ailes aux pieds que pour fuir.

CALLIOPE.

Voici la manière dont vous vous transporterez sur le Parnasse.

(Calliope s'élève dans un nuage avec don Quichotte et Sancho. Le théâtre représente le Parnasse : le chœur se fait entendre.)

LE CHOEUR.

Les voilà ces jardins de la belle Arcadie
Où respire le dieu des vers.
Silence : dans ces lieux le dieu de l'harmonie
Préside aux sublimes concerts.

SCÈNE IX.

Une forêt. — Le mont Parnasse.

DON QUICHOTTE, SANCHO, APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

Attendez, fils bâtards d'Apollon, il va bientôt venir quelqu'un qui me vengera de vos injures.

UN POÈTE.

Nous ne te reconnaissons déjà plus pour le dieu

de la poésie ; chacun de nous est un Apollon, chacune de nos idées est une muse.

APOLLON.

C'est ainsi que vous osez manquer au respect dû à mes rayons divins?

(On voit paraître don Quichotte, Sancho et Calliope.)

UN POÈTE.

Nous allons investir le Parnasse.

APOLLON.

Tu arrives fort à propos, vaillant don Quichotte; ton épée seule peut assurer mon trône et mes lauriers. Viens, viens me venger de ces petits poëtes qui, sans autres armes que leur présomption, veulent non-seulement m'arracher ma lyre, mais encore me chasser du Parnasse. Les armes et les lettres sont si fidèles compagnes, que je veux me servir de tes moyens pour les restaurer ; la restauration de la science et la violence que l'on me fait méritent d'ailleurs tous les efforts de ta chevalerie : c'est pour cela que je te demande tes secours.

DON QUICHOTTE.

Seigneur Apollon, je prends sur moi votre délivrance, et dès à présent vous pouvez vous asseoir sur votre trône, personne ne peut vous en arracher.

SANCHO.

Monsieur mon maître, je pense que je rêve. Que vous entriez au Parnasse, cela est naturel, vous êtes fou ; mais moi pauvre ignorant, que je me trouve ici, c'est ce dont je ne puis pas revenir. J'en con-

clurai dorénavant qu'il n'y a pas de sot qui ne monte aujourd'hui au Parnasse.

DON QUICHOTTE.

Dites-moi, seigneur Apollon, comment s'appellent les poëtes qui vous persécutent tant ?

APOLLON.

Et voilà le malheur, don Quichotte; les poëtes qui me persécutent n'ont aucun nom, et pensent être plus que moi-même.

DON QUICHOTTE.

Dites-moi, poëtes d'eau douce; dites-moi grenouilles croassant dans les mares de la fontaine Caballine; dites-moi, cignes contrefaits qui vous baignez dans la vase de l'Hippocrène, quel motif vous engage à vouloir rivaliser le dieu de la poésie ?

LE POÈTE.

Parce que cet Apollon n'inspirant rien n'est pas digne de son nom. Nous voulons d'ailleurs prendre le Parnasse et le partager entre nous.

SANCHO.

Monsieur, ne vous mettez pas à vous battre avec des poëtes, ils sont pires que les géans. Considérez qu'ils amènent à leur suite une armée de dix mille romances, quatre mille sonnets, deux cents dizains, et un escadron de satires volant au milieu des buissons qui égratignent ; voyez bien où vous allez vous fourrer.

DON QUICHOTTE.

Rien ne m'effraie, parce qu'avec cette épée je puis

vaincre tous les poëtes du monde. Vive Apollon ! meurent les traîtres !

(Don Quichotte et Sancho se battent avec les poëtes en faisant grand bruit.)

APOLLON.

Donnez sur eux, don Quichotte, la victoire est à nous.

SANCHO.

De par le roi, je suis traversé de part en part comme un sonnet en pointes.

DON QUICHOTTE.

Ils ont tous fui comme des moustiques.

SANCHO.

Qu'on avance ; avec ces gens-là, je suis quelque chose.

DON QUICHOTTE.

Tu peux, glorieux Apollon, chanter maintenant victoire.

APOLLON.

Euterpe et Therpsicore, célèbrez mon triomphe.

EUTERPE.

Don Quichotte ! ton nom terrible
Sera redit dans mes concerts ;
Oui, désormais je consacre mes vers
A célébrer ce héros invincible :
Qu'il vive dans mes chants, le rival d'Apollon ;
Il a donné la mort à l'infâme Python.

THERPSICORE.

Sous les traits d'Apollon lorsque le monstre expire,
Zéphire, d'amour animé,
Bientôt de son souffle embaumé
Va rendre à Flore son empire ;

Et déjà la reine des fleurs
Tresse pour le héros ses brillantes couleurs.

APOLLON.

Puisses-tu vivre mille années, don Quichotte : comme je sais que tu ne combats pas dans l'espoir d'obtenir une récompense, je ne t'en offre aucune : tu trouveras celle que tu mérites dans ta propre action ; je te remercie aussi des secours que t'a donnés ton valet Sancho Pança.

SANCHO.

Mon aide a été d'une grande utilité à l'arrière-garde ; c'est pourquoi, seigneur Apollon, je demande à votre seigneurie (22), comme récompense de mes services, qu'elle m'accorde la première place vacante au Parnasse, pour un de mes fils qui a tant de penchant pour la poésie, qu'il a rongé entièrement ses ongles, quoique nous les ayons longs dans la famille.

APOLLON.

Quel office voulez-vous ?

SANCHO.

Celui de sonnette du Parnasse (23).

APOLLON.

Je vous la donne pour trois générations.

SANCHO.

Allons, cela est fort bien, il n'y a pas de terme qui n'arrive (24).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une partie du théâtre représente une forêt ; de l'autre côté, on voit un fleuve près de l'Océan ; il y a un moulin sur le rivage, et une barque dans laquelle doivent s'embarquer don Quichotte et Sancho, tandis que le cheval et le grison restent attachés. C'est du moulin que doivent sortir les deux hommes qui ont un bâton à la main.

DON QUICHOTTE, SANCHO.

DON QUICHOTTE.

Nous sommes déjà parvenus sur les terres de l'Aragon, et voici le fameux fleuve de l'Èbre. Vraiment, Sancho, ce pays est aussi pittoresque que délicieux ; que t'en semble-t-il ? Tu ne réponds pas ; es-tu muet ?

SANCHO.

Je dis que je ne veux pas répondre une parole, et j'ai tout dit ; arrangez-vous avec votre manière de vivre, et laissez-moi.

DON QUICHOTTE.

Tu es sans doute fâché de me servir ?

SANCHO.

Comment, si je le suis! il me vaudrait mieux être chapelier, ce qui est le plus mauvais métier du monde entier, que de vous servir [25].

DON QUICHOTTE.

Et t'est-il donc arrivé tant de mal avec moi?

SANCHO.

N'est-ce rien que de venir de cette guerre du Parnasse, moulu et remoulu pour votre compte, sans rencontrer cette maudite île à la place de laquelle nous trouvons un bâton qui me brise les reins?

DON QUICHOTTE.

C'est ta faute; qui te dit de les avoir faibles? Prends patience, peut-être qu'un jour cette île paraîtra. Mais attends, ne vois-tu pas sur les rives du fleuve une barque attachée qui est sans rames et sans agrès?

SANCHO.

C'est signe qu'elle est de Cassilheiro.

DON QUICHOTTE.

Sais-tu où nous sommes?

SANCHO.

Je le sais parfaitement.

DON QUICHOTTE.

Où donc?

SANCHO.

Sur le théâtre du Bairro Alto.

DON QUICHOTTE.

Eh bien, apprends que nous nous trouvons dans la plus grande entreprise du monde.

SANCHO.

Nous voilà bien : n'ai-je point dit que vous étiez fou à lier?

DON QUICHOTTE.

Sancho, cette barque que tu vois attachée à un peuplier n'est pas là sans quelque grand mystère.

SANCHO.

Du mystère, vous en trouvez partout, et la chose une fois examinée il ne reste plus rien.

DON QUICHOTTE.

Quelque personne se trouve en grand péril de l'honneur ou de la vie. Les astres entraînent souvent les chevaliers errans dans quelque nuage, ou présentent une barque à leurs yeux, pour qu'ils y montent et se laissent conduire par elle dans le lieu du danger. C'est pourquoi, Sancho, il faut attacher les chevaux à ce tronc d'arbre, entrer dans la barque, et partir pour porter du secours à ceux qui en ont besoin. Attache les chevaux, et embarquons-nous.

SANCHO

Voyez, monsieur, ce que vous allez faire; considérez qu'aller par mer n'est pas la même chose qu'un voyage par terre. Prenez exemple sur le rusé renard qui ne voulut jamais s'embarquer, et qui a donné lieu parmi les hommes à ce proverbe : *N'al-*

lez qu'où va le renard. Allons-nous-en, monsieur, fuyons cette barque à force de voiles et de rames.

DON QUICHOTTE.

Rsgarde bien, Sancho, que les îles ne se rencontrent pas en terre ferme, et qu'il faut aller sur l'Océan pour les trouver. Peut-être que cette barque se trouve là pour ton bien ; elle semble dire : Embarque-toi, Sancho, tu vas voir ton île.

SANCHO.

Est-ce que les barques parlent aussi par hasard?

DON QUICHOTTE.

Ceci est une figure que tu ne comprends pas ; suis-moi, je m'embarque à l'instant.

SANCHO.

Je suis déjà décidé à mourir noyé, et je me remets entre les mains de la Providence. Mais cela me paraît une bien grande cruauté que d'abandonner mon grison, ce fidèle compagnon de mon existence, à qui je dois plus qu'à mon père et à ma mère.

DON QUICHOTTE.

Tu peux bien être sûr que la même personne qui a placé ici cette barque aura soin de garder nos animaux. On voit beaucoup de choses semblables dans des histoires imprimées.

SANCHO.

Dès que c'est en lettres moulées, il n'y a pas de doute que la chose ne doive arriver; que Dieu me soit en aide. (*Sancho attache le cheval et le grison, il monte dans la barque avec son maître, et elle des-*

cend le fleuve jusqu'au moulin. On entend braire l'âne.) Ah ! grison de mon cœur, j'entends bien ce que tu veux dire par ce braiment, mais je ne puis t'être bon à rien; je sais bien qu'en t'abandonnant je me suis mis la corde au cou.

DON QUICHOTTE.

Vois, Sancho, la facilité avec laquelle va cette barque.

SANCHO.

Monsieur, je suis déjà mal à mon aise ; arrêtez là, je veux vomir.

DON QUICHOTTE.

Ce n'est rien, Sancho, nous sommes près de la ligne et nous avons parcouru quatre cents lieues turques, qui en font neuf cents et demie des nôtres.

SANCHO.

Comment cela se peut-il? nous n'avons pas fait plus de deux brasses, et la preuve c'est que je vois encore mon grison et son Rossinante.

DON QUICHOTTE.

Tais-toi, tu n'entends rien en marine. Si tu savais ce que c'est que colures, lignes, zodiaque et arbalestrilles, tu verrais clairement combien de chemin nous avons pu faire.

SANCHO.

Comment ! nous avons déjà tant voyagé sans rencontrer une île que je pusse gouverner ?

DON QUICHOTTE.

Tais-toi jusqu'à la fin, personne ne peut s'appeler malheureux.

SANCHO.

Par la règle générale, qui dit que toujours après la douceur vient l'amertume.

DON QUICHOTTE.

Sancho, on découvre par-ici un château enchanté ; c'est là sans doute qu'est renfermée la personne affligée que nous cherchons. Quel bonheur !

SANCHO.

C'est vrai. Mais je pense que c'est une île. Allons-y.

(Ils arrivent au pied du moulin ; mais la porte s'ouvre, et l'on voit sortir deux hommes qui ont des perches à la main et poussent la barque.)

UN HOMME.

Êtes-vous fous, hommes du diable ? Où voulez-vous fourrer cette barque ? Ne voyez-vous pas que ceci est un moulin où l'eau court avec tant de fureur, qu'elle vous entraînera, et mettra en pièces votre embarcation sur les pierres de la meule ? Détournez par-ici.

DON QUICHOTTE.

Regarde ces géans, ces enchanteurs. Oh ! canailles, laissez aller ceux que vous tenez prisonniers dans cette tour, ou bien je vous réduirai tous en cendre avec cette épée.

SANCHO.

Monsieur, nous nous perdons sans remède ; la barque est entraînée par le courant au milieu des

pierres. Ah! ah! elle chavire. (*La barque se tourne au milieu des cris de tout le monde; don Quichotte et Sancho viennent en nageant jusqu'au rivage où se trouvent les animaux. La barque s'y trouve portée par les eaux, et y reste renversée.*) Aï! je me noie, monsieur; nous combattons maintenant avec les eaux.

DON QUICHOTTE.

Nous sommes bien heureux d'en échapper, Sancho. Je veux baiser la terre qui m'a sauvé de la mort.

SANCHO.

Venez m'embrasser, monsieur; les hommes ne sont tous que poussière. Mais je ne puis en croire mes yeux; dites-moi, sommes-nous encore dans le fleuve, ou nous trouvons-nous en terre ferme?

DON QUICHOTTE.

Grâces à Dulcinée, nous sommes hors de péril. O malveillans enchanteurs! vous me poursuivez sur terre et sur mer, uniquement pour m'empêcher de secourir les malheureux affligés.

SANCHO.

Ce qui me désolait ce n'était pas de mourir, c'était d'être noyé dans l'eau quand j'aurais pu l'être dans le vin. Et toi, grison de mes yeux, embrasse-moi mille fois; donne-moi deux tendres baisers. Je pensais déjà que je ne te reverrais plus de ma vie.

(Deux hommes sortent avec des bâtons à la main.)

L'HOMME.

Que fait celui-ci dans ma barque?

SANCHO.

On n'y fait rien; vous pouvez vous en convaincre.

L'HOMME.

Vous me paierez mon bateau, ou bien je vous tirerai l'âme du corps avec ce gourdin; vagabonds, vauriens!

DON QUICHOTTE.

Lâche canaille, vile race de l'Achéron, est-ce ainsi que vous parlez aux chevaliers errans? Prenez.

SANCHO.

Aï! je suis bâtonné! La confession! ils m'ont éreinté!

SCÈNE II.

Un rendez-vous de chasse, avec plusieurs chasseurs.

UN GENTILHOMME, UNE DAME, DON QUICHOTTE, SANCHO PANÇA.

LE GENTILHOMME.

Je désirerais, madame, que tous les animaux arrivassent aujourd'hui en rampant, pour que vous prissiez le divertissement que vous voulez avoir.

LA DAME.

Je n'ignore point, seigneur, que vous cherchez toutes les occasions de me divertir de la cruelle mélancolie qui me poursuit.

LE GENTILHOMME.

Sans doute nos armes seront inutiles. Qui ne

tomberait pas mort à la vue de tant de beautés? Si les animaux connaissaient votre arrivée dans ces montagnes, ils viendraient d'eux-mêmes à votre rencontre, pour avoir le bonheur d'être terrassés par votre bras.

LA DAME.

Laissons pour un instant les louanges, seigneur; je sais parfaitement ce que je suis; et ce que vous me faites vient plutôt de votre caprice que de mon propre mérite. Mais, si je ne me trompe, j'aperçois deux cavaliers.

LE GENTILHOMME.

Cela est heureux; ils nous aideront à continuer plus tard notre chasse; il faut les inviter.

(Don Quichotte et Sancho paraissent à cheval.)

SANCHO.

Enfin, grâces à Dieu, nous nous trouvons parmi les vivans. Dites-moi maintenant, monsieur, que c'est encore un enchantement, et que cette jeune dame, ainsi que son compagnon que nous voyons là, sont deux géans.

DON QUICHOTTE.

Sancho, je ne suis pas aussi sot que tu me fais. Je sais bien distinguer les chasseurs des géans. Cette personne doit être quelque grande dame qui prend le plaisir de la chasse; il faut que nous allions la complimenter. Tiens l'étrier, que je mette pied à terre.

SANCHO.

Descendez, je m'en vais vous prendre par l'éperon.

(Don Quichotte, en voulant mettre pied à terre, tombe de cheval; Sancho Pança en fait autant, et se trouve sous son grison : la dame et le gentilhomme s'approchent précipitamment.)

DON QUICHOTTE.

Sancho de tous les diables! écuyer infernal! dépêche-toi de m'aider, je suis brisé.

SANCHO.

Je suis arrangé de si bonne manière!... j'ai sur le corps le bât de mon grison.

LE GENTILHOMME.

Messieurs, acceptez ma main, levez-vous.

LA DAME.

Honorable chevalier, donnez-moi la vôtre, et ne restez pas à terre.

DON QUICHOTTE.

Diane de ces bocages, je ne me repens plus d'avoir tombé, puisque le remède de cette chute devait être aussi souverain. D'ailleurs, se trouver aux pieds de votre grandeur, c'est s'élever au sommet de la plus grande félicité.

LA DAME.

Vous êtes trop poli.

SANCHO.

Je dis, madame, que je me suis trouvé aux pieds de votre magnifique et excellente hautesse. Cela a été, parce que je suis tombé de mon grison en allant tenir l'étrier à mon maître; mais je vois maintenant que si un âne m'a renversé, je rencontre qui me relève [26].

LA DAME.

Comment vous appelez-vous, honorable chevalier?

DON QUICHOTTE.

Don Quichotte de la Manche.

LE GENTILHOMME.

Que dites-vous? vous ignorez tout le plaisir que nous avons à vous voir; il y a déjà bien long-temps que la renommée de votre nom s'est répandue dans toute l'Espagne.

LA DAME, au gentilhomme.

Mon cher mari, cet homme est le célèbre don Quichotte. Il va bien nous apprêter à rire, et nous pouvons le rendre encore plus fou. (*A don Quichotte.*) N'êtes-vous pas, sous un autre nom, le chevalier de la Triste Figure?

DON QUICHOTTE.

Il y a quelque temps que je prenais ce titre; mais, depuis que j'ai tué un lion, je m'appelle le chevalier des Lions.

LA DAME.

Et vous, n'êtes-vous pas Sancho Pança?

SANCHO.

Pour mes noirs péchés: plût à Dieu que je ne l'eusse jamais été!

LA DAME.

Sancho, ne vous fâchez pas, vous trouverez dorénavant en moi l'amour d'une mère; et je veux vous prendre pour mon sigisbé [27].

SANCHO.

Pour votre sigisbé, je ne m'en soucie point; mais si votre hautesse veut me donner tout autre emploi, je l'accepterai très-volontiers.

(On entend de grands cris. Un cochon paraît, et fait tomber Sancho par terre ; don Quichotte va pour le tuer.)

DON QUICHOTTE.

Attends, animal hérissé de soies terribles, je te ferai te prosterner aux pieds de cette déité.

SANCHO.

Oh! madame, dites à ce sanglier qu'il reste tranquille, et ne me fasse rien. Aï! Jésus! (*Il tombe.*) Ah! madame! ah! seigneur don Quichotte, je m'évanouis.

DON QUICHOTTE.

Madame, l'animal est déjà mort; je regrette que ce ne soit pas un géant, pour le mettre aux pieds de votre grandeur.

LA DAME.

Sancho, Sancho, tu peux revenir à toi; le sanglier est déjà tué.

SANCHO.

Dès qu'il est tué, ordonnez qu'on le rôtisse; je le mangerai volontiers par bouchées.

LA DAME.

Sancho, je ne croyais pas que vous fussiez aussi faible.

SANCHO.

Ceci n'est pas faiblesse, c'est de la crainte. Je voudrais bien que votre hautesse dissipât le sort qu'on a jeté sur moi : je ne puis pas prendre sur moi d'être courageux une seule fois. Je dis que je suis ensorcelé parce que je me vois rompu [28].

LE GENTILHOMME.

Seigneur don Quichotte, vous me feriez grand

plaisir si vouliez venir passer quelques jours dans mon château.

DON QUICHOTTE.

Courtoisies de seigneur ne se rejettent pas. J'irai pour être le serviteur de votre noble maison.

LA DAME.

Sancho, vous ferez aujourd'hui pénitence avec nous.

SANCHO.

Quant à cela, je m'y refuse; que ceux qui veulent faire pénitence le fassent; je ne me trouve pas encore avoir l'âge nécessaire; allons manger quelque chose.

SCÈNE III.

Une salle à manger; il y a une table et des chaises.

DON QUICHOTTE, SANCHO, LE GENTILHOMME, LA DAME.

LE GENTILHOMME.

Seigneur don Quichotte, mettez-vous au haut bout de la table.

DON QUICHOTTE.

Je n'en ferai rien; votre grandeur doit s'y asseoir : elle doit avoir en tout le premier rang.

LE GENTILHOMME.

C'est vous qui occupez la première place dans cette maison : asseyez-vous.

SANCHO.

A propos de cela, je vous conterai une histoire qui arriva il n'y a pas plus d'une vingtaine d'années. Un gentilhomme de mon endroit, très-riche et très-considéré, parce qu'il descendait de Neptune du Rocio [29], marié avec dona Rigueyra das Fontainhas, fille de don Xafaris de Arroyos, homme sec et long, qui s'étouffa où il n'y avait pas d'eau, à cause d'un vol qu'on lui fit, et qui fut cause de cette célèbre querelle à laquelle se trouvait présent le seigneur don Quichotte, qui en revint blessé à un ongle. N'est-ce pas vrai, monsieur?

DON QUICHOTTE.

Dépêche-toi de finir ton histoire avant que je ne te fasse taire.

LA DAME.

Laissez parler Sancho, j'ai beaucoup de plaisir à l'entendre; il est fort aimable.

SANCHO.

Que votre hautesse vive de longues années! Comme je le racontais, cela ne va que quand.... Où en étais-je donc? je l'ai déjà oublié.

LA DAME.

A la querelle.

SANCHO.

Ah, oui! Dieu me le rappelle à propos. Ce gentilhomme, que je connaissais comme mes mains, parce qu'entre sa maison et la mienne il n'y avait qu'une écurie, ce gentilhomme invita, comme je l'ai dit, un laboureur pauvre, mais considéré, parce

qu'il ne perdit jamais son honneur, comme certaines jeunes filles [30].

DON QUICHOTTE.

Veux-tu bien achever ton histoire?

SANCHO.

Voilà que je l'achève. Ce laboureur, arrivant à la maison du gentilhomme qui l'avait invité, que Dieu veuille avoir son âme, il est déjà trépassé, et l'on dit même que l'on voyait distinctement à sa mort un ange; mais je ne me trouvai pas présent, car j'étais allé je ne sais où.

DON QUICHOTTE.

Par ma vie! si tu n'achèves, je te romprai les os.

SANCHO.

Il arriva, comme ils étaient prêts à se mettre à table, que le laboureur voulut absolument faire prendre le haut bout au gentilhomme, et que le gentilhomme insista pour qu'il s'y mît. Après bien des cérémonies, il se fâcha, et dit au laboureur : « Asseyez-vous, mauvais paysan, où je vous dis, parce que la place que je choisis devient le haut bout de la table. » Je suis entré par une porte, je suis sorti par l'autre. Le roi ordonne qu'on me raconte une nouvelle histoire.

DON QUICHOTTE.

Tu me paieras cela, Sancho; j'ai compris ton histoire.

SANCHO.

Que Dieu me fasse mourir avec ceux qui me comprennent! Je dirai à votre hautesse que le sei-

gneur don Quichotte, mon maître, m'a promis une île dont je dois être gouverneur. Mais jusqu'à présent je vis d'espérances : ordonnez-lui de tenir sa promesse, ou je ne veux plus le servir.

LA DAME.

Je vous promets de vous donner une île; il ne faut pas pour si peu de chose quitter le service de votre maître.

SANCHO.

Madame, si j'obtiens cette île, je ne la donnerai pas pour tout l'or du monde.

LA DAME.

Faites un mémoire, et je vous accorderai ce que vous demandez.

DON QUICHOTTE.

Il est inutile que votre grandeur accorde une île à Sancho, pour la gouverner; il nie que l'amour existe.

SANCHO.

Et quel rapport l'amour a-t-il avec mon île?

DON QUICHOTTE.

Comment, si tu n'as pas d'amour, pourras-tu gouverner les habitans?

SANCHO.

Que l'île arrive, et j'aimerai mes sujets; je leur ferai continuellement la charité.

DON QUICHOTTE.

Je ne doute pas de cela. Mais tu prétends que Dulcinée n'existe pas, et tu nies ainsi l'existence de l'amour?

SANCHO.

Je ne doute point qu'il y ait certaines déesses auxquelles on doive payer ses hommages dans le temple de la beauté; qu'il y ait des Dulcinées : *ex parte objecti*, j'en conviens; *à parte rei*, je ne puis le croire. Et d'ailleurs, pour prouver ce que c'est que l'amour, je m'expliquerai mieux en chantant.

Tel en miaulant un vieux chat,
Dont l'intrépidité ne dément pas la race,
S'élance sur un pauvre rat
Qui lui demande en vain sa grâce;
Tel Amour, ce tyran des cœurs,
Dont les blessures sont mortelles,
Lance sur nous ses traits vainqueurs
Quand il nous tient dans ses griffes cruelles.

(La terre tremble, et l'on voit paraître un diable sur un âne.)

LE DIABLE.

Lequel d'entre vous est don Quichotte de la Manche ?

DON QUICHOTTE.

C'est moi; que me voulez-vous ?

LE DIABLE.

Lequel est Sancho Pança ?

SANCHO.

Ce n'est pas moi; que me voulez-vous?

LE DIABLE.

Dites-le, sous peine de la mort.

SANCHO.

C'est ce petit serviteur de votre courtoisie.

LE DIABLE.

Eh bien ! attendez ici tous deux ; Merlin vient pour désenchanter madame Dulcinée du Toboso.

(Il sort.)

SANCHO.

Je n'ai jamais vu de diable plus poli : il a été fort bien élevé, et devait être fils de bonne maison ; car il a donné à Dulcinée le titre de madame.

DON QUICHOTTE.

Oh ! que ne suis-je déjà en ta présence, chère Dulcinée !

LA DAME, à part.

Notre plaisanterie va très-bien. Ce don Quichotte et son valet sont de grandes dupes.

(On voit arriver un char sur lequel paraissent Merlin, Dulcinée, et d'autres personnages tenant à la main des torches enflammées.)

DON QUICHOTTE.

O Sancho, tel est ma satisfaction et ma joie, que je regarde ce jour comme le jour le plus heureux de ma vie entière !

SANCHO.

Monsieur mon maître, ne voyez-vous pas au-dessus de l'impériale du char une chose qui ressemble à un épouvantail pour empêcher les oiseaux de manger les figues ?

DON QUICHOTTE.

Oui. Et qu'est-ce que cela peut être ?

SANCHO.

Ce que cela peut être ? C'est madame Dulcinée du Toboso ; mais ne le dites à personne.

DON QUICHOTTE.

Hélas ! ami Sancho, est-il bien possible que mes yeux soient assez heureux pour considérer enfin la belle, la charmante, la sage Dulcinée du Toboso, l'envie de Vénus, l'ardeur de Cupidon?

SANCHO.

Je voudrais bien avoir deux œufs pour faire frire avec mon maître ; il se fond comme du beurre.

DULCINÉE.

Don Quichotte, prodige de valeur, colonne du temple de Mars, *nec plus ultrà* de la vaillance, bras droit d'Achille, cœur de Pyrrhus, ô toi qui sais mêler les plaisirs de Vénus aux rigueurs de Mars, l'occasion de me désenchanter est arrivée ; tu peux me délivrer du pouvoir de ces magiciens, qui, à cause de toi, et par jalousie de ta valeur, m'ont tourmentée.

SANCHO.

C'est une pitié, monsieur ; secourons-la, la pauvre dame est sur les épines. Pauvre petite, pauvre petite !

DULCINÉE.

Es-tu muet? ne me réponds-tu pas? Si l'amour ne se fait plus sentir dans ton âme, laisse-toi émouvoir par mes larmes, unies aux tendres accens de ma voix. Qu'importe que tu saches renverser une bête féroce, si tu ne sais pas vaincre les fureurs d'un monstre cruel animé par la colère ? Cette valeur brillante qu'on admire dans ta personne, c'est une injure de te la rappeler, si tu ne peux pas délivrer une femme.

DON QUICHOTTE.

Dulcinée, si je ne t'ai point répondu, c'est que jusqu'à présent j'ai été extasié de ta beauté. Ce n'est pas par des paroles que je veux te faire connaître mes dispositions; les actions seules prouveront ce que je dois faire pour toi, esprit léger qui animes mon âme. Dis ce que tu veux que je fasse pour te désenchanter.

SANCHO.

Voilà bien le cas de vous y mettre : quand bien même vous voudriez combattre trois cents géans, je dirais que vous feriez fort bien. L'occasion vient vous trouver, et madame Dulcinée en vaut bien la peine.

DULCINÉE.

Don Quichotte, je sens venir l'instant fatal où les enchantemens m'empêcheront de parler, car il ne m'a été accordé qu'un quart d'heure pour m'entretenir avec toi, mais le seigneur Merlin te dira qui doit être l'instrument de ma délivrance.

DON QUICHOTTE.

Oh! quelle douleur! l'enchantement lui ferme la bouche et l'empêche de parler.

SANCHO.

Si c'est à la bouche qu'est arrivé l'accident, il doit être causé par une goutte coraline, car elle est ma foi bien vermeille.

MERLIN.

Vaillant don Quichotte, cette infortunée que tu vois est ta Dulcinée bien-aimée. Je veux la désen-

chanter à cause de toi, mais il faut pour cela que Sancho Pança reçoive trois cents coups de fouet bien appliqués.

SANCHO.

Dites-moi, seigneur Merlin, qu'est-ce que mon derrière peut avoir à faire avec le désenchantement de madame Dulcinée ?

MERLIN.

Ainsi en ont ordonné les astres et le destin.

SANCHO.

Eh bien ! soyez persuadé qu'elle demeurera enchantée *per secula seculorum*. Qu'elle soit en repos, je ne me fouette pour personne.

DON QUICHOTTE.

Sancho ! cœur de pierre, âme de marbre, entrailles de caillou, ces larmes ne t'émeuvent pas ! Reçois les étrivières, je t'en conjure, par ta propre existence, aie pitié d'une fleur qui, née à peine dans le jardin de la beauté, a trouvé sa perte au milieu des enchantemens.

SANCHO.

Je dis, moi, que je ne veux point me fouetter. Fouettez-vous si vous voulez, vous qui êtes un pénitent de l'Amour.

DON QUICHOTTE.

Mon cher Sancho, mon fidèle ami, laisse-toi donner les étrivières ; qu'est-ce que cela te fait ? Ne me refuse pas une chose qui est entre tes mains.

SANCHO.

Entre mes mains, je n'en conviens pas du tout; elle serait plutôt sur mon derrière.

LA DAME.

Qui n'est pas capable de recevoir trois cents coups d'étrivières, supportera encore moins le poids du gouvernement d'une île. Allez, vilain paysan, qui y regardez de si près; et faites-vous autre chose que ce que vous devez, en exécutant ce que vous demande une dame affligée?

SANCHO.

Madame, n'y a-t-il pas d'autre moyen? puisque je suis né pour être malheureux, que ces étrivières du diable arrivent. Ah! île fâcheuse, combien tu me coûtes. Seigneur diable, ayez pitié de moi, je vous promets, si j'en échappe, un joli présent. (*Il reçoit des coups de fouet.*) Un, deux, vingt, ah! mon pauvre derrière [31]!

DON QUICHOTTE.

Tais-toi, Sancho, tais-toi, j'y vais : tu es un fidèle compagnon.

SANCHO.

Je ne sais ce que vous dites. Regardez, madame Dulcinée, regardez comme j'ai le dos pour l'amour de vous.

MERLIN.

Dulcinée est enfin désenchantée, grâce à Sancho Pança.

LE GENTILHOMME.

Recevez mes complimens, seigneur don Quichotte, sur le désenchantement de madame Dulcinée.

DON QUICHOTTE.

Elle sera toujours prête à servir votre grandeur.

LA DAME.

En vérité, Sancho Pança, vous venez de faire une action si digne de louange, qu'on devrait l'inscrire avec de la craie sur l'écorce des arbres. Je vous fais à l'instant même gouverneur d'une île; allez, j'espère tout de vos services, parce que vous êtes un homme de grande espérance.

SANCHO.

Les services en espérance sont bien verts : je souhaite que l'île soit du côté de Caldas.

DON QUICHOTTE.

Sancho, puisque tu vas gouverner, tu dois avoir toujours dorénavant la justice présente à tes regards.

SANCHO.

Oui, monsieur, je vais la faire peindre, et je l'aurai toujours sous les yeux.

DON QUICHOTTE.

Ne te laisse pas corrompre par les présens.

SANCHO.

Pour ne pas me corrompre, je me salerai.

DON QUICHOTTE.

Sancho, je ne te dis plus que deux paroles : il faut aimer Dieu, et ton prochain comme toi-même.

SANCHO.

Amen.

SCÈNE IV.

Une salle ornée de carreaux de faïence bleue; il s'y forme plusieurs danses. Un huissier et un écrivain crient : vive notre gouverneur Sancho Pança!

SANCHO, L'HUISSIER, L'ÉCRIVAIN. Plusieurs personnages paraissent alternativement.

SANCHO.

Il n'y a pas de chose dans cette vie qu'on n'obtienne avec du travail. Est-il possible que je sois devenu gouverneur! il me semble en vérité que c'est un songe! il est certain qu'il n'y a rien de tel que d'être écuyer d'un chevalier errant! Ah! monsieur l'huissier, tenez mieux votre verge, et ne menez pas mal la justice. Dieu le sache ainsi que tout le monde, je veux aller aussi droit que son épée.

L'HUISSIER.

Puisque vous venez de nous parler d'épée et de justice, dites-nous pourquoi on peint cette divinité avec les yeux couverts d'un bandeau, tenant une épée d'une main et des balances de l'autre? cela met mon esprit dans l'embarras, et personne n'a pu encore m'éclairer; votre grâce, qui n'ignore de rien, saura sans doute le faire!

SANCHO.

Grand bien me fasse! huissier, soyez attentif : vous saurez d'abord que la justice est une chose peinte, qu'il n'existe pas une femme semblable dans le monde, et qu'elle n'est pas plus de chair et d'os que

madame Dulcinée du Toboso, ni plus ni moins. Cependant comme il était nécessaire d'avoir cette figure sur la terre pour faire peur aux grandes personnes, comme le fantôme effraie les petits enfans, on représenta une femme vêtue à la Melpomène, parce que la justice s'achève toujours par une tragédie; on lui mit un bandeau, parce qu'on prétend qu'étant louche, elle était sujette à se servir d'un œil pour un autre; toutefois, comme elle devait marcher droit, afin qu'on ne s'aperçût pas de ce défaut, on lui couvrit les deux yeux; le glaive à la main signifie qu'elle doit tout enlever à la pointe de l'épée, c'est-à-dire à tort ou à raison. Les docteurs qui parlent sur cette matière, ne déclarent point si c'était un glaive flamboyant, un espadon ou un fleuret. Mais je comprends de moi-même, et pour moi, que la lame était de papier, la croix comme celle des sbires, la garde de verre, le pommeau d'épices, et la poignée de métal; dans l'autre main notre justice avait une balance de deux fonds de melon comme les enfans; elle n'a point d'amis ni de répondans (32), mais après tout elle rend assez bon compte d'elle, et, quand on ne l'égare point, elle est très-sage. Il y a quelque temps, j'étais ferré sur cet article, parce que je puis vous dire que je m'étais mis la justice dans la tête; mais les chevaleries du seigneur don Quichotte m'ont obligé à fermer mes livres et même à en déchirer les feuillets.

L'HUISSIER.

Je comprends l'énigme; maintenant puis-je appeler les causes pour l'audience?

SANCHO.

Comment, drôle! les causes pour l'audience! est-ce qu'elle est secrète ici? comment s'appelle cette île?

L'ÉCRIVAIN.

L'île des Lézards.

SANCHO.

C'est bon : quand on lui donnera la confirmation, il faudra changer son nom, et l'appeler l'île des Pançəs en mémoire de mon ventre. Je veux encore vous demander quelque chose : à combien est la mesure de vin?

L'HUISSIER.

A quinze sous.

SANCHO.

Qu'on la mette à l'instant même à six liards, sous peine de mort; je ne veux pas que, faute de vin, il n'y ait point d'ivrognes dans mon île. Ordonnez que les parties paraissent à l'audience.

(Un homme paraît.)

L'HOMME.

Monsieur le gouverneur!

SANCHO.

Que voulez-vous à monsieur le gouverneur?

L'HOMME.

Monsieur le gouverneur, je demande justice.

SANCHO.

Et de qui voulez-vous que je vous fasse justice?

L'HOMME.

Je veux justice.

SANCHO.

Quel entêtement! Homme du diable, quelle justice voulez-vous? On en voit une foule d'espèces, il y a la justice droite, la justice bancale, la justice louche, la justice aveugle, et enfin la justice avec des cataractes sur les deux yeux.

L'HOMME.

Quelle qu'elle soit, je veux la justice, monsieur le gouverneur.

SANCHO.

Ah! dès que vous voulez justice... Holà! qu'on me justicie cet homme à la potence.

L'HOMME.

Mais, monsieur le gouverneur, ce n'est pas contre moi que je la demande.

SANCHO.

Et contre qui la veux-tu?

L'HOMME.

Contre la justice elle-même.

SANCHO.

Et que t'a-t-elle fait?

L'HOMME.

Elle ne m'a point fait justice.

SANCHO.

Votre demande, à ce qu'il me paraît jusqu'à présent, est de toute justice. Eh bien, allez-vous-en, et vous nous en parlerez dans trois jours.

L'HOMME.

Cela est bien vague.

LE GREFFIER.

Seigneur, nous ne savons pas ce que demande cet homme?

SANCHO.

Homme, que demandes-tu?

L'HOMME.

Je demande l'accomplissement de la justice.

SANCHO.

Et quel accomplissement voulez-vous de la justice?

L'HOMME.

Je m'accommoderai de tout ce qu'elle voudra.

SANCHO.

Huissier, allez ouvrir le tiroir de mon secrétaire, et là, parmi plusieurs bagatelles que j'y ai rassemblées, vous trouverez une image représentant la justice, vous la donnerez à cet homme, afin qu'il s'en aille.

L'HOMME.

Je ne veux pas de justice en image.

SANCHO.

Mais, ivrogne, ne savez-vous pas que dans cette île la justice n'existe qu'en peinture? Huissier, mettez-moi cet homme à la porte : il n'y a aucune raison dans ce qu'il demande.

L'HOMME, en partant.

A-t-on jamais vu une plus grande injustice?

(L'huissier reparaît avec un prisonnier.)

L'HUISSIER.

Seigneur, ce tavernier vient d'être pris au moment où il venait de mettre de l'eau dans une pipe de vin; que doit-on lui faire?

SANCHO.

De l'eau dans le vin! est-il une plus grande insolence! Comment! homme du diable, la foudre n'est pas tombée sur vos mains? Qu'il soit pendu à l'instant, sans appel; j'ai dit.

LE TAVERNIER.

Seigneur, cet huissier ment.

SANCHO.

C'est une autre affaire. Dès que l'huissier ment, allez-vous-en. Mais, écoutez, envoyez-moi une mesure de ce vin; je veux m'assurer s'il y a de l'eau.

LE TAVERNIER, en partant.

Que votre grâce vive de longues années.

(Une femme paraît.)

LA FEMME.

Monsieur le gouverneur, je viens me plaindre à vous d'une insolence...

SANCHO.

Comme vous demandez quelque chose, allez-vous-en.

LA FEMME.

Si vous ne m'avez pas encore entendue, comment pouvez-vous déjà m'expédier?

SANCHO.

Est-ce que je ne puis pas juger sans vous entendre ?

LA FEMME.

Seigneur, voici l'affaire. Je suis une jeune personne qui n'ai jamais connu le mariage. Devenue pécheresse, je suis tombée dans la tentation.... Un mauvais sujet, vous me comprenez sans doute.... Eh bien ! il dit maintenant qu'il ne veut pas se marier avec moi.

SANCHO.

Eh bien ! ne vous mariez pas avec lui : c'est la plus grande vengeance qu'il y ait au monde.

LA FEMME.

Seigneur, je veux me marier, mais il ne paraît plus ; je pense qu'il a fui.

SANCHO.

Holà ! Qu'on mette cette femme en prison, avec un nœud coulant au cou, et les fers aux pieds ; qu'elle reste chargée de chaînes jusqu'à ce qu'on voie reparaître l'homme avec lequel elle doit se marier.

LA FEMME.

Seigneur, cela est contre la justice ; considérez que je suis une femme, et que je n'ai jamais été en prison.

SANCHO.

C'est pour cela même ; allez.

LA FEMME.

Est-il permis qu'une chose semblable se passe dans le monde ?

L'HUISSIER.

Nous n'avons pas encore vu un gouverneur plus intègre ni plus sage.

SANCHO.

C'est seulement pour voir. Personne ne badinera avec moi.

(On voit paraître un homme qui jette les hauts cris.)

L'HOMME.

A l'aide! ils m'ont tué! il n'y a pas de justice dans cette île.

SANCHO.

Qu'est-ce que tu as, brave homme? de quoi te plains-tu?

L'HOMME.

Monsieur le gouverneur, je suis blessé de part en part; je ne puis pas parler, parce que je suis un homme mort.

SANCHO.

Vous ne pouvez pas parler, parce que vous êtes mort! Holà! qu'on apporte l'âme de cet homme, et qu'on la lui introduise de force, afin qu'il parle. Il n'est pas raisonnable que la république souffre de l'impunité des délits.

L'HOMME.

Monsieur le gouverneur, écoutez l'histoire la plus atroce qui soit arrivée dans cette île; préparez-vous à l'étonnement, apprêtez votre admiration, redoublez votre attention pour m'entendre.

SANCHO.

Huissier, disposez l'étonnement, faites préparer

l'admiration, déroulez l'attention, pour qu'on entende au tribunal les plaintes de cet homme. Comme personne ne peut le nier, selon la disposition du texte *in L. Cæcus*, § *Tortus*, *ff.*, nul ne doit fermer l'oreille quand il s'agit d'écouter un plaignant [33].

LE GREFFIER.

Cet homme est un véritable bourreau de textes.

SANCHO.

Brave homme, contez votre affaire. Je me débouche les oreilles pour vous entendre.

L'HOMME.

Seigneur, voici le cas...

SANCHO.

Cela suffit ; ne m'en dites pas davantage. Ah ! voici le cas. Y a-t-il une plus grande insolence, et peut-on perdre ainsi le respect dû à la justice ? Holà ! holà !

L'HOMME.

Écoutez-moi, seigneur, cela n'est encore rien ; écoutez-moi jusqu'à la fin.

SANCHO.

Qui a entendu cette affaire ne peut pas en demander davantage, et doit faire sur-le-champ justice. Ho ! huissier ! qu'on dresse une potence dans mon cabinet, pour que le délinquant soit châtié plus publiquement.

LE GREFFIER.

Quel délinquant, seigneur ? vous n'avez pas encore entendu de qui il était question.

SANCHO.

J'ai un tel désir de rendre justice, que la colère me monte à la tête en un tour de main, de sorte que si vous ne m'avertissiez point qu'on n'avait pas encore parlé du coupable, j'étais capable de vous envoyer pendre vous-même comme la personne que j'avais le plus à ma disposition.

L'HOMME.

Monsieur le gouverneur, considérez que...

SANCHO.

J'ai considéré; qu'y a-t-il de plus?

L'HOMME.

Que j'allais... en allant... pour aller...

SANCHO.

N'avez-vous pas achevé d'aller? Finissez, avec vos allées et venues.

L'HOMME.

En allant donc...

SANCHO.

Allez donc, brave homme, cela a déjà été dit, ne me faites pas damner. Les moindres retards que j'apporte à mettre la justice en exécution, sont autant d'éternités de peines que vous me mettez sur la conscience.

L'HOMME.

J'allais donc tranquillement, sans faire de mal à personne, lorsque je rencontrai un grison attaché à une porte; je voulus passer, et je lui en demandai permission, mais il ne me répondit pas: je recommençai à la lui demander avec des paroles fort po-

lies, lorsque, levant les pieds de terre, il m'appliqua ses deux fers droit sur l'estomac, de manière à me faire sortir le sang de la bouche. Voici l'affaire, seigneur; je vous supplie de ne point laisser sans châtiment une insulte semblable.

SANCHO.

Je m'en occuperai certainement. Je jure par ma foi d'écuyer errant, et par les yeux de ma femme dona Thérèse Pança (34), que le monde verra le châtiment exemplaire d'un aussi grand crime.

L'HOMME.

Aï! monsieur le gouverneur, c'est là dans le creux de l'estomac qu'est tout mon mal.

SANCHO.

Voyez bien si ce n'est pas la faim! Ce qu'il y a de certain c'est que si l'estomac avait des dents comme la bouche, le grison vous les brisait. Dites-moi, brave homme, cet âne qui vous a envoyé une ruade de quelle taille était-il?

L'HOMME.

Je n'ai pas ici de quoi faire la comparaison.

SANCHO.

Regardez-moi bien, était-il de ma stature?

L'HOMME.

Cela se pourrait.

SANCHO.

C'est fort bien: l'huissier va aller avec vous, vous approcherez doucement de ce grison, vous lui direz: Au nom de monsieur le gouverneur, vous êtes

prisonnier; et vous l'amènerez devant moi bien attaché.

(L'huissier et l'homme viennent avec l'âne.)

L'HUISSIER.

Voici le délinquant prisonnier; il m'a donné bien de la peine à le lier.

L'HOMME.

Monsieur le gouverneur, c'est l'agresseur; c'est lui qui m'a blessé; appliquez-lui la loi.

SANCHO.

Voyez, messieurs, qui trouble la république. Dis-moi, grison, quel mal t'a fait cet homme pour le maltraiter de la sorte? Le diable d'animal ne répond pas, ses torts sont certains : celui qui se tait a commis le délit, aussi sûr que nous sommes ici présens. Comment t'appelles-tu, grison? A qui appartiens-tu? Quelle est ta demeure? De qui es-tu fils? Que dis-tu? Cet âne ne s'émeut de rien. Il doit être vieux, car il se serre les côtes et ne veut pas parler. Huissier, ne le connaîtriez-vous pas, vous qui êtes plus ancien dans le pays?

L'HUISSIER.

Votre grâce nous en dit de nouvelles! Ne reconnaissez-vous pas votre âne, surnommé le grison? C'est peut-être parce que cet animal se fie en votre clémence qu'il commet de semblables insultes. Nous verrons maintenant votre justice.

SANCHO, à part.

Y a-t-il une plus grande disgrâce? Ah! grison de mon âme, qui aurait pu te dire que je deviendrais

ton bourreau ? C'est pour cela sans doute qu'en entrant tu me jetais quelques regards pour implorer ma compassion. Il n'y a pas de remède, il faut que je prononce la sentence. Tout ce que je puis faire c'est de ne pas l'exécuter. Holà, que personne ne se rappelle ce que je viens de dire.

L'HOMME.

Expédiez-moi, seigneur.

SANCHO.

Pour que le monde connaisse mon intégrité et mon incorruptibilité, je fais savoir à tous que je lance la sentence suivante contre mon propre grison. (*Il dicte la sentence.*) Vu le grison et l'accusation du demandeur, preuves données de part et d'autre, il résulte que le susdit demandeur allant se frotter contre la jambe de l'âne coupable, celui-ci, levant le pied gauche, lui a détaché une ruade qui, lui donnant dans le ventre, malgré la délicatesse de cette partie, l'a étendu par terre comme une lamproie; et parce qu'il est évident, d'après le rapport de l'huissier ici présent, qui ne me laisserait pas mentir, que le coupable grison portait sous le pied une garniture de fer, vu que de telles armes sont prohibées, parce qu'on les considère comme armes courtes, nous ordonnons que ledit grison soit déferré, et aille sans bât au marché aux mules, exposé aux railleries des grisons ses camarades, afin que sa figure rougisse, et qu'il nous montre qu'il n'est pas un âne sans honte; *item*, qu'il ne puisse plus être père de petits ânons; *item*, qu'il soit envoyé sur la rive de Cotovia, où il ne pourra manger

que du gazon et des écorces de melon et de pastèques comme un âne de porteur d'eau : il paiera en outre les frais et les dépens. Fait à l'île des Pançàs.

TOUS.

Vive notre gouverneur Sancho Pança! qu'il vive pour être l'exemple des ministres et l'honneur des îles.

SANCHO.

Je suis bien satisfait que vous voyiez mon intégrité. Malgré l'amour que je porte à mon grison, cela ne m'a pas empêché de faire justice. Maintenant je veux écrire une lettre à ma femme. Greffier, écrivez-la; mettez en tête une croix avec une lampe allumée.

LE GREFFIER.

Et pourquoi une lampe, seigneur?

SANCHO.

Êtes-vous devenu âne? Où avez-vous vu une croix sans lampe (35)?

L'HUISSIER.

Je l'ai mise.

SANCHO, dictant.

Ma Thérèse, vous saurez ce que vous disait le diable, je suis devenu gouverneur en corps et en âme; mais ce n'est pas une raison, parce que je me suis élevé à quelques pouces de terre, pour que mon amour conjugal vous manque, ainsi que les lettres que je vous dois. (Trois points et quatre virgules.) Puisque vous savez bien que quand j'épluche sur la planche à four le froment de votre affection, je jette la bourre de l'ingratitude, en vannant les choses

obligeantes, l'âme de la correspondance reste criblée. Cependant mon amour allant au moulin des dernières extrémités, c'est là que se mettent en farine les caresses du cœur; et, le meunier de la distance me refusant la mouture de votre vue, mes yeux tamisent des larmes, avec lesquelles pétrissant la farine du chagrin dans la huche des souvenirs douloureux, les soupirs font lever cette pâte, que j'étends sur la planche des rigueurs, pour la mettre dans le four des peines; elle s'y cuit au feu des désirs. Donnant au mitron le gâteau du souci, je garde le pain acide de votre souvenir dans l'armoire de ma mémoire. (Point d'interrogation.) Enfin, ma femme, j'ai déterminé que vous allassiez en coche, vous et ma fille à qui je recommande de se souvenir qu'elle a un père gouverneur. Je vous envoie, par la présente occasion, des escargots de mer et un sac de sable; c'est tout ce que produit notre île; grâces soient rendues à Dieu qui nous donne encore plus que nous ne méritons! Le grison se porte bien, et vous envoie mille souvenirs; il me charge de vous dire qu'il ne vous écrit pas parce qu'il a à une main quelques clous que lui a fait venir un maréchal en se querellant avec lui. Voyez si je puis vous être bon à quelque chose, je suis à votre disposition. — Ile des Lézards. Votre mari, si vous le voulez bien, Sancho Pança, gouverneur. Cette lettre sera remise à l'instant.

L'HUISSIER.

Oui, seigneur; mais voici assez d'affaires, nous ne voulons pas que vous vous excédiez de travail, tout ne peut pas se terminer en une seule fois. Ve-

nez dîner; le conseil municipal de cette île a fait préparer un banquet magnifique pour votre grâce dans les salles de l'hôtel de ville.

SANCHO.

Huissier, je ne veux pas tant de cérémonies (36).

L'HUISSIER.

Si vous ne voulez pas dîner à l'hôtel de ville, nous resterons ici, et nous irons ensuite faire le tour de l'île.

SANCHO.

Allons reconnaître les plats, et donnez-moi à dîner partout où vous voudrez, parce que le ventre *non patitur moras*.

L'HUISSIER.

Allons.

SCÈNE V.

Une salle où est dressée une table mal ordonnée, avec une bouteille dessus. On aperçoit sur les côtés un médecin, un chirurgien, deux violons, une basse. Les acteurs paraissent.

SANCHO, L'HUISSIER, LE GREFFIER, LE MÉDECIN.

SANCHO.

Qui est-ce qui aurait pu te dire, pauvre Sancho Pança, que, de la rustique cabane de ton aldée, tu parviendrais à de si grands honneurs? Il n'y a pas de doute que les préparatifs de cette table ne soient dignes d'un grand prince. Si tout cela n'est qu'en

attendant, que sera-ce quand nous en serons au repas? O affamé Sancho Pança, c'est maintenant que tu vas tirer ton ventre de sa misère. Si je pouvais avoir dans cette occasion sept bouches, dix gosiers, quatre rangées de dents, huit mandibules pour engloutir tant de mets!

L'HUISSIER.

Monsieur le gouverneur, asseyez-vous.

SANCHO.

O cher huissier de mon cœur, dites-moi qui sont ces deux messieurs.

L'HUISSIER.

Celui-ci est un médecin et celui-là est un chirurgien; ils sont tous deux dans l'usage d'assister aux banquets qui se donnent au gouverneur; ils indiquent plus d'apparat et un plus grand état de maison.

SANCHO.

Je me passerais de l'apparat, si la grandeur consistait à ne pas manger. Et quels sont ces hommes à perruques jaunes qui se donnent tant de mouvement?

L'HUISSIER.

Ce sont ceux qui jouent de divers instrumens pendant le repas pour exciter à l'appétit.

SANCHO.

Je n'ai pas besoin de ces raffinemens pour manger; j'ai de l'appétit pour six bœufs.

(Les instrumens jouent très-faux.)

L'HUISSIER.

Qu'est-ce que l'on joue?

SANCHO.

Cette fanfare est sans doute de rigueur; elle semble être en musique.

LE MÉDECIN.

Monsieur le gouverneur, faites-nous l'honneur de manger; accordez-nous cette grâce.

SANCHO.

Il n'y a pas besoin de tant de prières. (*A part.*) Ce médecin est poli.

LE MÉDECIN.

Premièrement, monsieur le gouverneur, je vous engagerai à manger avec parcimonie.

SANCHO.

La parcimonie, est-ce quelque chose qui se mange?

LE MÉDECIN.

Manger avec parcimonie, c'est manger avec tempérance.

SANCHO.

Et la tempérance est un terme de cuisine?

LE MÉDECIN.

La tempérance, c'est la même chose que manger modérément, parce que, conformément à la meilleure opinion des modernes, beaucoup manger détruit les forces de la nature.

SANCHO.

Voilà qui est pis que tout le reste; moi, je vous

dis que vous êtes un âne : manger beaucoup est utile à l'estomac, parce que c'est le moyen de l'emplir, et que, conformément à la meilleure philosophie, *non datur vacuum in rerum natura*. C'est pourquoi je mangerai.

LE CHIRURGIEN.

Monsieur le gouverneur, avant que vous ne mangiez, je veux, avec votre permission, remplir auprès de vous un petit office tenant à ma profession.

SANCHO.

Sans doute que ce banquet a quelque apostume, puisque le chirurgien s'en mêle. Voyons, de quoi s'agit-il?

LE CHIRURGIEN.

Je veux vous redresser la poitrine; tenez-vous droit, ne vous penchez pas en mangeant; vous pourriez vous briser aisément une artère.

SANCHO.

Est-ce que vous ne me laisserez pas manger à ma fantaisie? Que vous importe que je mange droit ou penché? Croyez-vous par hasard que c'est la première fois que je dîne dans ma vie?

LE MÉDECIN.

Seigneur, autre chose est de prendre ses repas comme écuyer ou comme gouverneur; c'est comme tel que nous voulons vous faire manger selon les règles de la médecine et de la chirurgie. La conservation de votre vie nous importe infiniment. Nous vous regardons comme l'unique refuge de notre espérance.

SANCHO.

Que je sois ce que vous voudrez, et laissez-moi manger. Qu'on m'avance la soupe.

LE MÉDECIN.

De la soupe. Non pas, enlevez. Ne mangez pas de soupe; c'est une chose extrêmement nutritive, très-dangereuse, donnant beaucoup de sang, et qui peut vous occasioner une stupeur générale.

SANCHO.

Ainsi la soupe donne des stupeurs; c'est vous qui m'en feriez avoir. J'en mangerai, dût-il en résulter deux cents étourdissemens.

LE MÉDECIN.

Je vous requiers, de la part de la faculté, de ne point manger de soupe, parce que dans cette île elle a les plus mauvais effets.

SANCHO.

C'est parce que vous ne savez pas bien la manger.

LE MÉDECIN.

Monsieur le gouverneur, laissez cela; il ne manque pas d'autres mets dont vous pouvez vous satisfaire; mangez de ce plat de rôti.

LE CHIRURGIEN.

Non, avec votre permission, monsieur le docteur, il n'est pas convenable maintenant que M. le gouverneur mange du rôti; cela peut lui blesser la gorge, à cause des parties trop cuites dans le four et de l'acrimonie de la sauce.

LE MÉDECIN.

Alors ne mangez pas de rôti, si la chirurgie l'ordonne.

SANCHO.

Ainsi, monsieur le docteur, vous êtes inquisiteur (37) de mon ventre. Le chirurgien nous fait là une plaisante histoire, en nous disant que le rôti fait mal à la gorge.

L'HUISSIER.

Monsieur le gouverneur, tout ce que ces messieurs disent est pour votre bien; et ils savent bien ce qu'ils font.

SANCHO.

Huissier, j'ai toujours entendu dire : Qui te donne un os ne désire pas de te voir mourir. Ces médecins non-seulement ne me donnent pas de viande, mais ils me refusent même les os. Je voudrais savoir pourquoi ils m'ont invité, s'ils ne me laissent pas manger.

LE MÉDECIN.

Voilà qui est singulier; nous ne vous refusons que ce qui est nuisible. Nous le répétons, il y a ici une foule de choses dont vous pouvez manger.

SANCHO.

C'est fort bien. Tâtons de ces perdrix.

LE MÉDECIN.

Ta, ta, ta! des perdrix dans aucun cas. Elles sont on ne peut plus pernicieuses à la vie de l'homme.

SANCHO.

Ah! messieurs, comment pouvez-vous dire cela

de la perdrix, que l'on mange en s'en léchant les doigts, parce qu'elle est si délicate, qu'on ne veut pas en perdre le goût (38)?

LE MÉDECIN.

Monsieur le gouverneur, prêtez-moi attention. La perdrix, comme le dit Averroès, est extrêmement indigeste : *O nis saturatio mala, perdix autem pessima* (39).

SANCHO.

Mais, messieurs, laissez-moi au moins par charité manger de ce bœuf, pour la consolation de ma panse. J'ai toujours entendu dire que *vacare culpâ magnum est solatium.*

LE MÉDECIN.

Écoutez, monsieur le gouverneur; nous ne doutons pas que le bœuf ne soit un aliment très-généreux; cependant, comme vous n'avez encore rien pris, il ne vous est pas permis de manger du bœuf à jeun. C'est un aliment très-substantiel : l'estomac est faible, il s'établit une lutte entre eux; nécessairement la victoire reste au vainqueur; et de cette victoire il peut résulter très-aisément la mort.

SANCHO.

Il paraîtrait, d'après cela, que je ne suis pas même capable de manger du bœuf.

LE MÉDECIN.

Cela est vrai pour l'instant.

SANCHO.

Que me répétez-vous encore, quand je me sens

par moment prêt à tomber de faiblesse? Laissez-moi manger de ce plat que voilà; je meurs de faim.

LE MÉDECIN.

Êtes-vous fou, seigneur? Vous voulez manger un plat; ne voyez-vous pas qu'il est d'étaim, et qu'il peut vous causer des obstructions?

LE CHIRURGIEN.

C'est vrai, seigneur, l'étaim n'est pas bon pour l'estomac étant fondu; encore bien moins quand il est dans toute sa crudité.

SANCHO.

Tout cela est vraiment honteux. Je mangerai ce que je voudrai, parce que je suis gouverneur en chef de cette île et de ses alentours.

LE MÉDECIN.

Vous y avez la main, seigneur.

SANCHO.

Oui, j'ai la main pour vous donner des soufflets; à vous, médecin des urines, et à vous, chirurgien du diable [40].

L'HUISSIER.

Seigneur, ne mangez pas, cela peut vous faire du mal; ces messieurs le disent.

SANCHO.

Si manger fait mal, ne pas manger en fait aussi; et si je dois mourir de ne pas manger, je préfère mourir en mangeant. Que la martre meure, mais qu'elle meure rassasiée.

(Il s'élève une grande querelle, et l'on fait beaucoup de bruit.)

LE MÉDECIN.

Que tout le monde accoure; monsieur le gouverneur veut se tuer de ses propres mains.

LES VIOLONS.

Payez-nous, seigneur; nous étions ici pour jouer du violon.

SANCHO.

Ce serait payer des fouets au bourreau.

TOUS.

Haro sur le gouverneur, qui ne veut pas nous payer.

LE MÉDECIN.

Haro sur le gouverneur, qui veut se tuer lui-même.

SANCHO.

A l'aide! ils veulent me laisser mourir de faim!

L'HUISSIER.

Allons faire la ronde dans l'île; il est déjà nuit.

SANCHO.

Je ne veux pas faire la ronde; que le diable emporte l'île. Y a-t-il ici près quelque taverne?

LE GREFFIER.

Allons-nous-en, et après nous vous donnerons bien à manger sans que le médecin ou le chirurgien en sachent rien.

SANCHO.

Voyez bien ce que vous dites.

L'HUISSIER.

Vous pouvez vous fier à moi.

SANCHO.

Allons faire la ronde. Mais attendez; si nous rencontrons quelques garnemens (41) qui nous cassent le nez, quel compte pourrons-nous rendre de nos personnes?

L'HUISSIER.

Nous allons précisément pour les prendre.

SANCHO.

C'est la même chose que si je disais : Tire-moi un œil pour en crever deux à mon voisin. Non, monsieur; laissez faire leurs farces à ceux qui les font; s'ils ne peuvent s'amuser durant le jour, qu'ils le fassent pendant la nuit qui leur appartient, et que personne ne peut leur tirer de force.

L'HUISSIER.

Allons, seigneur, ou nous vous entraînerons hors d'ici.

SANCHO.

Allons; mais observez que j'y vais comme quelqu'un que l'on emmène malgré lui.

SCÈNE VI.

Une place avec des maisons. On voit quelques personnages déguisés, et donnant une sérénade.

SANCHO, L'HUISSIER et LE GREFFIER arrivent en faisant leur ronde.

SANCHO.

C'est maintenant que je me rappelle le temps où je faisais la cour à ma Thérèse. C'était un plaisir; je lui donnai un jour une sérénade à tout faire danser : la diable de femme était dédaigneuse comme je ne sais quoi! Je lui demandai la permission de baiser sa main; et elle me tourna le dos avec tant de grâce et de gentillesse, que je le baisai, croyant que c'était cette main que je désirais si vivement. Je lui chantai une chanson infernale, et les accens de ma voix étaient capables de renverser un homme.

L'HUISSIER.

Allons prendre ces vauriens.

SANCHO.

Laissez-les, huissier.

L'HUISSIER.

C'est une honte, seigneur, qu'on aille inquiéter ainsi d'honorables jeunes filles qui demeurent dans la maison de leurs parens.

SANCHO.

Vous avez raison. Holà! messieurs, vous pouvez bien faire la cour sans déranger les jeunes filles.

LE GREFFIER.

Vous n'avez point de respect pour la justice; allez-vous-en sur-le-champ.

SANCHO.

Enfans, ne donnez point de scandale au voisinage, et ne causez pas de trouble par vos divertissemens pendant que je ne ferai pas ma ronde.

UN JEUNE HOMME.

Allons donner une autre sérénade du côté de la cour.

L'HUISSIER.

J'aperçois dans un coin un homme ayant un masque; il faut que vous l'alliez reconnaître.

SANCHO..

Et comment le reconnaîtrai-je s'il est masqué?

L'HUISSIER.

C'est pour cela même qu'il faut y aller.

SANCHO.

Eh! monsieur, démasquez-vous, je veux vous reconnaître. (*Il le démasque.*) Je l'ai déjà reconnu.

L'HUSSIER.

Qui est-ce?

SANCHO.

C'est un homme masqué.

L'HUISSIER.

Demandez-lui qui il est de la part de monsieur le gouverneur.

SANCHO.

De par monsieur le gouverneur, qui êtes-vous?

L'HOMME.

Que vous importe?

SANCHO.

N'avais-je pas dit qu'il allait se fâcher? Vous n'avez pas voulu prendre mon conseil.

L'HUISSIER.

Recommencez à le lui demander.

SANCHO.

De par le roi, qui êtes-vous?

L'HOMME.

La méchante femme qui t'a mis au monde.

SANCHO.

Aï! c'est ma mère; mais elle est déjà morte. Serait-ce son âme qui me vient voir? Dites, de grâce, qui êtes-vous?

L'HOMME.

Je suis votre bancale de grand'mère.

SANCHO.

Vous mentez, drôle; ma grand'mère n'était pas bancale, et personne dans ma famille ne l'a été: c'est vous qui l'êtes.

L'HUISSIER.

De par le roi, vous êtes prisonnier.

L'HOMME.

Je ne veux pas aller en prison.

SANCHO.

Vous ne voulez pas y aller ? regardez bien à ce que vous dites ?

L'HOMME.

Je ne veux pas y aller, je le répète.

SANCHO.

Eh bien, allez-vous-en.

L'HUISSIER.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Il ne veut pas aller en prison ; venez à l'instant.

SANCHO.

Huissier, vous êtes terrible. Si cet homme ne veut pas aller en prison, nous ne pouvons pas l'emmener contre sa volonté ; ne voyez-vous pas qu'il peut aller se plaindre de nous ?

L'HUISSIER.

Il y a trop long-temps que cela dure ; il faut qu'il vienne de cette sorte.

(Il tire l'épée.)

L'HOMME.

Je vais vous enfiler, si vous venez par-ici.

(Les épées se croisent, et Sancho s'enfuit.)

SANCHO.

Les pieds sont bons à quelque chose. Que l'huissier aille à tous les diables ; je l'ai échappé belle.

L'HUISSIER.

Ah ! monsieur le gouverneur !

SANCHO, à une fenêtre.

Ne laisserez-vous pas un seul instant ce pauvre gouverneur jouir de son gouvernement, en se reposant sur son lit, les jambes à l'air ?

L'HUISSIER.

Monsieur le gouverneur !

SANCHO.

Puissiez-vous être sourds le reste de votre vie ! L'entendez-vous avec le marteau ? il frappe à faire croire qu'il bat du jonc.

LE GREFFIER.

Ne nous entendez-vous pas, monsieur le gouverneur ?

SANCHO.

Ceci est une sottise ; si j'entendais, ne répondrais-je point ?

L'HUISSIER.

Écoutez ! nous frappons.

SANCHO.

Le bruit du marteau m'empêche de rien entendre.

L'HUISSIER.

Je ne frappe plus ; entendez-vous ?

SANCHO.

Puisque vous ne frappez plus, je pense que vous ne voulez plus entrer.

LE GREFFIER.

Il paraît que vous n'entendez pas.

SANCHO.

Ne puis-je pas être sourd si cela me convient? vous me la baillez belle.

L'HUISSIER.

Seigneur, l'île est entourée d'ennemis; venez la secourir.

SANCHO.

Adieu mes projets. C'en est fait pour cette fois du pauvre Sancho Pança.

LE GREFFIER.

Seigneur, venez défendre la place; présentez-vous pour nous commander comme un brave capitaine.

SANCHO.

Envoyez chanter les litanies de tous les saints, et vous verrez comme les ennemis s'en iront.

L'HUISSIER.

Oh! cela est trop fort! nous jetons la porte en dedans.

(Sancho parait.)

SANCHO.

Attendez; j'y vais. Y a-t-il long-temps que vous êtes ici?

L'HUISSIER.

Il y a plus de deux heures.

SANCHO.

Pourquoi ne parliez-vous pas? puis-je deviner? qu'y a-t-il?

LE GREFFIER.

Nous sommes perdus.

SANCHO.

Quelqu'un nous retrouvera.

L'HUISSIER.

Les ennemis sont dans l'île, préparons-nous à la défendre.

SANCHO.

Devenons plutôt leurs amis, et disons-leur d'entrer.

LE GREFFIER.

Disposons-nous à combattre, seigneur.

SANCHO.

Ceci est plus sérieux. Suis-je un spadassin? ne suffit-il pas que vous vous battiez?

L'HUISSIER.

Seigneur, voilà qu'ils viennent; allons à leur rencontre.

SANCHO.

Je préfère ne pas me rencontrer avec des gens semblables. Allez combattre, si vous voulez; je reste pour gouverner l'île.

LE GREFFIER.

Seigneur, ils passent tout au fil de l'épée; défendons-nous.

SANCHO.

Ceci est une autre affaire. Holà! que tous nos soldats se placent de front, avec les mains attachées par derrière, pour qu'on leur coupe le cou sur-le-champ; et quand les ennemis viendront, que personne ne leur fasse de mal; qu'on leur aban-

donne l'île : il vaut mieux qu'elle soit prise que perdue.

L'HUISSIER.

Marchons, seigneur.

(On voit paraître quelques hommes.)

TOUS.

Meure Sancho Pança! Victoire!

SANCHO.

Qu'il meure bien vite, mais qu'on ne me tue pas.

TOUS.

Voici le gouverneur, il est prisonnier.

SANCHO, tombant à terre.

Je préfère mourir avant qu'on ne me tue.

TOUS.

Il est mort, il faut l'enterrer.

SANCHO.

Ce serait bien pis; qui vous a dit que je voulusse être enterré?

TOUS.

Emportons-le pour le mettre en terre.

SANCHO.

Non, je ne suis pas mort pour les cérémonies funèbres, j'irai bien de mon propre pied.

TOUS.

Qu'on le saisisse!

SCÈNE VII.

Un jardin.

DON QUICHOTTE, LE GENTILHOMME, LA DAME.

DON QUICHOTTE.

Dame excellentissime, très-honoré seigneur, je ne sais où vos grandeurs prétendent s'arrêter lorsqu'elles traitent avec tant de libéralité un chevalier errant. Je saurai probablement quelque jour payer tant de bienfaits, car les seigneurs ne sont pas toujours à l'abri des enchantemens.

LA DAME.

Seigneur don Quichotte, nous faisons bien peu, en comparaison du mérite d'un chevalier errant comme vous.

LE GENTILHOMME.

Si la maison n'était point extrêmement obérée pour le moment, vous pourriez voir quelques preuves de notre libéralité.

SANCHO, *paraissant.*

Que le diable emporte l'île et ceux qui m'y ont envoyé.

LE GENTILHOMME.

Qu'est-ce, Sancho Pança? quel compte me donnez-vous de mon île?

SANCHO.

Je voudrais bien savoir quelle gentillesse a pu

trouver votre révérence à m'envoyer gouverner une île assiégée par les ennemis. Ils sont là bien à leur aise, et j'arrive fuyant à toute bride sur mon grison.

LE GENTILHOMME.

Et vous n'avez pas su la défendre ?

SANCHO.

Je l'ai défendue jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et j'ai même fait le mort pour voir s'ils s'enfuiraient; mais les maudits hommes n'ont pas peur des trépassés.

DON QUICHOTTE.

Va-t'en, lâche, poule mouillée! est-ce là ce que t'a appris ma valeur, depuis tant d'années que tu es à mon école et que tu as vu ma manière de combattre? Je ne veux plus te voir. Que dira-t-on de moi, si tu donnes mauvaise opinion de ma vaillance?

LA DAME.

Les revers de la fortune n'ôtent point le lustre de la vaillance; cela pouvait arriver au plus brave.

SANCHO.

C'est ce que j'allais dire à l'instant même; vous m'avez tiré de la bouche ce que j'avais entre les dents.

(On voit paraître un écuyer.)

L'ÉCUYER.

Seigneur don Quichotte, madame la comtesse Trifalda demande la permission de vous parler.

DON QUICHOTTE.

Dites-lui qu'elle entre si madame veut bien le permettre.

(La comtesse entre.)

LA COMTESSE.

C'est à vos pieds que vient implorer du secours une infortunée comtesse enchantée depuis vingt ans. Les magiciens m'ont traitée d'une manière si extravagante, que, quoique j'eusse une figure charmante, ils m'ont fait croître au menton la plus grande barbe qu'un homme ait jamais portée. Votre valeur peut seule me désenchanter.

SANCHO.

C'est une femme à moustaches.

DON QUICHOTTE.

Madame, de moindres prières eussent suffi.

LA COMTESSE.

Eh bien, je vais appeler un cheval sur lequel vous pourrez monter dans les régions éthérées, afin de me désenchanter. Votre écuyer Sancho Pança ira en croupe.

SANCHO.

Madame la comtesse Trifalda, j'ai toujours entendu dire que ce qu'on donnait venait en croupe de ce qu'on promettait. Je suis déjà détrompé sur ce que rapportent ces désenchantemens; à moins qu'on ne me paie, je ne cède point à vos importunités.

LA COMTESSE.

Je te donne un joyau qui vaut mille pièces d'or, mais il est enchanté.

SANCHO.

Eh bien, je vais le désenchanter, pendant que mon maître fera tomber votre barbe.

LA COMTESSE, chantant.

Que les nuages, que les vents,
M'amènent ce coursier rapide
Qui doit porter le héros intrépide;
Et que Sancho Pança, l'honneur des confidens,
En croupe derrière son maître,
Change ce visage odieux
Que la livide mort rendrait moins laid peut-être,
Que ce menton barbu que j'ai reçu des dieux.

(Lorsqu'elle dit ces dernières paroles, on voit descendre du haut des airs un cheval sur lequel montent don Quichotte et Sancho Pança.)

SANCHO.

Ne tirez pas trop le mors, il est sensible de la bouche (42).

DON QUICHOTTE.

Nous passons déjà la région aérienne.

SANCHO.

C'est vous qui êtes aérien; ce cheval va comme s'il volait: en allant ainsi dans l'air, il doit avoir bien des ventosités.

DON QUICHOTTE.

Voilà la région du feu; nous en sommes bien près.

(Le cheval tombe avec don Quichotte et Sancho.)

SANCHO.

Voici la région de la terre. Ahi! je me suis brisé les côtes. Madame la comtesse Trifalda, où sont les pièces d'or?

LA COMTESSE.

Seigneur don Quichotte, je suis déjà désenchantée. Puissiez-vous vivre de nombreuses années! Sancho Pança, les pièces d'or viendront dans leur saison. Adieu.

SANCHO.

Peut-on voir une plus grande insolence? N'es-tu qu'un âne, Sancho? Va-t'en, va-t'en, seigneur; je me décide à retourner dans mon village, pour me faire saigner et purger, puisque j'ai fait tant de chutes de malheur, sans en pouvoir faire une avec la fortune.

DON QUICHOTTE.

Vos grandeurs voudront bien me donner la permission de m'éloigner; il n'est pas raisonnable que je reste ici plus long-temps sans aller désenchanter d'autres personnes, puisque j'ai délivré cette comtesse.

LA DAME.

Je ne dois pas vous troubler dans le louable exercice de vos chevaleries.

LE GENTILHOMME.

Vive à jamais le seigneur don Quichotte, pour tant de désenchantemens!

DON QUICHOTTE.

Seigneur, cela a toujours été de mon devoir. Sancho, va seller les chevaux.

SANCHO.

Allons-nous-en de cette maison enchantée.

SCÈNE VIII.

Un bois.

CARRASCO, DON QUICHOTTE, SANCHO. Les deux premiers sont à cheval.

CARRASCO.

Nous verrons bientôt si dans un second combat j'aurai la fortune de mon côté. Je donnerais tout ce que je possède pour parvenir à vaincre don Quichotte, et lui tirer de l'esprit les folies qui le tiennent. Je te promets bien que tu seras détrompé, et que pendant quelques années tu ne monteras pas à cheval. Si le sort voulait que je le rencontrasse maintenant! Mais, si mes yeux ne me trompent point, je vois venir un cavalier de ce côté; c'est lui, sans doute; je veux me hâter. (*Don Quichotte paraît.*) Si vous êtes chevalier errant, vous devez combattre avec moi.

DON QUICHOTTE.

Comment, si je le suis! Non-seulement je combattrai avec vous, mais encore avec mille comme vous!

SANCHO.

Diable! Ceci est une chose passée, et une vieille querelle.

CARRASCO.

Attaquez, chevalier.

DON QUICHOTTE.

J'attaque.

(Il tombe.)

SANCHO.

Oh! malheureux, c'est ici que viennent s'achever tes chevaleries errantes! Ah! seigneur, par votre vie, ne le tuez pas; laissez-le pour être le tronc des chevaliers errans!

DON QUICHOTTE.

Je suis vaincu; la fortune ne devait pas toujours m'être favorable.

CARRASCO.

Puisque vous vous reconnaissez pour vaincu, je vous ordonne de ne pas prendre les armes pendant dix ans, et de retourner à votre maison.

SANCHO.

Que ton bras soit toujours heureux! que bien t'en advienne!

DON QUICHOTTE.

En bon chevalier je dois obéir. Dites-moi qui vous êtes.

CARRASCO.

Je suis Samson Carrasco, que vous avez déjà vaincu une fois. Les astres ont voulu qu'à mon tour je fusse votre vainqueur, pour que vous retournassiez tranquillement chez vous, selon que me l'ont demandé votre nièce et votre servante.

SANCHO.

Enfin, messieurs, les hauts faits de don Quichotte sont achevés. Grâces à Dieu, j'en ai tiré bon parti!

Ma fille me le disait bien lorsque je m'en allai. Il ne me reste plus maintenant, pour donner fin à cette véritable histoire, qu'à chanter :

Bien tristes nous quittons ces lieux ;
Nous sommes venus si joyeux !

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

DON QUICHOTTE.

---

(1) J'ai cru devoir traduire ainsi le mot *opéra*, qui n'aurait donné aucune idée du genre adopté par Antonio Jozé. Il paraît que, du temps de cet auteur, les comédiens espagnols vénaient donner quelques représentations à Lisbonne, mais que l'opéra italien y avait été établi plusieurs années auparavant. Il y a fort peu de chant dans don Quichotte, et on n'en trouve guère plus dans les autres pièces, où l'on remarque cependant quelquefois un court récitatif. Les duo, quand il y en a, n'ont point d'ensemble.

(2) L'éditeur ne compte que deux comédies de Camoëns, et il y a en effet plusieurs éditions où l'on ne trouve que Séleucus et Amphitryon. Cependant Filodemo est certainement du même auteur; on l'a divisé en cinq actes dans la dernière édition in-18.

(3) (*Littéralement.*) « Les pierres de la foudre. » Il paraît évident que l'auteur a voulu parler d'un aérolithe, dont la chute avait fait probablement du bruit à Lisbonne quelque temps auparavant.

(4) Les pièces de dix reys valent environ cinq liards.

(5) Il y a ici un jeu de mot qui ne peut guère se traduire. Don Quichotte vient de dire *vamos ao romper d'a aurora*. Cette expression est fort usitée en portugais et signifie littéralement,

« allons-nous-en quand l'aurore se rompra ; » l'écuyer ne veut pas qu'on la rompe, parce qu'on court le risque de ne plus la trouver ; il fait encore deux ou trois mauvaises plaisanteries sur le même objet impossibles à rendre dans notre langue.

(6) Ce dialogue est chanté; je l'ai laissé en prose, car il n'aurait rien gagné à la versification.

(7) Tout le monde sait que l'on mange en Espagne une espèce de gland ayant une saveur douce.

(8) (*Litt.*) « *Sujos braços*, mes sales bras.

(9) Il y a « *arvore de espinho*. » On comprend sous cette dénomination les orangers, les citronniers et les autres arbres de la même famille.

(10) (*Litt.*) « Des indispositions dans le ventre, » et plus loin, « des crampes dans le nez. » On remarque ensuite une phrase dégoûtante qu'on me saura bon gré de ne pas avoir traduite, *bom fora tambem levar humas panelinhas de doce de cocaras.*

(11) Jeu de mot sur *nuncupativo*, nuncupatif, terme de jurisprudence.

(12) Je me suis vu obligé de supprimer une longue plaisanterie qui n'aurait aucun sel en français, et qui n'en a guère en portugais. Sancho veut qu'on mette une perruque à la tête du testament, et qu'ensuite on l'enlève pour mettre un bonnet noir. Toute cette scène et celle qui suit sont de bien mauvais goût, et cependant l'on en trouve encore de plus bizarres dans d'autres pièces du même auteur.

(13) Item *un arvore de Geracaô.*

(14) *A traz so me assinarey se for penna a sua lingua.*

(15) *Amado caranguejo.* C'est un compliment de Sancho à sa femme, qu'on ne peut guère rendre en français. Le *caranguejo* est un crabe. Ces adieux sont chantés comme dans le dernier dialogue; il n'y en a plus ensuite de ce genre.

(16) (*Litt.*) « La boucle de ma ceinture s'est lâchée. »

(17) (*Litt.*) « La bouche attachée à un vieux fer. »

(18) *Carrasco* veut dire bourreau en portugais.

(19) Il y a dans un *carneiro*. Ce mot veut dire mouton, mais désigne également un genre de sépulture particulier au pays. On remarque certaines tombes enclavées dans les murs des couvents; elles portent ce nom qui pourrait se traduire par le mot de charnier. Ce discours au lion semble un peu imité de celui que fait Moron à l'ours dans la *Princesse d'Élide*.

(20) *Laivos*, taches de saleté.

(21) La semonétrie au lieu de la physionomie; toute cette scène serait d'un vrai comique si elle ne finissait pas aussi grossièrement.

(22) Je ne sais pourquoi Sancho donne le titre de votre paternité à Apollon; j'ai cru devoir le changer.

(23) Il y a *cascavel* qui veut dire grelot; on s'en sert également pour désigner un serpent à sonnettes.

(24) On accordait en Portugal des emplois pour plusieurs générations. L'acte se termine par un couplet qu'on ne pouvait guère mettre en vers, mais dont je donne ici le texte. Sancho continue: « Pour applaudir à cette grande victoire, et puisque je suis poëte, attendu que je me trouve dans le Parnasse, je veux chanter le triomphe; que les muses accompagnent, et que Pégase batte la mesure.

Se hoje a meu canter
Hum zurro ha de ser,
Quero comecar :
An, an, an, an,
E se dos poetas
Gallo posso ser
Cantarei aqui
Qui quiri qui
E loco a colá
Cá cará cá ;
Porque canto só
Có coró có.

Mas melhor sara
Tornar a dizer
O que cantei ja
An, an, an, an.

(25) On ne conçoit pas d'abord le motif de cette aversion de Sancho pour l'état dont il parle; mais il est certain qu'il doit être pénible pour un fabricant de chapeaux de travailler au feutrage par une chaleur aussi excessive que celle du Portugal.

(26) Il y a « une ânesse me relève. » On ne sait pas trop ce que peut avoir de plaisant cette grossièreté. Sancho traite toujours la dame d'*altura* que j'ai traduit par hautesse.

(27) Il y a *perrexil*, et ce mot ne peut guère se traduire que par une périphrase; il signifie homme aimable et plaisant, et se permettant de dire librement ce qu'il pense. Le mot bouffon serait trop fort; l'expression que j'ai employée m'a paru convenir. *Perrexil* veut dire également persil sauvage. Sancho préfère être câprier, *alcaparra*.

(28) Il y a encore un jeu de mot sur les mots *rompu* et *sortilége*.

(29) Tous ces noms sont significatifs en portugais, mais je les ai laissés en français. Il est presque impossible de donner une idée de ce genre de plaisanterie par la traduction : c'est une espèce d'amphigouri roulant sur les fontaines, les rigoles et les ruisseaux.

(30) *Porque nunca pario.*

(31) (*Litt.*) « Ah! derrière de mon âme. »

(32) *Nao tem fiel nem fiador.* Fiador veut dire également dragone d'épée et répondant. Le jeu de mot ne peut pas avoir lieu en français; j'ai pris le sens le plus significatif. Il est facile de voir qu'Antonio Jozé faisait la critique de la manière dont on rendait la justice à Lisbonne; il continue dans le reste de la scène à signaler d'autres abus, tels que les audiences secrètes, les ajournemens, etc.

(33) Je restitue en entier cette mauvaise plaisanterie, destinée

à tourner en ridicule l'érudition pédantesque des juges de ce temps, *de his qui metit hum olho para outro e com muitos o provaõ pao molle no cap. das codeas; tambem da mesma sorte o ouvido se naõ deve fechar, para ouvir os queixosos como dispoem a L. das doze taboas de pinho na secunda estancia da Madeira cod de Barrotis*. Ce sont, comme pourront le voir les personnes qui entendent le portugais, des citations ridicules, qui l'eussent été peut-être plus en français. Il est singulier qu'Antonio Jozé n'ait pas imité davantage Cervantes dans les scènes où Sancho rend la justice.

(34) *Pelas remelas de minha muito desprezada mulher*, etc. (*Litt.*) « Par la chassie de ma très-méprisée femme. »

(35) Dans presque toutes les villes de Portugal, il y a un assez grand nombre de croix près desquelles on est habitué d'entretenir une lampe. Il est difficile de voir quelque chose de plus mauvais goût que la lettre de Sancho, il semble y tourner en ridicule l'état de l'agriculture quand il parle du sac de sable.

(36) Image dégoûtante supprimée.

(37) *Juiz da conscienca*, juge de la conscience.

(38) (*Litt.*) « Peut-on dire cela de la perdrix qui se mange la main au nez, parce qu'elle est si bonne, que si on ne le serrait pas elle entrerait dedans ? » Il est difficile de rendre une semblable plaisanterie.

(39) La plupart des gracioso d'Antonio Jozé parlent de temps en temps latin, mais cela est bien déplacé dans la bouche de Sancho. Je n'ai pas cru devoir supprimer ses mauvaises citations.

(40) J'ai substitué le mot *diable* à celui de *trampa* qui exprime la chose la plus sale.

(41) *Algmus marujos*. On entend par *marujo* matelot. Il se prend en mauvaise part, appliqué à des individus qui ne sont pas marins.

(42) Il y a probablement de la part des autres personnages un

jeu muet qui n'est pas indiqué. Je ne finirai point ces notes sans ajouter que j'ai supprimé dans le cours de la pièce deux ou trois plaisanteries trop inconvenantes pour être traduites.

Dans ma notice sur le théâtre portugais, j'ai dit que Gil Vicente servit de guide par la suite aux Quevedo et aux Lope de Vega. Je n'ai pas prétendu considérer essentiellement Quevedo comme poëte dramatique, quoiqu'il ait fait des pièces de théâtre; elles ne nous sont pas parvenues, lui ayant été, dit-on, dérobées. Né en 1580, il a dû avoir connaissance de Gil Vicente, comme Guevara, Cervantes et plusieurs autres.

FIN DU THÉATRE PORTUGAIS.

Il est bon de reproduire ici, un précieux document sur la vie d'ailleurs si peu connue d'Antonio Jozé. voici ce que l'on trouve dans le tome 11 de la Revue trimestrielle du Brézil à propos des Juifs & Le Rio de Janeiro et le Parahyba, furent les deux provinces du Brézil qui envoyèrent le plus grand nombre de leurs enfants à Lisbonne pour y abjurer par des peines cruelles, le sang qui circulait dans leurs veines et dont on leur faisait un crime. Cela eut lieu, ou parce que la race d'Israel avait fait précédemment de ces provinces son réfuge, ou parce que les Sbires du st tribunal s'y montraient plus zélés. parmi celles qui furent envoyées de Rio de Janeiro, on compte une certaine Dna Catherina Rodriguez née en Portugal et ayant 92 ans, de même, on signale comme étant filles de cette capitale 90 personnes, parmi lesquelles il y avait quelques septuagénaires: Parahyba en fournit 23. Il y a 11 hommes dans chacune de ces deux provinces en comptant parmi ceux de Rio de Janeiro, le poète Antonio Jozé fils de l'avocat João Mendes da Sylva, qui fit la troisième abjuration, le 13 octobre 1726, ~~pour~~ durant laquelle il fut condamné à la prison et au sbire perpétuel vers ses 21 ans, étant alors étudiant en droit canon.

Pauvre Antonio Jozé, comment pouvait il aimer et respecter ce tribunal qu'on désignait sous le nom de Saint, lorsqu'à l'âge de six ans on l'avait arraché à son

infortunée mère pour aller faire nombre à l'auto da fé du 9 Juillet 1713. et comment cette mère malheureuse aurait elle pu accepter l'absolution qu'elle reçut du même tribunal à la même époque, lorsqu'après avoir vu son fils déjà grand on le lui déroba pour ne plus le lui laisser voir. trois années après lors de l'auto da fé du 16 octobre 1729, on la voit paraître elle l'infortunée Lourença Coutinho cette fille de Rio de Janeiro, et elle est condamnée par le tribunal da Castro Marim comme Chrétienne neuve (Christão nova) et dix années plus tard, lorsque son fils va en procession vêtu de la Carocha, pour monter au bucher, elle déjà veuve et sexagenaire l'accompagne, et reste sur la terre délaissée de tous, sous le poids d'une réclusion selon le bon plaisir, qu'elle compléta naturellement au jour de sa mort. Ces particularités auraient servi à notre compatriote le Seigneur Magalhaes, pour rendre plus terrible encore s'il l'avait voulu la dernière partie de son drame (o poeta e a inquisição) si elles eussent été déjà connues. »

Cette note a été donnée par Sr. Fco. adolfo de Varnhagen et elle est datée de Lisbonne 17 février, 1844.

Antonio Jozé fut brulé dans le champ da lã (1739) au lieu où existe aujourd'hui o haver do peso e o terreiro publico; l'auteur de l'henriqueide D. Fco. X. de Menezes Comte d'Ericeira, aimait et protégeait Ant. Jozé, il est probable que s'il ne l'eût précédé dans la tombe, il l'eût arraché au supplice.

Voy Illustração C, p 167

Mr Cleret qui revient du Brésil 5 oct 1848 a trad. librement en vers le poète et l'inquisition de Magalhaens.

J'étais bien jeune lorsque je traduisis ce volume, je n'avais peu lu les chroniques américaines dont j'ai fait depuis une étude particulière; il eût été juste de rappeler que Oscar avait semblé plus euphonique que huascar, nom très réel du frère d'Atahualpa. On ne sait pas assez généralement que les querelles sanglantes des deux Incas, n'ont été bien racontées que par un vieil historien, Fr. Marcos Niza dont la Conquista de la provincia de Quito a servi de base aux récits de Gomara. Au mois de 9bre 1845, la lecture de Xerez, de Montesinos, de Cavello Balboa et surtout de Velasco, me faisait regretter que l'histoire si dramatique du Pérou fut encore si imparfaitement connue.

Antonio Jozé da Sylva, naquit à Rio de Janeiro, le 8 mai 1705 il faut voir sa biographie complète dans la Revista trimensal, elle a été donnée par Varnhagen. il fait mourir le poète en 1739

Manuel Caetano Pimenta d'Aguiar né à Madère, et mort en 1831. Je n'ai jamais pu me procurer que ces faibles renseignements sur lui.

Sa nova Castro a été traduite vers 1845 en vers allemands par Mr Alexandre Wittich qui avait visité le Portugal.